

L'Ile aux ours

Alistair MacLean

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Fayard

Roman

Alistair Mac Lean

L'île des ours

Alistair MacLean

L'île des Ours

Traduit de l'anglais par Sabine Berritz

Fayard

Cet ouvrage est la traduction intégrale publiée pour la première fois en France du livre anglais BEAR ISLAND © Alistair MacLean, 1971.

© Librairie Arthème Fayard, 1972.

1.

Pour un observateur, même distrait, le nom de « Morning Rose[1] » donné à ce bateau arrivé au bout de sa longue existence mouvementée, aurait semblé mal venu ; car si un bateau paraissait sur le point d'atteindre, ou même d'avoir carrément atteint le crépuscule de sa carrière, c'était bien lui. Désigné officiellement comme chalutier de l'Arctique, le « Morning Rose », 560 tonnes, 173 pieds de long, 30 de large, avec, non chargé, mais pleinement approvisionné en eau et en carburant, un tirant d'eau de 14,3 pieds, avait, en réalité, quitté la cale de Jarrow en 1926, un an avant la grève générale.

Donc, le « Morning Rose » avait dépassé depuis longtemps l'âge de la retraite. Il était lent, instable ; il craquait de partout et s'en allait de toutes ses coutures. Tout comme le Captain Imrie et Mr. Stokes. Etant donné l'énergie qu'il utilisait, le « Morning Rose » consommait une grande quantité de carburant. Tout comme le Captain Imrie et Mr. Stokes : le premier marchant au whisky, le second au rhum de la Jamaïque. À cet instant précis, les deux hommes complétaient leurs réserves respectives avec l'application obstinée de ceux qui ne sont pas devenus septuagénaires par le simple fait du hasard.

Autant que je pouvais en juger, aucun des rares dîneurs assis aux deux longues tables ne songeait à faire des provisions pour l'avenir. À cela il y avait, bien entendu, une bonne raison et c'était la même qui justifiait le petit nombre de convives présents cette nuit-là. Et ce n'était pas à cause de la nourriture, qui était convenable, encore que sa préparation n'eût point coûté des nuits sans sommeil aux cuisiniers du Savoy, ni parce que la décoration de la salle à manger choquait les goûts esthétiques de notre cargaison d'artistes. Après tout, selon certaines normes, elle était superbe : c'était une symphonie de meubles en teck, de tapis et de rideaux grenat que, certes, on ne se serait pas attendu à trouver dans un chalutier ordinaire. Mais un chalutier ordinaire, lorsque son temps de pêche est terminé – et le « Morning Rose » avait cessé de caboter depuis 1956 –, n'a pas souvent la bonne fortune d'être converti en yacht de luxe par – aussi incroyable que cela paraisse – un millionnaire dont la passion pour la mer n'a d'égale que son ignorance totale des choses nautiques.

La raison, ce soir, en était ailleurs, non pas dans le bateau, mais hors du bateau. Nous avions la discutable aubaine de nous trouver à

trois cents milles au nord du Cercle polaire. Les conditions atmosphériques peuvent y être aussi pacifiquement belles que partout ailleurs avec une mer lisse comme un miroir, limpide comme du lait, s'étendant d'un horizon à l'autre sous un dôme d'azur sans fond ou rempli d'étoiles qui sont moins des étoiles que des éclats de cristal dans un ciel sombre. Mais ces jours-là sont rares et on n'en jouit que dans la brève période qui passe pour l'été sous ces hautes latitudes. Or, quel qu'ait été cet été, il s'était enfui depuis longtemps. Nous étions maintenant à la fin d'octobre, à cette époque des tempêtes d'équinoxe, et c'était une belle équinoxe qui nous enveloppait. Moxen et Scott, les stewards, avaient prudemment tiré les rideaux afin que nous ne puissions voir à quel point elle était classique.

Nous n'avions pas besoin de la voir. Nous l'entendions et nous la subissions. Nous entendions les sauvages lamentations du vent dans les agrès, hurlement aigu, ululant, morne, aussi éperdu et fantastique que le gémissement d'une sorcière. Nous entendions, à intervalles réguliers et monotones, le clap explosif et plat de l'avant gonflé du chalutier lorsqu'il s'écrasait sur le travers des énormes vagues poussées impitoyablement vers l'ouest sous l'aiguillon de ce terrible vent né dans l'immensité du Groenland glacé, à plus de sept cents milles de là. Nous entendions les variations constantes du mouvement des machines tandis que l'hélice surgissait dans l'air, au-dessus des eaux, puis plongeait de nouveau dans la mer.

Et nous ressentions la tempête : fait que la plupart de ceux qui étaient présents trouvaient plus désespérant encore que de l'entendre. Par moments, suivant la place à table où nous étions assis, nous nous retrouvions complètement penchés sur notre gauche ou notre droite selon que l'avant évitait ou affrontait une vague : à d'autres, nous étions précipités de l'autre côté, alors que l'arrière, à son tour, chevauchait la crête de la même vague. Pour ajouter à notre misère et à notre inconfort, les invincibles vagues s'obstinaient à tourbillonner, ce qui accentuait violemment la normale propension du « Morning Rose », brave bateau de pêche, à rouler bord sur bord dans tout ce qui n'était pas un simple lac. Les deux motions différentes, latérale et transversale, se combinaient pour produire un effet de tire-bouchon extrêmement déplaisant.

Ayant passé les huit précédentes années en mer, je n'éprouvais pas moi-même de symptômes désastreux, mais je n'avais pas besoin d'être médecin – ainsi que le déclarait mon passeport – pour diagnostiquer partout le mal de mer. Un sourire blême, un regard soigneusement détourné de tout ce qui ressemblait à de la nourriture, un air d'intérêt profond pour les mouvements de son propre intérieur, ces signes ne

manquaient pas. Joyeux sujet de conversation, le mal de mer, tant qu'on n'en souffre pas soi-même : ensuite, il cesse complètement d'être drôle. J'avais distribué assez de Dramamine pour les rendre tous pareils à des boutons d'or, mais la Dramamine a autant d'effet dans une tempête arctique qu'une aspirine contre le choléra.

Je regardai autour de moi et cherchai qui serait le premier à filer. Antonio, sans doute, ce long et souple Romain, un peu précieux et cependant aimable, pourvu d'une abondante chevelure. Il est bien connu que lorsque l'on ressent l'affreuse nausée qui prélude à un violent malaise, le teint prend une couleur que l'on ne peut qualifier que de verte : dans le cas d'Antonio, cela tournait au vert chartreuse, coloration que je n'avais jamais rencontrée, mais que j'attribuai à son propre teint. En tout cas, pas de problème, c'était bien l'authentique symptôme d'une sérieuse indisposition : une nouvelle embardée plus accentuée, et Antonio fut debout, courant comme un dératé hors de la pièce – tout au moins aussi vite que ses jambes de marin d'eau douce le lui permettaient sur le sol vacillant – et ce, sans une excuse ou un au revoir.

La puissance de la suggestion est si grande que, quelques secondes après, au coup de roulis suivant, trois autres passagers, deux hommes et une femme, se levèrent en hâte et nous quittèrent. Et la puissance de suggestion triplée est si grande que deux minutes plus tard, en plus du Captain Imrie, de Mr. Stokes et de moi-même, il ne resta plus que Mr. Gerran et Mr. Heissman.

Le Captain Imrie et Mr. Stokes, assis chacun au bout de leur table maintenant désertée, observèrent la fuite précipitée des derniers malades, se regardèrent avec un étonnement indulgent, secouèrent leurs têtes et se remirent à leur besogne qui consistait à ingurgiter leur carburant. Le Captain Imrie, splendide et patriarcale figure aux yeux bleus perçants mais incapables de voir grand-chose, possédait une crinière d'épais cheveux blancs bien brossés en arrière vers ses épaules, une barbe plus impressionnante encore qui aurait provoqué l'envie de n'importe quel prophète biblique et qui effaçait complètement la cravate qu'il affectait de mettre pour dîner. Comme toujours, il portait un blazer croisé à boutons dorés sur lequel brillait le large galon blanc de commodore de la Royal Navy, auquel il n'avait pas droit, et, à moitié dissimulées par la vaste barbe, quatre rangées de décorations qu'il avait bien gagnées. Tout en hochant la tête, il souleva la bouteille de scotch calée dans un curieux appareil accroché à sa chaise et dont je compris alors seulement l'utilité, remplit presque complètement son verre et ajouta la quantité infime d'eau nécessaire à le compléter. À cet instant, le « Morning Rose » rua plus fort encore

sur le haut d'une vague, s'immobilisa durant un temps qui nous parut effroyablement long, puis plongea en avant et des deux côtés à la fois dans le creux énorme de la vague suivante. Le Captain Imrie ne laissa pas échapper une goutte : à le voir, on aurait pu croire qu'il se trouvait au bar du Mainbrace, de Hull, là où je l'avais rencontré pour la première fois. Il engloutit d'un seul coup la moitié du contenu de son verre et chercha sa pipe. Le Captain Imrie avait depuis longtemps maîtrisé l'art de dîner élégamment en mer.

Mr. Gerran, lui, n'en était pas là. Il examinait d'un air contrit sa côtelette d'agneau, ses choux de Bruxelles, ses pommes de terre et son verre de vin du Rhin qui ne se trouvaient plus là où ils auraient dû être : ils étaient répandus sur sa serviette, et sa serviette était sur ses genoux. En somme, aussi minime qu'il fût, c'était un problème, et l'on ne pouvait dire qu'Otto Gerran n'eût pas une solution pour n'importe quel problème. Mais pour le jeune Moxen, le steward, tout cela n'était que simple routine : le torchon sur le bras comme il convenait, un petit panier en plastique à la main, il apparut soudain, et se mit à réparer les dégâts sous l'œil perplexe et dérouté de Gerran.

Assis, Otto Gerran, mis à part un curieux crâne étroit qui s'élargissait vers le bas en deux larges joues molles, semblait avoir été passé dans le moule qui produit la majorité des humains : ce n'était que lorsqu'il se levait, ce qui lui arrivait le plus rarement possible et avec beaucoup de difficultés, qu'on découvrait l'étendue de l'erreur. Gerran mesurait environ un mètre cinquante et pesait bien cent vingt kilos, si bien qu'en dépit de ses vêtements affreusement mal coupés – ils laissaient supposer que son tailleur avait renoncé à l'habiller correctement – il était presque la plus parfaite sphère humaine sur laquelle j'eusse jamais jeté un coup d'œil. Il n'avait pas de cou, mais ses mains étaient longues et fines, ses pieds tout petits pour un homme de son gabarit. Les dégâts réparés, Gerran leva les yeux et regarda Imrie. Son teint était couleur puce, le pourpre plus évident que le brun. Cela ne signifiait pas qu'il fût en colère, car Gerran ne manifestait jamais la moindre rage, et l'on assurait même qu'il était incapable d'en ressentir : c'était sa couleur naturelle tout comme l'allégorique rose anglaise est toujours transparente et délicate.

— Vraiment, Captain Imrie, ceci dépasse les limites. » Pour un homme de sa corpulence, Gerran avait une voix étonnamment aiguë : surprenante pour qui n'était pas médecin. « Faut-il vraiment continuer dans une aussi affreuse tempête ? »

— — Tempête ? » Le Captain Imrie abaissa son verre et regarda Gerran avec une sincère incrédulité. « Vous dites bien tempête ? Pour

un petit coup de vent comme ça ? » Il se tourna vers la table où j'étais assis avec Mr. Stokes.

« Voyons, Mr. Stokes, que dirions-nous ? Force sept ? Huit peut-être ? »

Mr. Stokes s'octroya un peu plus de rhum, se pencha en arrière et réfléchit. Il était aussi privé de poils sur le crâne ou sur le visage que le Captain en était abondamment pourvu. Avec cette tête luisante, cette figure tannée des hommes de la mer, ces longues rides semblables à des milliers de fissures, ce cou mince, il semblait aussi âgé et sans âge qu'une tortue des Galapagos. Il se mouvait à peu près à la même vitesse. Le Captain Imrie et lui avaient pris la mer ensemble – sur des dragueurs de mines, et aussi étonnant que cela parût, durant la Première Guerre mondiale – et ils étaient toujours restés ensemble jusqu'à leur retraite, dix ans auparavant. Personne, suivant la légende, ne les avait jamais entendus faire allusion l'un à l'autre autrement que comme Captain Imrie ou Mr. Stokes. Certains assuraient que, en privé, ils allaient jusqu'à s'appeler Captain et Chef – Mr. Stokes était ingénieur-chef – mais c'était une rumeur dont personne ne pouvait affirmer la véracité.

Plusieurs minutes passèrent, puis Mr. Stokes s'étant fait une opinion s'exprima en articulant succinctement : « Sept. »

Le Captain Imrie accepta ce jugement sans la moindre hésitation comme la parole d'un oracle, et se resservit à boire. En moi-même, je remerciai n'importe quel Dieu pour la présence rassurante sur la passerelle de Smithy. « Vous voyez, Mr. Gerran. Ce n'est rien. » Comme Gerran se cramponnait à ce moment-là à une table inclinée à plus de 30 degrés, il ne répondit pas. « Une tempête ? Mon Dieu, mon Dieu ! Je me souviens de la première fois où Mr. Stokes et moi avons emmené le « Morning Rose » à l'île des Ours pour pêcher. C'était le premier chalutier à aller pêcher dans ces eaux. Et on est revenu avec la cargaison pleine, c'était en 1928, je crois... »

— 1929, coupa Mr. Stokes.

— 1929. » Le Captain Imrie gardait ses étonnants yeux bleus fixés sur Gerran et sur Johann Heissman. Ce dernier était mince, petit, pâle. Il avait toujours une expression anxieuse : ses mains ne restaient jamais immobiles. « Alors oui, nous avons eu une tempête. Nous étions avec un autre chalutier d'Aberdeen, j'ai oublié son nom. »

— Le « Jean Plaidy », dit Mr. Stokes.

— Le « Jean Plaidy ». Et le moteur qui le lâche sous un vent de force dix ! Deux heures, deux heures on est resté sans pouvoir lui lancer un câble en pleine tempête. Le capitaine...

— Mac Andrew. John Mac Andrew.

— Merci, Mr. Stokes. Il s'était fendu le crâne. On a remorqué son bateau – et lui le cou dans des éclisses – pendant trente heures sous une force dix, dont quatre sous une force onze. Si vous aviez vu cette mer. Je vous l'assure, c'étaient des montagnes, des montagnes d'eau. L'avant, trente pieds en haut et en bas, roulant bord sur bord, des heures et des heures, tous les hommes, sauf Mr. Stokes et moi, crachaient leurs intérieurs. » Il se tut brusquement tandis qu'Heissman se levait et galopait hors du salon : « Votre ami n'est pas bien, Mr. Gerran ?

— Comment serions-nous bien ? gémit Gerran. Ne pouvons-nous vraiment pas nous mettre un peu à l'abri ?

— À l'abri ? À l'abri de quoi ? Oh ! je m'en souviens...

— Mr. Gerran et ses collaborateurs n'ont pas passé leurs vies sur l'eau, Captain , dis-je.

— C'est vrai. C'est vrai. Virer maintenant ? Mais virer n'arrêtera pas les vagues. Et l'abri le plus proche, c'est Jan Mayen... et c'est à trois cents milles à l'ouest, et par ce temps...

— Nous pourrions filer sous le vent, ne serait-ce pas moins dur ?

— Ah ! certainement. Nous avons le vent debout pour le moment. Si vous le souhaitez, Mr. Gerran... nous le ferons. Vous savez ce que stipule le contrat : le capitaine doit obéir à tous ordres qui ne risquent pas de mettre le bateau en danger.

— Bon, bon, alors allez-y.

— Je vous signale seulement, Mr. Gerran, que ce vent peut durer encore un jour ou deux.

Avec l'espoir de voir la situation s'améliorer, Gerran se permit un léger sourire :

— Nous ne pouvons contrôler les caprices de Dame Nature, Captain

— Et il nous faudra virer de presque quatre-vingt-dix degrés est.

— À vous de juger, Captain .

— Je crois que vous ne saisissez pas très bien la situation. Cela nous retardera donc de deux ou trois jours. Mais si nous courons vers l'est, le temps, au nord du cap Nord, est généralement pire qu'ici. Nous risquons d'être obligés de nous réfugier à Hammerfest. Cela peut nous faire perdre une semaine, ou plus. Je ne sais combien de centaines de livres sterling vous payez, par jour, la location de ce bateau, l'équipage et votre troupe de cinéma, et tous ces acteurs et actrices... J'ai entendu dire que ces gens qu'on appelle des stars gagnent des fortunes en un rien de temps... ». Le Captain Imrie s'arrêta et repoussa sa chaise : « Mais de quoi je parle ? L'argent, ça ne veut rien dire pour un homme comme vous. Excusez-moi, je vais appeler la passerelle. »

— Attendez. » Gerran avait l'air effondré. Sa parcimonie était légendaire dans le monde du film et le Captain Imrie avait touché, non sans le vouloir, le point sensible : « Une semaine ! On perdrait une semaine entière ? »

— Avec un peu de chance. » Le Captain rapprocha sa chaise de la table et attrapa sa bouteille.

— Mais j'ai déjà perdu trois jours entiers ! Nous n'avons pas tourné un seul plan, ni les falaises de Orkney, ni la mer, ni le « Morning Rose »... » Les mains de Gerran étaient invisibles, mais je n'aurais pas été étonné de les voir se tordre.

— Et votre directeur, et vos cameramen couchés sur le dos depuis quatre jours... » continua le Captain avec sympathie. Il était impossible de discerner le moindre sourire sous l'ébouriffante luxuriance de sa moustache et de sa barbe. « Les caprices de la nature, Mr. Gerran... »

— Trois jours, reprit Gerran. Une autre semaine encore. Sur un budget de trente-trois jours de Kirkwall à Kirkwall. » Il semblait malade. De toute évidence, l'état de son estomac et celui des finances du film lui demandaient trop d'efforts. « Sommes-nous loin de l'île des Ours, Captain Imrie ? »

— À trois cents milles. Par temps normal, vingt-huit heures si l'on conserve une bonne vitesse.

— Pouvez-vous la conserver ?

— Il ne s'agissait pas du « Morning Rose ». Lui, il tiendra n'importe

quoi. Ce sont vos gens, Mr. Gerran. Je n'ai rien contre eux, bien sûr, mais je crois qu'ils seraient plus à l'aise sur les pédalos du lac Léman.

— Oui, oui, je sais. » Je compris que cet aspect de l'aventure venait de le frapper : « Docteur Marlowe, vous avez dû traiter bien des cas de mal de mer durant vos années dans la marine. » Il se tut, mais comme je ne répondais rien, il poursuivit : « Combien de temps faut-il pour se remettre de ce genre de malaise ? »

— Cela dépend de l'importance du malaise. » Je n'avais jamais pensé à cela mais cela me parut une réponse logique. « Du temps qu'il a duré et de son intensité. Quatre-vingt-dix minutes au cours de la traversée du Channel, et vous êtes frais comme l'œil en dix minutes. Quatre jours dans un ouragan de l'Atlantique et il vous faudra bien autant de temps pour admettre que vous ne subissez plus ni tangage, ni roulis. »

— Je ne l'ai jamais entendu dire. » Alors que son habituelle indécision et sa maladresse de gros homme portaient souvent les gens à se moquer de lui – discrètement et derrière son dos, bien entendu –, Otto, je le compris là et avec surprise, était capable d'une certaine détermination qui pouvait aller jusqu'à la cruauté lorsque l'argent était en jeu. « Et je n'ai jamais vu le cas. Cependant, quelqu'un qui souffrirait déjà du cœur, d'asthme, de bronchite ou d'ulcère stomacal... Oui, cela pourrait être mortel. »

Pendant un moment, il resta silencieux. Il évaluait probablement l'état de santé de ses collaborateurs et de l'équipage. Puis, il dit : « Je dois reconnaître que je suis un peu inquiet pour mon équipe. Je me demande si vous ne devriez pas jeter un coup d'œil sur eux, juste pour vous rendre compte. La santé, c'est bigrement plus important que le profit – Oh ! et quel profit de nos jours ! – Le profit donné par un malheureux film. En tant que médecin, vous êtes de mon avis ? »

— D'accord, fis-je. J'y vais. » Il fallait bien qu'Otto eût en lui quelque chose de spécial pour être devenu le personnage important qu'il était depuis vingt ans, et on en arrivait à admirer l'énorme et méprisable hypocrisie qui était en lui. Il m'avait encore eu. J'avais déclaré que le mal de mer, seul, ne pouvait pas tuer, donc, si je spécifiais catégoriquement qu'un ou plusieurs membres de son équipe ou de l'équipage n'étaient pas en condition de supporter plus longtemps les mauvais traitements que nous infligeait la mer, il réclamerait une preuve de ce mal qui, conjugué avec le mal de mer, risquait de devenir fatal, preuve qu'il m'était bien difficile de fournir étant donné le piètre équipement médical du bateau et aussi le fait

que tout passager avait été obligé de souscrire une assurance rigoureuse avant de quitter l'Angleterre. Si j'accordais à tous un brevet de bonne santé, Otto demanderait que l'on poussât au maximum la vitesse pour atteindre l'île des Ours, sans le moindre égard pour les souffrances de « nos » gens à propos desquels il se prétendait si angoissé et pour économiser ainsi une somme considérable de temps et d'argent. De plus, si, par hasard, l'un de nous venait à mourir inconsidérément, eh bien ! moi, qui aurais donné le feu vert, je serais le responsable.

Je terminai le mauvais cognac qu'Otto m'avait si maigrement servi et me levai : « Vous restez là ? »

— Oui, Merci pour votre coopération, docteur.

— Oh ! la maison ne ferme jamais, répondis-je.

Quoique le connaissant à peine et ne sachant rien de lui, je commençais à avoir de la sympathie pour Smithy. Je ne devais d'ailleurs jamais bien le connaître. Etre amené à aller loin avec lui dans mon domaine professionnel était impensable : avec son mètre quatre-vingts de hauteur, ses cent solides kilos, il était bien l'homme le moins susceptible de réclamer les soins d'un docteur que j'eusse jamais rencontré.

— Avec les premiers secours, fit-il en m'indiquant un placard placé dans un coin mal éclairé de la timonerie. C'est l'élixir spécial du Captain Imrie. Réserve aux cas d'urgence.

J'attrapai une des six bouteilles maintenues en place par des ressorts fixés à des crampons, et l'examinai sous la lampe qui éclairait la table à cartes. Mon estime pour Smithy monta encore d'un cran. Quand on est à la latitude 70° quelque part dans le Nord et en pleine mer sur un chalutier chargé d'ans, quelque transformé qu'il soit, on ne s'attend pas à y découvrir de l'Otard-Dupuy VSOP.

— Qu'est-ce qui constitue un cas d'urgence ?

— La soif.

Je versai un peu d'Otard-Dupuy dans un petit verre et l'offris à Smithy qui le refusa et me regarda avaler l'alcool. Je reposai le verre avec le respect qui convenait.

— Gâcher ça pour une simple soif, dis-je, c'est un crime contre nature. Le Captain Imrie ne sera guère content s'il monte ici et voit descendre sa réserve spéciale.

— Le Captain Imrie est un homme qui vit selon des règles bien fixées. La plus sévère est qu'il ne se montre jamais sur la passerelle entre huit heures du soir et huit heures du matin. Oakley, le maître d'équipage et moi prenons le quart pendant la nuit. Croyez-moi, c'est mieux pour tout le monde. Qu'est-ce qui vous amenait sur la passerelle, docteur, à part un certain flair pour du VSOP ?

— Le devoir. Je m'informe du temps avant de vérifier la santé des esclaves de Mr. Gerran. Il craint qu'ils ne se mettent à claquer comme des mouches si nous continuons notre voyage dans les conditions actuelles.

Il me semblait d'ailleurs que ces conditions se détérioraient encore car la tenue du « Morning Rose », et spécialement sa façon de rouler, étaient encore plus inconfortables qu'elles ne l'avaient été : cela venait peut-être du fait que j'étais sur la passerelle, mais je ne le pensais pas.

— Mr. Gerran aurait aussi bien fait de vous laisser tranquille et d'amener avec lui sa diseuse de bonne aventure. » Smithy, très maître de lui, cultivé et intelligent, paraissait toujours légèrement amusé. « Quant au temps, la radio de six heures était comme elle est souvent dans cette région, vague et pas très encourageante. Ils n'ont, ajouta-t-il sans raison, pas beaucoup de stations météorologiques dans ce coin. »

— Et vous, qu'en pensez-vous ?

— Ça ne va pas s'améliorer. » Il abandonna le sujet et sourit. « Je ne suis pas très bavard, vous savez, mais en buvant de l'Otard-Dupuy, qui souhaiterait bavarder ? Reposez-vous donc pendant une heure et ensuite allez dire à Mr. Gerran que ses esclaves, comme vous les nommez, font un quadrille sur la dunette. »

— Je le soupçonne d'avoir l'esprit assez curieux pour venir le vérifier. Pourtant si je pouvais...

— Servez-vous. Vous êtes ici mon invité. »

Je me resservis et replaçai la bouteille dans le placard. Ainsi qu'il l'avait indiqué, Smithy n'était pas bavard, mais son silence était assez amical. Enfin, il demanda : « Vous étiez dans la marine ? »

— J'y étais.

— Et vous voilà ici ?

— Belle dégringolade, n'est-ce pas ?

— D'accord. » Et j'aperçus dans la demi-obscurité l'éclat de ses dents lorsqu'il sourit. « Faute professionnelle, abus de pénicilline, ou ivresse en cours d'opérations ? »

— Rien d'aussi brillant. Insubordination seulement. Du moins, c'est ce qu'on a déclaré.

— Mince. Moi aussi. » Un silence. « Dites-moi, votre Mr. Gerran, il est bien ? »

— C'est ce qu'a affirmé le docteur de l'assurance.

— Ce n'est pas de ça qu'il s'agit.

— Vous voulez que je dise du mal de mon employeur ? » De nouveau, je vis l'éclat de ses dents.

— Bon, c'est une façon de répondre à ma question. Mais... enfin, ce gars-là doit être un peu dingue. Est-ce que c'est insultant ça ?

— Seulement pour les psychiatres et je n'ai rien à faire avec eux. Dingue me va assez bien. Je vous rappelle pourtant que Mr. Gerran a une réputation bien assise.

— De dingue ?

— Oui, mais aussi de producteur de films.

— Quel producteur normal irait tourner un film à l'île des Ours au moment où l'hiver arrive ? Mr. Gerran devrait se faire examiner le crâne. A-t-il la moindre idée de ce que ça va être là-haut à cette époque ?

— Il poursuit un rêve.

— Il n'y a pas de place pour les rêveurs dans la mer de Barents. Mais les Américains se sont bien débrouillés pour mettre un homme sur la lune...

— Notre ami Otto n'est pas américain. Il vient d'Europe centrale. Si vous cherchez des fabricants ou des colporteurs de rêves, c'est par là qu'il faut vous tourner... vers les grandes eaux du Danube.

— Où se trouvent aussi les plus grandes crapules de l'Europe ?

— On ne peut pas tout avoir.

— Il est loin de son Danube.

— Il a dû filer en vitesse à une époque où beaucoup de gens devaient filer en vitesse. Un an avant la guerre, je crois. Il s'est dirigé vers l'ouest – où aurait-il été ? – et puis vers Hollywood – encore une fois, où serait-il allé ? On peut dire ce qu'on veut d'Otto – et je crois que beaucoup de gens ne se gênent pas – mais il faut admirer sa faculté de récupération. Il a laissé une affaire de films florissante à Vienne, et il est arrivé en Californie avec ce qu'il a pu...

— Ce n'était pas rien.

— C'était rien. J'ai vu ses films. Rien à voir avec ce qu'il fait aujourd'hui. Bref, dans l'espace de quelques années – et en virant, au moment psychologique, de l'antinazisme à l'anticommunisme – il a prospéré dans l'industrie du cinéma américain grâce à une poignée de films super-patriotiques qui ont fait le désespoir des critiques et le bonheur des publics. Vers le milieu des années 50, quand il a senti que le soleil cinématographique se couchait sur Hollywood – ça ne se voit pas, mais il porte toujours sur lui son radar personnel – sa dévotion à son pays adoptif s'est évanouie en même temps que son compte en banque et il est allé s'installer à Londres où il a fabriqué quelques films d'avant-garde qui ont ravi les critiques, désespéré les publics et mis Otto en déroute.

— Vous semblez bien le connaître, votre Otto, dit Smithy.

— Tous ceux qui ont parcouru les cinq premières pages du prospectus de son dernier film connaissent bien Otto. Je vous passerai un exemplaire. On n'y parle jamais du film, seulement d'Otto. Oubliez, bien entendu, les mots « abominable » et « désespoir », sachez lire entre les lignes et tout y est.

— Je le lirai. » Smithy réfléchit un instant, puis : « S'il est, comme vous dites, en déroute, d'où lui vient l'argent ? Pour faire le film actuel ? »

— Quelle vie paisible vous avez dû mener ! Sachez qu'un producteur est toujours au mieux lorsque les huissiers sont à la porte des studios – studios loués, bien entendu. Qui donc, lorsque les banques lui ferment leurs guichets et que les compagnies d'assurance jettent des ultimatums, donne la soirée la plus étonnante de l'année au Savoy ? 'Notre ami le grand producteur. C'est presque une loi de la nature. Restez sur les bateaux, Mr. Smith, ajoutai-je avec une bonté condescendante.

— Smithy, corrigea-t-il machinalement. Mais qui donc finance votre ami ?

— Il est seulement mon employeur. Je n'en ai aucune idée. Otto est très secret sur ce chapitre.

— Pourtant, il doit y avoir quelqu'un, quelqu'un qui le ^r soutient.

— Certainement. » Je posai mon verre et me levai.

« Merci pour votre hospitalité. »

— Alors qu'il a fabriqué une série de navets... c'est quand même curieux... pas catholique du tout...

— C'est le monde du cinéma, Smithy, un monde curieux et pas très catholique. » En fait, je n'en savais rien du tout mais si notre cargaison d'humains était de quelque façon représentative de l'industrie du cinéma, je pouvais me permettre cette extrapolation.

— À moins qu'il ne soit tombé sur le scénario des scénarios ?

— Le scénario ? C'est possible, mais là, il faut vous adresser personnellement à Mr. Gerran, car, à part Heissman qui l'a écrit, personne, sauf Gerran, ne l'a vu.

Ce n'était pas à cause de la hauteur de la passerelle. Lorsque je me dirigeai vers l'échelle de tribord qui était sous le vent – il n'y avait pas de communications intérieures entre la passerelle et le pont sur ces vieux chalutiers à vapeur – je n'eus plus aucun doute : le temps se gâchait bel et bien. Et cela aurait été visible même pour qui n'aurait pas considéré les prévisions météorologiques sous les auspices de l'Otard-Dupuy. Et même dans ce cas, la puissance du vent, glacé aussi de ce côté soi-disant protégé du bateau, était telle que je dus me cramponner des deux mains aux rambardes. D'ailleurs, avec le « Morning Rose » roulant violemment et follement à un angle d'au moins cinquante degrés, ce qui était vraiment affreux. Mais n'avais-je pas déjà été sur un croiseur qui se balançait à cent degrés et n'avais-je pas survécu ? –, j'aurais certainement pu utiliser une autre paire de bras pour me retenir.

Même par les nuits les plus sombres, et celle-ci était incontestablement des plus obscures, il ne fait jamais tout à fait noir en mer : il n'est peut-être jamais possible de délimiter précisément la ligne d'horizon où le ciel et la mer se rencontrent, mais on peut souvent regarder à quelques degrés au-dessus ou au-dessous et dire avec certitude que là est le ciel, et là, la mer : car la mer est toujours plus sombre que le ciel. Ce soir, il était impossible d'affirmer quoi que ce soit et ce n'était pas parce que le formidable roulis du « Morning

Rose » n'en faisait pas une plate-forme d'observation stable mais parce que, à plus de deux milles, obscurcissant encore toute vision, s'étendait sur la surface des eaux une sorte de fumée glacée, phénomène particulier à la Norvège où le vent froid de la terre passe sur les eaux chaudes des fjords, ou bien, comme ici, lorsque l'air chaud de l'Atlantique passe sur les eaux de l'Arctique. Tout ce que je parvenais à distinguer, et ça me suffisait, c'était que les mâts étaient balayés par les vagues veinées de blanc et que les eaux se brisaient sur le pont avant du « Morning Rose », l'écume blanche et glaciale retournant vers la mer par tribord. Une vraie nuit pour mettre des pantoufles au coin du feu.

Je me tournai vers la porte et me cognai contre quelqu'un qui se tenait derrière l'échelle et s'y maintenait difficilement. Je ne pouvais distinguer le visage car il était complètement caché par une chevelure bousculée par le vent, mais ce n'était pas nécessaire car il n'y avait qu'une femme à bord à avoir ces longues mèches couleur de paille, et c'était Mary : si l'on m'avait offert de choisir dans quelle personne je désirais buter, de tout le « Morning Rose », j'aurais désigné Mary. Je l'appelais simplement Mary pour la distinguer de la script-girl de Gerran dont le nom était Mary Darling. Mais son nom était Mary Stuart et ce n'était pas non plus son vrai nom. Elle avait été baptisée Ilona Wisniowecki, mais avait prudemment décidé que ce n'était pas là la plus grande carte à jouer pour faire son chemin dans le monde du cinéma. Pourquoi avait-elle élu un nom écossais, je n'en savais rien : probablement, parce qu'il lui plaisait.

— Mary, fis-je. Dehors par une nuit pareille ? » Je tendis la main et touchai sa joue. Nous, docteurs, nous pouvons nous permettre de tels gestes sans être assassinés. Sa peau était glacée. « Il ne faut pas trop profiter de cet air pur. Venez, rentrons ! » Je pris son bras – je fus à peine surpris de la sentir trembler – et elle obéit assez docilement.

La porte donnait sur le salon des passagers qui, bien qu'il fût étroit, tenait toute la largeur du bateau. À l'une des extrémités se trouvait une sorte de bar où les bouteilles étaient enfermées derrière deux portes grillagées vitrées : ces portes étaient constamment closes et la clé se trouvait dans la poche d'Otto.

— Inutile de me forcer, docteur. » Elle parlait toujours avec cette voix basse et paisible. « J'en avais assez et j'allais rentrer. »

— Mais d'abord, pourquoi étiez-vous dehors ?

— Les docteurs ne savent-ils pas tout ? »

Elle touchait le dernier bouton de son manteau de cuir et je compris qu'elle supportait mal les dansantes évolutions du « Morning Rose ». Mais je compris aussi que, la mer eût-elle été d'huile, elle se serait quand même trouvée sur le pont car elle ne parlait pas beaucoup aux autres et les autres ne lui parlaient guère.

Elle repoussa ses cheveux emmêlés loin de son visage et je vis à quel point elle était pâle et combien sa peau sous les yeux bruns exprimait une grande fatigue. Avec ses hautes pommettes slaves – elle était lituanienne mais néanmoins bien slave – elle était très jolie. On le reconnaissait et on ajoutait, en commentaire, que c'était son seul atout : ses deux derniers films – ses deux seuls films – avaient été des désastres. C'était une fille silencieuse, froide et volontiers lointaine. Elle me plaisait assez mais j'étais le seul à l'avouer.

— Les docteurs ne sont pas infailibles, dis-je, tout au moins, pas moi. » Je la regardai d'une façon aussi clinique que possible. « Que fait une femme comme vous dans ce musée flottant ? »

Elle hésita : « C'est une question personnelle ? »

— La profession médicale est souvent indiscreète. Comment va votre migraine ? Votre ulcère ?... Pourquoi s'arrêter là ?

— J'avais besoin d'argent.

— Comme moi. » Je lui souris mais elle ne me répondit pas et je la quittai pour descendre sur le pont principal.

C'était là que se trouvaient logés les passagers du « Morning Rose », deux rangées de cabines bordaient la coursive centrale. Naguère y avaient été installés les filets de pêche, et bien que le bâtiment eût été passé à la vapeur et désinfecté au moment de sa conversion, il sentait encore puissamment et diablement l'huile de foie de morue qui est restée trop longtemps au soleil. En temps ordinaire, l'atmosphère était assez nauséabonde, mais, par cette tempête, ce n'était guère fait pour permettre à des malades de se remettre rapidement des effets du mal de mer. Je frappai à la première porte à tribord, et j'entrai.

Johann Heissman, horizontalement immobile sur sa couchette, ressemblait à la fois à un guerrier au repos et à un évêque médiéval posant pour l'effigie en pierre qui, le temps venu, ornerait le dessus de son sarcophage. Vraiment, avec ses doigts frêles et blêmes crispés sur sa poitrine étroite, son mince nez, blême aussi, pointé vers le plafond et ses paupières curieusement transparentes baissées, l'image de la tombe paraissait particulièrement adéquate dans son cas : mais c'était

une perspective navrante pour un homme qui avait survécu à vingt ans passés dans un camp de travaux forcés de Sibérie orientale que de casser sa pipe pour un mal de mer.

— Comment allez-vous, Mr. Heissman ?

— Oh ! » Il ouvrit les yeux sans me regarder, gémit et les ferma de nouveau. « Comment je vais ! »

— Excusez-moi, mais Mr. Gerran est inquiet...

— Otto Gerran est complètement fou. » Je ne pris pas cela pour une indication sur l'état de sa santé, mais soudain sa voix devint plus forte : « C'est un fou ! Un cinglé ! Un détraqué ! »

Bien que son diagnostic me semblât loin d'être erroné, je réprimai mes commentaires par déférence pour mon employeur. Otto Gerran et Johann Heissman étaient amis de trop longue date pour que je me risque sur le terrain délicat qui s'étendait entre eux. Ils se connaissaient, autant que j'avais pu le découvrir, depuis qu'ils avaient ensemble été étudiants dans quelque obscur gymnase du Danube une quarantaine d'années auparavant. Ils avaient, au moment de l'Anschluss, en 1938, été les propriétaires d'une importante société de films à Vienne. C'était à cette époque, et à cet endroit, qu'ils s'étaient brusquement séparés, complètement et, comme il sembla alors, pour toujours, car l'instinct très mûr de Gerran guida ses pas vers Hollywood, tandis que l'infortuné Heissman prit une mauvaise direction. Cela faisait seulement trois ans qu'à l'étonnement total de ceux qui l'avaient connu et considéré comme mort depuis un quart de siècle, il était revenu des terribles profondeurs de son long hiver sibérien. Il avait recherché Gerran et il semblait maintenant que leur amitié fût aussi solide qu'autrefois. On considérait que Gerran était au courant des raisons pour lesquelles Heissman avait perdu tant d'années et, cela étant admis, on comprenait qu'il ne parlât jamais de son passé. Deux choses seulement étaient certaines à propos des deux hommes : c'était Heissman qui, ayant à son crédit une douzaine de scénarios datant d'avant-guerre, était l'âme de cette aventure dans l'Arctique et c'était Gerran qui l'avait pris comme associé à part entière dans sa société, les Productions Olympus. À la lumière de ceci, il était indispensable que je fasse attention à ce que je disais et que je garde pour moi mes commentaires sur les commentaires de Heissman.

— Avez-vous besoin de quelque chose, Mr. Heissman ?

— Je n'ai besoin de rien. » Il leva sa paupière transparente et cette fois me regarda – me foudroya plutôt – de ses yeux d'un gris délavé

strié de rouge. « Gardez vos soins pour ce crétin de Gerran. »

— Mes soins ?

— Chirurgie du cerveau, ajouta-t-il avant de fermer les yeux et de reprendre sa pose d'évêque moyenâgeux.

Alors je le laissai et fermai la porte.

Dans la cabine suivante se tenaient deux hommes. L'un souffrait visiblement ; l'autre, aussi visiblement, ne souffrait pas du tout. Neal Divine, metteur en scène, avait adopté, devant une mort proche, une attitude de résignation semblable à celle de Heissman, et, bien qu'il ne fût pas en danger mortel, il était vraiment très mal en point. Il me regarda, eut un sourire moitié d'excuse, moitié de reconnaissance, puis, détourna les yeux. Je me sentis navré pour lui, mais, à vrai dire, je l'avais plaint dès le moment où il avait mis le pied sur le « Morning Rose ». Complètement dévoué à son équipe, maigre, les joues creuses, nerveux et perpétuellement en équilibre sur ce qui semblait la lame d'un rasoir du fait des décisions exigées et impossibles à prendre, il marchait lentement, parlait doucement comme s'il était à chaque instant inquiet d'être entendu par les dieux. C'était peut-être simplement sa manière d'être mais je ne le pensais pas : en vérité, il vivait dans la terreur constante d'un Gerran qui ne faisait rien pour dissimuler à quel point il le méprisait en tant qu'homme et l'admirait en tant qu'artiste. Pourquoi un homme comme Gerran, d'une intelligence indiscutable, agis-sait-il ainsi, je ne pouvais le deviner. Peut-être était-il de ces hommes, et ils sont nombreux, qui possèdent un tel fond d'agressivité envers l'humanité en général qu'ils ne perdent aucune opportunité de la déployer contre le faible, contre celui qui n'est pas en mesure de se rebiffer. C'était peut-être aussi une affaire personnelle entre eux. Je ne les connaissais pas assez tous les deux, ni leurs passés, pour me faire une opinion valable.

— Ah ! voilà le bon toubib ! » dit une voix rauque derrière moi. Je me tournai rapidement et regardai la silhouette vêtue d'un pyjama assise sur l'autre couchette et se tenant, de la main gauche, bien amarrée à une courroie de cloison tandis que la droite serrait avec la même, force le goulot d'une bouteille de scotch aux trois quarts/vide. « Et la barque monte et la barque descend, mais ça ne risque pas d'empêcher le cher berger d'accomplir sa mission auprès de son troupeau décati. Vous accepterez bien de vous joindre à moi pour un petit pousse-café, mon ami ? »

— Plus tard, Lonnie. » Lonnie Gilbert savait, et je savais, et nous savions tous les deux que l'autre savait, que plus tard ce serait trop

tard : dans les mains de Lonnie, trois doigts de whisky ne duraient pas plus que le dernier petit four d'une soirée paroissiale, mais les bonnes manières ainsi étaient respectées, l'honneur sauf.

« Comme vous n'êtes pas venu dîner, je pensais... »

— Dîner ! » Il se tut, soupesa le mot pour juger si l'intonation en avait été suffisante, jugea qu'elle avait manqué de mépris et répéta : « Dîner ! L'eau de vaisselle réservée aux porcs, pas moins... Encore qu'elle soit assez bonne pour ceux qui n'ont pas mes goûts délicats. Mais c'est l'heure à laquelle ils la servent. Barbare. Attila lui-même... »

— C'est-à-dire que vous avez à peine terminé votre apéritif que la cloche sonne ?

— Exactement. Alors que peut-on faire ?

Venant de notre vieux directeur de production, la question était de pure rhétorique. Malgré ses yeux bleus et sa prononciation impeccable, Lonnie n'avait pas un instant été sobre depuis qu'il avait mis le pied sur le « Morning Rose » : on se demandait même s'il l'avait jamais été depuis des années. Personne – et surtout pas lui – ne semblait s'en soucier, mais ce n'était pas parce qu'on ne l'aimait pas. Presque tout le monde l'aimait au contraire, à des degrés divers suivant la nature de chacun. Lonnie, vieux maintenant, ayant passé toute sa vie dans le cinéma, possédait un vrai talent qui ne s'était jamais épanoui et qui ne s'épanouirait plus jamais maintenant, car il était affligé – ou gratifié – d'un manque de volonté ou de dureté qui l'avait empêché d'atteindre les sommets, et l'humanité, pour des raisons pas toujours valables, tend à chérir ses ratés : de plus, Lonnie, disait-on, ne parlait jamais mal des autres et cela aussi augmentait l'affection que tous avaient pour lui, mis à part la minorité qui trouve à redire à tout le monde.

— J'avoue que ce n'est pas un problème qui s'est posé pour moi. Comment vous sentez-vous ?

— Moi ? » Il inclina la tête en arrière, téta la bouteille, la baissa, essuya quelques gouttes égarées sur sa barbe grise : « Je n'ai jamais été malade de ma vie. Est-ce qu'un oignon au vinaigre surit ? » Il pencha le front : « Tiens ! »

— Quoi ? » Il écoutait visiblement, mais moi je n'entendais rien en dehors du fracas de l'avant dans les vagues et du tambourinage métallique de la vieille coque à chaque plongeon.

— Les trompettes du Ciel, dit Lonnie. Ecoutez ! Les messagers des Anges !

J'écoutai et, cette fois, j'entendis. J'avais déjà entendu plusieurs fois, et avec une horreur grandissante depuis que j'étais monté à bord du « Morning Rose », ce boucan strident qui était parfaitement indiqué pour annoncer l'arrivée de toutes les calamités. Les trois responsables de cette affreuse cacophonie, assistants de Josh Hendrik le directeur du son, n'étaient peut-être pas complètement sourds mais leur éducation musicale était loin d'être parfaite puisque aucun d'entre eux n'était capable de lire une note de musique. John, Luke et Mark sortaient du même moule contemporain qui exige de longs cheveux flottants et des vêtements qui paraissent venir tout droit du vestiaire de quelque guru crasseux. Ils passaient tout leur temps avec leur matériel d'enregistrement, guitares, tambours, xylophones, dans le salon avant où ils répétaient apparemment nuit et jour, ce qu'ils espéraient être leur triomphe dans le monde de la musique pop où ils pensaient bien un jour être brillamment connus sous le nom des « Trois Apôtres ».

— Ils auraient pu nous épargner ça dans une pareille nuit, dis-je.

— Vous sous-estimez notre immortel trio, cher ami. Le fait d'être sans aucun doute nos plus épouvantables musiciens ne les empêche pas d'avoir un cœur d'or. Ils ont « invité » les passagers à venir écouter leur performance dans l'espoir d'alléger leurs souffrances.

Il ferma les yeux tandis que dominait un hurlement plus rauque, un cri perçant comme si un animal exprimait sa douleur dans la coursoive voisine.

— Le concert est commencé.

— Ils ne manquent pas de psychologie, dis-je. Après eux, une tempête dans l'Arctique ressemble à un après-midi de printemps sur la Tamise.

— C'est bien, vous leur rendez justice. » Lonnie fit baisser d'un bon doigt le niveau de la bouteille, puis il se glissa dans sa couchette pour montrer que l'entrevue était terminée : « Allez donc y voir de près. »

Je m'y rendis et je vis que j'avais été injuste. Les Trois Apôtres, entourés de cette pléthore de microphones, amplificateurs et Dieu sait quoi sans laquelle nos derniers troubadours ne veulent pas – et surtout ne peuvent pas – opérer, répétaient sur une estrade basse placée dans un coin du salon et maintenaient miraculeusement leur équilibre car

leurs girations, leurs contorsions, aussi inséparables de leur art que leur matériel électronique, se synchronisaient assez bien avec le tangage et le roulis du « Morning Rose ». Vêtus de façon presque conventionnelle de leurs blue-jeans et de leurs psychédéliques kaftans, penchés sur leurs micros dans une attitude de ferveur complice, les trois jeunes assistants donnaient, et sans la moindre inhibition, avec une expression presque extatique, expression souvent dissimulée par une énorme crinière ébouriffée, l'impression d'atteindre presque au sublime. Brièvement, je me demandai de quoi auraient l'air des anges affublés de ces écouteurs ; puis, je me tournai vers le public.

Ils étaient quinze en tout, dix membres de la production et cinq de la troupe elle-même. Il était visible que leur malaise était temporairement tenu en laisse par la fascination avec laquelle ils écoutaient le crescendo musical que les Trois Apôtres accompagnaient de quelque chose qui ressemblait assez à la danse de Saint-Guy. Une main toucha mon épaule et je vis, à côté de moi, Charles Conrad.

Conrad avait trente ans et était la vedette masculine du film. Ce n'était pas encore un nom, mais sa réputation était grande et internationale. Il était gai, virilement beau et ses cheveux bruns lui tombaient toujours sur les yeux, des yeux d'un bleu magnifique qu'accompagnaient des dents superbes – bien à lui comme son nom – qui auraient plongé n'importe quel dentiste dans le bonheur ou le désespoir selon qu'il se serait placé du point de vue esthétique ou économique. Il était toujours aimable, courtois, attentif. Instinct ou calcul ? Impossible de le deviner. Il s'approcha de mon oreille et, montrant les musiciens, il dit : « Votre contrat spécifie-t-il le cilice ? »

— Non. Pourquoi ? Et le vôtre ?

— Solidarité des classes laborieuses. » Il sourit et me regarda d'un œil spéculatif : « Vous, vous les laissez tomber, non ? »

— Ils s'en remettent. De toute façon, je dis toujours à mes patients qu'un changement est aussi bénéfique qu'un repos. » La musique cessa brusquement et je baissai ma voix de cinquante décibels : « Entre nous, ils exagèrent. En réalité, moi je suis ici par devoir. Mr. Gerran s'inquiète pour vous tous. »

— Il souhaite que son troupeau arrive en bon état au marché aux bestiaux ?

— J'imagine que, tous, vous représentez un assez bel investissement.

— Investissement ? Ne savez-vous pas que cette affreuse barrique de grigou nous a obtenu à un prix de soldes, et que, de plus, il ne veut rien nous payer avant la fin du tournage ?

— Non, je ne le savais pas. Nous vivons en démocratie, Mr. Conrad, sur la terre de la liberté. Vous n'avez pas à vous vendre au marché des esclaves.

— Vraiment ? Vous ne savez donc rien de l'industrie du cinéma ?

— Rien.

— Cela se voit. Elle est au plus bas de son histoire. 80 % des techniciens et des acteurs sont sans emploi. J'aime encore mieux travailler pour rien que crever de faim. » Il grommela, puis sa bonne humeur naturelle reprit le dessus : « Allez lui dire que ses gens, et cette indomptable vedette, Charles Conrad, sont en bon état. Pas heureux bien sûr, mais en bon état. Pour être heureux, il me faudrait le voir passer par-dessus bord. »

— Je le lui dirai. » Je regardai autour de moi. Les Trois Apôtres, Dieu merci, se rafraîchissaient avec des sodas. Les autres les imitaient bien qu'ils eussent certainement eu besoin de quelque boisson plus forte que du soda. Je dis à Conrad : « Ce groupe atteindra le marché. »

— Diagnostic instantané ? »

— Cela demande de la pratique. Et cela gagne du temps. Qui manque ?

— Qui ? » Il réfléchit : « Eh bien ! Heissman... »

— Je l'ai vu. Ainsi que Neal Divine. Et Lonnie. Et Mary Stuart... Je ne m'attendais pas à la trouver ici d'ailleurs.

— Notre belle mais snob jeune Slave !

— D'accord pour la première partie, mais il n'est pas nécessaire d'être snob pour éviter les autres.

— Je l'aime bien, moi aussi. » Je l'examinai. Je ne lui avais parlé que deux fois, et brièvement. Je sentais qu'il était sincère. Il soupira : « Je voudrais bien qu'elle soit ma partenaire au lieu de notre Mata-Hari nationale. »

— Vous ne faites pas allusion à la délicieuse Miss Haynes ?

— Parfaitement, fit-il avec humeur. Les femmes fatales me tuent.

Voyez, elle n'est pas avec nous. Je jurerais qu'elle est au lit avec ces deux sacrés cabots : le trio doit avoir ses vapeurs et respirer des sels.

— Qui manque encore ?

— Antonio. » Il sourit encore une fois : « Selon le Comte – qui partage sa cabine – Antonio est à la dernière extrémité et ne finira pas la nuit. »

— Il a quitté subitement la salle à manger en effet.

J'abandonnai Conrad et rejoignis le Comte à sa table. Le Comte, avec son maigre visage aquilin, sa moustache noire bien dessinée, ses épais sourcils et ses cheveux gris rejetés loin de son front, semblait être en excellente santé. Il tenait à la main un respectable verre de cognac et je n'avais pas besoin de m'en informer pour savoir que c'était de la meilleure qualité, car le Comte était un connaisseur réputé dans tous les domaines, depuis les blondes jusqu'au caviar, exigeant la perfection dans les raffinements de la vie tout comme dans l'exercice de ses fonctions, ce qui l'avait fait ce qu'il était, le meilleur cameraman du pays, et probablement d'Europe. Je n'avais pas non plus à chercher d'où il tirait son cognac : on racontait, en effet, qu'il connaissait Otto Gerran depuis de longues années, ou tout au moins depuis assez longtemps pour être autorisé à apporter ses propres provisions partout où Otto partait en safari. Le Comte Tadeusz Leszczynski – comme personne ne l'appelait parce que son nom était difficile à prononcer – avait beaucoup appris depuis qu'il avait dû abandonner précipitamment et pour toujours ses immenses terres polonaises à la mi-septembre, en 1939.

— Bonsoir, Comte, dis-je. Au moins vous, vous avez l'air en forme.

— Mes amis m'appellent Alexis. En parfaite santé, c'est exact. Mais je prends toutes les précautions prophylactiques nécessaires. » Il indiqua un gonflement visible sous son veston. « Voulez-vous partager ces précautions ? Votre pénicilline et votre auréomycine ne sont que breuvage de sorcière pour naïfs. »

Je secouai la tête. « Pas pendant le service. Mr. Gerran souhaite connaître comment ses gens réagissent devant la tempête. »

— Et notre Otto lui-même, comment est-il ?

— Pas mal.

— On ne peut tout avoir.

— Conrad m’a signalé que votre camarade de cabine aurait besoin de ma visite ?

— Ce dont Antonio a besoin, c’est d’un bâillon, d’une camisole de force et d’une nurse, dans l’ordre. Il roule dans tous les sens, vomit sur le plancher, grogne comme un mécréant soumis à la torture. » Le Comte fit une moue dégoûtée : « C’est répugnant. »

— Je l’imagine.

— Pour un homme sensible, j’entends.

— Evidemment.

— J’ai été obligé de partir.

— Bien. Je vais le voir.

Je repoussais ma chaise quand Michael Stryker vint s’asseoir près de moi. Stryker, associé à part entière dans les Productions Olympus, combinait deux postes : ceux de décorateur et de directeur des constructions. Gerran ne perdait jamais l’occasion de faire une économie. C’était un homme de haute taille, brun, indéniablement beau avec sa petite moustache bien coupée. On aurait facilement pu le prendre pour une idole des années 30 s’il n’avait eu les cheveux très longs et très emmêlés comme le voulait la mode, et qui cachaient à moitié le polo à col roulé, en soie, qu’il affectait de toujours porter. Il avait l’air dur, était évidemment cynique, et, d’après ce que j’avais entendu à son propos, parfaitement anormal. Il possédait aussi la qualité discutable d’être le gendre de Gerran.

— C’est rare de vous voir à cette heure tardive, docteur, dit-il. » Il enfonça une longue et noire cigarette russe dans un porte-cigarettes d’onyx avec tout le soin et la précision d’un ingénieur fixant un boulon sur un moteur de Rolls Royce ; puis, il l’éleva dans la lumière pour en examiner le résultat. « C’est bon à vous de vous joindre aux masses, c’est ce qu’on appelle l’esprit de corps, non ? » Il alluma la cigarette, lança un nuage d’atroce fumée vers la table et me considéra gravement : « À y réfléchir, non. Vous n’êtes pas le type à avoir l’esprit de corps. Nous, il nous faut plus ou moins l’avoir. Vous, ce n’est pas nécessaire. Vous ne pourriez pas. Trop froid, trop détaché, trop professionnel, trop observateur... et solitaire aussi. C’est vrai ? »

— C’est une assez bonne description d’un docteur.

— Je parierais que c’est le vieux bouc qui vous envoie ?

— Mr. Gerran m’a envoyé. » Il me semblait de plus en plus évident que les anciens associés d’Otto Gerran ne le portaient guère dans leur cœur.

— C’était bien à lui que je pensais. » Stryker regarda pensivement le Comte. « Une bien étrange sollicitude de la part de notre Otto, ne pensez-vous pas, Alexis ? Je me demande ce que ça cache ? »

Le Comte sortit un flacon d’argent poli, se versa une bonne mesure de cognac, sourit et ne dit rien. Je ne dis rien non plus parce que je connaissais la réponse : plus tard même, en y réfléchissant, je me donnai raison car ma conclusion était tirée des seuls faits que je connaissais alors. Je dis à Stryker : « Miss Haynes n’est pas là ? Comment va-t-elle ? »

— Elle n’a guère le pied marin. Elle se ressent du temps mais que peut-on y faire ? Elle réclame des pilules pour dormir et voulait que je vous appelle, mais j’ai refusé.

— Pourquoi ?

— Mon cher ami, elle se nourrit de pilules depuis que nous sommes sur cette sacrée barque. » Il était heureux pour lui que le Captain Imrie et Mr. Stokes ne fussent pas assis à sa table. « D’abord, elle a avalé ses propres cachets contre le mal de mer, puis ceux que vous avez distribués, et aussi des grains pour l’estomac avec des barbituriques pour dessert. Vous savez aussi bien que moi ce qui arrivera si elle prend des sédatifs ou d’autres drogues par-dessus tout ça ? »

— Non, expliquez-moi.

— Sans blague !

— Mais boit-elle ? Enfin, boit-elle beaucoup ?

— Elle ? Elle n’avale jamais une goutte d’alcool.

Je soupirai : « Bon, alors à chacun son métier. Je vous laisse vos films, laissez-moi ma médecine. N’importe quel étudiant de première année vous dirait... mais qu’importe. Sait-elle exactement ce qu’elle prend et combien de pilules elle s’est octroyée aujourd’hui ? Ce ne doit pas être beaucoup, sans quoi elle serait déjà inconsciente. »

— Je m’en doute.

Je me levai. « Elle dormira dans un quart d’heure. »

— Vous en êtes sûr ?

— Quelle est sa cabine ?

— La première à droite sur la coursive.

— Et la vôtre ? demandai-je au Comte.

— Première à gauche.

J'allai donc frapper à la première porte et entrai après une réponse à peine audible. Judith Haynes était assise dans son lit avec, ainsi que Conrad l'avait prédit, un chien de chaque côté d'elle – deux magnifiques cockers très soignés : je ne sentis pas la moindre odeur de sels. Elle cligna ses splendides yeux et m'envoya un sourire distrait qui voulait être courageux. Mon cœur ne broncha pas.

— C'est gentil à vous de venir me voir, docteur. » Elle avait une de ces voix sirupeuses, aussi efficaces dans l'intimité que dans les cinémas obscurs. Elle portait une ravissante liseuse rose qui jurait violemment avec la couleur de ses cheveux et, autour de son cou, une écharpe verte, qui, elle, ne jurait pas. Son visage était d'un blanc d'albâtre :

« Michael assurait que vous ne pouviez rien pour moi. »

— Mr. Stryker est trop sceptique. » Je m'assis sur le coin du matelas et pris son poignet. Le cocker le plus proche commença à gronder et à montrer les dents. « Si ce chien mord, je l'estourbis. »

— Rufus ne ferait pas de mal à une mouche, n'est-ce pas, chéri ? »

Ce n'étaient pas les mouches qui m'inquiétaient, aussi je gardai le silence et elle poursuivit avec un sourire triste :

« Vous êtes allergique aux chiens, docteur ? »

— Je suis allergique aux morsures de chien.

Le sourire s'effaça jusqu'à ce que le visage restât simplement triste. Je ne savais rien de Judith Haynes, sauf ce que j'avais appris de seconde main, et, comme presque tout venait de ses collègues de cinéma, j'en ôtais carrément quatre-vingt-dix pour cent : la seule chose que j'avais apprise avec quelque certitude sur le monde du film était que les assassinats faits d'hypocrisie, de calomnie, de vacherie faisaient tellement partie intégrante de la vie courante de tous ces gens qu'on ne pouvait jamais savoir où finissait la vérité, où

commençait le mensonge. Le seul point à peu près sûr, c'était que la vérité cessait très rapidement.

On disait donc que Miss Haynes prétendait avoir vingt-quatre ans et les avait, si l'on calculait bien, depuis près de quatorze ans. Ceci, ajoutait-on, justifiait sa prédilection pour les écharpes de soie, car c'est au cou que se marquent les années superflues : mais il se pouvait aussi qu'elle aimât réellement les écharpes. Avec la même conviction, on affirmait que c'était une vraie garce. La seule qualité qu'on lui reconnût en compensation, c'était sa dévotion totale à ses deux cockers et, même, on se permettait ce compliment à rebours uniquement parce qu'on supposait qu'en tant qu'être humain, il fallait bien qu'elle eût quelque chose ou quelqu'un à aimer, quelque chose ou quelqu'un capable de lui rendre cette affection. On disait qu'elle avait eu des chats mais que ça n'avait pas collé : les chats ne l'appréciaient pas. Cependant, un fait était indiscutable : grande, mince, pourvue de magnifiques cheveux aux couleurs chères au Titien, d'une beauté classique à la façon des sculptures grecques, elle, et c'était universellement reconnu, ne jouait pas pour des prunes. Cependant, elle avait les faveurs du box-office : la combinaison d'une expression royalement intelligente qui était sa marque de fabrique et le surprenant contraste de sa triste vie privée y pourvoyaient. Sa carrière n'était pas non plus notablement entravée par le fait qu'elle était la fille d'Otto Gerran, qu'elle méprisait, disait-on ; la femme de Michael Stryker, qu'elle haïssait, toujours d'après les on-dit, et l'associée à part entière des Productions Olympus.

Dans son état physique présent, je ne vis rien d'anormal. Je m'informai du nombre et de la nature des pilules qu'elle avait déjà absorbées, et après avoir fait un tas de simagrées avec ses doigts – on disait pourtant qu'elle savait compter les livres et les dollars avec la vitesse d'une machine I.B.M. – elle s'expliqua à peu près. Je lui donnai quelques cachets, lui indiquai combien et quand il fallait les prendre, et la laissai. Je ne prescrivis rien pour les chiens – ils m'avaient l'air très bien.

La cabine occupée par le Comte et Antonio était juste en face. Je frappai deux fois sans recevoir de réponse, entrai quand même et vis pourquoi je n'avais pas eu de réponse : Antonio était bien là, mais j'aurais pu frapper jusqu'au jour du Jugement dernier, Antonio ne m'aurait pas entendu, car Antonio n'entendrait plus jamais rien. Venir de la Via Veneto via Mayfair et mourir si tristement dans la mer de Barents ! Mais pour Antonio, le gai, le joyeux Antonio, aucun endroit au monde n'était indiqué pour mourir. En effet, s'il était un homme qui aimait la vie, c'était bien lui. Pour cet enfant chéri des sybarites

salons de toutes les capitales du monde, mourir au milieu de cet affreux univers était aussi incongru que choquant, et si extraordinaire en même temps que c'était incroyable autant qu'incompréhensible. Et pourtant, il était là, à mes pieds, étendu, bien réel et bien mort.

La cabine était pleine d'une odeur aigre et les preuves de ses malaises gisaient partout. Antonio n'était pas étendu dans sa couchette mais sur le tapis, sa tête tendue en arrière formait un angle presque droit avec son corps. Il y avait du sang, beaucoup de sang, pas encore coagulé, dans sa bouche et sur le sol. Son corps était tordu dans une position impossible, jambes et bras jetés de façon grotesque, les jointures blêmes. Le Comte avait dit qu'il se roulait en tous sens, qu'il vomissait, et, son compagnon à peine parti, Antonio était mort comme un torturé en pleine souffrance. Certainement il avait dû crier, bien que sa gorge eût probablement été obstruée. Il avait sans doute hurlé. Il devait avoir hurlé. Il n'avait pas pu s'en empêcher : mais avec les Trois Apôtres déchaînés, ses cris avaient dû être engloutis. Et brusquement, je me souvins du hurlement que j'avais entendu pendant que je parlais avec Lonnie Gilbert : mes cheveux se hérissèrent, j'aurais dû faire la différence entre le meuglement d'un chanteur de rock et le cri d'un malheureux qui se sentait mourir.

Je m'agenouillai, l'examinai rapidement, ne pouvant naturellement plus rien faire. Je lui fermai les yeux et puis, songeant à l'inévitable « rigor mortis », je le redressai, remis ses membres à leur place normale avec une facilité qui me surprit vaguement. Puis je quittai la cabine, fermai la porte et hésitai un instant avant de glisser la clé dans ma poche : si le Comte avait la sensibilité dont il se vantait, il serait content que j'eusse pris la clé avec moi.

2.

— Mort ? » Le teint puce d'Otto Gerran fonça d'un ton et j'aurais juré qu'il tournait à l'indigo. « Mort, dites-vous ? »

— Parfaitement.

Nous étions seuls, Otto et moi, dans la salle à manger. Il était maintenant dix heures. À neuf heures et demie tapant, le Captain Imrie et Mr. Stokes partaient invariablement vers leurs cabines où ils restaient incommunicado pendant les dix heures suivantes. J'attrapai sur la table une bouteille de tord-boyaux sur laquelle quelqu'un avait audacieusement pris la liberté de coller une étiquette affirmant qu'elle contenait du cognac. Je la rapportai à l'office du steward, revins avec un flacon de Hine, et m'assis. Otto était tellement bouleversé par la nouvelle qu'il ne remarqua même pas ma brève absence, ni le fait que je me versais deux bons doigts d'alcool : il n'enregistrait plus rien semblait-il. Il fallait que le choc fût vraiment très grand. Bien entendu, l'annonce de la mort de quelqu'un frappe toujours, mais, pour en arriver à une telle paralysie, il faut que ce quelqu'un soit un être très proche ou très aimé. Or, quelle qu'ait été l'affection d'Otto pour qui que ce soit, et particulièrement pour l'infortuné Antonio, il l'avait cachée avec beaucoup d'habileté. Était-il superstitieux à l'égard d'une mort en mer ? Envisageait-il l'effet déplorable que l'événement ferait sur sa troupe et sur l'équipage ? Ou bien cherchait-il où, dans l'immensité de la mer de Barents, il pourrait dénicher un maquilleur-costumier-coiffeur, car, au nom de la sacro-sainte économie il avait posé ces trois fonctions sur la tête d'Antonio. Avec un visible effort de concentration, il quitta des yeux la bouteille de Hine, et m'examina.

— Comment est-il mort ?

Arrêt du cœur. Arrêt de la respiration. C'est comme ça qu'on meurt.

Otto saisit la bouteille, se servit largement et si brutalement que le cognac s'étala sur la nappe : sa main tremblait trop. Il se versa une belle rasade d'alcool et cela représentait beaucoup plus que ce que j'avais pris, car son verre était un verre ballon et le mien, une tulipe. Toujours mal assuré, il porta son verre à la bouche et la moitié du contenu fila en une seule gorgée. Il est vrai qu'une bonne partie dégringola sur le devant de sa chemise. Il me traversa l'esprit, et ce

n'était pas la première fois, que si jamais je me trouvais dans une situation où tout semblerait perdu et où le seul espoir consisterait à avoir près de moi quelqu'un de confiance, le nom d'Otto Gerran ne me viendrait certainement pas.

— Comment est-il mort ? » répéta-t-il. L'alcool lui avait fait du bien. Sa voix était encore un murmure, mais plus ferme.

En souffrant affreusement. De quoi il est mort ? Ça, je n'en sais rien.

Vous ne savez pas ?... Vous... on dit bien que vous êtes docteur ? »

Il avait de grandes difficultés à demeurer sur son siège : d'une main, il tenait son verre ; de l'autre, il maintenait difficilement en équilibre sa grosse masse bousculée par les énormes plongeurs du « Morning Rose ». Je ne répondis pas et il poursuivit : « Le mal de mer ? Est-ce possible ? »

— Il avait sûrement le mal de mer.

— Mais vous m'avez dit qu'on n'en mourait pas.

— Il n'est pas mort de ça.

— Avait-il un ulcère... ou bien son cœur... ou de l'asthme ?

— Il a été empoisonné.

Otto me regarda un moment, son Visage montrait son incompréhension ; puis, il posa, son verre sur la table et, brusquement, il se leva, ce qui n'était pas facile pour un homme de sa corpulence. Le chalutier roulait sauvagement. Je me penchai et attrapai son verre au moment où il chavirait tandis qu'Otto trébuchait en allant vers la porte qui conduisait au pont supérieur. Il l'ouvrit et, même par-dessus les hurlements du vent et le fracas des vagues, je l'entendis vomir terriblement. Puis, il rentra, ferma la porte, vacilla durant quelques pas et s'écroula sur sa chaise. Son visage était de cendre. Je lui tendis son verre, il en vida le contenu, attrapa la bouteille et se servit de nouveau. Il but encore et me regarda.

— Quel poison ?

— Du genre strychnine. Cela avait tout...

— Strychnine ? Strychnine ! Dieu ! Strychnine ! Alors, il va falloir... vous allez faire une autopsie ?

— Ne dites pas de bêtises. C'est impossible pour plusieurs raisons. D'abord, savez-vous en quoi consiste une autopsie ? C'est un drôle de truc, je vous le jure. Et je n'en ai pas les moyens. Je ne suis pas non plus spécialiste en pathologie – et il faut l'être pour faire une autopsie. Il faut aussi le consentement d'un proche – où le trouverions-nous au milieu de la mer de Barents ? Il faut l'ordre d'un magistrat. Et puis, un magistrat ne marche que s'il y a une preuve d'homicide volontaire. Ici, nous n'avons aucune preuve.

— Pas d'homicide ? Mais vous avez dit...

— J'ai dit que c'était comme de la strychnine. Je n'ai pas dit que c'était de la strychnine. Je suis même certain que ça n'en est pas. Il m'a semblé voir les symptômes classiques du tétanos – le corps se cambre tellement qu'il ne repose plus que sur la tête et les talons – et son visage indique une grande terreur : c'est presque toujours le cas dans l'empoisonnement par la strychnine. Mais quand je l'ai redressé, je n'ai trouvé aucune trace de contractions tétaniques. De plus, la durée est différente. La strychnine provoque son premier effet dans les dix minutes, et une demi-heure après l'avoir absorbée, on est foutu. Antonio est bien resté vingt minutes avec nous après le dîner et il allait bien, mis à part le mal de mer. Il est mort il y a seulement quelques minutes. C'est donc beaucoup trop long. De plus, qui pouvait en vouloir à un inoffensif garçon comme Antonio ? Auriez-vous dans votre équipe un fou qui tuerait pour le simple plaisir de tuer ? Cela vous semble-t-il possible ?

— Non. Non. Mais... ce poison. Où ? Par quoi ?

— Par de la nourriture avariée.

— Nourriture avariée ! Mais on n'en meurt pas ! Les ptomaïnes ne tuent pas !

— Je ne dis pas cela car il n'en est pas question ici. On peut manger des ptomaïnes et n'en subir aucun dommage. Mais dans les aliments, on trouve toutes sortes de poisons – par pollution chimique. Ainsi, il existe du mercure dans le poisson, des champignons comestibles qui ne le sont pas, des moules comestibles qui sont dangereuses, etc. De tous, le plus mauvais, c'est la « salmonella ». Elle peut tuer, croyez-moi. Juste à la fin de la guerre, une des variétés, la « salmonella enteridis », a mis sur le flanc plus de trente personnes à Stoke-on-Trent. Six sont mortes. Une autre variété, plus terrible encore, appelée « clostridium botulinum » – petite cousine du botulinus, charmante substance qui peut anéantir une ville en une seule nuit – est fabriquée par le ministère de la Santé. Entre les deux guerres, des touristes

pique-niquèrent à Loch Maree, en Ecosse. Ils mangèrent des sandwiches au pâté de canard. Huit parmi ceux qui en prirent moururent.

Il n'y avait pas de contrepoison contre le « clostridium ». Il n'y en a toujours pas. C'est peut-être un accident du même ordre qui est arrivé à Antonio.

— Je comprends. » Il avala son cognac, puis me regarda, les yeux ronds. « Bon Dieu ! Voyez-vous ce que ça représente, mon vieux ! Nous sommes tous en danger... Ce truc peut se propager... »

— Tranquillisez-vous. Ce n'est ni infectieux, ni contagieux.

— Mais la cuisine...

— Croyez-vous que je n'y ai pas pensé ? Si cela venait de la cuisine du bateau, nous serions tous morts. Je présume qu'Antonio a toujours mangé comme nous tous. Je n'en suis pas sûr, mais je le vérifierai auprès de ceux qui mangent à côté de lui : le Comte et Cecil.

— Cecil ?

— Cecil Golightly, votre assistant cameraman, je crois ?

— Ah ! le Duc ! » Pour une raison inconnue, Cecil, maigre moineau cockney, roublard et habile, était surnommé le Duc, probablement parce que ça lui allait on ne peut plus mal. « Ce bougre-là ne lève jamais les yeux au-dessus de son assiette. Alexis... lui, c'est vrai, ne rate rien. »

— Je les questionnerai. J'irai aussi à la cuisine, à la cambuse et à la chambre froide. Il n'y a guère de chances par là. Mais Antonio devait avoir une petite réserve personnelle de conserves. Je vérifierai tout. Voulez-vous que j'avertisse le Captain Imrie à votre place ?

— Le Captain Imrie ?

Je me montrai patient. « Le commandant du bateau doit être prévenu. Le mort doit être inscrit sur le livre de bord. On établira un certificat. Normalement, c'est lui qui l'établit mais pas quand il y a un docteur à bord. Seulement, il me faut son autorisation. Et il faudra aussi préparer l'enterrement, l'immersion en mer. Demain matin, j' imagine. »

Il frissonna. « Oui, je vous en prie. Faites ça pour moi. D'accord. D'accord. L'immersion. Il faut que je parle à John et que je lui raconte

cette chose affreuse. » Par John, je compris qu'il s'agissait de John Cummings Goin, directeur commercial, associé dans les Productions Olympus et reconnu par tous comme l'expert financier de la société. « Puis, j'irai au lit. C'est épouvantable. Ce pauvre Antonio, je suis bouleversé, vraiment bouleversé. » Je ne pouvais lui en vouloir. J'avais rarement vu un homme aussi malheureux.

— Je vous apporterai un sédatif dans votre cabine.

— Non. Non. J'irai bien.

Presque machinalement, il prit la bouteille de Hine, l'enfonça dans une de ses vastes poches et s'en alla en vacillant. En ce qui concernait l'insomnie au moins, Otto Gerran semblait préférer ses propres remèdes aux plus modernes produits pharmaceutiques.

J'allai à la porte de tribord, l'ouvris et regardai dehors. Quand Smithy avait déclaré que le temps ne s'améliorerait pas, il n'avait pris aucun risque : les conditions se détérioraient nettement, et, autant que je pouvais en juger, elles se détérioraient rapidement. La température était maintenant bien au-dessous de zéro, et de minces flocons de neige filaient presque à l'horizontale à la surface de l'eau. Les vagues n'étaient plus des vagues, c'étaient d'énormes masses liquides s'en allant, semblait-il, dans toutes les directions mais cependant carrément orientées vers l'est. Le « Morning Rose » ne tirebouchonnait plus, il titubait, s'écrasait dans les creux avec un bruit qui rappelait celui d'un lointain coup de canon, puis tentait de remonter le mur d'eau qui se dressait en face de son étrave et qui s'effondrait bruyamment sur l'avant. Je m'avançai un peu, regardai vers le haut et je fus vaguement surpris de la direction dans laquelle, comme une ombre en haut du mât, claquait follement le drapeau. J'étais surpris parce qu'il avait changé de direction. Maintenant il indiquait que le vent avait tourné au nord-est, et bien que je n'y connaisse rien, je sentais que cela n'augurait rien de bon. Je rentrai, fermai la porte avec difficulté et fis une prière silencieuse pour remercier le ciel de la présence compétente et rassurante de Smithy sur la passerelle. J'allai vers l'office du steward et m'offris une lampée de Black Label – Otto ayant emporté le seul cognac buvable.

Tout en me réconfortant, je me demandais pourquoi je n'avais pas dit la vérité à Otto. Certes, j'avais menti mais personne ne m'y avait contraint. Seulement Otto semblait moralement peu sûr, et avec tout le cognac qu'il avait absorbé pendant le repas en plus de ce qu'il avait englouti auparavant, il me paraissait rien moins que le confident idéal.

Antonio n'était pas mort parce qu'il avait pris, ou qu'on lui avait

donné, de la strychnine. J'en étais bien convaincu. J'étais certain aussi qu'il n'avait pas été tué par le « clostridium botulinum ». L'exotoxine de ce microbe spécial est particulièrement mortelle, mais Otto ignorait que l'incubation dure au moins quatre heures, et, dans certains cas extrêmes, peut se prolonger jusqu'à quarante-huit heures sans pour cela rendre l'issue moins définitive. Il était peu probable qu'Antonio se fût envoyé une boîte de truffes infectées, ou un produit du même genre venant de son pays, dans le courant de l'après-midi, car, en ce cas, les symptômes se seraient manifestés pendant le dîner : or, à part sa curieuse teinte chartreuse, je n'avais rien remarqué. Il fallait donc que ce soit autre chose, et j'étais loin d'être un expert en ce domaine. Quant à une action criminelle, je n'y croyais guère : il y a plus d'empoisonnements par accident que par homicide volontaire.

Une porte s'ouvrit et deux personnes entrèrent, toutes deux jeunes, portant lunettes, mais les traits dissimulés par leurs cheveux que le vent fouettait. Elles me virent, hésitèrent, se regardèrent et eurent un mouvement pour se retirer. Je leur fis signe et elles fermèrent la porte derrière elles. Elles titubèrent jusqu'à moi, s'assirent, repoussèrent les mèches folles et je reconnus enfin Mary Darling, la script-girl, et Stuart dont personne ne savait s'il avait un autre nom, ni si celui-ci était un prénom ou un nom de famille. C'était un des assistants, un charmant jeune garçon qui avait quitté récemment l'Université. Il était intelligent mais facilement découragé. Intelligent mais sans envergure : il considérait le cinéma comme la plus belle carrière du monde.

— Excusez-nous de vous déranger, docteur. » Stuart était confus et très respectueux. « Mais nous ne savions pas – enfin, nous cherchions un endroit où nous asseoir. »

— Maintenant, vous l'avez trouvé. Je m'en vais. Essayez un peu l'excellent scotch de Mr. Gerran. Vous avez tous les deux l'air d'en avoir besoin. » En effet, ils étaient très pâles.

— Non, merci docteur. Nous ne buvons pas d'alcool.

Mary Darling semblait plus gênée que Stuart et elle possédait une charmante voix. Elle avait de longs cheveux presque platine qui lui tombaient dans le dos et qui n'avaient pas été confiés depuis longtemps aux mains d'un coiffeur : le cœur d'Antonio avait dû en souffrir. Elle avait généralement une expression sévère, d'énormes lunettes cerclées de corne, pas de maquillage, même pas de rouge à lèvres, et une attitude compétente, efficace, pleine de bon sens, qui sous-entendait toujours : « Merci, je peux prendre soin de moi », et

c'était si visiblement faux qu'on n'avait pas le courage d'assurer que c'était du bluff.

— Pas de chambre dans cette auberge ? demandai-je.

— Comment être tranquille dans le salon avec ces trois cinglés ?

— Bah ! Les Trois Apôtres font ce qu'ils peuvent. Et en haut ?

Il y avait quelqu'un. » Stuart tenta de prendre un air désapprobateur mais ses yeux me semblèrent amusés.

« Mr. Gilbert, en pyjama et avec un trousseau de clés dans la main. » Mary Darling se tut, les lèvres pincées, puis poursuivit : « Il tentait d'ouvrir le placard où Mr. Gerran garde ses bouteilles. »

— C'est bien du Lonnie, ça ! » reconnus-je. Cela ne me regardait pas. Si Lonnie trouvait le monde triste au point de vouloir s'en consoler, personne n'y pouvait rien. Je souhaitai seulement qu'Otto ne le surprît pas. J'ajoutai : « Pourquoi n'allez-vous pas dans votre cabine ? »

— Oh ! non, ce n'est pas possible !

— C'est vrai.

J'essayai de comprendre pourquoi, mais j'étais sans doute trop vieux pour y parvenir. Je les quittai donc et, par l'office du steward, j'entrai dans la cuisine. Elle était petite, parfaitement propre, une vraie symphonie d'acier et de céramique. À cette heure tardive, j'avais pensé n'y trouver personne : mais Haggerty, le maître-coq, haute toque blanche sur cheveux gris, était penché sur quelques casseroles. Il se tourna, me regarda avec surprise.

— Bonsoir, docteur, sourit-il. Vous étendez votre inspection jusqu'à ma cuisine.

— Avec votre permission, oui.

Il cessa de sourire. « Je ne vous comprends pas, monsieur. » Haggerty pouvait se montrer très hautain : vingt longues années dans la Royal Navy laissent leur empreinte sur un homme.

— Excusez-moi. Ce n'est qu'une formalité. Nous avons un cas d'empoisonnement à bord. Alors, je vais partout.

— Empoisonnement ! Cela ne vient pas de ma cuisine, je vous l'assure. Cela ne m'est jamais arrivé. » L'orgueil professionnel insulté

lui faisait négliger l'humain souci de s'informer de la victime et du point où elle était atteinte. « J'ai été vingt-sept ans cuisinier sur le « Andrew », docteur, et les six derniers comme maitre-coq. Si l'on vous dit que ma cuisine n'est pas aussi hygiénique que... »

Personne ne dit ça. » J'utilisai le même ton que lui. « Tout le monde reconnaît que votre domaine est impeccable. Si la contamination vient d'ici, ce ne sera pas de votre faute. »

— Elle ne vient pas d'ici. » Haggerty avait un visage carré, des yeux de pervenche : sous l'effet de la colère, son teint avait foncé et ses regards devenaient hostiles. « Excusez-moi, j'ai du travail. »

Il me tourna le dos et commença à tripoter ses casseroles. Je n'aime pas qu'on me tourne le dos quand je parle à quelqu'un et ma réaction instinctive est d'obliger les gens à me regarder de nouveau, mais je réfléchis que son honneur était blessé, ce qui, de son point de vue, était justifié, aussi je me contentai de répondre par des mots.

— Vous travaillez tard, Mr. Haggerty ?

Je fais le dîner pour la passerelle, dit-il rageusement. Pour Mr. Smith et le maître d'équipage. Ils changent de quart à onze heures et mangent alors ensemble.

Espérons qu'ils seront tous les deux encore en forme à minuit.

Il se retourna très lentement : « Qu'est-ce que cela signifie ? »

Cela veut dire que ce qui est arrivé une fois peut arriver deux. Vous n'avez même pas cherché à savoir qui était empoisonné et à quel point il l'était.

— Que voulez-vous dire, monsieur ?

— Que c'est curieux. Surtout lorsque cette personne est tombée malade après avoir mangé quelque chose qui sort de votre cuisine.

Je ne reçois d'ordre que du Captain Imrie, dit-il en baisant. Pas des passagers.

— Vous savez où est le Captain à cette heure. Au lit et très, très endormi. Ce n'est un secret pour personne. Voulez-vous venir avec moi et constater ce que vous avez fait ? Venez regarder un peu celui qui a été empoisonné. » Ce n'était pas très élégant de ma part, mais je n'avais pas le choix. ^

— Voir ce que j'ai fait ! » Il se détourna de nouveau, tira délibérément les casseroles sur le côté et ôta sa toque.

« Faudra que ce soit vrai, docteur. »

Je le conduisis à la cabine d'Antonio et ouvris la porte. L'odeur était épouvantable. Antonio reposait là où je l'avais laissé, mais il semblait beaucoup plus mort maintenant : le sang s'était retiré de son visage et de ses mains, les rendant transparents. Je me tournai vers Haggerty.

— Est-ce assez vrai ?

Ses traits ne pâlirent pas parce que les figures rouges sont recouvertes de mille petites veines brisées, mais ils prirent une teinte brique foncé. Il regarda le mort pendant quelques secondes, puis se retourna et fila dans la coursive. Je fermai la porte et le suivis, me cognant d'un côté et de l'autre tandis que le « Morning Rose » roulait effroyablement au creux des lames. Je traversai tant bien que mal la salle à manger, attrapai la bouteille de Black Label dans le panier métallique du Captain Imrie, souris aimablement à Mary Darling et à Stuart – Dieu sait ce qu'ils pensèrent en me voyant et retournai à la cuisine. Haggerty m'y rejoignit quelques secondes plus tard. Il avait l'air souffrant et je sus qu'il avait vomi. Je ne doutais pas qu'il eût vu beaucoup de choses dans sa vie aventureuse en mer, mais il est particulièrement affreux de contempler un homme mort d'empoisonnement. Je lui versai trois doigts de scotch et il les lampa d'un coup. Il toussa, et soit par le scotch, soit par la toux, il retrouva sa couleur naturelle.

— Qu'est-ce que c'est ? » Sa voix était rauque. « Quel poison peut tuer ainsi ? Dieu, je n'ai jamais rien vu de pareil. »

— Je n'en sais rien. Et c'est ce que je cherche. Puis-je regarder partout ?

— Certes oui. Ne m'en veuillez pas docteur. Je ne savais pas... Que voulez-vous voir d'abord ?

— Il est onze heures dix, dis-je.

— Onze heures... Dieu, j'ai oublié la passerelle.

Il prépara le dîner avec une célérité remarquable : deux boîtes de jus d'orange, un ouvre-boîte, un flacon de soupe ; puis, le plat principal dans des gamelles fermées. Il mit ces dernières dans un panier d'osier avec les couverts et deux bouteilles de bière. Le tout lui

prit à peine quelques minutes.

Pendant qu'il fut absent – ce qui dura à peine deux autres minutes – j'examinai les quelques provisions rangées dans la cuisine, sur les étagères et dans le vaste réfrigérateur. Même si j'en avais été capable, et je ne l'étais pas, je n'avais aucun moyen à bord d'analyser les aliments, je devais donc me fier à la vue, au goût et à l'odeur. Dans ce que je voyais, rien ne me paraissait suspect. Comme l'avait fait remarquer Haggerty, tout dans la cuisine était parfaitement hygiénique : produits impeccables dans des récipients immaculés.

Il revint. Je dis : « Quel était le menu ce soir ? »

— Jus d'orange ou de pamplemousse, bouillon...

— En boîtes ? » Il inclina la tête. « Voyons un peu. » J'ouvris deux boîtes de chaque sous son œil inquiet. Cela avait le goût habituel, c'est-à-dire pas de goût du tout, mais c'était aussi inoffensif que pâle.

— Le plat principal ? repris-je. Côtelettes d'agneau, choux de Bruxelles, raifort, pommes de terre bouillies ?

— C'est cela. Mais je ne garde pas ça ici.

Il me conduisit dans la chambre fraîche adjacente où l'on conservait fruits et légumes, puis, en dessous, dans la chambre froide où des quartiers de bœuf, de porc, de mouton, pendaient à des crocs de fer dans la lumière crue des ampoules nues. Je trouvai exactement ce que j'avais espéré, c'est-à-dire rien. Je précisai à Haggerty que ce qui était arrivé n'avait rien à voir avec lui ; puis, je partis sur le pont supérieur, et, par un passage intérieur, je parvins à la cabine du Captain Imrie. J'actionnai la poignée, mais elle était bloquée. Je frappai à plusieurs reprises, sans résultat. Je cognai sur la porte jusqu'à ce que mes poignets n'en puissent plus. Je tapai même avec le pied. Aucun résultat. Le Captain Imrie avait encore neuf heures de sommeil devant lui et les faibles bruits que je pouvais obtenir ne risquaient pas d'atteindre les profondeurs de son inconscience. J'y renonçai. Smithy saurait ce qu'il fallait faire.

Je revins vers la cuisine désertée maintenant par Haggerty, traversai l'office et pénétrai dans la salle à manger. Mary Darling et Stuart étaient toujours assis sur le canapé, leurs quatre mains jointes, leurs visages pâles, très pâles. Ils se regardaient dans les yeux avec une sorte de misérable enchantement mystique. Il est bien connu que les histoires romanesques fleurissent à bord plus rapidement qu'à terre, mais j'avais toujours pensé que ces phénomènes étaient réservés aux

Bahamas ou à quelque climat idéal : sur un chalutier bourlinguant dans une tempête en plein océan Arctique, j'aurais cru que les qualités intrinsèquement nécessaires à ce genre de choses seraient totalement absentes, ou tout au moins en quantité insuffisante. Je pris la bouteille de Black Label près de la chaise du Captain Imrie, me servis discrètement et dis : « À la vôtre ! »

Ils se redressèrent, se séparèrent brusquement comme s'ils avaient été reliés par des électrodes et que j'eusse juste tourné le bouton. Mary Darling me dit avec reproche : « Vous nous avez fait peur, docteur. »

— Excusez-moi.

— D'ailleurs, nous partions.

— Ne m'en veuillez pas. » Je regardai Stuart : « Ça vous change de l'Université, pas vrai ? »

Il sourit faiblement. « Il y a une petite différence, en effet. »

— Qu'avez-vous étudié là-bas ?

— La chimie.

— Longtemps ?

— Trois ans. Enfin, presque trois ans. » De nouveau, le petit sourire. « Il m'a fallu tout ce temps pour comprendre que ça ne m'allait pas. »

— Et maintenant, quel âge avez-vous ?

— Vingt et un ans.

— Vous avez tout le temps de découvrir ce qui vous va. Moi, j'avais trente-trois ans quand j'ai décidé d'être docteur.

— Trente-trois ! » Il ne dit rien mais son visage parla pour lui : s'il ne s'est décidé qu'à trente-trois ans, ce qu'il doit être vieux maintenant. « Que faisiez-vous avant ? »

— Rien dont j'ai envie de parler. Dites-moi, vous étiez tous les deux ce soir à la table du Captain, n'est-ce pas ? » Ils acquiescèrent. « Vous n'étiez pas assis très loin d'Antonio ? »

— Il me semble, dit Stuart.

— Il n'est pas bien. Je cherche ce qu'il a pu avaler qui ne lui

convient pas. Il a peut-être une allergie quelconque. Est-ce que vous avez remarqué ce qu'il a mangé ?

Ils se regardèrent avec incertitude.

— Du poulet ? proposai-je. Des pommes frites ?

— Je suis navré, docteur, dit Mary Darling, mais je ne suis pas... nous ne sommes pas très observateurs.

Donc, aucune chance de ce côté-là : ils étaient tellement éperdus l'un de l'autre qu'ils ne se souvenaient même pas de ce qu'ils avaient absorbé. Peut-être même n'avaient-ils rien mangé du tout. Je ne l'avais pas noté. Je n'avais pas été très observateur, moi non plus. Mais, alors, je ne supposais pas qu'un meurtre serait commis.

Ils se levèrent, accrochés l'un à l'autre, tandis que le sol se dérobait sous leurs pieds. « Si vous descendez, voulez-vous demander à Alexis d'avoir la complaisance de monter jusqu'ici pour me voir. Il doit être encore dans le petit salon. »

— Il est peut-être au lit, dit Stuart. Et endormi.

— Où qu'il soit, fis-je avec conviction, ce n'est certainement pas au lit.

Alexis apparut quelques minutes plus tard, exhalant une puissante odeur de cognac, et portant une expression ennuyée sur ses traits aristocratiques. Il dit sans préambule : « Bougrement ennuyeux, plus que bougrement ennuyeux. Savez-vous où je pourrais trouver un passe-partout ? Cet idiot d'Antonio a fermé la porte de l'intérieur et il doit être bourré jusqu'aux yeux de somnifères. Impossible de le réveiller ! Quel crétin ! »

Je lui montrai la clé de sa cabine. « Il n'a pas fermé la porte de l'intérieur. C'est moi qui l'ai fait de l'extérieur. »

Le Comte me regarda d'un air assez stupéfait puis, machinalement, il sortit son flacon d'argent. Il n'était pas très surpris, un peu seulement, et c'était sincère. Il pencha son flacon et deux ou trois gouttes tombèrent dans son verre. Alors, il attrapa le Black Label, se servit largement et avala rapidement.

— Il ne m'a pas entendu ? Serait-ce qu'il ne peut plus entendre ?

— Exactement. Il a dû manger quelque chose qui ne lui convenait pas. Je ne vois rien d'autre. Quelque puissante toxine. Quelque poison

rapide et mortel.

— Est-il mort ? » J'acquiesçai. « Tout à fait mort. » répéta-t-il. « Et moi qui lui ai dit d'arrêter sa comédie italienne et qui suis parti. J'ai abandonné un mourant. » Il avala un peu de scotch, fit une grimace qui n'avait rien à voir avec le Black Label. « Ainsi, il y a des avantages dans le fait d'être un catholique mort, docteur. »

— Des blagues ! Un sac et des cendres ne servent à rien et ne seraient pas de circonstance ici. Donc, vous n'avez rien soupçonné ? J'étais avec lui à table et je n'ai rien vu non plus. Et l'on me croit docteur. De toutes façons, quand vous l'avez quitté dans la cabine, il devait déjà être trop tard : il mourait. » Je lui versai un peu plus de whisky, mais laissai mon verre intact : il fallait bien qu'il restât cette nuit quelqu'un dont l'esprit serait encore suffisamment clair pour être, si besoin était, de quelque utilité. Comment ? Je n'en savais fichtre rien. Je poursuivis : « Vous étiez à côté de lui aussi à table. Vous souvenez-vous de ce que vous avez mangé ? »

— Comme d'habitude. » Le Comte, c'était visible, était plus frappé que son aristocratique nature ne lui permettait de l'admettre. « Mais lui ne mangeait jamais comme les autres. »

— Expliquez-vous, Alexis, je n'ai pas l'esprit aux rébus.

— Pamplémousse et graines de tournesol. Il vivait de ça. C'était un fanatique végétarien.

— Doucement, Alexis. Ces fanatiques vous enterreront peut-être.

Il fit de nouveau la grimace. « Pas lui toujours. Enfin, Antonio ne touchait jamais la viande. Il n'aimait pas non plus les pommes de terre. Il n'a mangé que des choux et du raifort. Je m'en souviens parfaitement parce que Cecil et moi lui avons passé notre raifort qu'il appréciait particulièrement. » Il haussa les épaules. « Aimer cette racine barbare, bonne seulement pour les palais anglo-saxons ! Le jeune Cecil lui-même a le bon goût de détester cette ordure. » Je remarquai que le Comte était le seul de l'équipage de cinéma à ne pas se référer à Cecil par le surnom de Duc, étant lui-même de souche noble, il n'aimait sans doute pas qu'on usât des titres à la légère.

— Il a pris des jus de fruits ?

— Il buvait sa propre limonade. » Le Comte eut un léger sourire. « Il était persuadé que tout ce qui sort d'une boîte a été frelaté avant d'être enfermé. Il était très strict sur ces détails, Antonio.

— Et le bouillon ?

— Certainement pas.

Il n'a même pas fini ses choux et son raifort. Vous ne vous souvenez pas comme il est parti en vitesse ?

— Je m'en souviens. Etait-il sujet au mal de mer ?

— Je n'en sais rien. N'oubliez pas que je ne le connaissais pas plus que vous. Ces derniers deux jours, je lui avais trouvé un drôle de teint, mais qui n'était pas bizarre ?

Je cherchais une autre question pertinente lorsque John Cummings Goin entra. Ce nom de famille, Goin, il l'avait hérité d'un grand-père né en Haute-Savoie où il est courant. Inévitablement, l'équipe du film en avait un jeu de mot [2], mais Goin l'ignorait, car il n'était pas le genre d'homme avec qui on peut prendre de telles libertés.

Quiconque entrant dans la salle à manger en venant du pont par une nuit pareille aurait eu l'air échevelé ou au moins ébouriffé par le vent. Or, pas un cheveu de Goin, ces cheveux noirs collés au crâne et nettement séparés par une raie droite, n'était hors de sa place. Si l'on m'avait affirmé qu'il évitait les brillantines habituelles pour utiliser une vraie colle de pâte, je n'aurais eu aucune raison de ne pas le croire. Cette coiffure lui convenait parfaitement, car il était toujours calme, poli, en parfaite possession de lui-même. De taille moyenne, rond sans être gros, un visage lisse sans ride, c'était le seul homme à qui j'ai vu porter un pince-nez, uniquement d'ailleurs pour lire les textes les plus fins. Ce pince-nez avait l'air tellement normal chez lui qu'on ne l'imaginait pas utilisant d'autres lunettes. Goin était avant tout et en tout un homme civilisé et courtois.

Il prit un verre sur une étagère, observa le rythme délirant du « Morning Rose », puis marcha rapidement et sûrement vers un siège à ma droite. Il attrapa le Black Label, et dit ; « Puis-je ? »

— Allez-y, allez-y, fis-je. Je l'ai volé à la réserve personnelle de Mr. Gerran.

— Je prends note de l'aveu. » Et il se servit. « À la vôtre ! »

— Je suppose que vous venez de voir Mr. Gerran ?

— Oui. Il est bouleversé, et si triste à propos de ce pauvre garçon. Quelle lamentable aventure... » C'était bien lui : en tant que responsable financier, il aurait dû réagir autrement. La mort d'un

membre de l'équipe devait l'amener à chercher immédiatement jusqu'à quel point cela affecterait le projet tout entier. Mais Goin considérait tout de suite l'aspect humain, ou tout au moins, pensais-je, il en parlait d'abord. Je savais pourtant que j'étais injuste envers lui. Il poursuivit : « Si j'ai bien compris, vous n'avez pas encore établi ce qui a provoqué cet accident ? »

La diplomatie était la seconde nature de Goin : il aurait pu tout simplement remarquer que je n'avais encore rien découvert.

— Je n'ai pas le moindre indice, admis-je.

— Vous n'arriverez jamais à rien si vous parlez ainsi.

— C'est un poison, j'en suis certain. Mais c'est ma seule certitude. J'ai avec moi l'habituelle documentation que l'on emporte en mer mais cela ne sert pas à grand-chose. Pour identifier un poison, il faut soit être capable de faire une analyse, soit observer l'effet du poison sur la victime. La plupart des poisons ont leurs symptômes particuliers et évoluent toujours de la même façon. Seulement Antonio était mort lorsque je l'ai trouvé et, ici, je n'ai rien qui me permette d'effectuer l'analyse pathologique nécessaire même si j'étais sûr de la mener à bien.

— Vous détruisez toute ma confiance dans la profession médicale. Cyanure ?

— Impossible. Antonio a mis du temps à mourir. Deux gouttes d'acide prussique et vous êtes mort avant que le verre touche le sol. Et le cyanure implique toujours un meurtre. Je ne connais pas d'exemple où il ait été administré par accident. Je suis convaincu que la mort d'Antonio a été un accident.

— Pourquoi en êtes-vous si sûr ?

Il m'était d'autant plus difficile de répondre que je savais pertinemment que ce n'était pas un accident.

— D'abord, il n'y a eu aucune possibilité de donner le poison. Nous savons qu'Antonio est resté tout l'après-midi seul dans sa cabine avant le dîner. » Je regardai le Comte. « Antonio avait-il quelques réserves alimentaires dans la cabine ? »

— Comment le savez-vous ? » Il avait l'air surpris.

— Je ne le sais pas. Je procède par élimination. En avait-il ?

— Deux paniers. Pleins de pots de verre. Je crois vous avoir dit qu'Antonio ne mangeait rien sortant d'une boîte. Il avait donc toutes sortes de légumes dans ses pots, et aussi des purées comme celles que l'on donne aux enfants. Le pauvre Antonio, il était très chipoteur pour la nourriture.

— Je commence à voir plus clair. La réponse doit être là. Je vais demander au Captain Imrie d'enfermer ces provisions-là et je les ferai analyser au retour. Mais ce soir, Antonio est venu à la salle à manger, il s'est mis à table avec nous tous...

— Oui, mais il n'a pris ni les jus de fruits, ni la soupe, ni les côtelettes, ni les pommes de terre.

— Certes, mais ce qu'il a avalé, nous l'avons tous mangé. Puis, il est parti dans sa cabine. Par ailleurs, qui aurait pu désirer tuer un être aussi inoffensif... qui, de plus, était totalement inconnu des autres puisqu'il ne s'est joint à nous qu'à Wick. Et quel est le fou qui administrera un poison mortel dans une communauté aussi fermée que la nôtre, sachant qu'il ne pourra pas s'échapper, et que Scotland Yard l'attendra sur les quais de Wick à notre retour ?

Un fou peut penser que c'est ainsi que raisonnera un homme sain, dit Goin.

Quel est donc le roi anglais qui est mort d'avoir mangé trop de lamproies ? demanda le Comte. Croyez-moi, l'infortuné Antonio est mort de s'être trop gavé de raifort.

Probablement. » Je repoussai ma chaise et voulus me lever. Mais je n'y réussis pas tout de suite. Tout au fond de mon esprit, le Comte semblait avoir tiré une petite ficelle, une clochette minuscule tintait, et, si je n'y avais pris garde j'aurais pu ne pas l'entendre : mais j'écoutais comme le font ceux qui savent, sans s'expliquer pourquoi, que l'homme à la faux est là, dans l'ombre, prêt à frapper. Je compris que les deux hommes m'observaient. Je soupirai : « Il faut prendre des décisions. Il faut s'occuper d'Antonio... »

— L'ensevelir ? dit Goin.

— Oui. Il faut faire nettoyer la cabine du Comte. Et puis inscrire la mort. Faire le certificat. Et Mr. Smith doit préparer l'immersion.

Mr. Smith ? » Le Comte semblait un peu surpris. « Pas notre sublime Captain ?

Le Captain Imrie est encore dans les bras de Morphée, dis-je.

— Vous vous trompez de dieu, dit Goin. C'est de Bacchus qu'il s'agit.

— Probablement. Excusez-moi, messieurs.

J'allai directement dans ma cabine mais ce n'était pas pour y établir un certificat. Comme je l'avais signalé à Goin, j'avais avec moi une petite bibliothèque médicale, mais elle était de bonne taille. Je choisis plusieurs volumes dont « Jurisprudence médicale et toxicologie » de Glaister (9 édition Édinburgh 1950), « Pharmacie légale » de Dewar (Londres 1946), et « Médecine légale et toxicologie » de Gonzalès, Yance et Helpers qui datait d'avant la guerre. Je consultai les tables des matières et j'eus bientôt ce que je cherchais.

C'était « Aconit ». Plante vénéneuse de la famille des renonculacées. En pharmacie « *Aconitum napellus* ». L'« aconitine », alcaloïde extrait de la racine de l'aconit, est communément regardée comme un des poisons les plus mortels identifiés jusqu'à présent. Une dose d'à peine 0,004 g est mortelle pour l'homme. L'aconit et son alcaloïde produisent des bourdonnements d'oreilles bruyants et spéciaux, puis une sorte d'engourdissement. À dose spécialement élevée, ils provoquent des violents vomissements, suivis de paralysie des membres moteurs, paralysie des voies respiratoires, agression du cœur suivie de mort par syncope.

Traitement : Doit être aussi immédiat que possible. Lavages d'estomac. 12 g d'acide tannique dans deux litres d'eau chaude suivis par 12 g d'acide tannique encore dans un peu d'eau tiède. Ceci suivi encore par une dose de charbon dans de l'eau. Stimulants cardiaques et respiratoires, respiration artificielle et oxygène si nécessaire.

« N.B. ». La racine de l'« aconit » est souvent, par erreur, prise pour du raifort.

3.

Je regardais encore mon livre, mais je ne lisais plus l'article concernant l'« Aconit » quand j'eus peu à peu le sentiment que quelque chose allait de travers. Le « Morning Rose » avançait toujours, ses vieux moteurs s'essouffant de leur mieux dans la tourmente, mais sa vitesse avait changé. Son roulis avait augmenté et il dansait follement à droite et à gauche, à un angle d'au moins 70 degrés. Le tangage, lui, avait diminué et le fracas de l'avant frappant les vagues paraissait un peu moins violent.

Je marquai la page, fermai le bouquin, puis partis en vacillant – courir aurait été physiquement impossible – le long de la coursive, et enfin en haut sur le pont supérieur. Il faisait noir mais pas au point que je ne puisse juger de la direction par le contact du vent et la vue de la brume qui dominait les eaux confuses. À ce moment, une vague immense me fit reculer : elle était énorme, veinée, monstrueuse et me dominait d'au moins dix pieds. Je fus certain que cette vague, avec les centaines de tonnes d'eau qu'elle contenait, allait s'écraser sur le pont du chalutier. Il ne pouvait en être autrement... et pourtant il en fut autrement. Lorsqu'elle me domina, le creux à bâbord s'approfondit et le « Morning Rose » roulant presque à 50 degrés, s'effondra dedans et y fut encore enfoncé par le poids de l'eau pesant sur son côté exposé. Vint ensuite le son familier, plat, explosif, pareil au tonnerre, et le « Morning Rose » vibra, gronda, tandis que ses plaques métalliques et ses boulons s'ajustaient pour supporter la poussée glacée, blanche d'écume qui inondait le pont et venait tourbillonner à mes chevilles pour s'enfuir en gargouillant dans les dalots tandis que le chalutier se redressait et roulait complètement sur l'autre bord. Aucun danger ne nous menaçait vraiment. Ces vieux bateaux de l'Arctique avaient été bâtis pour supporter tous les ouragans, et le « Morning Rose » continuerait indéfiniment à subir les punitions que la mer lui infligerait. Mais ce que je constatai également, c'était que cette vague furieuse avait dévié le chalutier de sa course normale. Elle l'avait repoussé d'au moins 20 degrés, et personne ne semblait se soucier de le remettre dans le droit chemin. Une autre vague et le chalutier se déplaça encore de cinq degrés vers l'est... et continua sa route. Je courus vers l'escalier de la passerelle.

Au même endroit où j'avais heurté Mary, je me cognai à une

ombre. Cette fois, le choc fut plus brutal, mais au « Oh ! » qui fut poussé, et par un raisonnement instantané, je sus que je rencontrais la même personne : Judith Haynes était dans son lit avec ses cockers ; Mary Darling était soit avec Stuart, soit couchée, rêvant à lui. D'ailleurs, ni l'une ni l'autre n'était du genre à mettre le nez dehors.

Je marmottai quelque chose que l'on pouvait à la rigueur prendre pour une excuse, me déplaçai un peu sur le côté, et j'avais déjà un pied sur le barreau quand, de ses deux mains, elle s'agrippa à moi.

« Que se passe-t-il ? Qu'est-ce que c'est ? » Sa voix était calme assez haute pour que je l'entende par-dessus les sifflements aigus du vent. Bien entendu, elle savait que quelque chose n'allait pas du fait qu'elle rencontrait le docteur Marlowe filant au galop. C'était un signe aussi certain qu'un car de police ou une sirène d'alarme. J'allais lui répondre dans ce sens lorsqu'elle ajouta : « C'est pour ça que je suis sortie sur le pont. » Elle avait donc eu conscience du danger avant moi. Il est vrai qu'elle n'avait pas, elle, l'esprit préoccupé par l'« *Aconitum napellus* ».

— Le bateau n'est plus gouverné. Il ne doit y avoir personne sur la passerelle. Personne ne le dirige plus.

— Que puis-je faire ?

Elle était étonnante. « Allez dans la cuisine, il y a une bouillotte sur le feu. Apportez-la là-haut avec un bol. Que l'eau soit chaude, pas trop pour qu'on puisse la boire, et du sel, beaucoup de sel. »

Je compris vaguement qu'elle inclinait la tête et elle partit. Quatre secondes plus tard, j'étais dans la timonerie. J'aperçus une silhouette effondrée sur la table à cartes, une autre apparemment assise près du gouvernail, mais je ne distinguais pas bien. Les deux lampes diffusaient une lumière extrêmement faible. Il me fallut quinze folles secondes pour découvrir le rhéostat et le tourner aussi loin que possible. Immédiatement, je clignai des yeux devant la lumière subitement éclatante.

C'était Smithy qui était sur la table, et Oakley au gouvernail, mais tous deux étaient dans un état effrayant. Aucun des deux n'était capable de changer de position. Tous deux avaient la tête baissée, tous deux avaient les mains crispées sur leur diaphragme. Aucun ne proférait un son. Peut-être ne souffraient-ils pas et leurs positions contractées n'étaient-elles que le résultat d'un mécanisme involontaire ? Peut-être aussi avaient-ils les cordes vocales paralysées ?

Je m'approchai d'abord de Smithy. Une vie est aussi importante que l'autre, mais, dans ce cas, j'avais la responsabilité de tous, et j'étais inclus dans ce « tous », aussi n'avais-je pas le choix : si le « Morning Rose » subissait un vrai coup dur, et j'avais la conviction que c'était le cas, Smithy était l'homme dont j'avais le plus besoin.

Ses yeux étaient ouverts et son regard vif. Dans l'article sur l'« Aconit », il était bien stipulé que la pleine intelligence était maintenue jusqu'à la dernière minute. Était-ce la dernière minute ? La paralysie des membres était indiquée aussi et, sans le moindre doute, Smithy ne pouvait se mouvoir. Ni l'un ni l'autre ne criait, mais dans la tourmente, ils avaient pu le faire à tue-tête sans que personne les entendît, et maintenant, ils en étaient incapables. J'aperçus deux gamelles sur le sol. Elles étaient presque vides. Je ne relevai aucune trace de vomissements ainsi que le précisait le bouquin. Je regrettai vivement de n'avoir pas eu le temps naguère d'en apprendre davantage sur les poisons, leurs causes, leurs effets, leurs symptômes.

Mary Stuart revint. Ses vêtements étaient trempés, ses cheveux en désordre, mais elle avait fait vite, et m'apportait ce que je lui avais demandé... avec une cuillère en plus que j'avais oubliée. Je dis : « Vite, l'eau chaude et six cuillerées de sel. Remuez bien. » Lavage d'estomac, était-il écrit. Pour ce qui était de l'acide tannique et du charbon, autant ici demander la lune. Le seul espoir résidait dans l'effet que pourrait avoir l'émétique. Je souhaitais désespérément que l'aconitine n'eût pas trop progressé dans le sang – car je ne doutais plus que ce fût de l'aconitine. Je parvenais à peine à redresser Smithy quand un homme jeune, très brun, vêtu – dans ce terrible climat – seulement d'un jersey et d'un jean entra en courant. C'était Allison, le plus âgé des deux quartiers-maîtres. Effaré, il regarda les deux hommes : c'était un vrai marin du genre de Smithy. Il resta calme.

— Qu'y a-t-il, docteur ?

— Empoisonnement.

— Il fallait au moins ça. Je dormais. Quelque chose m'a réveillé. J'ai compris que c'était grave. Nous n'étions plus gouvernés.

Je le crus. Les marins expérimentés ont la capacité de deviner les avaries. Même lorsqu'ils dorment. J'avais déjà remarqué cela. Il s'avança, jeta un coup d'œil au compas : « Cinquante degrés trop à l'est », dit-il.

— On a toute la mer de Barents à nous, fis-je. Aidez-moi d'abord, voulez-vous ?

Nous réussîmes à porter Smithy jusqu'à la porte. Mary cessa de remuer le mélange et nous regarda avec perplexité.

— Où allez-vous avec lui ?

— Le mettre à l'air. » Croyait-elle que j'allais le jeter par-dessus bord ? « Ça lui fera du bien. »

— Mais il neige et il fait très froid.

— Il va vomir, beaucoup. Mieux vaut dehors que dedans. Est-ce buvable, ce truc ?

Elle goûta et fit la grimace : « C'est affreux. »

— Ajoutez trois autres cuillerées.

Smithy était maintenant assis dehors, à peine abrité par une toile. Ses yeux étaient toujours ouverts et il semblait comprendre ce que nous faisons. J'approchai l'émétique de ses lèvres, puis penchai le bol, mais le liquide coula sur son menton. Alors, je poussai sa tête en arrière et versai un peu d'eau dans sa bouche. Toute sensation n'était pas effacée en lui car son visage se tordit en une grimace de dégoût : plus important encore sa pomme d'Adam s'agita et il avala une gorgée. Encouragé, j'en versai une plus grande quantité, et, cette fois, il avala tout. Malgré les protestations de Mary et la très évidente appréhension d'Allison, je le forçai à boire un peu plus d'eau salée. Le résultat ne se fit pas attendre, et, lorsqu'il commença à vomir du sang, je me tournai vers Oakley.

Un quart d'heure plus tard, nous avions en face de nous deux hommes très malades, faibles jusqu'à l'épuisement, et qui souffraient d'abominables douleurs intestinales, mais qui, Dieu merci, n'allaient pas prendre le même chemin que le pauvre Antonio. Allison était au gouvernail et le « Morning Rose » avait repris sa route. Mary, ses cheveux de paille couverts de neige, était accroupie aux côtés d'Oakley, et Smithy était assez remis pour rester assis dans la timonerie où il ne supportait pas trop mal la turbulence du bateau. Il commençait à retrouver l'usage de sa voix, bien que très piteusement.

— Cognac, grogna-t-il.

Je hochai la tête : « Contre-indiqué, dis-je. Tous les traités de médecine le signalent. »

— Otard-Dupuy, insista-t-il, ce qui me prouva que son esprit était bien clair. Je me levai et lui tendis la bouteille prise dans la réserve

spéciale du Captain Imrie. Après ce que son estomac avait supporté, rien ne pouvait plus lui faire mal. Il attrapa la bouteille, but au goulot, et, immédiatement, vomit de nouveau.

— J'aurais peut-être dû vous donner du cognac tout de suite, dis-je. Mais l'eau salée, c'est moins cher.

Il essaya de sourire et releva la bouteille. Cette fois, le cognac ne ressortit pas. Smithy devait avoir un estomac bardé d'acier ou d'amiante. Je repris la bouteille et la tendis à Oakley qui la refusa.

— Qui est au gouvernail ? » La voix de Smithy était encore rauque et basse comme si parler lui était pénible.

— Allison.

Il parut satisfait. « Sacrée barque. Sacrée flotte. Sacré mal de mer. Moi, avec le mal de mer. »

— Vous êtes malade, c'est bien vrai, mais ça n'a rien à voir avec la mer. Si cette sacrée barque n'avait pas vadrouillé seule, si nous étions dans un calme plat, Smithy serait parmi les immortels maintenant. » Je me demandais d'ailleurs qui pouvait bien avoir envie d'envoyer Smithy et Oakley parmi les immortels, mais cela me paraissait tellement absurde que j'en repoussai l'idée. « Vous avez été empoisonnés par ce que vous avez mangé et je suis arrivé à temps. »

Il inclina la tête et resta silencieux. Il lui était peut-être encore trop douloureux de parler. Mary dit :

— Les mains et le visage de Mr. Oakley gèlent, et il tremble de froid. Moi aussi d'ailleurs.

Moi aussi, je tremblais. Je m'en aperçus alors. J'aidai Smithy à s'installer sur une chaise derrière le gouvernail et le quittai pour porter secours à Mary qui se débattait avec un Oakley dont les genoux étaient en coton et qui ne parvenait pas à se lever. Nous étions à peu près arrivés à le mettre droit, car il était vraiment comme un corps mort, quand Goin et le Comte apparurent en haut de l'échelle.

— Enfin, Grands Dieux ! » Goin semblait à bout de souffle, mais pas un de ses cheveux n'était déplacé. « Nous vous avons cherché partout... Mais qu'y a-t-il ? Cet homme est ivre ? »

— Il est malade. La même maladie qu'Antonio, seulement, il a eu de la chance. Qu'est-ce qui se passe ?

— La même chose... venez vite, Marlowe. Ciel, c'est une véritable épidémie.

— Un instant.

Je menai Oakley à l'intérieur et non sans mal le déposai à peu près confortablement sur un tas de ceintures de sauvetage.

— Un autre cas, si je comprends bien ?

— Oui, Otto Gerran. » J'ai peut-être levé un sourcil étonné, je ne m'en souviens pas. Je ne ressentais pourtant aucune surprise car il me semblait que tous ceux qui, de près ou de loin, avaient pu renifler cet aconit devaient d'un moment à l'autre s'effondrer. « J'ai frappé à sa cabine, il y a dix minutes, pas de réponse. Alors, je suis entré et je l'ai trouvé se roulant sur le sol... »

Une pensée frivole me traversa l'esprit : si quelqu'un était fait pour rouler sur le sol, c'était bien cette mappemonde de Gerran. Certainement personne n'aurait apprécié mon humour à ce moment-là. Je dis à Allison : « Pouvez-vous faire venir quelqu'un pour vous aider ici ? »

— Ne vous inquiétez pas, répondit-il en me montrant un coin de la pièce, je n'ai qu'à téléphoner au carré.

— Inutile, dit le Comte. Je vais rester.

— C'est bien bon à vous. » Je fis un signe vers Smithy et Oakley. « Ils n'ont pas encore la force de descendre, ajoutai-je. S'ils essayaient, la rambarde ne les arrêterait pas. Pouvez-vous leur dénicher des couvertures ?

— Bien sûr. » Il hésita. « Ma cabine... »

— ... est fermée, mais pas la mienne. Prenez celles du lit et celles qui sont dans le tiroir en dessous. » Le Comte partit et je me tournai vers Allison : « Si on ne dynamite pas sa porte, comment attirer l'attention du Captain ? Il dort comme un loir. »

Allison sourit et montra un appareil dans un coin : « Le téléphone de la passerelle est juste au-dessus de sa tête. Il y a une résistance sur le circuit. Je peux faire sonner comme une corne de brouillard. »

— Dites-lui de venir dans la cabine de Mr. Gerran, et que c'est urgent.

— Bon. » Allison n'avait pas l'air très décidé. « Le Captain Imrie n'aime pas beaucoup être dérangé la nuit. Tout du moins sans une raison vraiment valable, et maintenant que le second et le maître d'équipage sont de nouveau bien, je crois... »

— Dites-lui qu'Antonio est mort.

4.

Du moins, Otto n'était pas mort. Par-dessus le vent et le bruit de la mer, les craquements et les grondements du vieux chalutier qui traçait sa route dans la tourmente arctique, on distinguait parfaitement sa voix à une douzaine de pas de sa cabine. Ce qu'il disait par contre était loin d'être distinct : gémissements furieux et plaintes d'agonie n'étaient rien en face de ce que nous vîmes en ouvrant la porte.

Otto Gerran n'était pas à toute extrémité, comme on l'aurait cru à l'entendre, mais en bonne voie de l'être. Ainsi que l'avait annoncé Goin, il se roulait sur le sol, les mains crispées sur sa gorge comme s'il tentait de s'étouffer lui-même : son teint normalement puce avait encore foncé et tournait à un dangereux grenat, ses yeux étaient injectés de sang et une écume rose sortait de sa bouche. Ses lèvres étaient violettes comme celles d'un homme sous l'effet du cyanure. Autant que je pouvais en juger, il n'avait pas un seul symptôme semblable à ceux de Smithy et de Oakley : autant pour les experts toxicologues et leurs bouquins savants.

Je dis à Goin : « Mettons-le debout et portons-le à la salle de bains. » C'était une proposition tout à fait normale et censée, mais son exécution ne l'était pas : elle était impossible. La tâche de porter une telle masse gélatineuse et inerte à la station verticale s'avéra au-dessus de nos forces. J'étais sur le point d'abandonner et de lui administrer sur place un traitement efficace quand le Captain Imrie et Mr. Stokes entrèrent dans la cabine. Ma surprise devant leur promptitude n'était rien comparée à mon étonnement de constater que les deux hommes étaient entièrement vêtus : ce ne fut que lorsque je notai les plis horizontaux de leurs pantalons que je compris qu'ils avaient dormi tout habillés. Je fis de nouveau une brève prière pour que Smithy se remette complètement et rapidement.

— Nom de Dieu, que se passe-t-il ? » Quel qu'ait été l'état du Captain Imrie quelques heures auparavant, il était parfaitement sobre maintenant. « Allison me dit que cet Italien est mort et... » Il s'arrêta net lorsque, Goin et moi, nous nous reculâmes pour le laisser contempler un Gerran gémissant et prostré. « Bon Dieu ! fit-il en avançant d'un pas. Qu'est-ce qu'il a ? Une crise d'épilepsie ?

— Il est empoisonné. Avec le même poison qui a tué Antonio et

presque tué aussi le second et Oakley. Aidez-nous à le porter à la salle de bains.

— Empoisonné ! » Il se tourna vers Mr. Stokes comme pour trouver en lui une confirmation impossible, mais Mr. Stokes n'était pas disposé à confirmer quoi que ce soit, et restait comme fasciné et stupéfié par le malheureux écrasé sur le sol. « Empoisonné ! Sur mon bateau ! Quel poison ? Où l'ont-ils pris ? Qui le leur a donné ? Pourquoi... »

— Je suis docteur, pas détective. Je ne sais rien des qui, où, quand, pourquoi. Ce que je sais, c'est qu'un homme meurt pendant que nous bavardons.

À nous quatre, en trente secondes, nous portâmes Gerran dans la salle de bains. L'émétique fit un effet aussi rapide et brutal que chez Smithy et Oakley. Trois minutes plus tard, Gerran était dans sa couchette sous un monceau de couvertures. Il gémissait encore de façon incohérente et tremblait si violemment que ses dents s'entrechoquaient, mais la couleur grenat diminuait et l'écume avait séché sur ses lèvres.

— Ça va aller maintenant, mais veillez sur lui quand même, dis-je à Goin. Je reviens dans cinq minutes.

Le Captain Imrie m'arrêta à la porte : « S'il vous plaît, docteur Marlowe, un mot. »

— Plus tard.

— Non, maintenant. Le maître à bord...

Je posai ma main sur son épaule et il se tut. J'étais sur le point de lui déclarer que le maître à bord avait été submergé par le scotch et qu'il ronflait sur sa couchette tandis qu'autour de lui les gens tombaient comme des mouches, mais c'eût été très moche : j'étais irrité parce que ce qui était arrivé était fort déplaisant et n'aurait pas dû se produire, et aussi parce que je ne savais ni pourquoi, ni qui était responsable.

— Otto Gerran vivra, dis-je. Il vivra parce qu'il a eu la chance que Mr. Goin s'arrête chez lui. Combien y en a-t-il encore qui sont dans leurs cabines sans que personne songe à eux alors qu'ils ne peuvent même pas atteindre leur porte ? Nous avons déjà quatre cas, qui dit qu'il n'y en aura pas une douzaine ?

— Une douzaine ! Aïe ! Aïe ! Pourquoi pas ! » Si j'étais hors de moi, le Captain lui était dépassé. « Nous allons avec vous. »

— Je me débrouillerai.

— Comme vous le faisiez avec Gerran ?

Nous filâmes vers le petit salon. Nous y trouvâmes dix personnes, tous des hommes, très silencieux, très soucieux : il n'est pas facile d'être bavard quand on se maintient d'une main sur son siège et que, de l'autre, on se cramponne à son verre. Les Trois Apôtres, soit par fatigue, soit à la demande générale, avaient lâché leurs instruments et buvaient avec leur chef Josh Hendriks, petit et mince Hollandais aux sourcils toujours froncés. Stryker, qui ne semblait pas spécialement bouleversé par l'état de sa femme, était assis dans un coin et parlait avec Conrad et deux autres acteurs, Günther Hellman et Jon Heyter. À la troisième table, Chas Halliday, le photographe, et Sandy, l'accessoiriste complétaient la compagnie. Personne, à première vue, ne souffrait d'autre chose que du mauvais traitement infligé par le « Morning Rose ». Un ou deux regards se tournèrent vers nous, mais je ne fis rien pour justifier cette visite inopinée : des explications prendraient du temps et les effets de l'« aconitine », comme je l'avais constaté, n'attendaient personne.

Nous découvrîmes Stuart et Mary Darling dans le salon déserté. Ils étaient toujours aussi verts, toujours leurs mains étaient jointes. Ils se regardaient avec la même intensité, comme s'ils savaient qu'un autre jour ne leur serait pas accordé. Leurs nez étaient si proches l'un de l'autre qu'ils devaient les faire loucher tous les deux. Pour la première fois depuis que je l'avais rencontrée, Mary Darling avait ôté ses énormes lunettes – dont les verres étaient embués par l'haleine chaude de Stuart – et, débarrassée d'elles, elle apparaissait comme une très jolie fille sans ce regard nu et perdu qui caractérise si souvent les porteuses de lunettes dès qu'elles les enlèvent. Quant à Stuart, il était évident qu'il avait une bonne vue.

Je jetai un coup d'œil à l'armoire aux liqueurs située dans le coin. Les battants de verre en étaient intacts, ce qui me fit penser que les clés de Lonnie Gilbert étaient capables d'ouvrir presque tout : si elles n'y étaient pas parvenues, j'aurais observé des signes indiquant qu'on avait utilisé un autre moyen : soit une fente irrégulière faite par une sorte de pique-feu, soit au moins la marque plus discrète d'un poinçon. Mais je ne vis rien, aucun signe d'effraction.

Heissman dormait dans sa cabine. Il se tournait et se retournait, mais visiblement, n'était pas malade. Dans la cabine suivante, Neal Divine ressemblait plus que jamais à un évêque médiéval mais il était paisiblement assoupi. Lonnie était assis sur sa couchette, mais, à son

sourire béat, je compris que son trousseau de clés lui avait vraiment donné toute satisfaction.

Je négligeai la cabine de Judith Haynes – elle n'avait pas dîné – et entrai dans la dernière cabine occupée. Le chef électricien était un gros homme au large visage rouge nommé Frédéric Crispin Harbottle. Il était appuyé sur un coude. Je savais que c'était un homme morose et pessimiste. Pour des raisons que je n'avais pas cherché à comprendre, on ne le nommait qu'Eddie : la rumeur prétendait que c'était parce qu'il ne parlait de lui-même que comme l'égal d'un électricien célèbre : Thomas Edison.

— Excusez-moi, dis-je. Mais nous avons plusieurs cas d'empoisonnement et je constate que vous n'en êtes pas un. » Je lui montrai l'occupant de l'autre lit qui dormait en nous tournant le dos : « Comment est le Duc ? »

— Vivant, dit seulement Eddie. Il s'est plaint de douleurs abdominales avant de s'endormir, mais il grogne et geint toutes les nuits. Vous savez comme il est, il ne résiste à rien.

Nous le savions car s'il est possible à un homme d'acquérir une légende en quatre jours, Cecil Golightly y était parvenu. Sa gloutonnerie était à peine croyable, et quand Otto avait parlé de lui en déclarant qu'il ne levait jamais les yeux de son assiette, ce n'était que la vérité. La capacité d'absorption du Duc et sa voracité étaient aussi étonnantes que mauvais était son métabolisme car il ne ressemblait vraiment qu'à un homme sorti récemment d'un long séjour dans un camp de concentration.

Plus par habitude que par nécessité, je me penchai sur lui et bien m'en prit car je ne vis que des yeux grands ouverts et vitreux, des lèvres grises s'efforçant de prononcer des paroles qui ne sortaient pas et des mains crispées comme si elles cherchaient à arracher l'estomac.

J'avais dit à Goin que je reviendrais dans cinq minutes, j'en utilisai quarante-cinq. Le Duc, parce qu'il était resté sans soin pendant plus longtemps que Smithy et Oakley, faillit y passer. Mais comme il était beaucoup plus entêté que moi et que son squelette cachait une constitution de fer, grâce à une respiration artificielle continue, une injection pour stimuler son cœur et un copieux usage d'oxygène, je parvins à être certain qu'il survivrait.

— Mais, est-ce enfin terminé ? Est-ce fini ?

Otto Gerran parlait d'une voix faible, agacée et je devais

reconnaître qu'il en avait le droit. Il n'avait pas encore récupéré son teint normal. Il avait l'air aussi épuisé qu'un homme de sa corpulence pouvait être et il était visible que sa dernière expérience l'avait mis à plat. De plus, cette histoire de poison s'ajoutant au mauvais temps qui l'avait empêché de filmer même quelques mètres de pellicules, il était normal qu'il pensât que les dieux n'étaient pas avec lui.

— Je l'espère, répondis-je. Sachant que nous avons à bord quelqu'un qui détenait un poison aussi violent, j'étais bien téméraire en assurant ceci. Mais il fallait répondre quelque chose, « J'ai vu tout le monde, ajoutai-je. Personne d'autre ne me semble présenter de mauvais symptômes. »

— Comment le savez-vous ? Et mon équipage ? s'informa le Captain Imrie. Ils ont mangé la même chose que vous tous.

— Je n'y ai pas pensé. » Et c'était vrai. Je ne sais pourquoi il m'avait semblé naturel que tout le mal fût réservé à l'équipe de cinéma. Le Captain Imrie allait croire que je considérais ses hommes comme sans importance en face de la précieuse troupe d'Otto Gerran. Je poursuivis : « En vérité, je ne savais pas qu'ils avaient eu le même menu. Si vous voulez me les montrer... »

Et avec la lugubre présence de Mr. Stokes près de nous, nous allâmes vers le logement de l'équipage. Il consistait en cinq cabines séparées : deux pour les officiers, une pour les mécaniciens, une pour les deux cuisiniers et la dernière pour les stewards. Ce fut dans la dernière que j'entrai d'abord.

Nous ouvrîmes la porte et restâmes là pendant ce qui nous sembla un long temps, complètement privés de parole et de pensée. Je fus le premier à me remettre.

L'odeur était si puissante que, pour la première fois, je crus que j'allais me sentir mal moi aussi. La cabine était dans un désordre inimaginable, chaises renversées, vêtements jetés n'importe où, les deux couchettes étaient sans couvertures ni drap car ceux-ci étaient sur le sol : il semblait qu'une bataille sans merci s'était livrée dans cet enclos, mais Moxen et Scott avaient l'air curieusement paisibles, étendus par terre et ne portant aucune trace de violence.

— Revenons en arrière. Reprenons du début. » Le Captain Imrie se carra dans son siège comme s'il voulait établir physiquement sa priorité. « N'oubliez pas, messieurs, que je suis le maître à bord, que, par conséquent, j'ai des responsabilités vis-à-vis de mes passagers et de mon équipage. » Il leva la bouteille et se servit généreusement.

Automatiquement, j'observai, avec quelque surprise, que sa main n'était pas très ferme. « Si j'avais ici la typhoïde ou le choléra, j'irai me mettre immédiatement en quarantaine dans le port le plus proche où je trouverais un secours médical. Trois morts, quatre malades sérieux, je ne pense pas que la typhoïde ou le choléra pourraient faire davantage que ce que nous avons en ce moment sur le Morning Rose. Quel est celui qui mourra maintenant ? » Il me regardait comme si j'étais le coupable. Il adoptait l'attitude que lui imposait sa conviction que, puisque j'étais docteur, c'était à moi de préserver la vie et que, en conclusion, je n'avais pas fait mon devoir. « Le docteur Marlowe admet qu'il ne sait à quoi attribuer ce qui arrive. Cela ne veut pas dire que c'est terminé. »

— Nous sommes très, très loin de Wick, dit Smithy. » Pareil à Goin, assis auprès de lui, Smithy était enroulé dans deux couvertures et, comme Otto, il ne paraissait guère brillant. « Bien des choses peuvent arriver avant de l'atteindre. »

— Mr. Smith, je ne pensais pas à Wick. Je peux être à Hammerfest en vingt-quatre heures.

— Moins, dit Mr. Stokes. Il but son rhum et continua ; « Avec le vent et en poussant les machines. Vingt heures. » Il réfléchit un moment, fut d'accord avec lui-même et reprit : « Oui, vingt heures. »

— Vous croyez ? » Imrie transféra son regard bleu vers Otto. « Vingt heures. »

Lorsque nous avons pu établir qu'il n'y avait pas d'autres malades parmi l'équipage, c'était le Captain Imrie qui, de façon assez péremptoire, avait convoqué Otto dans le salon, et Otto, à son tour, avait appelé ses trois directeurs, Goin, Heissman et Stryker. La quatrième associée, Miss Haynes, était, selon Stryker, encore plongée dans un profond sommeil, ce qui ne m'avait pas surpris, étant donné la dose de somnifère que je lui avais ordonnée. Le Comte s'était joint à la réunion sans y être convié, mais tous semblaient accepter sa présence comme naturelle.

Dire que la panique régnait dans le salon aurait été exagéré, bien que pardonnable, mais assurer simplement qu'on y remarquait une certaine appréhension, une incertitude, une inquiétude, aurait été sous-estimer l'atmosphère. Otto Gerran semblait peut-être plus troublé que les autres et cela était compréhensible, car il avait beaucoup plus à perdre.

— J'apprécie les raisons de votre anxiété, dit-il, et votre souci à

notre sujet est tout à votre honneur. Mais je crois que ce souci vous rend par trop prudent. Le docteur affirme que cette... disons épidémie est terminée. Nous aurons l'air idiot si nous faisons demi-tour maintenant et si rien n'arrive.

Le Captain Imrie répondit : « Je suis trop vieux, Mr. Gerran, pour m'inquiéter de quoi j'ai l'air. Si j'ai le choix entre avoir l'air idiot et avoir un autre mort à bord, je préfère avoir l'air idiot. »

— Je suis d'accord avec Mr. Gerran, intervint Heissman qui, lui, paraissait encore très mal. On ne peut abandonner alors que nous sommes si près... à un jour à peine de l'île des Ours. Laissez-nous sur l'île, et retournez à Hammerfest – comme c'était prévu. Cela signifie que... vous serez à Hammerfest disons dans trente-six heures au lieu de vingt-quatre. Nous n'allons pas tout perdre parce que vous avez peur ?

— Je n'ai pas peur, comme vous dites. » La tranquille dignité d'Imrie était assez impressionnante. « Mon premier... »

— Je ne parlais pas de vous en particulier.

— Mon premier devoir concerne les personnes que j'ai prises en charge. Elles sont à « ma » charge. « J' » en suis responsable. « Je » dois prendre la décision.

— D'accord, Captain , d'accord. » Goin, comme toujours, était imperturbable, calme et raisonnable. « Mais dans notre cas, il faut réfléchir. D'une part, nous avons la conviction du docteur Marlowe que, maintenant, il n'y a guère de risque d'avoir un nouveau cas d'empoisonnement et de l'autre, la certitude que si nous sommes mis en quarantaine à Hammerfest, cela peut nous y retenir très longtemps. Une semaine, peut-être deux, avant que les autorités médicales nous dédouanent. Alors il sera trop tard, et nous devons abandonner toute idée de tourner notre film. » Moins de deux heures auparavant, j'avais entendu Heissman douter librement des capacités intellectuelles d'Otto ; maintenant, il était de son avis contre le Captain Imrie ; et voilà que Goin faisait de même : les deux hommes prouvaient ainsi qu'ils savaient de quel côté leur pain était beurré. « Alors, la perte des Productions Olympus sera énorme. »

— Vous me dites cela à moi, Mr. Goin ? fit Imrie. Précisez plutôt que la perte de la compagnie d'assurances ou des compagnies d'assurances sera énorme.

— Erreur. » Le ton de Stryker me prouva que la solidarité

directoriale des Productions Olympus était complète. « Certes, les membres de l'équipe et l'équipage sont assurés, mais le film – la certitude qu'il parviendrait à son terme – n'était pas assurable, au moins dans les termes demandés. Nous, et nous seuls, supporterons la perte, et j'ajouterai que, pour Mr. Gerran qui de nous tous est le plus important actionnaire, ce serait ruineux. »

— J'en suis navré. » Le Captain avait l'air sincèrement convaincu, mais il ne semblait pas du tout disposé à abandonner sa position. « Mais cela vous regarde et je vous rappellerai, Mr. Gerran, ce que vous avez dit vous-même ce soir : « La santé, assuriez-vous, est bougrement plus importante que le bénéfice que nous tirerons du film. » Répéteriez-vous cela maintenant ? »

— C'est un non-sens », dit Goin paisiblement. Il avait le don assez rare d'émettre des jugements offensants avec une voix si calme qu'elle en retirait toute impression désagréable. « Vous dites que Mr. Gerran a employé le mot bénéfice ? Certes, Mr. Gerran abandonnerait tout bénéfice si c'était nécessaire. Il l'a déjà prouvé. » Cela me paraissait peu en rapport avec l'opinion que je m'étais faite de Gerran, mais Goin le connaissait depuis des années et moi seulement depuis quelques jours. « Oui, il n'est pas question en ce moment de perdre un ou des bénéfices, mais tout ce qui a été investi, c'est-à-dire de subir une perte qui nous ruinerait définitivement. Nous avons tous tout engagé dans cette réalisation. Captain Imrie, on ne peut pas parler à la légère de supprimer une affaire de cinéma, de mettre des douzaines de techniciens – et leurs familles – sur le sable et de détruire la carrière d'acteurs et d'actrices promis à un bel avenir. Et cela pourquoi ? Selon le docteur Marlowe, pour une chance infime de voir quelqu'un tomber malade. Tout cela n'est-il pas un peu hors de proportion, Captain Imrie ? »

S'il le croyait aussi, le Captain Imrie ne le dit pas. Il ne dit rien. Il n'avait même pas l'air d'un homme qui réfléchit et qui réfléchit intensément.

— Mr. Goin explique parfaitement la situation, reprit Otto. De plus, Captain Imrie, puis-je à mon tour vous rappeler ce que « vous » avez déclaré plus tôt ?

— Laissez-moi vous interrompre », fis-je. Je savais parfaitement ce que Gerran allait dire et c'était la dernière chose que je voulais risquer d'entendre. « Cherchons plutôt une formule d'accord. Vous désirez poursuivre, Mr. Gerran. Tout comme Mr. Goin et Mr. Heissman. Moi aussi – puisque ma réputation de docteur semble en jeu. Et vous,

Alexis ? »

— Pas d'hésitation, dit le Comte. L'île des Ours.

— Bien entendu, il ne serait pas courtois de poser la question à Mr. Smith ou à Mr. Stokes. Aussi, je propose...

— Nous ne sommes pas au Parlement, docteur, coupa Imrie. Même pas à un conseil municipal. Les décisions sur un bateau en mer ne dépendent pas d'un vote populaire.

— Ce n'était pas mon but, mais pourquoi ne préparerions-nous pas un document ? Je suggère que nous inscrivions les propositions du Captain Imrie et nos opinions. Je suggère que si de nouveaux malaises se produisent, nous revenions d'urgence à Hammerfest, même si, alors, nous ne sommes plus qu'à une heure de l'île des Ours. Je suggère qu'il soit bien précisé que, en aucun cas, le Captain Imrie ne saurait être accusé d'avoir risqué la santé de son équipage ou de ses passagers sous le couvert de l'avis du responsable médical. Avis que j'écirai et que je signerai. Ensuite, nous certifions que le Captain doit être exempt de tout blâme et de toute responsabilité à l'égard des conséquences qui pourraient survenir à la suite de notre décision : la conduite du bateau restant bien entendu sous sa seule responsabilité. Et nous signerons tous les cinq, Captain Imrie ?

— D'accord. » Il faut parfois être rapide et le Captain Imrie avait compris que le moment était venu. La proposition était un piètre compromis, mais il fut content de l'accepter. « Maintenant, messieurs, si vous voulez bien m'excuser ? Comme je dois me lever tôt, à 4 heures pour être précis. » Je me demandai depuis quand il ne s'était pas levé si tôt ? Probablement depuis les jours où il allait à la pêche : mais la maladie de son second et du maître d'équipage provoquait une circonstance exceptionnelle. Il me regarda : « Aurai-je ce document avec mon petit déjeuner ? »

— Certainement. Puis-je vous demander de prévenir Haggerty que je désire le voir ? Je le lui demanderais bien moi-même, mais il est un peu susceptible en ce qui concerne les civils comme moi.

— Une vie entière dans la Royal Navy ne s'oublie pas aisément.

— Alors d'ici dix minutes, je vous prie. Dans la cuisine.

— Si je comprends bien, vous poursuivez votre enquête ? Ce n'est pas votre faute, docteur Marlowe.

Si ce n'est pas ma faute, pensai-je, vous feriez bien tous de ne pas

me faire sentir que je suis fautif. Mais je le remerciai, lui dis bonsoir et il partit accompagné par Smithy et Mr. Stokes. Otto croisa ses doigts et me regarda de son air le plus P.D.G.

— Nous vous devons des remerciements, docteur. C'était une excellente idée et le meilleur moyen de sauver la face. »

Il sourit : « Je ne suis pas habitué à supporter la moindre interruption mais, dans ce cas, c'était justifié. »

— Si je ne vous avais pas interrompu, nous serions déjà en route pour Hammerfest. Vous étiez sur le point de lui rappeler que, d'après les termes du contrat, il doit obéir à vos ordres, sauf dans le cas où le bateau serait en danger. Vous alliez lui montrer que, puisque aucun danger physique n'existait, il était sur le point d'égratigner le contrat et que, par conséquent, vous seriez en droit de refuser de le payer, ce qui, en fait, était le ruiner. Pour un homme comme lui l'argent vient loin, très loin, derrière l'orgueil et le Captain Imrie est très orgueilleux. Il vous aurait envoyé au diable et aurait tourné la proue vers Hammerfest.

— Je reconnais que notre éminent expert médical est cent pour cent dans le vrai. » Le Comte avait trouvé du cognac et se servait largement. « Vous étiez au bord du gouffre, Otto, mon vieux. »

Si le patron de l'équipe ressentit quelque ennui de se voir traité avec une telle familiarité par le cameraman, il ne le montra pas. Il dit : « C'est exact. Nous vous sommes redevables, docteur. »

— Un fauteuil pour la première, dis-je, et les dettes seront oubliées.

Je les quittai et, toujours trébuchant, m'en allai par la coursière. Stuart et Mary Darling étaient toujours à la même place sur le canapé ; mais, maintenant, la tête de la jeune femme reposait sur l'épaule du garçon et elle dormait. Je leur fis un geste amical et Stuart me répondit : il semblait s'être habitué à ma présence sporadique.

J'entrai dans la cabine du Duc sans frapper. Eddie, l'électricien dormait profondément et ronflait très fort. L'accident arrivé à son compagnon ne semblait pas l'avoir perturbé. Cecil Golightly était réveillé. Il était très pâle mais ne semblait plus souffrir, tandis que Mary Stuart, aussi pâle, était assise près de sa couchette et lui tenait une main tout abandonnée. Je commençais à penser qu'elle avait peut-être plus d'amis qu'elle et moi l'avions supposé.

— Mais, mon Dieu, vous êtes encore là ? m'exclamai-je.

— Vous ne vous y attendiez pas ? Vous m'avez pourtant dit de rester ici et de veiller sur lui. Avez-vous oublié ?

— Certainement pas, mentis-je. Mais je ne pensais pas que vous resteriez si longtemps. Vous êtes très bonne. » Je regardai le Duc : « Vous sentez-vous mieux ? »

— Bien, bien mieux, docteur. » Sa voix n'était qu'un souffle mais c'était normal après ce qu'il avait subi.

— Je voudrais vous parler, dis-je. Quelques minutes seulement. Vous pouvez ?

Il fit signe de la tête. Mary se leva : « Je vais m'en aller. » Mais je mis ma main sur son épaule.

— Inutile. Le Duc et moi n'avons pas de secret. » Je jetai un coup d'œil au Duc et ajoutai gravement : « À moins que le Duc ne me cache quelque chose. »

— Moi ? » Cecil avait l'air sincèrement étonné.

— Dites-moi : quand avez-vous commencé à souffrir ?

— Vers neuf heures et demie. Dix heures peut-être. Je n'en suis pas sûr. » Privé temporairement de sa gouaille et de son humour, le Duc n'était plus qu'un moineau cockney déplumé. « Quand ça m'a pris, je n'avais guère la tête à regarder l'heure. »

— J'en suis certain, dis-je avec sympathie. N'avez-vous rien mangé après le dîner ?

— Rien. Sa voix se raffermissait.

— Même pas un tout petit supplément ? Comprenez-moi, Cecil, je suis perplexe. Miss Stuart vous a certainement dit que d'autres ont été malades ? » Il acquiesça. « Ce qui est curieux, c'est qu'ils ont commencé à souffrir tout de suite après avoir mangé. Et pour vous cela a pris plus d'une heure. Etes-vous absolument sûr de n'avoir rien mangé, après le dîner ? »

— Docteur ! Il souffla un peu. Vous me connaissez.

— Oui. C'est pourquoi j'insiste. » Mary me regardait avec une certaine inquiétude et ses yeux bruns étaient pleins de reproches. Encore une minute et elle allait me rappeler que Cecil était malade. « Voyez-vous, poursuivis-je, ceux qui ont été malades l'ont été à cause

d'une chose qu'ils ont mangée au dîner, et je sais comment les soigner. Mais vos douleurs ont peut-être une autre cause. Je n'ai aucune idée de ce que ce peut être, ni de la façon dont je peux vous soulager. Impossible d'établir un diagnostic. Demain matin, vous allez avoir très faim et il ne faut donner à votre estomac que ce qui lui convient : je ne veux pas que vous mangiez quoi que ce soit qui puisse provoquer une réaction si violente que je n'aurais peut-être pas le temps d'intervenir cette fois. »

— Je ne vous comprends pas, docteur.

— Pendant les trois prochains jours vous n'aurez que du thé et des toasts.

Le Duc ne devint pas plus pâle parce que ce n'était pas possible : il était sidéré.

— Du thé et des toasts ! » Sa voix n'était qu'un gémissement : « Pendant trois jours ! »

— Pour votre bien, Cecil. » Je lui tapai gentiment l'épaule et me préparai à le quitter. « Nous avons envie de vous voir bientôt sur pied. »

— J'ai... j'ai senti un creux... commença le Duc avec gêne.

— Quand ?

— Avant neuf heures.

— Juste avant ? Une demi-heure après le dîner ?

— C'est toujours là que je sens le creux. Je suis passé dans la cuisine. J'ai vu une casserole sur le feu, mais je n'ai eu le temps de prendre qu'une cuillerée seulement parce que j'ai entendu venir quelqu'un et j'ai fait un saut dans la chambre fraîche.

— Et vous avez attendu ?

— Il fallait bien. » Le Duc semblait presque vertueux. « Si j'avais ouvert un peu la porte, on m'aurait repéré. »

— Alors, personne ne vous a vu ? Donc, c'est que ces personnes sont reparties. Ensuite ?

Ils avaient tout bouffé, dit amèrement le Duc.

— Une chance pour vous.

— Une chance ?

— Ce n'était pas Moxen et Scott, les stewards ?

Comment... comment le savez-vous ?

— Ils vous ont sauvé la vie, Duc.

— Quoi ?

— Ils ont mangé ce que vous auriez mangé. Vous êtes vivant. Ils sont morts tous les deux.

Stuart et Mary Darling avaient abandonné leur veille.

J'avais encore cinq minutes avant de retrouver Haggerty dans la cuisine. J'en profitai pour mettre de l'ordre dans mes pensées : mais voilà, ces pensées, je ne les trouvais pas. Et, de plus, des pas venaient vers moi. Essayant de ne pas trop chavirer dans le tourbillonnage du « Morning Rose », Mary Stuart parvint à tomber sur une chaise longue située près de la mienne. Je fus stupéfait de constater à quel point elle avait l'air hagard. Son visage était gris. Je n'arrivais pas à dégager moi-même ce qu'étaient mes sentiments vis-à-vis de cette jeune Lituanienne. Cependant, si elle se rapprochait de moi c'était très probablement qu'elle avait besoin d'un appui, d'une aide quelconque, et cela devait être dur pour quelqu'un d'aussi secret, d'aussi replié, d'aussi orgueilleux aussi. Je n'avais pas à lui rendre la tâche trop difficile.

— Souffrante ? » demandai-je. Ce n'était pas très aimable, mais les docteurs n'ont pas à avoir de bonnes manières. Elle acquiesça. « Je vous croyais le pied marin. » Je voulais garder le sourire.

— Ce n'est pas la mer qui me rend malade.

Je changeai le ton : « Mary, pourquoi ne vous étendez-vous pas pour dormir un peu. »

— C'est ça, vous me racontez que deux hommes sont encore morts et vous croyez que je peux m'endormir et faire de beaux rêves. C'est bien ça ? » Je ne répondis pas. « Vous lancez les mauvaises nouvelles sans beaucoup de ménagements. »

— Brutalité professionnelle. Vous n'êtes quand même pas venue jusqu'ici pour me reprocher mon manque de tact ?

Qu'y a-t-il ?

— J'ai peur, dit-elle simplement.

Ainsi, elle avait peur. Elle était aussi très fatiguée. ISP avait-elle pas soigné quatre hommes empoisonnés ? N'avait-elle pas appris que trois autres étaient morts ? C'était suffisant pour frapper de plus intrépides. Mais je ne lui confiai pas mes réflexions.

— Tout le monde a peur parfois.

— Vous aussi ?

— Moi aussi.

— Avez-vous peur maintenant ?

— Non. De quoi aurais-je peur ?

— De la mort. De la maladie et de la mort.

— Je suis accoutumé à vivre avec la mort, Mary. Je la déteste, bien entendu, mais je n'en ai pas peur. Si cela était, je ne serais pas un bon docteur. Qu'en pensez-vous ?

— Je m'exprime mal sans doute. J'accepte la mort. Mais pas quand elle frappe aveuglément, car elle n'est pas aveugle. Elle frappe ici sans égard pour rien, sans cause ni raison apparemment, mais, vous, vous savez qu'il y a des causes et des raisons. Vous voyez ce que je veux dire ?

Je savais parfaitement ce qu'elle entendait. Je dis : « Vous savez, la métaphysique n'est pas mon fort. L'homme à la faux fait peut-être preuve de discrimination dans son indiscrimination, mais je suis fatigué... »

— Il ne s'agit pas de métaphysique. » Elle fit un petit geste furieux de ses mains crispées. « Il y a sur ce bateau quelque chose qui ne va pas, docteur Marlowe. »

— Qui ne va pas ? » Dieu sait pourtant si j'étais de son avis. « Mais qu'est-ce donc, chère Mary ? »

Elle dit gravement : « Vous ne me croyez pas, docteur Marlowe ? Vous ne faites pas confiance à une stupide femme ? »

Il fallait répondre tout de suite. Je pris un biais : « Pourquoi penser cela, Mary ? Je vous aime bien trop pour ça. »

— Vraiment ? (Elle eut un petit sourire.) Aimez-vous bien les autres

aussi ?

— Moi... je ne pense pas.

— Ne trouvez-vous pas bizarre, étrange, l'atmosphère que créent tous ces gens ?

Là, le sol était plus ferme. Je répondis franchement :

— Il faudrait être sourd et aveugle pour ne pas l'avoir remarqué. À longueur de temps, on évite de noter des hostilités à peine esquissées, on se faufile entre les tensions, on tente de nager dans des courants contraires, et, en même temps, si vous me permettez de mélanger les métaphores, on refuse de voir les étincelles des haches qu'on affûte de tous côtés. On est tellement gentil les uns avec les autres qu'il arrive un moment où, perdus, on se tourne tous le dos. Ainsi, notre estimé employeur, Otto Gerran, ne sait que dire du bien de ses associés Heissman, Stryker, Goin et sa tendre fille. Et dès qu'ils ne sont plus là, il les met plus bas que terre, ce qui serait impardonnable si eux, de leur côté, n'en faisaient pas de même à son égard et à celui des autres. D'ailleurs, j'ai relevé les mêmes petites jalousies, les mêmes mesquineries, les mêmes sourires qui dissimulent mal le poignard chez les collaborateurs moins importants de toute cette équipe. Le Duc, Eddie Harbottle, Halliday, Hendrik et Saridy détestent cordialement tous ceux que j'appellerai l'Administration, sentiment que cette dernière leur rend largement. Et tous paraissent avoir une sérieuse dent contre cet infortuné Neal Divine. J'ai noté tout cela. Il faudrait être un zombie pour ne rien remarquer. Mais j'ai pensé aussi que cela était inhérent au monde du cinéma. Partout on trouve des escrocs, des imposteurs, des menteurs, des charlatans, des parasites, des hypocrites. Mais dans le monde du cinéma, ils apparaissent comme au travers d'une loupe grossissante.

— Vous ne pensez pas grand bien de nous ?

— Qu'est-ce qui vous donne cette impression ?

Elle ignore cela. « Et nous sommes tous mauvais ? »

— Pas tous. Pas vous. Ni l'autre Mary, ni le jeune Stuart, mais c'est peut-être parce qu'ils sont trop jeunes ou trop nouveaux dans ce domaine pour en être arrivés à la maturité habituelle. Je crois aussi que Charles Conrad est du côté des anges.

De nouveau, elle eut un petit sourire. « Vous pensez qu'il est plus proche de vous ? »

— Oui. Le connaissez-vous bien ?

— Nous nous saluons...

— Vous devriez faire plus ample connaissance. Il aimerait, lui, vous connaître mieux. Il vous aime bien. Il le dit. Non, non, nous n'avons pas parlé de vous spécialement, votre nom s'est présenté parmi les autres.

— C'est flatteur. » Son ton était neutre et je ne sus s'il se rapportait à l'intérêt manifesté par Conrad ou à moi, avec quelque ironie. « Donc, vous êtes d'accord avec moi. Il y a quelque chose d'étrange dans l'atmosphère ici ? »

— Il me semble.

— Oui, suspicion, jalousie, absence de confiance, on trouve tout dans notre petit monde et à quel degré ! N'oubliez pas que j'y suis habituée. Je suis née dans un pays communiste. J'ai été élevée dans un pays communiste. Vous comprenez ?

— Oui. Quand en êtes-vous partie ?

— Il y a deux ans. Juste deux ans.

— Comment ?

— Je ne puis le dire. D'autres peuvent désirer emprunter la même voie.

— Et j'appartiens au Kremlin. Soit, comme vous voudrez.

— Ne vous offensez pas. » Je secouai la tête. « Suspicion, jalousie, n'oubliez pas, docteur Marlowe. Mais il y a plus encore. Il y a la haine et la peur. Moi... je les sens. Et vous ? »

— Vous voulez en arriver où, Mary ? Parlez plus clairement. » Je regardai ma montre. « Allons, ne croyez pas que je veuille vous offenser mais je dois m'en aller, je ne veux pas non plus offenser celui qui m'attend. »

— Si des gens se haïssent et se craignent assez, des choses terribles peuvent arriver. » Je n'avais pas à confirmer. Je restai silencieux. Elle poursuivit : « Vous avez déclaré que ces empoisonnements, ces morts sont dus à une nourriture accidentellement empoisonnée. Est-ce vrai, docteur Marlowe ? Est-ce vrai ? »

— C'est ce que vous vouliez me laisser entendre ? Vous pensez que

tout a été fait de propos délibéré, que tout a été parfaitement organisé ? C'est cela que vous pensez ? » Je voulais qu'elle ait bien l'impression que cela venait juste de me traverser l'esprit.

— Je n'en sais rien. Mais... oui, au fond, c'est ce que je crois.

— Qui ?

— Qui ? » Elle me regarda avec un étonnement qui semblait bien sincère. « Comment le saurais-je ? N'importe qui. »

— Ce n'est pas suffisant. Mais alors pourquoi ?

Elle hésita, examina le pont, se retourna vers moi, puis regarda de nouveau le pont : « Je ne sais pas pourquoi non plus. »

— Ainsi votre terrible suggestion n'a d'autres bases que vos profonds instincts à détecter le communisme ?

— Je m'explique vraiment très mal.

— Ne vous expliquez pas, Mary, mais examinez les faits et voyez combien votre impression est fausse. Sept personnes différentes sont affectées, pourquoi des gens aussi divers qu'un producteur de films, un coiffeur, un assistant cameraman, un second de navire, un maître d'équipage et deux stewards doivent-ils être des victimes ? Pourquoi certains vivent-ils, d'autres meurent-ils ? Pourquoi deux des victimes ont-elles absorbé le poison à la salle à manger, deux dans la cuisine et une, le Duc, aussi bien dans l'une que dans l'autre ?

Elle baissa la tête, ses cheveux de paille tombèrent sur ses yeux et elle ne les repoussa pas. Elle ne voulait peut-être pas me regarder. Elle ne voulait peut-être pas que je la regarde.

— Après ce qui vient de se passer, après que ma réputation ait été mise en jeu, après avoir bien réfléchi, je parierais que toute cette histoire d'empoisonnement est purement accidentelle et que personne sur le « Morning Rose » ne souhaitait, n'espérait empoisonner ces sept hommes. » Ce qui n'était pas la même chose que d'affirmer qu'à bord du « Morning Rose », personne n'était responsable de la tragédie. « À moins que nous ayons un fou à bord, et quoi que vous puissiez penser de nos compagnons de croisière, aucun d'eux n'est détraqué. Enfin, disons criminellement détraqué. »

Elle ne m'avait pas regardé une seule fois pendant que je parlais et, quand j'eus terminé, elle ne me montrait toujours que le sommet de son crâne. Je me levai de ma chaise, posai un bras sur le dossier de la

sienne et, du bout du doigt, relevai son menton. Elle se redressa, chassa ses cheveux en arrière, et je vis ses grands yeux bruns toujours remplis de peur. Je lui souris et elle me rendit mon sourire, mais ses yeux, eux, ne riaient pas.

J'étais en retard de dix minutes sur mon rendez-vous à la cuisine avec Haggerty, je m'attendais donc à le trouver soit froidement outragé, soit rigidement réprobateur. L'attention d'Haggerty cependant était occupée par quelque chose de plus précis, car, en approchant de la cuisine, j'entendis les bruits d'une violente altercation. Haggerty parlait très fort et paraissait furieux.

Ce n'était pas à vrai dire une altercation mais plutôt un monologue et c'était Haggerty, le visage rouge de colère, les yeux de pervenche hors de la tête qui le débitait. Sandy était son vis-à-vis muet, et son silence provenait non pas du manque de temps pour placer un mot mais du manque d'air. Je pensai tout d'abord qu'Haggerty avait sa large main autour du cou maigre de Sandy, mais je vis bientôt que c'était seulement par les revers de sa veste qu'il le tenait : l'effet était d'ailleurs le même et comme Sandy arrivait à peu près à la taille du maître-coq, il n'y pouvait pas grand-chose. Je tapai sur l'épaule d'Haggerty.

— Vous l'étouffez », dis-je doucement. Il me regarda à peine et ne diminua pas sa prise. Je poursuivis : « Nous ne sommes pas sur un bateau de guerre et je ne suis pas maître d'armes, aussi je ne puis vous donner d'ordre. Mais je serai ce que la cour appellera un témoin qualifié dont on ne discutera pas les conclusions quand vous serez jugé pour coups et blessures. Cela pourrait vous coûter cher. »

Haggerty me regarda encore, mais cette fois ne se détourna pas. Il desserra son étreinte avec regret et resta là, debout et soufflant, semblant à bout de paroles.

Sandy retrouva les siennes. Après avoir massé sa gorge, il envoya un lot d'imprécations bien senties vers le coq, puis ajouta, toujours hurlant : « Vous voyez, bougre de salaud, vous voyez, imbécile, ce que ça vous coûtera... »

— Assez, dis-je avec fatigue, je n'ai rien vu et il ne vous a pas touché. Réjouissez-vous donc de respirer encore.

J'examinai Sandy que je ne connaissais pour ainsi dire pas. Je ne savais même pas si, oui ou non, j'avais de la sympathie pour lui. Comme Stuart ou le regretté Antonio, si Sandy avait un nom de famille, personne ne s'en préoccupait. Il se prétendait écossais, mais il

avait un puissant accent de Liverpool. C'était un curieux bonhomme ratatiné, ridé comme un vieux marron. Autour de son Crâne courait une frange de crins blancs allant d'une oreille à l'autre et dégringolant, jamais peignés, jusque sur ses étroites épaules. Il avait des yeux fureteurs de belette, mais cela provenait peut-être des lunettes à branches d'acier et sans monture qu'il affichait. Il proclamait, sous le fréquent effet du gin, qu'il ne connaissait ni l'année, ni le jour de sa naissance mais que cela devait se situer vers 1919-1920. L'opinion unanime à bord affirmait que c'était plutôt 1900 ou même un peu avant.

Je remarquai pour la première fois quelques boîtes de sardines et de corned-beef sur le sol. « Tiens, dis-je, le gourmand de minuit est revenu ! »

— Qu'est-ce que vous dites ? grogna Haggerty.

— Vous n'avez pas dû lui donner assez à dîner.

— Ce n'était pas pour moi, répliqua Sandy d'une voix haut perché. Je jure que ce n'était pas pour moi.

— J'aurais dû le jeter par-dessus bord. Bougre de voleur ! Se faufiler ici dès que j'ai le dos tourné. Et qui sera blâmé pour ce qui est volé, qui ? Qui devra payer de sa poche ? Et qui sera puni pour n'avoir pas fermé sa cuisine à clé ? » La tension d'Haggerty montait visiblement. « Quand je pense, ajouta-t-il, que je fais toujours confiance à mes camarades. J'aurais dû lui casser la... »

— Bien. C'est impossible maintenant, fis-je raisonnablement. De plus, rien n'a été volé. Vous n'aurez rien à payer, donc pas d'histoire. » Je regardai Sandy, puis les boîtes par terre : « C'est tout ce que vous avez volé ? »

— Je jure que...

— Oh ! assez, dis-je à Haggerty. Où était-il ? Que faisait-il quand vous êtes entré ?

— Il était fourré dans le réfrigérateur. Je l'ai pris la main dans le sac.

J'ouvris le réfrigérateur. J'y vis beurre, fromages, lait en poudre, bacon et viande empaquetés. C'était tout. Je dis à Sandy : « Approchez que je vous fouille. »

Mais Sandy avait repris du poil de la bête maintenant qu'il n'était

plus en danger et qu'il savait qu'on ne ferait pas de rapport sur sa conduite : « Me fouiller ? Vous ? Pour qui vous prenez-vous ? Pour un flic ? Pour la C.I.D. ? »

— Pour un docteur et cela suffit. Un docteur qui essaye de savoir pourquoi trois personnes sont mortes cette nuit. » Sandy me regarda de ses petits yeux effarés derrière ses lunettes et il ouvrit la bouche. « Vous ne saviez pas que Moxen et Scott, les deux stewards, étaient morts ? »

— Moi ? Non, mais... » Il se passa la langue sur les lèvres. « Qu'est-ce que ça a à voir avec moi ? »

— Je n'en sais rien, du moins pour l'instant.

— Vous ne pouvez rien me reprocher. Qu'est-ce que ça veut dire ? » Sandy avait perdu toute sa truculence. « Je n'ai rien à... »

— Trois hommes sont morts. Un quatrième a failli y rester. Ils ont été empoisonnés par de la nourriture qui venait de cette cuisine. Je m'intéresse donc aux personnes qui font des visites non autorisées ici. » Je regardai Haggerty. « Vous devriez demander au Captain Imrie de venir. »

— Non ! Bon Dieu ! Non ! » Sandy semblait pris de panique. « Mr. Gerran me tuera si... »

— Approchez-vous. » Il fit deux pas vers moi, toute résistance vaincue. Je fouillai ses poches et je n'y trouvai pas trace d'instrument ayant pu servir à injecter quoi que ce soit, pas de seringue hypodermique. « Qu'alliez-vous faire avec ces boîtes ? »

— Ce n'était pas pour moi. Je vous l'ai dit. Moi, je n'en ai pas besoin. Je mange comme une souris, Demandez-le, on vous le dira.

Je n'avais rien à demander. Ce qu'il affirmait était vrai : Sandy, comme Lonnie Gilbert, vivait surtout de spiritueux qui maintenaient ses calories en équilibre.

— Alors pour qui étaient-elles ?

— Pour le Duc, pour Cecil. Je suis allé dans sa cabine. Il m'a dit qu'il avait faim. Non, il n'a pas dit ça. Il a dit qu'il « allait » avoir faim parce que vous l'aviez mis au thé et aux toasts pour trois jours.

Je me souvins de la discussion avec le Duc. Je m'étais servi de cette menace pour obtenir l'information que je désirais et j'avais ensuite

oublié de supprimer l'ordonnance. Ce détail là était donc exact.

— Le Duc vous a demandé de lui apporter des provisions ?

— Non.

— Vous lui avez proposé de lui en apporter ?

— Non. Je voulais lui faire une surprise. Je voulais voir sa tête quand je lui montrerais les boîtes.

J'étais dans une impasse. C'était peut-être vrai également. Il pouvait aussi me raconter une histoire pour cacher son larcin. Comment le savoir ? Je dis : « Alors, filez et dites à votre copain qu'il reprendra son régime normal dès le petit déjeuner. »

— Je... je peux m'en aller ?

— Mais attention. » Haggerty avait collé sa grande main sur la nuque du petit homme, et déjà il la serrait un peu : « Si jamais je vous reprends dans ma cuisine, cette fois, je vous casse la gueule sans avertissement. » Haggerty le poussa vers la porte et, littéralement, le jeta dehors. « Il s'en tire à trop bon compte, si vous voulez mon avis, monsieur. »

— Il ne mérite pas votre colère, Mr. Haggerty. Il dit probablement la vérité – ce qui ne le rend pas moins chapardeur. Moxen et Scott ont mangé ici cette nuit après le repas des passagers ?

— Comme tous les soirs. D'habitude, les stewards mangent avant, mais eux préféraient le faire ensuite.

Sandy parti, Haggerty semblait bouleversé et troublé : la mort des stewards l'avait certainement frappé et était cause de sa violence envers le petit homme.

— Je crois avoir découvert la source du poison. Je suppose que le raifort a été contaminé par un organisme dangereux appelé « clostridium botulinum », que l'on trouve assez fréquemment dans les terres de jardin. » Je n'avais jamais entendu parler auparavant de ce genre de contamination mais cela ne prouvait pas qu'elle fût impossible. « Donc, vous n'avez rien à voir là-dedans car ce n'est détectable ni avant, ni durant, ni après la cuisson. Y avait-il des restes ce soir ? »

— Quelques-uns. J'avais préparé une casserole pour Moxen et Scott et j'ai jeté le surplus.

— Jeté où ?

— À la poubelle. Il n'en restait pas assez pour m'en resservir.

— Donc, c'est fichu. » Une autre porte se fermait.

— Par une nuit pareille, pas de danger. Nous mettons les détritus dans des sacs de plastique, puis on les jette à la mer... dans la matinée.

La porte s'ouvrait de nouveau. « Ce qui veut dire qu'ils sont encore ici ? »

— Bien sûr. Il m'indiqua du geste une boîte en plastique rectangulaire attachée à la cloison par des écrous. « Là. »

J'allai à la boîte et en soulevai le couvercle. Haggerty dit : « Vous pourrez les analyser ? »

— C'est ce que j'avais l'intention de faire. Tout au moins de les conserver pour analyse. » Je laissai tomber le couvercle. « Mais ce ne sera pas possible. La boîte est vide. »

— Vide ? Jetés à l'eau... par ce temps ? » Haggerty alla lui-même vérifier mes dires. « Mince, c'est bigrement curieux. Et contre les ordres. »

— Votre aide peut-être...

— Charlie ? Ce feignant ? Sûrement pas. De plus, il n'était pas de service ce soir. » Haggerty grattait sa tignasse grise. « Dieu sait pourquoi ils ont fait ça, mais ce doit être Moxen et Scott. »

— Oui, fis-je, probablement.

J'étais si épuisé que je ne pouvais plus penser qu'à ma cabine et à ma couchette. J'étais si las que je ne me souvins pas que mes couvertures avaient été utilisées pour Smithy et Oakley qu'en arrivant chez moi. Vaguement, je jetai un coup d'œil à la petite table sur laquelle étaient mes livres de toxicologie et ma fatigue me quitta d'un coup.

Le volume de Jurisprudence médicale qui m'avait donné les informations au sujet de l'« aconitine » était coincé contre le bord de la table, sous l'effet, sans doute, des bonds violents du « Morning Rose ». La marque, un mince ruban de soie, s'étalait de tout son long sur la table, ce qui était incroyable, étant donné que je me souvenais

parfaitement l'avoir insérée entre deux feuillets pour bien en indiquer la page que j'avais lue.

Je cherchai qui avait bien pu vouloir lire l'article sur l'« aconitine ».

5.

Ma cabine ne me disait plus rien. En tant qu'endroit pour dormir au moins. Le millionnaire excentrique qui avait démoli complètement le « Morning Rose » pour le rééquiper en yacht de plaisance devait avoir une sainte horreur des verrous aux portes et il avait mis cette horreur en pratique sur le chalutier. C'était peut-être une phobie chez lui ; ou bien cette anomalie avait-elle été provoquée par le fait que beaucoup de personnes sont mortes en mer pour n'avoir pu sortir de leur cabine à temps — détail que je sais exact. Toujours est-il qu'il était impossible, de l'intérieur, de fermer complètement une porte sur le « Morning Rose ».

Je décidai que le salon et son confortable canapé seraient tout indiqués pour m'y reposer et aussi pour m'y sentir en sécurité. Je savais, autre héritage du précédent propriétaire, qu'il y avait de chaudes couvertures dans les tiroirs de ce même salon. De plus, c'était une pièce brillamment éclairée où tout le monde pouvait entrer et sortir, aller et Venir, à n'importe quelle heure, et où personne ne pouvait se glisser sans être remarqué. Certes, elle n'offrait aucun obstacle à qui aurait envisagé de me prendre pour cible à travers les vitres qui donnaient sur le pont. Penser que jusqu'à présent, le – i ou les – criminel n'avait pas recouru à mon égard à la violence n'était qu'une piètre consolation et ne constituait pas la garantie qu'il ne s'y résoudrait pas. Pourquoi diable les éditeurs de bouquins scientifiques s'obstinaient-ils à mettre des marques indicatrices ?

Je me souvins alors que j'avais laissé le conseil de direction des Productions Olympus en pleine réunion dans le salon. Il y avait combien de temps maintenant ? Vingt minutes à peine. Encore vingt minutes, et ils auraient vidé la place. Non que je craigne quoi que ce soit de ces quatre personnages : ils trouveraient cependant curieux que j'élise domicile en cet endroit alors que j'avais une cabine convenable à l'étage au-dessous.

Moitié sur une impulsion, moitié pour tuer un peu de temps, je décidai de jeter un coup d'œil sur le Duc et de lui assurer une bonne nuit en lui confirmant qu'il reviendrait à son propre régime dès le matin. Je verrais en même temps si Sandy avait dit la vérité. Sa cabine était la troisième sur la gauche : la porte de la seconde à droite était grande ouverte : c'était celle de Mary Stuart, et elle était dedans, mais

elle ne dormait pas : elle était assise, les yeux grands ouverts, les mains sur les genoux, sur une chaise entre la table et la couchette.

— Que se passe-t-il ? demandai-je. Vous avez l'air de veiller...

— Je n'ai pas sommeil.

— Et cette porte ouverte ? Vous attendez quelqu'un ?

— J'espère que non. Je ne peux pas fermer la porte de l'intérieur.

— Vous n'avez pas pu la fermer depuis que vous êtes à bord puisqu'il n'y a même pas de loquet.

— Je le sais. Ça ne faisait rien jusqu'à cette nuit.

— Vous... vous ne croyez pourtant pas que quelqu'un entrerait chez vous pendant que vous dormiriez pour... » Je prononçai ces mots comme quelqu'un qui ne peut croire ce qu'il dit.

— Je ne sais plus que penser.

— Vous avez peur ? Encore ? » Je secouai la tête. « Vous n'avez pas honte ? Pensez à votre homonyme, Mary Darling. Elle n'a pas peur de dormir seule. »

— Elle ne doit pas seule.

— Non ? Ah ! bien, nous vivons une époque de liberté.

— Elle est avec Stuart. Dans le petit salon.

— Alors, pourquoi n'êtes-vous pas avec eux ? Si c'est de protection dont vous avez besoin, vous la trouverez en vous mettant avec d'autres.

— Je n'aime pas... jouer les duègnes.

— Bêtises !

Je la quittai et allai chez le Duc. Il avait repris des couleurs. Je lui demandai comment il se sentait.

— Crevé, dit-il. Il se frotta l'estomac.

— Vous avez mal ?

— J'ai faim.

— Rien ce soir. Demain vous reprendrez des forces. Ne pensez plus au thé et aux toasts. Dites-moi, ce n'était pas très malin d'expédier Sandy faire une razzia dans la cuisine. Haggerty l'a rudement secoué.

— Sandy ? Dans la cuisine ? » Sa surprise était sincère. « Je ne l'ai envoyé nulle part. »

— Mais il vous a dit qu'il y allait.

— Non, docteur. Vous savez, il ne faut pas m'ac...

— Personne ne vous accuse. J'ai du mal à comprendre. Il voulait peut-être vous faire une surprise. Il m'a dit que vous aviez faim.

— Ça, oui je lui ai dit. Mais à part ça...

— Bon, ça va. Allez, bonsoir !

Je revins sur mes pas, passai devant la cabine de Mary, toujours porte grande ouverte. La jeune femme leva les yeux mais ne dit rien, moi non plus. De retour dans ma cabine, je regardai ma montre. Cinq minutes seulement étaient passées. Un quart d'heure encore à attendre. J'en avais assez d'attendre. Je me sentais de nouveau très fatigué, fatigué au point que j'aurais voulu m'endormir d'un seul coup. Mais il me fallait une raison pour aller là-haut. Brusquement j'eus une idée. J'ouvris ma trousse médicale et en sortis quelques papiers : des certificats de décès. Je ne sais pour quelle raison, je comptai combien il m'en restait : dix. En tout treize. Je me réjouis de n'être pas superstitieux. Je fourrai dans ma serviette les certificats et quelques feuilles de papier richement ornées du nom du bateau – le précédent propriétaire ne faisait pas les choses à moitié.

J'ouvris la porte de ma cabine de façon qu'elle soit éclairée de l'extérieur, vérifiai que la coursive était vide et dévissai rapidement ma lampe. Je pris l'ampoule et la jetai à plusieurs reprises sur le sol, en commençant par quelques centimètres de hauteur. Quand j'entendis le cliquetis indiquant que le filament était cassé, je la revissai à sa place, pris ma serviette de papier, fermai ma porte et partis vers le pont.

Tandis que je me hâtais par l'échelle du pont supérieur, je constatai que le temps ne s'était pas amélioré. La neige qui tombait presque horizontalement avait augmenté de force et la lumière tout en haut du mât n'était qu'une faible lueur intermittente dans l'obscurité.

Allison tenait le gouvernail. Il regardait plus souvent le radar que le compas, et, la visibilité étant ce qu'elle était, je compris son point de

vue. Je dis : « Savez-vous où le Captain garde la liste de son équipage ? Dans sa cabine ? »

— Non. » Il eut un mouvement d'épaule, « Avec les papiers, là. » Il hésita. « Pourquoi la voulez-vous, docteur ? »

Je tirai un certificat de ma serviette et le lui montrai dans la faible lumière. Il serra ses lèvres.

— Tiroir du haut.

Je trouvai la liste, inscrivis le nom, l'adresse, l'âge, le lieu de naissance et le nom des proches des trois hommes morts, replaçai le livre à sa place et redescendis au salon. J'avais laissé Gerran, ses trois directeurs et le Comte assis là et je les retrouvai, toujours autour de la table, étudiant des cartes étendues devant eux. Le Comte me regarda par-dessus ses lunettes. Décidément sa capacité d'absorption de cognac était phénoménale.

— Encore en vadrouille, mon cher ? Vous travaillez vraiment pour nous. Si ça continue, je suggérerai qu'on vous inscrive comme l'un de nos directeurs.

— Chacun son métier. » Je regardai Gerran. « Excusez-moi de vous interrompre, mais j'ai des papiers à remplir. Si vous êtes en session privée... »

— Pas du tout. » C'était Goin qui répondait. « Nous étudions la continuité pour les jours à venir. Nous devons en remettre demain une copie à la troupe et à l'équipe de techniciens. Vous en voulez une ? »

— Merci. Quand j'aurai fini. La lampe de ma cabine est brûlée et je n'y voyais rien.

— Nous avons terminé. » Otto n'avait pas l'air brillant, mais il était assez dur avec lui-même pour continuer à travailler lorsque son corps lui soufflait d'arrêter. « Je crois que nous avons tous mérité une bonne nuit de sommeil. »

— C'est ce que je prescrirais. Voulez-vous m'accorder cinq minutes encore ?

— Si c'est nécessaire, bien entendu.

— Nous avons promis au Captain Imrie de lui donner un papier l'exonérant de tout reproche si nous n'avons pas d'autre accident. Il le veut dès son lever, et le désire signé. Comme il apparaîtra à 4 heures

et que son petit déjeuner aura lieu très tôt également, je propose que nous le lui signions maintenant.

Ils acceptèrent tous. Je m'assis à la table et, de ma meilleure écriture – qui est exécration –, dans le meilleur jargon juridique qui est affreux – j'établis une reconnaissance qui devait faire l'affaire. Les autres en jugèrent également ainsi, à moins qu'ils ne fussent trop fatigués pour s'en soucier, et ils signèrent en jetant à peine un regard à ce que j'avais pondu. Le Comte signa aussi et je ne levai pas un sourcil. Il ne m'avait jamais traversé l'esprit que le Comte puisse être un membre de la direction. Je croyais aussi que les cameramen, surtout ceux de grande classe, ne travaillaient que pour leur compte et que, par conséquent, ils ne pouvaient faire partie de l'administration, ni de la direction d'une société de cinéma. Mais, au fond, cela m'expliquait son manque de respect évident pour Gerran.

— Et maintenant, au lit. » Goin recula sa chaise. « Et vous, docteur ? »

— Quand j'aurai rempli ces certificats de décès.

— Sale besogne. » Goin me tendit une brochure. « Tenez, cela vous amusera peut-être ensuite. »

J'acceptai et Gerran se leva avec l'effort qui lui était nécessaire. « Et quand auront lieu les... immersions, docteur ? »

— Aux premières lueurs du jour comme de coutume. » Il ferma les yeux comme s'il souffrait. « Après ce par quoi vous êtes passé, Mr. Gerran, je vous conseille de ne pas y assister. Reposez-vous le plus possible demain. »

— Croyez-vous, vraiment ? » J'inclinai la tête. Il ôta son masque de souffrance. « John, voulez-vous me remplacer ? »

— Bien entendu, dit Goin. Bonsoir, docteur. Merci pour votre coopération.

— Oui, oui, merci, merci, répéta Otto.

Ils partirent ensemble et je remplis mes certificats. J'insérai dans une enveloppe, cachetée ensuite, la reconnaissance signée. Je me souvins à temps d'y joindre ma propre signature, l'adressai au Captain Imrie et l'emportai sur la passerelle où j'allai demander à Allison de la remettre lui-même au Captain quand il se lèverait. Allison n'était pas là. À sa place, enveloppé jusqu'aux yeux, je vis Smithy assis sur un haut tabouret devant le gouvernail. Il ne le touchait pas et pourtant la

roue s'inclinait à droite, se remettait à gauche. Smithy avait tourné à bloc le rhéostat. Il était pâle et avait de grands cernes sous les yeux, mais il n'avait plus l'air malade. Sa puissance de récupération était énorme.

— Pilotage automatique, m'expliqua-t-il presque gaiement, et toutes les lumières à fond. On a besoin d'y voir la nuit avec une visibilité à zéro.

— Vous devriez être dans votre lit, dis-je brièvement.

— Je viens d'arriver et je vais y retourner. Le second Smith sait qu'il n'est pas encore redevenu lui-même. Juste monté ici pour savoir où nous sommes et permettre à Allison d'aller boire un café. Et puis, je pensais bien vous trouver. Vous n'étiez pas dans votre cabine.

— Me voilà. Pourquoi vouliez-vous me voir ?

— Otard-Dupuy ? proposa-t-il. Qu'en pensez-vous ?

— Du bien. » Smithy glissa de son siège, se dirigea vers le placard du Captain Imrie. « Mais vous ne couriez pas le bateau pour m'offrir un cognac. »

— Non. Pour dire vrai, j'ai essayé de comprendre certaines choses. Pas de succès. Si j'y étais parvenu, je ne serais pas où je suis en ce moment. J'ai pensé que vous m'aideriez.

Il me tendit un verre. « Nous formons un beau couple », dis-je.

Il sourit à peine. « Trois morts. Quatre à demi morts. Empoisonnés. Par quel poison ? fit-il. »

Je lui racontai la même histoire d'anaérobies qu'à Haggerty. Mais Smithy n'était pas Haggerty.

— Curieux poison sélectif... Et nous avons tous mangé la même chose.

— Les poisons sont fantaisistes. Six personnes peuvent, dans un pique-nique, manger la même chose : trois finissent à l'hôpital, tandis que les autres ne ressentent rien.

— Oui, certains ont mal au ventre, d'autres pas. Mais c'est différent quand il s'agit d'un poison capable de tuer vite et violemment. Comment peut-il ne pas affecter les autres ? Je ne suis pas docteur, mais j'ai du mal à croire ça.

— Ça me paraît curieux à moi aussi. Avez-vous une autre idée ?

— Oui. Le poison a été administré avec intention.

— Avec intention ? » Je bus un peu d'Otard-Dupuy en me demandant jusqu'où je pouvais aller avec Smithy. Pas trop loin, du moins pour le moment. « Bien sûr, c'était intentionnel. C'était facile. Prenons notre coupable. Il a un petit sac plein de poison. Il a aussi sa baguette magique. Il se rend invisible et vole entre les tables. Une pincée pour Otto, pas pour moi, une pour vous, une pour Qakley, pas pour Heissman, ni pour Stryker, quatre pour Moxen et Scott, une double dose aussi pour Antonio. Il est fantaisiste, notre coupable. Ou sélectif ? »

— Je ne sais pas, dit sobrement Smithy, mais je sais que vous je vous trouve plaisantin, déroutant et protestant trop. Je ne veux pas vous blesser, bien entendu.

— Bien entendu.

— Je ne vous prends pas pour n'importe qui. Ne me dites pas que vous n'avez aucune idée là-dessus.

— J'en ai. Mais comme j'y ai pensé plus longtemps que vous, je ne m'y arrête plus. Motif, occasion, moyens – je ne trouve rien. Ne savez-vous pas que lorsqu'un docteur est appelé pour un empoisonnement il pense tout de suite que ce n'est pas accidentel.

— Vous êtes donc satisfait.

— Autant qu'on peut l'être.

— Bien. » Il continua. « Savez-vous que dans le bureau nous avons un émetteur radio qui peut joindre n'importe quel point de l'hémisphère Nord ? J'ai l'impression qu'il faudra nous en servir bientôt.

— Pourquoi donc ?

— Pour réclamer du secours.

— Du secours ?

— Oui. Vous savez, ce dont on a besoin quand on est dans les ennuis. Je crois que, dès maintenant, nous avons besoin d'aide. Encore quelques petits incidents et nous en aurons sérieusement besoin.

— Décidément, vous voyez plus loin que moi. De plus, l'Angleterre

est bien, bien loin de nous maintenant.

— Les forces atlantiques de l'O.T.A.N. ne le sont pas. Elles sont en manœuvres du côté du cap Nord.

— Vous êtes bien informé.

— Cela sert d'être bien informé quand on parle avec quelqu'un qui a l'air assez satisfait d'avoir devant lui trois morts mystérieuses alors que je sais que ce quelqu'un n'aura pas de paix et ne sera pas content tant qu'il n'aura pas trouvé de quoi sont mortes ces trois personnes. J'admets que je ne suis pas très intelligent mais ne sous-estimez quand même pas le peu que j'ai.

— Je ne vous sous-estime pas. Merci pour l'Otard-Dupuy.

J'allai vers la porte de tribord. Le « Morning Rose » roulait, tanguait, chavirait, tremblait toujours. Il traçait sa route vers le nord sur une mer déchaînée, mais on ne pouvait même plus distinguer les lames battues par le vent : nous étions dans un monde opaque, un monde aveugle, un monde de neige sifflante, une obscurité qui commençait à longueur de bras. Je baissai les yeux vers le pont et, dans la très pâle lumière qui sortait de la timonerie, je vis des empreintes de pas sur la neige. Il n'y en avait qu'une série, nettes et bien délimitées comme si elles venaient d'être faites. Quelqu'un s'était trouvé là. Sur le moment, j'en fus certain. Quelqu'un avait écouté ce que nous disions, Smithy et moi. Puis, je compris qu'il n'y avait qu'un jeu d'empreintes et que c'était celui que j'avais fait en venant. Si elles n'étaient pas effacées, c'était parce que le vent soufflant horizontalement, la neige ne s'y arrêta pas. Tu as sommeil, pensai-je, il faut dormir tout de suite. Le manque de sommeil, les événements des dernières heures, l'extrême fatigue causée par ce temps exécrable et les sombres pronostics de Smithy, tout cela me portait à laisser mon imagination divaguer. Je sentis que Smithy était auprès de moi.

— Vous pensez comme moi, docteur ?

— Bien entendu. À moins que vous ne croyiez que c'est moi le Borgia volant !

— Non, je ne le crois pas. Je ne crois pas non plus que vous soyez de mon avis. » Sa voix était sombre. « Un jour peut-être, je le regretterai. »

Un jour, je devais, moi, le regretter car, alors, je n'aurais pas été obligé d'abandonner Smithy derrière moi, à l'île des Ours.

De retour au salon, j'attrapai la brochure laissée par Goin et m'installai sur le canapé. Je me calai dans l'angle, les pieds sur le fauteuil appartenant à la table la plus proche. J'allais commencer à lire, sans beaucoup d'enthousiasme d'ailleurs, quand la porte s'ouvrit, et Mary Stuart entra. Il y avait de la neige sur ses cheveux et elle portait un gros manteau de tweed.

— Tiens, vous êtes là.

Elle ferma violemment la porte et me regarda presque avec courroux.

— Je suis là en effet.

— Vous n'étiez pas dans votre cabine. Votre lampe ne marche plus. Le savez-vous ?

— Oui, et comme j'avais à écrire, je suis venu ici. Qu'est-ce qui ne va pas ?

Elle traversa le salon et s'assit à l'autre extrémité du canapé. « Rien d'autre. » Décidément, elle faisait une belle paire avec Smithy. « Est-ce que ça vous ennuie que je reste là ? »

J'aurais pu lui répondre que mon opinion n'avait pas d'importance, que le salon était à tout le monde, mais comme elle semblait être particulièrement sensible, je souris et dis : « Je me considérerais comme insulté si vous partiez. » Elle sourit à son tour, et s'installa tant bien que mal dans un coin, s'enveloppant dans son manteau et cherchant une position plus adaptée contre les violents mouvements du « Morning Rose ». Elle ferma les yeux, et, avec ses longs cils pâles ombrant ses joues aux hautes pommettes, son type slave fut encore plus accentué.

Ce n'était pas une corvée de regarder Mary Stuart, mais une sorte de sourde irritation monta en moi tandis que je l'observais. Et cela provenait simplement, je m'en rendais bien compte, du fait qu'elle devait, à l'endroit où elle était, constamment lutter pour conserver son équilibre, alors que moi j'étais beaucoup plus stable. Si j'avais eu contre elle un antagonisme quelconque, j'aurais pu me réjouir de son inconfort, mais, précisément, je n'avais rien contre elle. Et voilà qu'elle se mit à frissonner.

— Tenez, fis-je presque malgré moi. Venez ici, vous serez plus à l'aise. Et prenez cette couverture.

Elle ouvrit les yeux : « Non, merci. »

— Il y en a d'autres, ajoutai-je avec quelque exaspération.

J'attrapai la couverture, titubai vaguement vers elle, et l'enroulai dedans. Elle me regarda gravement, mais ne dit rien.

De retour à ma place, je ne lus pas mais commençai à penser à ma cabine et à ceux qui éprouvaient le besoin d'y faire un tour. Mary Stuart y avait été mais puisqu'elle me l'avait avoué et qu'elle était venue me rejoindre ici, la raison en était claire. Elle le paraissait tout au moins. Elle avait peur, elle l'avait reconnu, elle se sentait seule et recherchait de la compagnie. Pourquoi la mienne ? Pourquoi pas celle de Charles Conrad, par exemple ? Il était bien plus jeune, plus gentil, plus beau que moi. Ou celle d'autres acteurs, de Hellman ou de Heyter, tous deux fort agréables ? Était-elle là pour me surveiller, pour virtuellement me garder ? Donnait-elle ainsi à quelqu'un l'occasion de visiter en paix ma Cabine ? Soudain, je me souvins qu'il y avait, chez moi, des choses que je n'avais pas envie qu'on y trouve.

Je posai la brochure et me dirigeai vers la porte. Mary ouvrit les yeux et demanda : « Ou allez-vous ? »

— Dehors.

— Oh ! pardon... Reviendrez-vous ?

— Ne m'en veuillez pas mais je suis fatigué... » Je mentis : « Je descends mais serai de retour dans une minute. »

Tandis que j'allais vers la porte, elle me suivit des yeux. Une fois dehors, j'attendis environ vingt secondes ignorant la tornade de neige qui, à tribord, tourbillonnait, se glissait dans mon col et remontait dans les jambes de mon pantalon. Puis, rapidement, je me dirigeai vers l'avant. À travers la vitre, je regardai Mary. Elle était assise où je l'avais laissée mais, maintenant, elle avait ses coudes sur ses genoux et son visage dans ses mains. Elle secouait lentement la tête d'un côté et de l'autre. Dix ans plus tôt je serais rapidement rentré pour la prendre dans mes bras et lui assurer que ses inquiétudes devaient disparaître. Mais il aurait fallu que ce fût dix ans plus tôt. À l'heure actuelle, je la regardai simplement, me demandant si elle devinait ce que j'éprouvais... puis, je partis vers les cabines.

Il était plus de minuit, mais il y avait encore de la lumière dans l'autre salon où Lonnie Gilbert, sans se préoccuper des colères qu'il provoquerait chez Otto, avait ouvert les deux portes du placard vitré et tenait d'une main une bouteille de whisky, de l'autre un soda. Il me sourit largement tandis que je passais en lui faisant seulement un geste

amical.

Si quelqu'un avait fouillé mes affaires, il l'avait fait avec beaucoup de soin. Autant que je m'en souvenais, tout était à la place où je l'avais laissé, mais un expert ne laissait aucune trace de sa perquisition. Mes deux valises comportaient sur leur dessus, une poche à élastique. Je glissai entre couvercle et élastique une petite pièce de monnaie, puis je fermai mes valises à clé. Malgré les mouvements du bateau, cette pièce ne bougerait pas si personne ne s'avisait de passer la main dans l'une des poches, ou même de soulever l'élastique pour regarder à l'intérieur. Je fermai aussi ma trousse – elle était beaucoup plus importante et plus lourde que les trousse ordinaires mais j'y conservais un matériel plus complet. Je la mis dehors, puis tirai la porte derrière moi, non sans avoir glissé entre le montant et le chambranle une pochette d'allumettes vide. Si peu qu'on pousse la porte, la pochette tomberait sur le sol.

Lonnie était toujours à la même place quand je revins.

— Ah ! Ah ! » Il regardait son verre vide avec une certaine Surprise. « Le bon Samaritain et son sac à malices galopent au secours de l'humanité souffrante ! Une nouvelle épidémie ? Ce brave Lonnie est très fier de vous, vous savez ! Dites donc, vous ne partageriez pas avec moi cet élixir de longue vie ? »

— Merci Lonnie. Non. Pourquoi n'êtes-vous pas au lit ? Si vous continuez, demain vous ne pourrez pas vous lever.

— Et ça, mon cher, c'est exactement le but de l'opération. Je ne veux pas me lever demain. Après-demain ? Oui, peut-être après-demain. Je ne suis pas pour les demains... Ils sont trop pareils à la veille. Vous voyez, il y en a qui boivent pour oublier le passé. Moi, je bois pour oublier l'avenir. Toute la différence est là. Comment fait-on, me direz-vous ? Ah ! cela demande quelque pratique. » Il avala la nouvelle ration qu'il s'était servie en bavardant. « Demain, demain, demain s'avance de son pas régulier... »

— Lonnie, dis-je, vous n'avez vraiment rien de Macbeth !

— Vous avez mis le doigt dessus. Je ne suis pas Macbeth : cette figure tragique, cet homme triste, écrasé par la fatalité et le désespoir. Je ne suis pas du tout comme lui. Nous, les Gilbert, nous avons l'esprit indomptable, notre âme ne peut être conquise. Votre Shakespeare est très bien mais pour moi, c'est plutôt Walter de la Mare. » Il leva son verre, et, comme un myope, le regarda dans la lumière. « ... Vois, vois dans chaque heure qui passe, la fin de tout... »

— Je ne pense pas que c'était exactement ainsi qu'il voyait les choses, Lonnie. Qu'à cela ne tienne : ordre du docteur... foutez le camp d'ici. Si Otto vous découvre, il vous fera enfermer dans votre cabine.

— Otto ? Mais vous ne savez donc pas ? » Il se pencha vers moi pour la confidence : « Otto est très bon. J'aime bien Otto. Il a toujours été bon pour moi. Il y a des gens qui sont chics, qui sont bons, mais personne comme Otto. Je me rappelle... »

Il stoppa tandis que je faisais le tour du bar, fermais le placard à clé et mettais le trousseau dans la poche de sa robe de chambre. Puis je le pris par le bras.

— Je ne veux pas vous priver de votre joie de vivre, expliquai-je. Je ne suis pas non plus un moraliste. Mais je ne voudrais pas que vous découvriez à quel point votre opinion est erronée.

Il me suivit sans répondre. Il était clair qu'il devait avoir des réserves dans sa cabine. En arrivant chez lui, il dit :

— Au fond, vous pensez que je roule vers l'autre monde avec le pied au plancher ?

— Tant que vous ne renverserez personne, je me moque de la vitesse à laquelle vous roulez.

Il entra en trébuchant dans sa cabine, s'assit lourdement sur sa couchette, puis, d'un bond, se poussa sur le côté : j'en conclus qu'il s'était, par inadvertance, assis sur une bouteille de scotch dissimulée. Il me regarda, soupira, puis dit : « Dites moi, mon vieux, croyez-vous qu'il y ait des bars au ciel ? »

— Je suis navré, Lonnie, mais je n'ai pas de précisions là-dessus.

— Bon, bon. Cela fait du bien de trouver un docteur qui n'est pas un puits de science. Vous pouvez me laisser maintenant, mon vieux.

Avant de partir, je vérifiai que Neal Divine dormait tranquillement et je sortis, persuadé que, pour des raisons trop évidentes, Lonnie attendait impatiemment mon départ.

Mary Stuart était là où je l'avais laissée. Elle se cramponnait régulièrement à son fauteuil pour réagir contre les mouvements du « Morning Rose », mouvements qui me semblaient avoir un peu diminué d'intensité.

— Excusez-moi, dis-je, j'ai dû discuter littérature avec notre directeur de production. » J'allai dans mon coin et m'assis avec plaisir. « Est-ce que vous le connaissez bien ? »

— Tout le monde connaît Lonnie. » Elle tenta de sourire. « Nous avons travaillé ensemble dans mon dernier film. L'avez-vous vu ? »

— Votre film ? Non. Mais j'en avais entendu dire beaucoup de mal.

— Il était affreux. Et j'étais si mauvaise, dit-elle. Je me demande encore pourquoi ils me donnent une seconde chance.

— C'est que vous êtes très jolie, répondis-je. Vous n'avez presque pas besoin de jouer, il suffit que vous paraissiez. Et puis, vous êtes peut-être une excellente actrice qui n'a pas encore trouvé son rôle. Alors, Lonnie ?

— Lonnie s'occupait du film. Et aussi Mr. Gerran et Mr. Heissman. »

Je ne bronchai pas et elle poursuivit : « C'est le troisième film que nous faisons ensemble depuis que Mr. Heissman... enfin depuis... »

— Je sais. Mr. Heissman a été longtemps absent.

— Lonnie est si gentil. Il est bon, prévenant et je le crois très calé. Mais il est drôle. Il aime bien boire et pourtant ! Un jour où nous avions beaucoup travaillé, en rentrant, j'ai demandé un double gin... Si vous saviez comme il s'est fâché contre moi ! Vous comprenez pourquoi, vous ?

— Non. C'est bizarre en effet. Ainsi, vous l'aimez bien ?

— Qui ne l'aimerait pas ? Même Mr. Gerran l'aime bien. Ils sont très liés. Mais il est vrai qu'ils sont amis depuis si longtemps.

— Je l'ignorais. Est-il marié ? A-t-il une famille ?

— Je n'en sais rien. Il est divorcé, je crois. Pourquoi me posez-vous ces questions ?

— Parce que j'aime connaître au maximum ceux qui peuvent devenir mes patients. Ainsi, maintenant, je sais que je ne donnerai jamais du cognac à Lonnie s'il avait besoin d'un remontant parce que cela ne lui ferait aucun effet.

Elle ferma les yeux. La conversation était terminée. J'attrapai une autre couverture sous le canapé, m'enveloppai dedans – la température du salon avait beaucoup baissé – et repris la brochure que

Goin m'avait laissée.

Je lus la page 1 qui, après le titre « L'île des Ours », commençait sans préambule.

... « Nous soulignons d'abord le fait que ce dernier film entrepris par les Productions Olympus s'engage dans de si difficiles conditions que nous avons été tenus à les garder secrètes. Des allusions à ce secret ont donc été faites dans la presse et dans les journaux spécialisés. Puis, en l'absence de tous démentis et de toutes explications, s'est développée autour du film une atmosphère de mystère qui, psychologiquement, était inévitable. » Je poursuivis l'étude de ce jargon publicitaire et j'en conclus qu'ils tenaient surtout à maintenir ce mystère le plus longtemps possible. C'était une excellente publicité.

Le texte continuait : « Certaines productions cinématographiques se sont servies de ce procédé – garder le secret du sujet pour en obtenir un maximum de publicité. Ceci, nous insistons avec quelque orgueil, n'est pas l'objectif des Productions Olympus. » Parle toujours... songeai-je : une compagnie cinématographique qui refuse une publicité gratuite. Autant dire que la banque d'Angleterre ferait la moue devant le mot « argent ».

... « La préparation secrète de cette production qui a donné lieu à de telles spéculations mal informées et intriguées nous a été imposée pour des raisons de la plus haute importance. Le sujet de notre film mis dans des mains imprudentes pourrait amener des répercussions internationales extrêmement dangereuses. C'est pourquoi il exige des qualités exceptionnelles de délicatesse, de tact, que seule une création confidentielle permet afin d'obtenir un film de la plus haute qualité qui dominera et même évitera l'immense fureur qui, automatiquement, éclaterait à la divulgation prématurée du sujet.

... « Nous sommes certains qu'un film tourné par nous, dans les conditions choisies par nous, à l'époque que nous déterminerons, et dans de si grandes conditions de sécurité que nous avons exigé de tous les collaborateurs, aussi bien administrateurs, techniciens qu'acteurs, un serment sur l'honneur, ne pourra représenter qu'un tour de force si surprenant que sa justification sera... »

Mary Stuart éternua et je la bénis de deux façons : d'une part pour sa santé et d'autre part pour l'interruption de la lecture de ce manifeste si pédant. Elle éternua encore. Je me levai, déroulai ma couverture, zigzaguai vers elle et m'assis à son côté. Je pris ses mains dans les miennes : elles étaient glacées.

— Vous êtes gelée, fis-je sans nécessité.

— Ce n'est rien. Je suis fatiguée surtout.

— Pourquoi n'allez-vous pas dans votre cabine ? Il y a au moins vingt degrés de plus qu'ici et vous ne dormirez jamais en vous accrochant constamment à votre siège pour ne pas tomber.

— En bas, je ne dors pas non plus. Je vous en prie...

— Prenez ma place sur le canapé alors, repris-je. Vous serez mieux.

Elle retira ses mains : « Laissez-moi tranquille », dit-elle.

Cette fois, je l'abandonnai. Je fis trois pas en trébuchant vers mon siège, fronçai les sourcils, m'arrêtai avec irritation, revins vers elle et la mis sur ses pieds sans trop de ménagement. Elle ne parla pas, ne manifesta qu'une surprise lasse tandis que je l'entraînais, sans résistance, vers mon coin. J'ajoutai deux nouvelles couvertures à celle que j'avais déjà, entortillai Mary dedans, la soulevai et la posai sur le canapé. Puis, je m'assis à côté d'elle. Pendant quelques secondes, elle me regarda, puis ferma les yeux et enfonça ses mains glacées sous ma veste. Aucune expression ne transparaissait sur son visage et je me serais réjoui de cette confiance apparente si je n'avais pensé que, si son but était de me surveiller, elle n'avait sans doute jamais songé à le faire d'aussi près. Je ne pouvais plus respirer un peu profondément sans qu'elle en soit informée. Par ailleurs, si elle était aussi innocente que la neige qui maintenant obscurcissait complètement les vitres à quelques centimètres de ma tête, il était impossible à quelque citoyen mal intentionné à mon égard de se livrer à une action violente contre moi, alors que Mary Stuart était presque assise sur mes genoux. Je jetai un coup d'œil sur le ravissant visage à moitié caché et me dis que j'avais la meilleure part.

Je parvins à atteindre ma propre couverture, l'enroulai sur mes épaules à la manière navajo, repris les papiers des Productions Olympus et poursuivis ma lecture.

Dans les deux pages suivantes, je trouvai le développement de ce que j'avais déjà lu où l'auteur – il était bien entendu que c'était Heissman – revenait sans cesse, et jusqu'à l'écœurement, sur les hautes qualités artistiques et la nécessité du secret absolu du film. Enfin, il en arrivait aux faits.

... « Après de longues études et le rejet d'un grand nombre d'alternatives, nous avons enfin retenu l'île des Ours comme lieu de

tournage. Nous savons que vous tous, et aussi l'équipage du Morning Rose, du Captain Imrie au dernier homme, pensiez que nous allions vers une destination située près des îles Lofoten au nord de la Norvège, et ce n'est pas pour des raisons fortuites que cette rumeur a été lancée à Londres, au moment du départ. Ce subterfuge était indispensable pour que le secret soit vraiment gardé.

... « Nous sommes redevables de la description suivante de l'île des Ours à la Société royale de géographie d'Oslo qui nous en a fourni également la traduction. » Quel soulagement ! Dès l'instant où Heissman n'était pas le traducteur, je risquais de comprendre à la première lecture.

... « Il est peut-être superflu d'ajouter que nous avons obtenu ces renseignements par l'intermédiaire d'une troisième personne n'ayant aucun lien avec nous, un ornithologue bien connu qui tient à rester incognito. En passant, mentionnons encore que le gouvernement norvégien nous a donné la permission de filmer sur l'île. Nous pensons qu'il nous a crus engagés dans une étude documentaire de la vie des oiseaux, nombreux à cet endroit. Mais, bien entendu, ce n'est pas nous qui avons fourni cette indication. »

Je me demandai pourquoi ils avaient trouvé nécessaire d'ajouter ce détail qui était déjà clairement signalé dans tout ce qu'Heissman avait écrit, car celui-ci, s'il était homme à se complaire dans sa propre littérature, était incapable de s'engager dans quoi que ce soit qui risquât de lui faire frôler un danger. Presque certainement, si les Norvégiens s'apercevaient qu'ils avaient été trompés, ils ne pourraient rien au point de vue international – et les Olympus n'avaient certainement pas négligé un argument aussi évident – et s'ils interdisaient la projection du film sur leur territoire, le marché norvégien n'était pas assez important pour que cela représente une perte gênante. Par ailleurs – et bien qu'il s'agît du monde du cinéma, mais Heissman ne négligeait aucune éventualité –, ce serait efficace pour calmer, dans les consciences, toute inquiétude soulevée au cas où le film n'obtiendrait pas une bénédiction quasi officielle. De plus, le fait que tous les cadres et équipe, avaient été admis dans le secret des Productions Olympus resserrait encore les liens entre les individus engagés dans l'aventure car c'est une loi presque universelle dans la nature que l'humanité – qui est encore en pleine croissance – adore ses petites sociétés fermées ou secrètes, même les moins connues comme la Loge maçonnique du Saskatchewan ou celle de St. James et tend à avoir un attachement personnel intense et une loyauté parfaite envers les autres membres du groupe lorsqu'il faut montrer un front Uni devant les infortunés qui n'y sont pas admis. Je ne repoussais pas la

possibilité qu'il y eût aussi une raison plus sinistre à cette soi-disant franchise mais nous étions aux premières heures de l'aube, et je n'avais plus très envie de la chercher.

... « En résumé, était-il encore écrit, l'île des Ours fait partie de l'archipel Svalbard, nom donné depuis 1925 à l'archipel arctique appartenant à la Norvège, et dont le Spitzberg occidental est la terre principale. Ce groupe d'îles est resté neutre jusqu'au début du XX^e siècle et à la suite d'investissements considérables dans l'exploitation de ses ressources minières et l'installation de pêches à la baleine, la Norvège en a réclamé la souveraineté, présentant une pétition à la Conférence – celle-ci n'était pas spécifiée – à Christiania (Oslo) en 1910-1912 et de nouveau en 1914. À chaque occasion, les objections russes en entravèrent la ratification. Cependant, en 1919, le Conseil suprême des Alliés affirma la souveraineté de la Norvège et cette possession fut consacrée en 1925. »

Ayant établi ainsi sans la moindre équivoque l'appartenance de l'île, le rapport poursuivait : « L'île 74° 26 nord, 19° 5 est s'étend à quelque 260 milles N.N.O. du cap Nord et à 140 milles au sud du Spitzberg et constitue en quelque sorte le point de rencontre entre les mers de Norvège, du Groenland et de Barents. Etant donné la distance qui la sépare de ses plus proches voisins, c'est l'île la plus isolée de l'océan Arctique. »

Suivait un long historique de cette île réclamée tour à tour par les Norvégiens, les Allemands et les Russes, et des détails chiffrés sur l'exploitation des mines de charbon à Tunheim au nord-est. Il n'était pas question de ces ours polaires que je croyais être les parrains de cette île quasi déserte : le gouvernement norvégien y maintenait simplement une station de météorologie et de radio, à Tunheim, les mines ayant été fermées pour insuffisance.

Les renseignements sur le climat n'étaient guère encourageants : « La rencontre du Gulf Stream et des courants polaires occasionne des conditions atmosphériques assez mauvaises : pluies abondantes et brouillards intenses. L'été, le thermomètre ne dépasse pas 5 degrés au-dessus de zéro. Les neiges ne fondent pas avant la mi-juillet. Le soleil de minuit dure 106 jours, du 30 avril au 13 août, et le soleil reste au-dessous de l'horizon du 7 novembre au 4 février. » Cette dernière précision rendait notre présence à cette curieuse époque de l'année encore plus bizarre car Otto ne pouvait espérer plus de quelques heures de jour... par jour. Mais le script était peut-être prévu pour être tourné de nuit ?

... « Physiquement et géologiquement, disait encore le texte, l'île des Ours est de forme triangulaire. Sa pointe est axée vers le sud. Elle a approximativement 12 milles de long, du nord au sud, et sa largeur varie de 10 milles au nord à 2 milles au sud, à l'endroit où commence la péninsule la plus méridionale. Dans l'ensemble, le Nord et l'Ouest consistent surtout en un plateau s'élevant à environ trois cents mètres au-dessus de la mer tandis que le Sud et l'Est sont nettement montagneux : les deux chaînes principales sont le groupe des monts Misery, à l'est, et l'Antarcticfjellet, comprenant l'Alfredfjellet, l'Hambergfjellet, et le Fuglefjellet, à l'extrême sud.

... « Pas de glaciers. L'île est presque entièrement couverte d'un réseau de lacs peu profonds et le reste consiste en marécages glacés extrêmement difficiles à traverser.

... « La côte de l'île des Ours est considérée comme la plus inhospitalière du monde. C'est surtout exact dans la partie sud où se dressent des falaises verticales et où s'écoulent des cascades torrentielles. Ce qui caractérise cette partie de l'île, ce sont des énormes piliers rocheux qui, dans la mer, s'érigent brusquement au pied des falaises et sont, probablement, les vestiges d'une époque lointaine où l'île était beaucoup plus vaste. La fonte des neiges et l'érosion des rocs provoquent constamment des chutes de pierres considérables. Les immenses falaises du Hambergfjellet dominent les eaux de plus de 4 000 mètres et, à leurs bases, s'élèvent, impressionnantes, des roches pointues comme des aiguilles qui atteignent près de 750 mètres. Celles du Fuglefjellet (montagne des Oiseaux) sont presque aussi hautes, et forment une remarquable rangée de cheminées, de tourelles et d'arches. À l'est, s'étend une baie, entre le cap Bull et le cap Kolthoff, que surplombent également sur trois côtés des falaises verticales d'au moins 3 000 mètres. C'est sur ces falaises que l'on trouve les plus belles variétés d'oiseaux de l'hémisphère Nord. »

Ce devait être rudement bien pour les oiseaux. Là se terminait le rapport de la Société de géographie, du moins ce que l'auteur de la brochure avait jugé bon d'en extraire. Je me préparais à reprendre la prose édifiante de Heissman lorsque la porte s'ouvrit et Chas Halliday entra en vacillant. C'était un Américain taciturne qui avait l'air de toujours s'ennuyer. Il nous aperçut et hésita à avancer.

— Excusez-moi, fit-il, je ne savais pas...

— Entrez, entrez, dis-je. Ce n'est pas ce que vous croyez. Ce ne sont que des relations de patiente à docteur. » Il ferma la porte et s'installa

dans le fauteuil que Mary avait abandonné. « Insomnie ? demandai-je, ou mal de mer ? »

— Insomnie. » Il mâchait désespérément un morceau de tabac noir qui semblait ne jamais quitter sa bouche. « C'est Sandy qui a le mal de mer. »

Je savais que Sandy était son compagnon de cabine. Il est vrai qu'il n'avait pas eu l'air trop brillant quand je l'avais vu dans la cuisine, mais j'avais attribué cela au mauvais traitement d'Haggerty : cependant cela expliquait pourquoi il n'avait pas été voir le Duc en nous quittant.

— Il n'est pas bien ?

— Pas bien du tout. Il est vert et il a vomi. Et ça sent !

— Mary. » Je la repoussai gentiment et elle ouvrit des yeux endormis. « Il faut que je sorte un moment. »

Tandis que je l'installais de mon mieux, elle ne dit rien, regarda vaguement Halliday et ferma les yeux de nouveau.

— J'espère que ce n'est pas encore un empoisonnement... mais il n'est pas bien.

— Ça ne lui fera pas de mal que j'aille y voir, dis-je.

Halliday avait raison peut-être, mais Sandy était resté seul dans la cuisine avant l'arrivée d'Haggerty ; il avait pu être tenté et son appétit n'était peut-être pas celui d'une souris comme il le prétendait. Je pris ma trousse et sortis.

En effet, Sandy était d'un drôle de vert et il était très mal fichu. Il était assis sur sa couchette, les deux bras croisés sur son ventre. Il leva les yeux vers moi quand j'entrai.

— Je suis en train de crever », souffla-t-il. Il jura contre la vie en général et Otto en particulier. « Pourquoi cet infâme salaud nous a-t-il embarqués dans ce foutu bateau... »

Je lui donnai un somnifère et le quittai. Sandy ne m'était rien moins que sympathique, mais les victimes de l'« aconitine » ne pouvaient pas parler, et encore moins jurer.

Les bras étendus pour garder son équilibre sur le canapé, Mary

Stuart avait les yeux fermés. Halliday, toujours mâchonnant son tabac, me regarda. Je sentis nettement qu'il lui était bien indifférent que Sandy soit mort ou vivant.

— Vous aviez raison. Le responsable, c'est seulement le temps, dis-je. » Je m'assis un peu loin de Mary qui ne sembla pas s'en apercevoir. Je frissonnai involontairement et m'enroulai dans la couverture. « Pourquoi ne prenez-vous pas un plaid, vous aussi ? Il ne fait pas chaud ici. »

— Merci. Je ne pensais pas qu'on y gèlerait à ce point. Je vais chercher ma couverture et mon oreiller et je m'installerai dans le petit salon. » Il sourit : « Tant que Lonnie n'y reviendra pas pour une nouvelle ronde de nuit. » Apparemment, tout le monde savait que le placard aux liqueurs attirait Lonnie comme un aimant. Halliday me désigna la bouteille près de la chaise du Captain Imrie : « Vous préférez le whisky, docteur ? C'est vraiment ce qui réchauffe le mieux.

— D'accord. Mais je l'aime bon.

— Qu'est-ce que c'est, celui-là ? »

Halliday se pencha : « Du Black Label. »

— Ce n'est pas le meilleur. Vous avez froid, servez-vous. C'est au compte de la société. On l'a volé à Otto.

— Je ne tiens pas au whisky. Je préfère le bourbon...

— Qui brûle l'estomac. Je parle en tant que médecin. Essayez donc celui-là. Une ou deux gorgées et vous jurerez ensuite que la boisson du Kentucky est mortelle. Essayez donc.

Halliday regarda la bouteille, avec quelque méfiance. Je dis à Mary : « Et vous. Juste un peu ? Ça réchauffe sérieusement. »

Elle ouvrit les yeux, me regarda toujours avec cette même expression absente et dit : « Non, merci. Je bois très peu. » Et elle referma les yeux.

Mon esprit tournait déjà : que se passait-il ? Halliday ne voulait pas toucher à cette bouteille, Mary n'en voulait pas non plus, mais Halliday semblait souhaiter que je me serve. Etaient-ils restés sur leurs sièges respectifs pendant mon absence ou, pareils à d'actives abeilles, avaient-ils modifié le Black Label avec des ingrédients qui ne provenaient pas nécessairement d'Ecosse ? Halliday était-il venu ici uniquement pour m'en éloigner ? Pourquoi, avec sa couverture et son

oreiller, n'était-il pas allé directement dans le petit salon au lieu de traîner sans raison là où je me trouvais, alors qu'il savait pertinemment à quel point la température y était plus basse qu'ailleurs ? C'était, bien sûr, parce qu'avant que Mary Stuart m'eût indiqué sa présence, elle m'avait, par derrière les vitres, aperçu et signalé à Halliday qu'un problème se posait et qu'il ne pouvait être résolu que si l'on réussissait à m'éloigner un moment. Le malaise de Sandy s'était présenté comme une utile coïncidence... si, pensai-je soudain, c'était une coïncidence ? Halliday était peut-être celui que je cherchais ou bien il était en cheville avec ce dernier, celui qui s'y connaissait si bien en poisons. L'introduction de quelque léger émétique dans la boisson de Sandy n'avait apporté qu'une excellente opportunité. Tout s'emboîtait très bien.

Je vis qu'Halliday se levait pour partir, mais il venait dans ma direction, une de ses mains tenait la bouteille, l'autre un verre. Je notai machinalement que la bouteille n'était qu'au tiers pleine. Il s'arrêta, titubant légèrement, remplit le verre et me l'offrit en souriant : « Après vous, docteur. »

Je lui rendis son sourire : « Bravo pour l'expérience, et merci. Je l'ai déjà goûté. Je ne l'aime guère. Mais vous, allez-y. »

Mary Stuart ouvrit les yeux : « Est-ce que vous obligez toujours les gens à boire contre leur volonté ? C'est drôle pour un docteur... de pousser à boire quand on ne veut pas. »

Je faillis lui dire de se taire mais, me retenant, je lui souris. Quand je regardai de nouveau Halliday, il vidait le verre.

— Pas mal, fit-il appréciateur. Pas mal malgré un goût bizarre...

— On vous arrêterait en Ecosse pour de telles paroles, dis-je.

Je me sentais stupide, comme un détective qui voit ses conclusions remises à zéro. J'avais presque envie de m'excuser auprès d'eux.

— En fait, vous avez raison, docteur, on peut même aimer ça. » Il se resservit, avala encore plusieurs gorgées et termina : « Avec ça dans le corps, je n'entendrai même pas Lonnie faire sa ronde... Bonsoir. »

Il fila hors du salon après avoir remis la bouteille à sa place.

Je regardai longtemps la porte après son départ : je ne comprenais toujours pas pourquoi il était venu, ni quelle pensée l'avait obligé à nous quitter si précipitamment tout à coup. Je regardai Mary et me sentis encore plus coupable : bien entendu, les meurtrières peuvent

avoir toutes les apparences, mais si elles ressemblaient à Mary, jamais plus je ne ferais confiance à mon propre jugement. Je cherchai ce qui pouvait me donner de pareils soupçons : je devais vraiment être très fatigué.

Je sentis que Mary me regardait. Son visage était toujours sans expression. Sans rien dire, elle se leva à moitié, serra la couverture autour d'elle, et se rapprocha tout contre moi. De la façon la plus paternelle, je mis mes bras autour de ses épaules, mais ils n'y restèrent pas longtemps car, délibérément, elle prit un de mes poignets, le passa par-dessus sa tête et se blottit contre ma veste. Puis, trouvant que ce n'était pas assez sans doute, elle mit ses deux bras autour de moi. Juste pour lui prouver que les docteurs sont des êtres surhumains, je lui souris. Mais elle ne bougea pas. Ainsi, j'étais aussi libre que si elle m'eût passé les menottes. C'était probablement ce qu'elle voulait. Certes, elle ne pouvait me faire aucun mal mais il était également certain qu'elle était bien déterminée à ne pas me laisser m'éloigner d'elle. C'était évidemment le meilleur moyen de s'en assurer. Et puis, comment quelqu'un d'aussi réservé et d'aussi pudique qu'elle pouvait se conduire ainsi ? Et pourquoi ?

Je restai donc là, me sentant parfaitement stupide et réfléchissant. Peu à peu, je me sentis comme hypnotisé par le balancement régulier du whisky dans la bouteille posée sur son support, et qui oscillait au gré du tangage du « Morning Rose ». Une chose amenant l'autre, je dis :

— Mary ?

— Oui, fit-elle, et à ma grande surprise je constatai que ses yeux étaient pleins de larmes. Que se passait-il ? Soudain, mon esprit était si embrumé que je n'avais pas le courage de la questionner.

— Je ne voudrais pas vous déranger, mais j'aimerais boire un peu.

— Du whisky ?

Oh ! juste un peu.

— Non. Et elle resserra l'étreinte de ses bras.

— Non ?

— J'ai horreur de l'odeur du whisky.

Quelle chance, marmottai-je tout bas, que je ne sois pas marié avec vous.

— Quoi ?

— Rien, Mary.

Cinq minutes passèrent et je sentis que mon esprit s'était fermé pour la nuit. Je repris cependant la brochure de l'Olympus, relus quelques paragraphes à propos de l'existence d'un unique manuscrit du scénario précieusement déposé dans un coffre d'une banque londonienne et de nouveau abandonnai. Mary Stuart respirait paisiblement et semblait endormie. Je me penchai un peu et soufflai doucement sur sa paupière gauche, seule partie de son visage que je pus voir. Elle ne frissonna pas. Mary dormait. J'essayai de trouver une position plus confortable et, automatiquement, les bras de Mary se resserrèrent autour de moi. Nettement, elle avait donné des ordres à son inconscient avant de s'abandonner au sommeil. Je me résignai donc à rester où j'étais c'est-à-dire dans cette sorte de prison soyeuse, et vaguement, je me demandai si cette situation était maintenue pour m'empêcher d'agir ou pour gêner quelqu'un d'autre dans une action prévue d'avance. J'étais trop las pour m'en soucier vraiment. Alors, après avoir décidé que je veillerais jusqu'au matin, au bout de deux minutes, je dormais à mon tour.

Mary Stuart n'était pas bâtie comme un fort des halles, mais n'était pas non plus faite de duvet. Je m'en aperçus lorsque je me réveillai le bras gauche complètement endormi et que je dus utiliser mon bras droit pour le soulever et regarder l'heure. Il était 4 heures 15.

Il me fallut bien deux secondes pour me demander pourquoi j'avais lu l'heure grâce aux aiguilles lumineuses de ma montre. Parce qu'il faisait noir. C'était la nuit, bien sûr, mais pourquoi le salon était-il obscur ? Quand je m'étais endormi toutes les lampes étaient allumées. Qu'est-ce qui m'avait réveillé ? Je n'en savais rien mais j'avais l'impression que c'était une raison extérieure à moi. Qu'était-ce ? Un contact physique. Ce ne pouvait être autre chose et quelle que soit la chose qui l'avait provoqué, ce contact, cette chose était encore là. C'était quelqu'un qui n'avait pas encore eu le temps de s'enfuir. Mes cheveux hérissés me confirmaient une présence inconnue dans le salon.

Gentiment, je me dégageai de Mary qui, automatiquement encore, me serra de plus près, mais je n'étais pas disposé à me laisser retenir par son attitude, consciente ou pas. Je me libérai, l'allongeai doucement sur le canapé, me levai et allai vers le milieu de la pièce.

Je restai immobile, les mains accrochées à la table pour ne pas tomber et j'écoutai intensément. J'aurais pu m'en dispenser. Certes, le

temps s'était amélioré, mais pas au point qu'on puisse entendre quelqu'un respirer dans le bruit du vent, des vagues, des craquements métalliques et les grognements de tous les boulons du « Morning Rose ».

Les boutons électriques les plus proches étaient à tribord. Je fis un pas dans cette direction et m'arrêtai. La personne inconnue savait-elle que j'étais debout ? Ses yeux étaient-ils mieux accoutumés à l'obscurité que les miens qui venaient de s'ouvrir ? Pouvait-elle discerner ma silhouette ? Devinerait-elle que mon premier mouvement serait vers ces boutons et me barrerait-elle le chemin ? Possédait-elle une arme et quelle arme ? J'étais parfaitement conscient de n'avoir que mes deux mains : la gauche étant encore engourdie et pleine de fourmis. Je stoppai, incertain.

J'entendis un bruit précis, celui d'une poignée de porte, et une bouffée d'air glacé me frappa : la présence s'en allait.

En quatre pas, je fus à la porte, l'ouvris, passai sur le pont et, instinctivement, levai le bras droit pour me protéger tandis qu'une lueur aveuglante me frappait brutalement entre les yeux. Immédiatement, je regrettai de ne pas avoir utilisé mon bras gauche car il m'aurait mieux garanti contre quelque chose de lourd, de dur, qui me heurta affreusement le côté gauche du cou. Je m'accrochai au chambranle mais je n'avais plus de force dans les mains. Il me semblait que mes jambes aussi ne me portaient plus. Lorsque cette paralysie momentanée disparut, je parvins à m'agripper à la porte et à me remettre debout : j'étais seul sur le pont. Je n'avais pas la moindre idée du côté où s'était enfui mon assaillant – cela n'avait d'ailleurs qu'un intérêt tout à fait académique – car mes jambes étaient en coton. Elles supportaient à peine le poids de mon corps : la seule idée de courir, de grimper une échelle ou de galoper le long d'une coursive était pure folie.

Avec l'aide de n'importe quel support, je retournai dans le salon, allumai les lumières et refermai la porte. Mary Stuart était appuyée sur un coude et se frottait les yeux comme si elle sortait d'un sommeil profond. Je m'approchai de la table du Captain Imrie et m'assis sur sa chaise. Je soulevai la bouteille de Black Label. Elle était à moitié pleine. Pendant un moment qui me parut long, mais qui n'excéda sans doute pas quelques secondes, je la regardai sans la voir. Puis, je cherchai le verre. Il n'était nulle part. Il avait pu rouler dans plusieurs directions. J'en attrapai un autre, le remplis tant bien que mal. Je pensai que si j'avais reçu un pareil coup sur la tête, celle-ci serait tombée.

— Attention, vous allez sentir cet affreux alcool, dis-je à Mary. » Je l'aidai à s'asseoir et, pour changer un peu, je mis mes bras autour d'elle. « Là, vous êtes bien ? »

— Qu'était-ce ? Qu'est-il arrivé ? » Sa voix était basse et tremblante.

— Le vent a ouvert la porte. Il a fallu que je la ferme, c'est tout.

— Mais les lumières se sont éteintes ?

— Je les avais éteintes quand vous vous êtes endormie.

Elle dégagea un de ses bras de la couverture et, doucement, toucha mon cou.

— Vous aurez bientôt un énorme bleu, murmura-t-elle. Et ça saigne. » J'attrapai mon mouchoir et constatai qu'elle avait raison : je mis mon mouchoir entre mon cou et mon col, et l'y laissai. Elle continua tout bas : « Comment avez-vous fait ça ? »

— Oh ! Bêtement. J'ai glissé dans la neige et me suis heurté au chambranle de la porte. Je reconnais que ça fait mal maintenant.

Elle ne répondit pas, libéra son autre bras, m'attrapa par les revers de ma veste et me regarda dans les yeux avec une tristesse profonde ; puis, elle cacha sa tête sur mon épaule. Elle pleurait sur mon col. Quelle drôle d'attitude pour une ennemie – que sa fonction soit de me surveiller et de m'immobiliser devenait une évidence pour moi –, mais elle était bien l'ennemie la plus inattendue que j'eusse jamais rencontrée. Et la plus charmante. Marlowe, me dis-je, cette jeune femme est désespérée et tu es un être humain ! Je comptai jusqu'à cinq et je caressai ses cheveux de paille. Où avais-je lu que c'était le geste indiqué devant la désolation ? C'était idiot probablement car Mary se redressa d'un bond et de son poing bien fermé me frappa sur l'épaule. Je fus une fois de plus à même de juger qu'elle n'était pas faite de duvet.

— Non, pas ça ! cria-t-elle. « Pas » ça !

— Bon, bon, fis-je, je ne le ferai plus.

— Non ! Non ! « Je » vous en prie ! Oh ! excusez-moi... je ne sais pas.

Elle s'arrêta et me regarda avec ses yeux pleins de larmes.

Son visage était vraiment désespéré et je me sentis honteux car je n'aime pas voir rabaissé ainsi quelqu'un de fier. Mais, aussi brusquement, elle mit ses bras autour de mon cou et me serra si fort que je crus être asphyxié. Elle garda le silence, ses épaules frissonnaient.

Bigrement bien joué, pensai-je, bigrement bien. J'oubliais en faveur de qui était la comédie. Puis, je m'en voulus de mon cynisme. Au fond, j'étais convaincu que tout cela était parfaitement sincère. D'ailleurs qu'avait-elle à gagner en faisant semblant d'abandonner sa position défensive devant moi ?

Alors, pour qui ces larmes ? Pas pour moi toujours. Elle me connaissait à peine, je la connaissais à peine, je n'étais qu'une épaule sur qui pleurer, et même ce n'était qu'une épaule de docteur. Les gens se font de curieuses idées sur les docteurs et peut-être croient-ils que leur épaule est plus solide que d'autres. Ou plus absorbante. Elles n'étaient pas non plus pour elle, ces larmes. J'en étais également certain car l'éducation qu'elle disait avoir reçue oblige à posséder à un degré inhabituel une assurance et une maîtrise de soi telles qu'automatiquement est exclue toute indulgence pour soi-même. Donc, pour qui ces larmes ?

Je ne pouvais quitter des yeux la bouteille de scotch de la table du Captain . Quand Halliday, sur mon insistance – je m'en souvenais avec inquiétude – avait bu son premier verre, la bouteille ne contenait qu'un tiers de liquide, et maintenant, elle était à moitié pleine. L'homme silencieux et brutal qui avait éteint les lumières et traversé le salon avait-il changé les bouteilles et, pour faire bonne mesure, avait-il enlevé le verre utilisé par Halliday ?

Mary Stuart dit quelque chose, sa voix était étouffée et indistincte. Je ne compris rien. Bon Dieu, avec ses larmes salées et mon sang salé aussi, cette nuit allait me coûter une chemise : « Quoi ? »

Elle leva la tête et, sans que je puisse voir son visage, elle répondit : « Je suis navrée. Excusez-moi. Me pardonnez-vous ? »

Je lui tapotai l'épaule dans un geste machinal car mes pensées et mes yeux ne quittaient pas cette damnée bouteille. Elle continua : « Allez-vous dormir encore ? » Jouait-elle l'inconsciente ? Ou bien n'était-elle pas inconsciente du tout ?

— Non, Mary, je ne dormirai plus.

Quelle que soit ma résolution, la douleur que je ressentais dans le

cou m'assurait que je resterais bien éveillé.

— Alors, ça va.

Je ne lui demandai pas ce que voulait dire cette conclusion. Physiquement, nous ne pouvions pas être plus proches mais, moralement, mes pensées étaient si loin d'elle. Elles étaient avec Halliday, celui que j'avais soupçonné de vouloir me tuer, celui que, pratiquement, j'avais forcé à boire, celui qui avait bu ce qui m'était destiné.

Je savais que je le reverrais plus. Vivant du moins.

6.

Le jour, sous ces hautes latitudes et à cette époque de l'année, ne se lève pas avant dix heures et demie. Et c'est alors qu'eut lieu l'immersion des trois corps. J'espère que leurs âmes nous pardonneront la rapidité de la cérémonie car le blizzard était affreux, le vent pareil à des lames de rasoir nous transperçait jusqu'à la moelle. Le Captain Imrie, une grosse Bible entre ses mains gantées, lut rapidement l'office. Il aurait pu lire n'importe quoi car la tornade arrachait les mots inaudibles de sa bouche et les emportait vers les vagues grisâtres et sinistres. Trois fois, un long paquet enveloppé de toile glissa doucement sous l'unique drapeau du « Morning Rose » ; trois fois, le paquet disparut sous la surface de la mer : nous vîmes les éclaboussures de l'eau mais nous ne les entendîmes pas car nos oreilles étaient assourdies par le triste requiem que chantaient les lamentations du vent dans les agrès gelés.

À terre, on met du temps à s'éloigner d'une tombe, mais ici, il n'y avait pas de tombe et le froid était tel que nous ne pensions qu'à nous réfugier à l'abri. Le Captain Imrie avait affirmé que c'était la coutume chez les marins de boire à la santé – si l'on ose dire – des morts. C'était probablement une coutume qu'Imrie avait inventée, et de plus, nos morts n'étaient pas des marins. Cependant, cela fit désertier rapidement le pont.

Je restai à ma place. Je n'avais pas envie de me joindre aux autres. Je trouvais la proposition du Captain Imrie un peu déplacée – comment pouvait-il souhaiter bon voyage à ceux qui nous quittaient ? – et puis, pour cette réunion, je me sentais fatigué et j'espérais qu'en m'exposant ainsi à la tempête arctique, cela me secouerait. Je m'agrippai solidement aux rambardes qui bordaient le pont, me dirigeai vers les énormes colis que nous transportions, me mis à l'abri dérisoire qu'ils formaient et attendis de me réveiller un peu.

Halliday était mort. Je n'avais pas retrouvé son corps. Je l'avais pourtant cherché partout où il aurait pu se trouver, et même aux endroits où il était impossible qu'il se trouvât, sur le « Morning Rose » : il avait disparu sans laisser de trace. J'en étais certain : il gisait au fond de la mer de Barents. Comment y était-il parvenu ? Je l'ignorais et ce n'était pas important ; quelqu'un avait pu l'aider à franchir la rambarde mais peut-être n'avait-il eu besoin de personne. Il

avait quitté rapidement le salon parce que le poison mélangé au scotch avait agi aussi vite qu'il était dangereux. Halliday avait ressenti un urgent besoin de vomir et il était allé se pencher par-dessus bord : un faux pas sur la neige ou la glace, un des coups de roulis du chalutier et dans son état de malaise, il avait été bien incapable de se retenir à quoi que ce soit. La seule consolation, si consolation il y avait, c'était que, probablement, le poison avait fait son effet avant que les poumons du malheureux se fussent remplis d'eau. Je ne souscris pas à la croyance populaire qui prétend que la mort par noyade est moins pénible qu'une autre, pour la bonne raison que cette théorie manque, par sa nature même, d'une documentation positive.

J'étais à peu près convaincu que personne n'avait remarqué l'absence de Halliday, à part moi et celui qui l'avait tué, et encore ce dernier pouvait ne pas savoir qu'il avait fait une brève apparition dans le salon. Il n'était pas venu au petit déjeuner, mais cela n'était pas extraordinaire. Son compagnon de cabine, Sandy, était encore si mal fichu que la présence ou l'absence de Halliday devait lui être totalement indifférente : et comme Halliday avait toujours été un solitaire, qui se serait inquiété de lui ? J'espérais que cela durerait longtemps : bien que le papier remis au Captain ne comportât aucune clause au cas de disparition d'un des passagers, Imrie aurait été bien capable de sauter sur l'occasion pour abandonner le voyage et faire demi-tour à toute vitesse vers Hammerfest.

La pochette d'allumettes que j'avais laissée contre ma porte n'était plus à sa place quand j'étais retourné dans ma cabine. Les pièces posées dans les poches à élastique avaient glissé aussi, preuve que mes valises avaient été ouvertes et fouillées. Etant donné mon état d'esprit, cela ne me surprit pas, ce qui en soi était déjà assez surprenant, car si quelqu'un savait que le bon docteur s'était renseigné sur les effets de l'« aconitine », et, par conséquent, possédait une opinion assez nette sur l'impossibilité d'empoisonnements accidentels, je ne voyais pas quelle raison il avait de visiter mes bagages. Plus que jamais, je devais donc faire tout surveiller.

J'entendis un bruit derrière moi. Ma réaction instinctive fut d'avancer de quelques pas pour protéger éventuellement mon occiput ou mes épaules, et de faire demi-tour, mais par un raisonnement simultané, je pensai que personne ne se risquerait à m'atteindre sur le pont supérieur, en plein jour, sous l'œil curieux des hommes de la passerelle. Aussi, je me retournai paisiblement et vis Charles Conrad se mettre lui aussi à l'abri des ballots.

— Qu'y a-t-il ? fis-je. La promenade matinale à tout prix ?

— Non. Simple curiosité », dit-il en souriant. Il tapa sur la toile qui recouvrait un énorme colis. Celui-ci avait bien trois mètres de haut. Il était à peu près cylindrique – la base étant plate –, et était solidement maintenu par une douzaine de câbles d'acier. « Vous savez ce que c'est ? »

— Des huttes préfabriquées pour l'Arctique. C'est au moins ce qu'on disait à Wick. Il y en a six qui s'emboîtent les unes dans les autres pour être plus facilement transportables.

— Pourquoi pas ! Kapok, amiante et aluminium. » Il montra une autre masse attachée un peu plus loin. Celle-là était ovale dans la longueur et n'avait guère que deux mètres de haut. « Et ça ? »

— Vais-je encore me tromper ?

— Si vous croyez ce qu'on vous a dit à Wick, oui. Nous ne transportons pas de huttes parce que nous n'en avons pas besoin. Nous allons vers un endroit nommé Sor-Hamna – le port du Sud – où il y a déjà des cabanes, et d'excellentes. Un gars appelé Lerner est venu là il y a soixante-dix ans pour prospecter du charbon – qu'il a trouvé d'ailleurs : il était un peu cinglé et il a peint les rochers aux couleurs allemandes pour bien indiquer qu'ils étaient à lui. Il a construit des cabanes – il a même construit une route qui, du plateau descend vers la mer, à la Kvalross Bukta ou baie des Morses. Ensuite, une pêcherie allemande s'est installée là et elle aussi a construit des cabanes. De plus, une expédition scientifique norvégienne y est restée neuf mois durant la dernière année géophysique internationale – et, elle aussi a construit des cabanes. S'il manque quelque chose dans ce port du Sud, ce n'est pas le logement.

— Vous êtes rudement bien informé.

— Je n'oublie pas ce que je viens de lire il y a une demi-heure. Goin m'a passé sa brochure sur le grand film que nous allons tourner. Ne l'avez-vous pas vue ?

— Il me l'a donnée... elle m'a endormi.

— Ça ne m'étonne pas. » Il tapota la bâche derrière nous. « Ceci est la partie supérieure d'une maquette de sous-marin – juste l'extérieur. Elle est vide. Une maquette, mais pas en carton, en acier et qui pèse vingt tonnes au moins, y compris quatre tonnes de solide ballast. Le truc, là devant nous, c'est la tour conique qui doit être fixée dessus quand ce sera dans l'eau. »

— Ah ! Et les soi-disant tracteurs, les réserves de « mazout » qui sont sur le pont arrière, ce sont des tanks et des canons antiaériens ?

— Non, camions et carburant comme il a été dit. » Il stoppa. « Savez-vous qu'il n'y a qu'une seule copie du scénario et qu'elle est enfermée dans un coffre de la Banque d'Angleterre ? »

— On m'a raconté ça.

— Ils n'ont même pas une continuité pour les scènes qui doivent être tournées dans l'île. Juste une série de sketches qui, mis l'un à côté de l'autre, ne veulent rien dire. Il doit bien y avoir un fil conducteur quelque part, mais il n'est pas ici.

— Il y a peut-être de bonnes raisons pour garder le secret » dis-je en constatant que mes pieds se transformaient en blocs de glace. « Certains directeurs n'encouragent-ils pas le metteur en scène à suivre son inspiration ? »

— Pas Neal Divine. Il n'a jamais tourné une scène qui ne soit minutée à l'avance. » On ne voyait pas grand-chose du front de Conrad car le vent rejetait constamment ses cheveux sur sa figure, mais ce qui en apparaissait était nettement froncé. « Pour Divine, si vous devez porter un chapeau melon et danser un French Cancan dans la scène 289, c'est là que vous porterez le melon et que vous danserez. Quant à Otto, il ne s'engage jamais tant que tout n'est pas calculé jusqu'au dernier sou. Surtout jusqu'au dernier sou. »

— Il a la réputation d'être prudent.

Prudent ? Conrad frissonna. Toute cette affaire ne vous paraît-elle pas folle ?

— Pour moi, fis-je tranquillement, toute l'industrie du cinéma me paraît folle, mais comme c'est la première fois que je l'observe de près, je ne peux pas juger si elle dépasse les bornes habituelles. Qu'en pensent vos camarades ?

— Eux ? reprit Conrad boudeusement. Judith Haynes est toujours bouclée avec ses deux cabots. Mary Stuart écrit des lettres dans sa cabine, du moins c'est ce qu'elle affirme, mais ce doit être son testament. Et si Gunther Hellman et Jon Heyter ont une opinion, ils la gardent pour eux. D'ailleurs, ils sont tous les deux assez curieux.

Même pour des acteurs ?

— Bravo ! » Il sourit. « Cette immersion a fait ressortir le

misanthrope en moi. Voyez-vous, ces deux-là sont si peu au courant des choses de cinéma, surtout du cinéma anglais. C'est peut-être normal après tout. Heyter a fait sa carrière en Californie et Hellman en Allemagne. Non, ils ne sont pas spécialement bizarres, cependant, nous n'avons aucun point commun. »

— Mais vous les connaissez ?

— Pas du tout, et ça n'a rien d'étonnant. J'aime jouer, mais le monde du cinéma m'ennuie à périr et je ne sors guère. Cela me met en cause, moi aussi. Mais Otto tient à eux. Il en dit beaucoup de bien, et ça me suffit. Ils tireront sans doute la couverture à eux au moment du tournage. (Il frissonna encore.) Bon, la curiosité de Conrad n'est pas satisfaite, mais Conrad en a assez. En tant que docteur, ne m'ordonneriez-vous pas un peu de ce scotch que le vieil Imrie devait nous dispenser ?

Nous retrouvâmes le Captain Imrie distribuant si libéralement le scotch que ce dernier ne provenait certainement pas de la réserve d'Otto, car Otto, drapé dans une couverture voyante et le teint encore un peu pâle, était assis dans son fauteuil habituel et ne manifestait aucune mauvaise humeur devant cette générosité. Je fus surpris d'apercevoir Judith Haynes près de son mari. Je fus également surpris de voir Mary Darling : son sens du devoir devait être plus grand que son aversion pour l'alcool, et je fus encore plus surpris qu'elle eût oublié son sens des convenances au point de tenir le jeune Stuart par le bras comme s'il était sa propriété personnelle. Je constatai, sans surprise cette fois, que Mary Stuart n'était pas là. Ni Heissman, ni Sandy. Les deux acteurs dont avait parlé Conrad étaient dans un coin et, pour la première fois, je les examinai avec un réel intérêt. Ils avaient vraiment l'air d'acteurs, et même, ils avaient surtout l'air de ce que je m'imaginais être des acteurs. Heyter était grand, blond, beau, jeune et, vingt ans plus tôt, j'aurais employé le mot « correct » à son propos. Son visage était mobile, expressif, animé. Hellman, lui, avait au moins quinze ans de plus. Il était épais, avait de larges épaules, des cheveux noirs à peine touchés de gris, un sourire engageant. Je savais qu'il devait jouer le traître dans le film, et malgré son aspect, le rôle ne semblait guère lui convenir.

Je m'aperçus que le silence presque total qui régnait dans le salon était dû au fait que nous avions interrompu un discours du Captain Imrie qui avait profité de notre arrivée pour offrir une nouvelle tournée. Je refusai de boire et il reprit son laïus :

— Et ainsi... Ainsi, ils sont partis, tristement, tragiquement ces trois

fil de la Grande-Bretagne – je fus presque heureux qu’Antonio ne fût plus là – mais pour nous tous sonnera l’heure un jour, et, pour le grand repos, où peuvent-ils être mieux que dans les nobles eaux de l’île des Ours où dorment déjà dix mille de nos compatriotes ?

Sans aucune charité, je me demandai quelle heure avait sonné lorsque le Captain Imrie s’était octroyé son premier remontant ; puis, je me souvins que, puisqu’il était debout depuis quatre heures du matin, il devait considérer la journée comme bigrement avancée. Ma supposition devait être bonne car il versa derechef un large ration dans son verre sans pour autant interrompre le flot de son monologue. Son public – je le notai avec regret – avait vraiment cet air qui indique clairement que l’on voudrait bien être ailleurs.

... « Et cette île, qu’est-elle pour vous ? Rien sans doute. Pourquoi en serait-il autrement ? Un nom simplement. Tout comme l’île de Wight ou en Amérique, Coney Island. Juste un nom. Mais pour des gens comme Mr. Stokes et moi, c’est un peu plus. C’est une sorte de tournant, un point crucial qui sépare en deux nos vies, ce qu’on nomme en géographie et en géologie la ligne de partage des eaux. Quand nous avons connu ce nom, nous avons su qu’aucun autre n’avait eu autant de valeur pour nous, et que jamais un autre ne le remplacerait. Et nous avons compris aussi que rien, jamais, ne serait plus pareil. L’île des Ours est un endroit où les jeunes deviennent adultes en une seule nuit, un endroit où les adultes comme moi deviennent vieux. »

Brusquement, ce n’était plus le même Captain Imrie qui parlait. Et ceux qui avaient souvent regardé du côté de la porte écoutaient maintenant cette voix qui se souvenait, cette nostalgie sans amertume qui remontait du passé.

... « Nous l’appelions La Porte, poursuivit-il. La porte vers la mer de Barents, et l’océan Arctique, et ces coins de Russie où nous emmenions les convois durant les longues années de la guerre. Si l’on passait la Porte et si on en revenait, on avait de la chance. Si on y parvenait une dizaine de fois, on utilisait certainement tout le capital de chance de son existence. Combien de fois l’avons-nous passée, Mr. Stokes ? »

— Vingt-deux fois. » Là, Mr. Stokes n’avait pas eu à réfléchir.

— Vingt-deux fois. Je ne dis pas ça parce que j’y étais mais parce que ceux qui étaient dans ces convois vers Mourmansk ont plus souffert que ceux qui faisaient la guerre et que ceux qui feront jamais la guerre, car c’est ici, dans ces eaux, que l’ennemi nous attendait, jour et nuit, et c’est ici que l’ennemi frappait. Les beaux navires et les

beaux garçons, nos fils et les enfants allemands, combien y en a-t-il qui gisent dans ces eaux ? Plus que partout au monde, mais l'eau nettoie tout et le sang est lavé. Trente ans ont passé et je ne peux entendre le nom de l'île des Ours sans que mon sang se glace. » Il frissonna, puis il sourit doucement : « Les vieux parlent toujours trop... mais ce que je voulais dire, c'est que vos camarades sont en bonne compagnie. » Il leva son verre : « Souhaitons-leur bon voyage ! »

Bon voyage. Mais serait-ce le dernier adieu que nous lancerions ? Nous en aurions peut-être d'autres à prononcer. Je le sentais si fort en moi, et j'étais certain que le Captain Imrie le pensait aussi. Je savais que c'était une sorte de seconde vue, une prémonition, qui l'avait poussé à parler, qui était responsable de ses réminiscences peu de circonstance – ou qui semblaient ne pas l'être. Je me demandais si le Captain Imrie était le moins du monde conscient de ce transfert de pensée, de cette substitution d'événements affreux, s'il se rendait compte que tous ces faits, anciens et actuels, n'étaient pas exclusivement réservés à la guerre, pas plus que la mort violente qui ne s'encombre d'aucune restriction de temps ou d'espace, et que les eaux livides et nues de la mer de Barents sont, pour eux, des lieux de prédilection.

Je cherchais combien, parmi ceux qui étaient présents, ressentaient cette peur atavique, cette frayeur sans nom que l'on éprouve si souvent dans les coins les plus perdus de la terre, cette terreur qui atteignait déjà au plus profond les hommes primitifs ignorant encore le feu, nos plus lointains ancêtres qui, épouvantés, s'enfonçaient plus avant dans leurs caves obscures tandis que les forces de l'ombre et du diable erraient dans la nuit : une peur qui, ici et maintenant, n'était que trop précisée, trop justifiée par les trois morts soudaines, inexplicables, que nous avions découvertes la nuit précédente.

Il est difficile de savoir, songeai-je, qui est affecté par ces réflexes profonds, car l'être humain ignore souvent lui-même, et n'aime ni montrer, ni discuter, cette puérile superstition irrationnelle. Le Captain Imrie et Mr. Stokes, eux, savaient à quoi s'en tenir. Ils s'étaient retirés dans un coin et, sans parler, lorgnaient, sans les voir, je l'aurais juré, les verres qu'ils avaient en main. Or, comme tous deux s'asseyaient rarement ensemble sans épiloguer indéfiniment sur des sujets de la plus haute importance, leur silence, déjà, était significatif. Neal Divine, les joues plus creuses que jamais, mais apparemment remis de son indisposition de la soirée précédente, était assis, seul, et faisait tourbillonner le liquide dans son verre. Toujours préoccupé de lui-même, nerveux, spéculait-il sur le mal de mer, sur le fait qu'il allait

bientôt avoir à exercer ses fonctions de metteur en scène et, par conséquent, s'exposer aux coups de boutoir de Gerran ou subissait-il l'angoisse de l'inconnu qui rôdait autour de nous ? C'était impossible à discerner.

Goin et Gerran, installés au bout de la table, étaient aussi silencieux. Je réfléchis : quelles étaient exactement les relations de ces deux hommes ? Ils semblaient en termes assez cordiaux, mais ne se rencontraient vraiment – je l'avais observé – que lorsqu'il s'agissait de régler des questions purement professionnelles. C'était peut-être que, personnellement, ils avaient peu en commun, mais comme Goin venait tout juste d'être nommé vice-président et apparemment dauphin des Productions Olympus, cela indiquait à quel point Gerran comptait sur lui.

Maintenant, ils étaient ensemble et ne se parlaient pas ; j'en conclus qu'ils approfondissaient le même sujet qui préoccupait le Captain Imrie et moi-même.

Les Trois Apôtres ne parlaient pas non plus, mais, ceux-là, ce n'était pas étonnant. Privés de leurs instruments, de leurs magazines spécialisés et de leurs bandes dessinées primaires, qu'ils avaient dû juger contre-indiquées à l'heure actuelle, ils étaient, du même coup, privés de paroles. Stry-ker, encore soucieux de sa femme, causait tout bas avec le Comte tandis que le Duc regardait comme d'habitude en chien de faïence son compagnon de cabine, Eddie, mais comme ils ne pouvaient pas se voir, cela n'avait aucune signification. Tout d'un coup, je découvris que Lonnie Gilbert était à côté de moi et je me posai une question : jusqu'à quel point – si toutefois il y en avait un – les sous-entendus du Captain Imrie avaient-ils atteint son cerveau embrumé ? Lonnie serrait fort son verre de whisky. Contenu et contenant étaient de bonne mesure et contrastaient avec les modestes rasades qu'il s'était octroyées durant la nuit. J'en déduisis que, dans le tréfonds de son esprit, il restait quelques vestiges de conscience ne lui permettant qu'un peu d'alcool lorsque celui-ci n'était pas honnêtement obtenu.

— « L'envie, la haine, la douleur et cette inquiétude qui saisit les hommes ne devront plus les torturer à nouveau », cita-t-il. Il leva son verre, fit sensiblement diminuer le niveau du liquide et claqua des lèvres : « Contre la contagion... »

— Lonnie, fis-je, quand avez-vous commencé ce matin ?

— Commencé ? Mon cher ami, je ne m'arrête jamais. Une nuit d'insomnie... » Et il déclama de nouveau : « Contre la contagion et

l'emprise affreuse du monde, ils sont efficaces et ne peuvent jamais endeuiller le cœur d'or bruni, la tête devenue blanche... »

Conscient d'avoir perdu son public, Lonnie s'arrêta et son regard suivit le mien. Mary Darling et Stuart, les convenances le permettant, s'en allaient. Mary hésita devant Judith Haynes ; puis, elle sourit et dit : « Bonsoir, Miss Haynes. J'espère que vous vous sentez mieux ? »

Judith sourit – oh ! à peine – puis détourna la tête : faux sourire conçu pour être reçu comme tel et suivi d'un dédain total. Je vis le rouge monter aux joues de Mary Darling et je crus qu'elle allait parler, mais Stuart la prit par le bras et l'entraîna gentiment vers la porte.

— Tiens, tiens, murmurai-je, qu'est-ce que ça veut dire ? Miss Haynes est nettement offensée, mais comment notre petite Mary a-t-elle pu la blesser ?

— Mon vieux, c'est facile. Notre Judith fait partie de ces infortunées qui ne supportent pas qu'une autre femme soit plus jeune, plus jolie et plus intelligente qu'elles. Notre petite Mary l'insulte sur tous les plans.

— Je croyais que notre vedette était surtout une belle garce...

— Et elle l'est. » Lonnie regarda son verre vide avec quelque étonnement. « Mais elle n'en fait pas une carrière, sauf involontairement. Pour ceux qui ne sont ni une menace ni une rivalité, les petits enfants et les animaux, elle est capable de gestes généreux, et même d'affection. À part ça, c'est une pauvre créature, incapable d'aimer ou d'inspirer de l'amour, perverse mais pitoyable. Elle s'est regardée une fois et ça ne lui a pas plu, alors elle s'est réfugiée dans une misanthropie fantaisiste. » Et Lonnie, sans vergogne, fit un pas en biais dans la direction de la bouteille qu'on ne lui offrait pas, remplit son verre avec une rapidité et une adresse dues à une longue pratique, puis, il revint heureux et ravi à son sujet.

... « Malade. Elle est malade et c'est le malade qui requiert nos soins et notre sympathie. » Lonnie pontifiait parfois. « Elle fait partie de ces infortunés qui aiment souffrir, être contrariés, et si l'affront n'est pas assez réel, ce n'en est que mieux, car ils savent l'imaginer au gré de leur désir. Ces malheureux qui n'aiment que s'envelopper dans un manteau de pitié pour eux-mêmes, bien serré autour d'eux comme un vieil et cher ami, c'est le suprême, le plus précieux des luxes dans leur vie. Je vous assure, mon vieux, qu'aucun hypocrite ne se roule dans son bain de boue avec autant de plaisir que... »

— Je suis certain que vous avez raison, Lonnie, et la comparaison est bonne.

Je ne l'écoutais plus. Mon attention avait été attirée par une silhouette que j'avais vu glisser sur le pont, à l'extérieur. C'était Heissman. Et immédiatement, trois questions se posaient à moi. Heissman ne marchait jamais que lentement, posément, pourquoi semblait-il soudain se hâter ? Et s'il était pressé pourquoi passait-il à bâbord sinon pour éviter d'être aperçu puisque sur les larges fenêtres du salon les rideaux étaient tirés ? Et enfin, étant donné son aversion bien connue pour le froid, que faisait-il sur le pont supérieur ? Je tapai sur l'épaule de Lonnie.

— Je reviens dans un instant. J'ai un malade à voir.

Je le quittai sans me presser et m'arrêtai derrière la porte pour vérifier si quelqu'un s'intéressait à mon départ. Et quelqu'un s'y intéressa presque immédiatement. Mais si c'était par curiosité envers mes allées et venues, on ne me le laissa pas voir : Gunther Hellman, c'était lui, me sourit brièvement, avec indifférence, et se hâta vers la coursive des cabines. J'attendis encore quelques secondes, puis je grimpai l'échelle verticale qui menait au pont situé juste derrière la passerelle et le poste de radio.

Je contournai la cheminée et une bouche d'aération et ne trouvai personne. Je m'y attendais car même un ours polaire n'aurait pas traîné sur ce pont exposé à toutes les intempéries, sans une bonne raison. Je m'avançai à l'abri d'un des deux bateaux de sauvetage et jetai un coup d'œil sur le pont arrière.

Tout d'abord, je ne vis rien, rien qui puisse m'intéresser du moins, non pas seulement à cause de la neige qui tombait toujours, mais du fait que les ballots qui encombraient ce pont étaient tous si parfaitement enveloppés de neige qu'il était impossible de deviner ce qu'ils contenaient, et s'ils étaient inertes ou non. Jusqu'à ce que l'un d'eux bougeât.

L'un de ces cocons blancs remua, une forme mince sortit de l'abri procuré par un colis haut et carré. Le visage, tourné dans ma direction, était entièrement caché par deux mains qui maintenaient les côtés d'une parka bien rabattue contre les flocons, mais quelques mèches de couleur paille suffirent pour me rappeler qu'une seule personne à bord avait des cheveux de cette teinte. Presque au même moment, elle fut rejointe par une autre silhouette, et je n'eus pas besoin de distinguer la figure ascétique d'Heissman pour savoir que c'était lui.

Il s'approcha de la jeune femme, lui prit le bras sans qu'elle y fasse la moindre opposition, et lui parla. Je tombai sur les genoux, en partie pour éviter d'être repéré, en partie pour tenter d'entendre ce qu'ils disaient. Certes, je fus caché, mais je n'entendis rien car le vent était dans la direction opposée, et aussi parce qu'ils gardaient leurs deux têtes si proches l'une de l'autre qu'ils semblaient conspirer. Sur les talons, je m'approchai plus près, mais cela ne servit à rien.

Heissman avait maintenant le bras autour des épaules de Mary et cela provoqua une réaction que je n'attendais pas car Mary posa sa tête sur l'épaule de l'homme. Ils parlèrent encore deux minutes, puis ils se dirigèrent vers les cabines. Je ne fis aucun mouvement pour les suivre car cela m'aurait dénoncé et d'ailleurs ils s'étaient probablement dit tout ce qu'ils avaient à se confier.

— Le yoga en mer de Barents, fit une voix derrière moi. Ça alors, c'est du courage.

— Les fanatiques exagèrent partout, répondis-je. » Je me levai maladroitement, mais sans me presser car je savais que je n'avais rien à craindre de Smithy. Bien couvert par un duffle-coat à capuchon, il semblait en bien meilleure forme que durant la nuit. Il me regardait avec une expression assez étonnée et amusée, mais ses yeux n'avaient pas l'air de trouver drôle ce qu'ils voyaient. « Il faut s'obliger à la régularité dans ces domaines », ajoutai-je.

— Bien entendu. » Il avança un peu, regarda le pont et examina les traces de pas laissées par Mary et Heissman : « Vous surveillez les oiseaux ? »

— Les mœurs de la foulque et du héron.

— C'est bien ça. Drôle d'assemblage pour des oiseaux, non ?

— Dans ce monde du cinéma, Smithy, c'est plein d'oiseaux mal assortis.

— Curieuses bestioles. » Il indiqua de la tête la timonerie. « Si nous allions au chaud poursuivre ces études, toubib ? »

Il n'y faisait pas tellement chaud, car Smithy avait laissé la porte ouverte après avoir découvert mon manège. Il sortit une bouteille du placard et c'était assez réjouissant de le voir l'ouvrir.

— J'étais inquiet la nuit dernière, reprit-il. J'ai pensé que vous n'étiez pas de mon avis. Maintenant je me demande...

— Parce que je m'occupe des oiseaux ?

— Entre autres. Et cette histoire d'empoisonnement. J'ai eu le temps de réfléchir. Il était évident que vous ne connaissiez pas celui qui a empoisonné ; sans quoi, après la mort du jeune Italien, vous ne l'auriez pas laissé s'attaquer aux six autres, dont deux sont morts. En fait, vous ne pouviez même pas être certain que tout cela n'était pas accidentel. Toutes les apparences étaient pour ça.

— Merci, dis-je. » Mon opinion de Smithy venait de dégringoler. « Sauf que ce n'étaient pas des apparences. C'était accidentel. »

— C'était la nuit dernière. » Il semblait ne pas m'avoir entendu. « Alors vous ne pouviez pas savoir. Maintenant, c'est différent. Il s'est passé des choses, non ? »

— Quelles choses ?

Mon opinion remontait. Il avait des soupçons, mais pourquoi ? Avait-il dressé une petite liste : qui pouvait être le malin à l'« aconit » – bien qu'il ne sût pas que c'était de l'« aconit ». Où se l'était-il procuré ? Où le conservait-il ? Où avait-il appris à l'utiliser de façon insoupçonnable dans les aliments ? Et puis aussi, pourquoi ce gars agissait-il ? Se fiait-il seulement à moi ?

— Des tas. Par exemple, pourquoi a-t-on choisi le Captain Imrie et Mr. Stokes alors qu'il y a, à cette époque, tant de jeunes commandants de bateau et d'ingénieurs qui sont sans travail ? Parce qu'ils sont vieux, imbibés de whisky et de rhum au point qu'ils ne savent ni l'heure, ni le jour. Ils ne voient rien de ce qui se passe et, de toute façon, n'y attacheraient aucune importance.

Je ne posai pas mon verre et regardai Smithy sans trop d'attention, et pourtant j'étais tout oreilles. En effet, ce qu'il disait ne m'était pas venu à l'esprit.

Il continua : « La nuit dernière, j'ai remarqué que la présence de Mr. Gerran et de sa troupe ici, en ce moment surtout, était tout de même curieuse. Je ne le pense plus. Je crois qu'au contraire, c'est fort bien trouvé et cela demanderait une explication que votre Otto ne nous donnera pas. »

— Ce n'est pas mon Otto.

— Et ça. » Il me montra la brochure des Productions Olympus. « Un tas de bla-bla que Goin a balancé à tout ce qui se trouvait à portée de sa main. »

— Goin ? Un hypocrite ?

— Une planche pourrie, dont les deux mains ne sont jamais d'accord.

— Ce n'est pas mon ami non plus.

— Et ce secret ridicule, une belle blague ! C'est pour donner de l'importance à leur sacré scénario. À un contre mille, c'est un paravent pour cacher quelque chose de bien plus grave. Et je parie encore un contre mille qu'il n'y a pas le moindre scénario dans le coffre d'une banque... parce qu'il n'y a pas de scénario du tout. Et leur continuité pour les scènes à tourner dans l'île des Ours ? Vous l'avez lue ? Ce n'est même pas drôle. Des trucs dans des grottes, des bateaux mystérieux et un sous-marin fantôme, et des falaises et des rochers qui tombent dans la mer, et des gens qui meurent dans les neiges de l'Arctique... un enfant de cinq ans n'y croirait pas.

— Vous avez l'esprit très soupçonneux, Smithy.

— Moi ? Et cette blonde actrice polonaise ?

— Lituanienne. Mary Stuart ? Et alors ?

— Bizarre celle-là aussi. Toujours seule. Mais quand il y a un malade sur la passerelle, ou dans la cabine d'Otto, ou encore chez un jeune gars nommé le Duc, qui est là ? Mais notre ami Mary Stuart.

— C'est une sorte de Samaritaine. Serait-elle si prévenante si elle ne voulait pas attirer l'attention ?

— C'est peut-être le meilleur moyen d'y arriver. Mais si ce n'est pas le cas, pourquoi faire tant de mystère pour rencontrer en pleine tempête Heissman sur le pont arrière ?

Décidément, il valait mieux avoir Smithy avec soi que contre soi. Je dis : « Et si c'était un rendez-vous amoureux ? »

— Avec « Heissman » ?

— Vous n'êtes pas une femme, Smithy.

— « Non. » Il sourit brièvement. « Mais j'en ai rencontrés. Et puis, pourquoi tous ces grands pontes sont-ils si copains avec Otto en public et le critiquent-ils tellement en privé ? Pourquoi le cameraman agit-il comme un directeur ? Pourquoi... »

— Comment savez-vous tout cela ?

— Tiens, vous aussi vous le savez. Parce que le Captain

Imrie m'a montré le papier que vous et les directeurs de l'Olympus avez signé. Le Comte a signé lui aussi. Pourquoi le metteur en scène, ce Divine qu'on dit si bon dans son domaine, est-il si effrayé par Otto, alors que Lonnie qui, non seulement est un ivrogne invétéré, mais vole impunément dans la réserve de Otto, pourquoi ne s'occupe-t-il pas de lui ?

— Dites-moi, Smithy, coupai-je, combien de temps avez-vous consacré au « Morning Rose » ces jours-ci ?

— Je n'en sais rien. À peu près autant sans doute que vous à la médecine.

Je ne dis pas « Touché ». Je laissai Smith me verser une autre rasade de cet alcool dépourvu d'« aconit » et je regardai derrière les vitres les tourbillons de neige. Que de questions, Smithy, que de questions ? Pourquoi Mary avait-elle rencontré clandestinement ce Heissman alors qu'il m'avait paru, la veille, si mal en point ? Pourquoi Otto, victime lui-même d'une tentative d'empoisonnement, avait-il réagi si violemment – et avait-il en même temps été si violemment malade – quand il avait appris qu'Antonio avait succombé ? Le vol de Cecil au garde-manger avait-il été aussi innocent qu'il l'avait affirmé ? Et Sandy ? Qui s'était renseigné sur l'« aconitine », avait disposé des restes dans la cuisine, fouillé ma cabine et mes bagages ? Pourquoi mes bagages ? Et c'était le même homme sans doute qui avait assaisonné la bouteille de scotch, m'avait frappé et était responsable de la mort de Halliday. Et puis était-il seul à agir ? Et si Halliday était mort accidentellement, ce dont j'étais sûr, pourquoi était-il venu au salon où sa visite, j'en étais certain aussi, n'était pas, elle, accidentelle ?

Tout cela était tellement bourré de « si » et de « mais » que je me rattachais au moindre brin de paille au lieu de tracer vigoureusement mon chemin dans cet impénétrable brouillard ? Que penser de la diatribe – car c'en était une – de Lonnie contre Judith Haynes, pour marquer qu'elle détestait le genre humain, spécialement lorsqu'il s'agissait de femmes. Visiblement, Miss Haynes était aussi capable que quiconque d'être jalouse, mais on aurait pensé qu'elle s'estimait bien trop elle-même, et sa richesse, son succès, son talent, pour s'en préoccuper et s'abaisser à détester celles qu'elle rencontrait. Mais alors, pourquoi avait-elle tourné si froidement le dos à Mary Darling ?

Qu'est-ce que cela avait à voir avec ces meurtres ? Je n'en savais rien, mais tout ce qui me paraissait un peu bizarre devait être retenu

et vérifié en fonction des événements. Devais-je soupçonner Hellman et Heyter simplement parce que l'un d'eux m'avait regardé sortir du salon ? C'était Conrad qui avait attiré mon attention sur eux en déclarant qu'il ne les connaissait pas en tant qu'acteurs. Cela ne jetait-il pas aussi une ombre douteuse sur Conrad lui-même ? Eh ! Bon Dieu, pensai-je, si tu continues, tu vas bientôt jurer que le jeune Stuart est l'empoisonneur simplement parce qu'il t'a raconté qu'il avait étudié la chimie à l'Université.

— Si vous dévoiliez vos pensées, docteur Marlowe ? proposa Smithy.

— Quelles pensées ?

— Il y en a deux. Deux sortes de pensée. Celles qui concernent ce que vous ne me dites pas et celles que vous soupesez justement parce que vous ne me les dites pas.

— Chacun juge les autres selon lui-même, Smithy.

— Ainsi vous m'auriez tout dit ?

— Non. Mais ce que je n'ai pas dit n'en valait pas la peine. Si j'avais quelques faits...

— Ainsi vous admettez qu'il y a quelque chose qui ne va pas ?

— Bien sûr.

— Vous me faites perdre mes illusions sur la profession médicale. » Et tout à coup, tirant l'écharpe qui dépassait ma parka, il montra le bleu de mon cou : « Jésus ! que vous est-il arrivé ? »

— Je suis tombé.

— Un Marlowe ne tombe pas comme ça. On le pousse. Où êtes-vous tombé ? » On sentait bien qu'il n'y croyait pas.

— Sur le pont supérieur. Je me suis cogné sur le chambranle d'une porte.

— Vraiment ? Moi, je dirais comme les criminalistes que ça a été fait par un instrument contondant. Les chambranles des portes ici sont bordés de caoutchouc... pour les rendre imperméables. Mais vous ne l'avez peut-être pas remarqué ? De même que vous n'avez pas remarqué non plus que Chaf Halliday, le photographe, a disparu ?

— Comment le savez-vous ? » Cette fois, il me coinçait. Je tâchai de

n'en rien laisser paraître.

— Vous ne le niez pas ?

— Je n'en sais rien. Et vous ?

— Je suis allé voir le vieux bonhomme Sandy. On m'avait dit qu'il était malade...

— Pourquoi y êtes-vous allé ?

— Pour une raison bien simple, parce qu'il est le genre de bonhomme qu'on ne va pas voir. C'est un peu dur d'être à la fois malade et abandonné. » C'était bien dans le caractère de Smithy. « Je lui ai demandé où était son compagnon de cabine et il m'a répondu qu'il ne l'avait pas vu au petit déjeuner. Ça m'a paru curieux, alors j'ai été dans le salon. Il n'y était pas non plus. J'ai cherché deux fois dans tout le Morning Rose, rien. Halliday n'est pas sur le bateau. »

— Vous l'avez signalé au Captain ?

— Quelle réaction ! Non, je ne l'ai pas signalé.

— Pourquoi pas ?

— Pour la même raison que vous. Notre Imrie aurait vite fait de sauter sur l'occasion pour faire demi-tour et filer sur

Hammerfest. » Smithy me regarda par-dessus son verre. « Je suis assez curieux de voir ce qui se passera quand nous atteindrons l'île des Ours. »

— Ça peut être intéressant.

— Vous ne vous compromettez pas. Il serait peut-être aussi intéressant de provoquer une réaction du docteur Marlowe. Pour une fois. Pour ma propre édification. Vous souvenez-vous que je vous ai dit cette nuit qu'il nous faudrait peut-être réclamer de l'aide et que, dans ce cas, nous avons un émetteur capable d'atteindre presque tout dans l'hémisphère Nord ? C'est exact ?

— Exact, en effet.

— Eh bien, ce truc maintenant n'atteindrait même pas la cuisine du bateau. » Cette fois le visage de Smithy était blême de rage. Il tira un tournevis de sa poche et se tourna vers l'appareil placé contre la cloison.

— Vous avez toujours un tournevis sur vous ?

— Seulement quand je veux appeler la radio de Tunheim, qui est au nord-est de l'île des Ours et que je n'obtiens pas de réponse. Et ce n'est pas une station ordinaire, c'est une base officielle du gouvernement norvégien. » Et Smithy commença à tourner les vis de la plaque d'acier. « J'ai déjà ôté ce truc il y a une heure. En un clin d'œil, vous comprendrez pourquoi je l'ai remis en place. »

Tandis que j'attendais, je me remémorais notre conversation précédente et le fait qu'il m'avait signalé la présence assez proche des forces de l'O.T.A.N. C'était juste après que j'avais remarqué, à l'extérieur, les traces de pas dans la neige et que j'avais conclu que c'était tout simplement les miennes. Mais, à présent, je comprenais que celui qui avait été assez malin pour perpétrer les crimes sur le « Morning Rose » devait l'être également assez pour utiliser l'avantage que représentaient mes traces, et qu'il avait très bien pu, pour écouter notre conversation, mettre tout simplement ses pas dans les miens.

Smithy retira les dernières vis, et, non sans effort, souleva la plaque d'acier. L'intérieur du poste me fut ainsi révélé. Je dis :

— Je comprends maintenant pourquoi vous avez reposé la plaque, mais ce qui m'étonne, c'est qu'en si peu d'espace un homme ait pu se glisser avec une masse.

— Il y est parvenu, non ? » Le fouillis résultant de la destruction était indescriptible. Le vandale l'avait fait exprès et l'émetteur ne serait sans doute plus jamais utilisable. « Vous en avez assez vu ? »

— Je crois. » Il commença à remettre le couvercle, et je dis : « Il y a des radios dans les bateaux de sauvetage ? »

— Oui. Des trucs à manivelle. Un mégaphone est aussi bon.

— Il va falloir signaler ça au Captain ?

— Bien entendu.

— Alors, direction Hammerfest ?

— D'ici vingt-quatre heures, il pourra aussi bien prendre la direction de Tahiti si ça lui chante. » Smithy fixait la dernière vis. « Il le fera quand je lui raconterai tout. Dans vingt-quatre heures, peut-être vingt-six. »

— C'est le temps qu'il faut pour que nous jetions l'ancre dans le

Sorhamna ?

— Oui.

— Vous trompez votre monde, Smithy.

— C'est à cause des gens que je fréquente. Et de la vie que je mène.

— Personne ne vous le reprochera, Smithy, dis-je doucement. Cela provient du fait que nous vivons une époque difficile et troublée.

7.

Lorsque les compilateurs norvégiens avaient écrit leur rapport sur les caractéristiques de l'île des Ours, et qu'ils avaient décrit ses Côtes comme les plus inhospitalières du monde, ils n'avaient transcrit que la conviction mesurée de géographes professionnels. Quand nous approchâmes de l'île aux premières lueurs de l'aube – qui, sous ces latitudes, à cette époque et par ce temps de neige et de ciel bas, se situent vers le milieu de la matinée – elle nous présenta le spectacle le plus effrayant, le plus sinistre que la nature puisse offrir. C'était d'une désolation effarante, une affreuse combinaison de fantastique et de répugnant, un mélange d'horreur et de peur. Il s'en dégageait une impression de mort qu'avaient dû ressentir avec terreur nos lointains ancêtres nordiques dont les cauchemars ensuite avaient été peuplés de ces visions épouvantables.

L'île des Ours était noire. Et c'était ce qui la rendait si terrible. Noire comme des vêtements de veuve. Trouver là, dans ces régions de neiges presque éternelles, où même la mer de Barents est blanche, cette masse d'ébène nous dominant à la verticale de plus de 3 000 mètres, c'était aussi surprenant que la vue de la face nord de l'Eiger qui surplombe tout le massif de l'Oberland bernois. Il semblait presque impossible d'y croire : la raison refusait de l'accepter.

Nous nous trouvions au sud-ouest de la partie méridionale de l'île, avançant dans les eaux les plus calmes que nous avions rencontrées depuis que nous avions quitté Wick. Cela était relatif d'ailleurs, car il était toujours nécessaire de se cramponner à quelque soutien si l'on voulait se maintenir à la verticale. Le temps lui-même n'avait pas changé et la modération des eaux était entièrement due au fait que le vent soufflait carrément du nord et que nous étions à l'abri, aussi précaire qu'il fût, de ces falaises géantes. Nous arrivions par là car Otto désirait se procurer, sur les paysages, une documentation qui n'existait nulle part : ces sombres précipices étaient un rêve pour un cameraman. Et la chance voulait que les rafales de neige n'obscurcissent pas les lentilles des caméras.

Au nord, les plus hautes falaises de l'île, les bastions rocheux de l'Hambergfjellet, tombaient à pic dans les vagues d'écume qui fouettaient leurs bases, et, dans la mer, émergeait une imposante aiguille de plus de cent mètres de haut. Vers le nord-est, et à moins de

deux kilomètres, on distinguait les aussi étonnantes falaises du mont des Oiseaux au pied desquelles se dressait un amoncellement de tours, d'arches, de pitons qui ne pouvait être que l'œuvre d'un sculpteur herculéen à la fois fou et aveugle.

Et tout ceci, nous l'admirions – dix autres et moi – grâce à la courtoisie du Captain qui nous avait permis de nous tenir sur la passerelle dont les grandes vitres étaient équipées d'essuie-glaces repoussant la neige pour que nous distinguions le panorama en avant du timonier – en l'occurrence Smithy.

J'étais debout près de Conrad, Lonnie et Mary Stuart. Conrad, qui était beaucoup moins impétueux dans la vie qu'au cinéma, semblait avoir enfin fait amitié avec Mary : je trouvais cela parfait pour elle qui ne m'avait pratiquement pas adressé la parole depuis la veille, ce que je considérais comme peu aimable étant donné que je m'étais octroyé de belles crampes à m'obstiner à la maintenir en équilibre sur le canapé. Ce n'était pas qu'elle m'eût évité durant les dernières vingt-quatre heures, mais elle ne m'avait pas recherché non plus. Qu'avait-elle dans l'esprit ? Sa conscience lui reprochait-elle la conduite qu'elle avait eue avec moi ? De mon côté, je n'avais rien fait pour la voir car, moi aussi, je ruminais deux ou trois pensées dont une se rapportait à elle.

J'avais pour elle un sentiment ambivalent : alors que j'aurais dû lui être reconnaissant d'avoir – sans le vouloir certes – sauvé ma vie par son aversion du scotch, je n'oubliais pas qu'elle m'avait aussi empêché de bouger... Était-ce pour que je ne me heurte pas au type qui se baladait dans le bateau, une masse à la main et plein de mauvaises intentions ? Qu'elle – et ceux ou celui pour qui elle travaillait – sache que j'avais toutes sortes de raisons pour me promener à n'importe quelle heure, j'en étais convaincu. La seconde pensée était pour celui qui la guidait : je ne doutais plus que ce fût Heissman qui n'avait peut-être pas besoin de complice : les docteurs, par leur profession, sont encore plus susceptibles de commettre des erreurs que les autres humains, car lorsque je l'avais vu sur son lit, j'avais jugé qu'il ne pouvait pas bouger. Comme Goin, il avait une cabine pour lui seul et était donc libre d'aller et venir sans attirer l'attention d'un compagnon. Et puis, il y avait aussi son mystérieux arrière-fond de Sibérie. Et pourtant dans tout cela, et même dans sa rencontre avec Mary Stuart, il n'y avait pas de quoi fouetter un chat.

Lonnie toucha mon bras et je me retournai. Il puait comme une distillerie. Il dit : « Vous vous rappelez notre conversation de l'autre nuit ? »

— Nous avons parlé de beaucoup de choses.

— De bars.

— Lonnie, ne pensez-vous jamais à rien d'autre ? Des bars ? Quels bars ?

— Ceux du grand au-delà, dit Lonnie avec solennité. Croyez-vous qu'il y en a là-haut, au ciel ? Comment appellerait-on ça le ciel s'il n'y en avait pas ? Impossible, voyons. La bonté divine ne peut pas expédier un vieil homme comme moi dans un paradis où régnerait la prohibition. Allons, allons, où serait la bonté ?

— Je n'en sais rien, Lonnie. On y trouve peut-être du vin. Et du lait et du miel, comme dans la Bible... » Il avait l'air navré. « Qu'est-ce qui vous fait penser que vous aurez toujours à faire face à ce même problème ? »

— C'était une hypothèse. » Il parlait avec dignité. « Réellement, ce ne serait pas chrétien de m'envoyer là-haut. Dieu, que j'ai soif ! Ce ne serait pas bon. Et la charité n'est-elle pas la plus grande des vertus chrétiennes ? » Il secoua la tête tristement : « Ce serait un crime contre la charité, la négation de tout esprit de vraie bonté. »

Au-delà des vitres, Lonnie regardait les fantastiques petites îles Keilhous Oy, Hoistenen et Stappen que nous laissions de côté et qui étaient à cinq cents mètres de distance. Son visage exprimait la résignation au sacrifice. Il était soûl comme un Polonais.

— Parce que vous croyez à la bonté, Lonnie ? » Je me demandais comment, après tant d'années dans le cinéma, c'était encore possible.

— Qu'y a-t-il d'autre, mon cher ami ?

— Même envers ceux qui ne la méritent pas ?

— Ah ! voilà. C'est que ce sont ceux-là qui la méritent le plus.

— Même Judith Haynes ?

Il m'examina comme si je l'avais frappé, et devant sa réaction je crus l'avoir fait, quoique cette mystérieuse réaction me parût bien exagérée. Je tendis la main tout en ignorant ce pourquoi je voulais m'excuser, mais il se détourna et, le visage empreint d'une curieuse tristesse, il quitta la passerelle.

— J'ai donc vu l'impossible », dit Conrad. Il ne souriait pas mais ne

jouait pas non plus au censeur. « Quelqu'un qui parvient à offenser Lonnie Gilbert. »

— Je ne le comprends pas, dis-je. Voilà qu'il me trouve cruel ?

— Cruel ? » Mary Stuart mit sa main sur le bras avec lequel je me retenais. Je remarquai que ses yeux étaient plus cernés que la veille et qu'ils étaient tristes. Elle allait poursuivre mais elle s'arrêta et regarda par-dessus mon épaule. Je me tournai.

Le Captain Imrie refermait la porte de la timonerie derrière lui. Bien qu'il fût difficile de discerner l'expression de ce visage envahi par la barbe et les favoris, il me sembla que le Captain était agité. Il se dirigea vers Smithy et lui parla à voix basse. Smithy eut l'air surpris, et secoua la tête. De nouveau, le Captain lui parla. Et cette fois, Smithy haussa les épaules. Puis, les deux hommes me regardèrent et je compris que les ennuis recommençaient. Le Captain Imrie m'examinait de ses petits yeux bleus. Il me montra d'un geste péremptoire la porte de la chambre de veille et se dirigea vers elle. Je m'excusai auprès de Mary et de Conrad et suivis le vieux marin.

— Du nouveau, monsieur. Un membre de la troupe, Mr. Halliday, a disparu.

— Disparu où ? » Ma question n'était pas intelligente, mais elle n'avait pas à l'être.

— Je voudrais bien le savoir. » La façon dont il me regardait m'importait peu.

— Il n'a pas disparu comme ça. Vous l'avez cherché ?

— Nous l'avons cherché. Depuis l'ancre jusqu'au mât. Il n'est pas à bord du « Morning Rose ».

— Mon Dieu, fis-je, mais c'est affreux. Pourquoi me dites-vous ça ?

— Parce que je pensais que vous nous aideriez.

— Vous aider ? Je le voudrais bien, mais comment ? Je ne peux vous être utile que du point de vue médical et...

— Je me fous de votre point de vue médical ! » Il commençait à respirer bruyamment. « Je pensais que vous nous aideriez autrement. Vous ne trouvez pas étrange, monsieur, d'avoir été au centre de tout ? » Que pouvais-je répondre ? J'étais de son avis. « Comment se fait-il que ce soit justement vous qui ayez trouvé Antonio mort ?

Comment se fait-il que vous vous soyez trouvé sur la passerelle quand Smith et Oakley ont été malades ? Pourquoi est-ce vous qui êtes allé dans la cabine des stewards ? Et puis vous auriez été dans celle de Mr. Gerran qui était souffrant si la chance n'avait pas voulu que Mr. Goin y entrât le premier. N'est-il pas étrange, monsieur, que la seule personne qui pouvait empêcher ces hommes de mourir et ne l'a pas fait, soit également la seule qui possède assez de connaissances médicales pour les rendre malades. »

Evidemment – pris sous cet angle – son point de vue était raisonnable. Je m'étonnais quand même qu'il fut capable d'une opinion si personnelle. Je compris à l'instant que je l'avais sous-estimé.

— Pourquoi encore avez-vous passé tant de temps dans la cuisine l'avant-dernière nuit, alors que j'étais au lit, Bon Dieu ? C'est de là qu'est sorti tout le poison. Haggerty me l'a dit. Il m'a raconté que vous fouiniez partout, et que vous avez réussi à l'éloigner un moment. Vous n'aviez pas trouvé ce que vous cherchiez ? Et vous y êtes revenu plus tard, non ? Vous vouliez savoir où l'on jetait les restes, non ? Vous avez prétendu être surpris quand vous ne les avez pas trouvés, non ? Au tribunal, on y verra clair.

— Oh ! espèce de vieux fou...

— Et cette nuit-là, vous êtes resté debout très tard, non ? Ah ! oui, vous faisiez votre enquête. Et dans le salon : Mr. Goin me l'a dit. Et sur la passerelle : Oakley me l'a dit. Et du côté des salons : Gilbert me l'a dit. Et dans la cabine d'Halliday : son compagnon me l'a dit. Et par-dessus tout, qui m'a empêché de retourner à Hammerfest ? Qui a fait signer tous les autres ?... Dites-le-moi, monsieur.

Toutes ses cartes jouées, le Captain Imrie se tut. Il fallait faire taire cet abruti, sinon il m'enverrait derrière des barreaux. Je le comprenais et j'étais déjà navré de ce que j'allais lui répondre mais ce n'était sans doute pas le jour de me faire des amis. Je le regardai donc froidement pendant dix secondes, et puis je dis : « Mon nom est docteur et non pas monsieur. Je ne suis pas votre second. »

— Quoi ? Qu'est-ce qui vous prend ?

J'ouvris la porte et l'invitai à passer.

— Vous avez parlé de tribunal. Répétez ça devant des témoins, et c'est vous qui vous trouverez là où vous voulez m'expédier. Voyez-vous jusqu'où cela pourrait aller ?

À son visage et à un imperceptible tassement de son corps, il fut évident qu'il voyait très bien. J'étais loin d'être fier de moi : c'était un vieil homme qui exprimait honnêtement ce qu'il pensait, mais je n'avais pas le choix. Je fermai la porte et cherchai par où commencer.

Je n'en eus pas le temps. On frappa et quelqu'un entra sans attendre. Oakley avait une expression tendue et pleine d'appréhension.

— Je crois que vous devriez descendre tout de suite au salon », dit-il à Imrie. Il me regarda : « Vous aussi, docteur. On se bat, et drôlement. »

— Bon Dieu ! »

Si le Captain Imrie conservait encore quelque illusion de commander une cargaison heureuse, c'était terminé. Pour un homme de sa taille et de sa corpulence, il partit très vite. Je le suivis plus lentement.

La description d'Oakley n'était pas exagérée. La bagarre avait dû être chaude, même si elle avait été brève. Il n'y avait qu'une demi-douzaine de personnes dans le salon. Trois étaient debout, une assise, une agenouillée et la dernière étendue de tout son long sur le sol. Les trois sur pied étaient Lonnie, Eddie et Hendriks : tous avaient l'air navré et impuissant habituel aux spectateurs. Michaël Stryker était campé sur la chaise réservée au Captain, et se tamponnait avec son mouchoir une large coupure sur sa pommette droite : les jointures de la main qui tenait le mouchoir étaient elles aussi écorchées. La silhouette agenouillée était celle de Mary Darling. Je ne voyais que son dos, ses longues tresses blondes tombant jusqu'au sol et ses énormes lunettes qui avaient échoué un peu plus loin. Elle pleurait, silencieusement, mais ses épaules se secouaient convulsivement. Je m'agenouillai à côté d'elle et la redressai. Elle me regarda, le visage cendré, des larmes dans les yeux. Sans ses lunettes, elle ne pouvait même pas me reconnaître.

— Il est blessé, docteur. Terriblement blessé ! » Elle avait du mal à s'exprimer : « Oh ! regardez-le, regardez-le ! » C'était Stuart.

— Mr. Hendriks, dis-je, voulez-vous aller dans la cuisine et demander à Mr. Haggerty un peu de cognac. Dites-lui que c'est pour moi. S'il n'est pas là, prenez le cognac vous-même. » Hendriks s'empressa. Je m'adressai au Captain : « Excusez-moi, j'aurais dû vous demander la permission. »

— Ça va, docteur.

Nous étions de nouveau sur le plan professionnel pour peu de temps peut-être, mais l'important, c'était Michael Stryker. Je me retournai vers Mary.

— Allez vous asseoir sur le canapé. Et buvez un peu de cognac. D'accord ?

— Non. Non. Je...

— Ordre du docteur.

Je jetai un coup d'œil vers Eddie et Lonnie, et sans attendre, ils soulevèrent la jeune femme et la conduisirent vers le canapé. Je ne m'occupai plus d'elle. Stuart revenait à lui et réclamait mes soins. Stryker avait fait du beau travail. Stuart avait le front coupé, une joue écrasée, un œil qui serait bientôt clos. Du sang sortait de ses narines, une dent lui manquait, une autre tenait à peine. Je m'adressai à Stryker : « C'est vous qui avez fait cela ? »

— C'est évident, non ?

— Aviez-vous à vous conduire aussi sauvagement ? Voyons, c'est un gosse. Pourquoi ne choisissez-vous pas quelqu'un de votre âge et de votre taille ?

— Vous, par exemple ?

Que pouvais-je répondre ? Sous le vernis de civilisation de Stryker apparaissait soudain une sorte de brute. Je l'abandonnai donc et demandai à Lonnie de m'apporter de l'eau qu'il alla prendre à la cuisine et je lavai Stuart aussi bien que je pus. Comme toujours, quand j'eus ôté le sang, son apparence fut améliorée de quatre-vingts pour cent. Un emplâtre sur le front, deux bouchons de ouate dans le nez, deux points à la lèvre, et c'était tout ce que je pouvais pour lui. Je me redressais quand un Imrie indigné commença à questionner Stryker.

— Qu'est-il arrivé, Mr. Stryker ?

— Une dispute.

— Une dispute, vraiment ? » Le Captain était lourdement ironique.

— Et qu'est-ce qui l'a déclenchée ?

— Une insulte. De sa part.

— De la part de ce gosse ? » Les sentiments du Captain ressemblaient beaucoup aux miens. « Comment un gosse a-t-il pu vous insulter ? »

— Sur le plan privé. » Stryker tamponnait toujours sa joue, et contre tout serment d'Hippocrate, je regrettai que la coupure ne fût pas plus profonde. D'ailleurs telle qu'elle était, ce n'était pas beau. « Et il a reçu ce qu'il méritait, c'est tout. »

— Si je comprends bien, je devrai me contenter de cette réponse, fit sèchement Imrie. Mais en tant que Captain de ce...

— Je ne fais pas partie de votre équipage. Si ce jeune imbécile ne porte pas plainte – et il ne le fera pas – je vous serais obligé de vous occuper de ce qui vous regarde.

Stryker se leva et quitta le salon. Le Captain fit mine de le suivre, changea d'idée, s'installa à sa place et attrapa sa bouteille personnelle. Il demanda aux trois hommes qui entouraient Mary : « L'un de vous a-t-il vu ce qui est arrivé ? »

— Non, monsieur. » C'était Hendriks. « Mr. Stryker était seul, debout près de cette fenêtre quand Stuart est entré et est allé lui parler, et tout d'un coup, ils ont roulé par terre. Cela n'a pas duré trente secondes. »

Le Captain inclina la tête et se servit largement. De toute évidence, Smithy s'était chargé de faire l'accostage. Je relevai Stuart, pas tout à fait conscient encore, et je me dirigeai vers la porte.

— Vous l'emmenez en bas ? s'informa le Captain .

— Oui, dis-je, et à mon retour, je vous raconterai comment j'ai réussi ça.

Il fronça les sourcils et retourna à son scotch. Je vis que Mary buvait le cognac en grimaçant à chaque gorgée. Lonnie l'assistait gentiment.

Je mis Stuart sur sa couchette et le couvris de mon mieux. Les couleurs lui revenaient un peu, mais il ne parlait pas.

Je demandai : « Qu'est-ce qui s'est passé ? »

Il hésita : « Excusez-moi, j'aimerais mieux n'en pas parler. »

— Et pourquoi donc ?

— Excusez-moi encore, mais c'est une affaire privée.

— Quelqu'un pourrait en souffrir ?

— Oui, je... Il s'arrêta.

— Bon, bon. Vous l'aimez donc beaucoup. » Il me regarda un moment en silence. Je continuai : « Voulez-vous que je lui dise de descendre ? »

— Non, docteur, non. Je ne veux pas... qu'elle me voie avec cette tête-là.

— Elle était bien pire il y a quelques instants, expliquais-je. Et ça lui fendait le cœur.

— Vraiment ? » Il tenta de sourire, mais grimaça. « Bon alors ! »

Je le quittai et frappai chez Stryker. Il répondit mais son visage ne me souhaita pas la bienvenue. J'indiquai la coupure qui saignait encore.

— Voulez-vous que j'examine ça ?

Judith Hayes, élégante dans une parka de fourrure et semblable à une Esquimaude rousse, était assise sur la seule chaise de la pièce ; elle avait ses deux cockers sur les genoux. Son sourire était sophistiqué.

— Non.

— Vous aurez une cicatrice. » Je m'en moquais bien d'ailleurs.

— Ah !

Son apparence, c'était facile à prévoir, avait de l'importance pour lui. J'entrai, fermai la porte, pansai la coupure, ajoutai un astringent et un emplâtre. Je repris : « Voyons, je ne suis pas le Captain Imrie. Répondez-moi, fallait-il que vous frappiez ce gosse ? Vous pouviez l'écraser d'un seul coup. »

— Vous étiez là quand j'ai répondu au Captain Imrie que c'était une affaire purement personnelle. » Je n'eus qu'à réviser mes convictions psychologiques. Il était clair que mon assistance médicale bénévole, mon effort de discrétion, et la flatterie n'avaient servi à rien. « D'être docteur ne vous donne pas le droit de me poser des questions indiscrètes. Souvenez-vous de tout ce que j'ai répondu au Captain . »

— Vous souhaiteriez que je m'occupe de ce qui me regarde ?

— Exactement.

— Je crois que le jeune Stuart pense de même.

— Il a eu ce qu'il méritait », déclara soudain Judith Haynes. Son ton n'était pas plus amical que celui de Stryker. Ce qu'elle dit m'intéressa pour deux raisons : elle était bien connue pour haïr son mari et cela ne ressortait pas de ses paroles ; et je pouvais espérer trouver plus de renseignements de son côté car elle semblait moins maîtresse de ses réactions que son mari.

— Comment le savez-vous, Miss Haynes ? Vous n'étiez pas là.

— Je n'avais pas besoin d'y être.

— Chérie ! » La voix de Stryker était brève.

— Votre femme ne peut-elle parler si elle le souhaite ? » dis-je. Il ferma les poings mais je l'ignorai et me tournai vers Judith : « Savez-vous qu'il y a dans le salon une petite fille qui pleure à cause de ce que votre costaud de mari a fait à ce gosse ? Cela ne signifie-t-il rien pour vous ? »

— S'il s'agit de cette petite garce de script-girl, elle n'a eu, elle aussi, que ce qu'elle mérite.

— Chérie ! » La voix de Stryker était anxieuse.

Incrédule, je regardai Judith mais elle semblait bien convaincue de ce qu'elle avait déclaré. Sa bouche écarlate, tordue, ne formait qu'un simple trait mince comme le bord d'une règle, les yeux verts naguère beaux étaient venimeux et le visage enlaidi par l'effort pour dissimuler quelque haine, quelque vice et quelque poison de l'esprit. La vue en était assez effarante et aurait pu constituer une preuve publique assez rare de la puissante rumeur qui courait dans le monde du cinéma – et que je regrettais en partie d'avoir minimisée – assurant que notre vedette était capable d'être à la fois une paysanne roublarde et une poissonnière déchaînée.

— Cette enfant... dis-je... une garce ?

— Une traînée ! Une chienne !

— Assez ! coupa Stryker.

Je compris que seul un vrai désespoir lui permettait de parler ainsi

à sa femme.

— Oui. Taisez-vous, repris-je. Je me demande ce qui vous autorise à parler ainsi, Miss Haynes, et vous-même ne le savez pas non plus sans doute. Mais ce que je sais c'est que vous êtes malade.

Je me détournai pour partir. Stryker me barra le chemin. Ses joues étaient redevenues blêmes.

— Personne n'a le droit de parler ainsi à ma femme, cracha-t-il.

Mais j'en avais également assez de Stryker. Je dis : « Moi, j'ai insulté votre femme ? »

— C'est impardonnable.

— Et je vous insulte aussi ?

— Vous allez trop loin, Marlowe.

— Et quiconque vous insulte reçoit ce qu'il mérite. C'est ce que vous avez déclaré au Captain Imrie ?

— Exactement.

— Et si je m'excuse ?

— Vous excuser ? » Il sourit froidement : « Faudrait-il encore que je m'en contente. »

Je me tournai vers Judith Haynes : « Je ne sais pas de quoi vous parlez, Miss Haynes, et je suis certain que vous ne le savez pas non plus. Mais ce que je sais bigrement bien, c'est que vous êtes vraiment malade. »

Son visage sembla mordu à l'intérieur par de profondes mâchoires et sa peau se tendit sur les os. Je fis face à Stryker. Il était affreux à voir tant la rage l'étouffait. Je le repoussai, ouvris la porte et m'arrêtai.

— Pauvre imbécile, dis-je. Mais soyez sans crainte. Les docteurs ne parlent pas.

Je fus heureux de retrouver le vent glacé du pont supérieur. Ce que je laissais derrière moi était malsain et malpropre, et je savais parfaitement ce que c'était. La neige ne tombait plus. Je constatai que nous abandonnions un promontoire pour nous diriger vers un autre. Ce devait être le cap Kalthoff et le cap Malgrem, donc nous marchions

vers le nord-est à travers le Evjebukta. Les falaises étaient moins hautes, mais nous étions plus profondément à l'abri que précédemment et la mer s'était encore calmée. Nous n'avions donc plus que trois milles à parcourir.

Je regardai vers la passerelle. Le temps étant meilleur et la curiosité aidant, j'aperçus quelques personnes ; les capuchons étant soigneusement baissés, je ne pus les distinguer. Quelqu'un s'approcha de moi. C'était Mary Darling dont les longues mèches volaient dans toutes les directions. Ses yeux étaient rouges, ses joues mouillées de larmes, son tout petit visage écrasé par ses énormes lunettes : était-ce là cette garce, cette traînée, cette chienne ?

— Mary Darling, dis-je, que faites-vous ici ? Il fait trop froid. Vous devriez être dedans.

— Je voulais être seule. » Sa voix tremblait encore. « Et Mr. Gilbert insistait pour que je prenne encore du cognac, et... »

— Vous l'avez abandonné à son réconfort. Ça ne doit pas le gêner.

J'avais passé mon bras autour de ses épaules en un geste paternel. Elle s'en aperçut et s'écria : « Oh ! Docteur ! »

Elle fit un mouvement pour se dégager. « On pourrait nous voir ! »

— Ça m'est égal, dis-je. Je veux que le monde entier connaisse notre amour.

— Vous voulez que... » Elle était consternée et m'examinait à travers ses vastes carreaux. Puis un sourire se dessina à peine sur ses lèvres. « ... Oh ! Docteur ! »

— Il y a un jeune homme en bas qui veut vous voir tout de suite, repris-je.

— Oh ! » Son sourire disparut. Dieu sait pourtant que mes paroles manquaient de gravité. « C'est vrai... Il devra aller à l'hôpital ? »

— Il sera debout dès cet après-midi.

— Vraiment ? C'est vrai ?

— Vous douteriez de mes compétences médicales ?

— Oh ! Docteur !

— Faut-il que je vous y traîne ?

— Oh ! Docteur... » Elle hésita : « Vous êtes... vous êtes merveilleux. »

— Amen.

Et tandis qu'elle s'en allait en courant, je me dis que si elle était ce que Judith Haynes avait, Dieu sait pourquoi, déclaré, elle perdait son temps à rester script-girl, car elle avait la possibilité de faire une carrière ébouriffante en tant qu'actrice dans ce monde du cinéma. De plus, je n'avais plus à me questionner maintenant en ce qui concernait Mary, Stuart et les Stryker et il m'était impossible de reconnaître si mon mépris pour ce dernier était plus grand que ma pitié.

Je restai là encore un moment à regarder quelques membres de l'équipage qui commençaient, sur le pont avant, à ôter les câbles d'acier qui retenaient les colis. Ils arrachaient les toiles, installaient des cordes tandis qu'un autre groupe préparait le grand derrick de déchargement et essayait le treuil. Il était clair que le Captain Imrie n'avait pas l'intention de perdre du temps à l'arrivée : il voulait, et c'était compréhensible, se débarrasser de nous au plus tôt. Je rentrai dans le salon.

Lonnie y était seul. Il ne se sentait pas solitaire puisqu'il avait une bouteille de Hine à la main.

— Alors, vous avez apaisé les douleurs de nos blessés ? Vous avez l'air préoccupé, mon cher ami. » Il tapota la bouteille. « Croyez moi, contre les soucis... »

— Lonnie, cette bouteille appartient à l'office.

— Les fruits de la nature sont au genre humain. Un soupçon ?

— Uniquement pour que vous ne buviez pas tout. Je vous dois des excuses, Lonnie. Vous aviez raison, il est inutile de gaspiller de bons sentiments à l'égard de Judith...

— Terre brûlée, n'est-ce pas ? Sol de pierraille ?

— Exactement.

— Pas d'espoir de rédemption pour notre belle Judith ?

— Ça, je n'en sais rien. Mais ce que je sais c'est que je ne serai pas celui qui tentera de la sauver. À la voir, je conclus que la méchanceté règne autour de nous.

— Amen. » Il avala un peu de cognac. « Mais n'oublions pas les paraboles de la mauvaise brebis et du fils prodigue. Rien, ni personne n'est jamais tout à fait perdu. »

— Comme vous dites. Quelque chance la ramènera peut-être dans les bons chemins – on ne se battra guère pour l'y aider, je crois. Mais comment peut-elle être tellement différente des deux autres ?

— De Mary Stuart et de Mary Darling ? Chères, chères petites. Tout idiot que je suis, je les aime beaucoup, ces mignonnes.

— Qui ne peuvent faire du mal à personne ?

— Jamais !

— C'est facile à dire ! Cependant, si elles étaient sous l'influence de l'alcool ?

— Elles ? Elles ne boivent jamais ! » Lonnie avait l'air vraiment choqué. « C'est inconcevable, mon cher ami, inconcevable. »

— Même si elles buvaient un double gin ?

— Qu'est-ce encore que cette stupidité ? Nous parlons de l'influence de l'alcool et non pas d'apéritif pour bébés au biberon.

— Vous ne verriez donc aucun inconvénient que l'une ou l'autre en réclame un, juste pour une fois ?

— Bien sûr que non. » Lonnie cherchait à comprendre où je voulais en venir. « Mais pourquoi me demander ça ? »

— Parce que je voudrais savoir pourquoi un jour, après de longues heures de travail, vous avez vu rouge quand Mary Stuart en a réclamé un.

Très lentement, Lonnie posa la bouteille et le verre sur la table. Il se leva en chancelant. Il paraissait tout à coup très vieux, très las, très vulnérable.

— Je comprends... Vous n'êtes venu ici que pour me poser cette question.

Il secoua la tête, ses yeux ne me regardaient plus, sa voix n'était qu'un souffle : « Je vous croyais mon ami », dit-il doucement, et il sortit du salon en titubant.

8.

La côte nord-ouest du Sor-Hamna vers quoi le « Morning Rose » s'était finalement dirigé était située à vol d'oiseau, à trois milles de la partie sud de l'île des Ours. Le Sor-Hamna lui-même, en forme d'U ouvert vers le sud, avait à peu près mille mètres dans sa largeur est-ouest et environ un mille dans son axe nord-sud. La partie est de la rade commençait par une sorte de péninsule d'environ trois cents mètres, était suivie d'un renforcement où l'eau était parsemée de petites îles, puis d'une plus grande appelée Makehl, très étroite de l'est à l'ouest et s'étendant jusqu'au cap Roalkvam. Vers le nord, la terre était plus basse, ne s'élevant jamais au-dessus de mille mètres. Ici, on ne voyait aucune des aiguilles du Hambergjellet ou de la montagne des Oiseaux : mais, par contre, tout était couvert de neige profonde sur les pentes et les vallées faisant face au nord où le pâle soleil de l'été et les vents l'avaient balayée.

Le Sor-Hamna n'était pas seulement le meilleur, mais, virtuellement, le seul ancrage de l'île des Ours. Quand le vent soufflait de l'ouest, il était une protection pour les bateaux qui s'y abritaient, et par vent du nord, il restait à peine moins bon. Du vent d'est, suivant sa force et sa direction précise, il procurait encore un certain abri, mais quand le vent venait du sud, un navire se trouvait offert à tout ce que la mer de Barents voulait bien lui jeter au travers.

Et c'est pourquoi l'activité du déchargement à bord du « Morning Rose » atteignit vite une allure de panique. Le vent, durant les dernières trente-six heures, avait régulièrement tourné et soufflait maintenant du sud-ouest : s'il tournait encore de quelques degrés, la position du chalutier deviendrait intenable.

Au large, le « Morning Rose » aurait pu tranquillement résister à ce vent terrible, mais voilà, le « Morning Rose » n'était pas à l'ancre. Il était amarré le long d'une jetée de pierres croulantes – aucune armature d'acier ou de bois ne tenant sous ce climat tempétueux et ces eaux bouillonnantes – qui avait été construite par Lerner et la « Deutsche Seefischerei Verein » au début du siècle, puis améliorée par l'expédition géophysique. Cette jetée, qui aurait été interdite au trafic et au public partout ailleurs, même dans l'hémisphère Nord, avait été dessinée en forme de T, mais le bras gauche en avait disparu, et le corps principal qui menait au rivage était complètement éboulé vers le

sud. C'était contre ce dangereux môle que le « Morning Rose » commençait à se cogner malgré ses défenses faites de blocs de plastique et de blindage d'acier. Les secousses produites par les coups répétés contre la jetée obligeaient les hommes à chanceler et à s'accrocher à n'importe quoi. Les chalutiers ont la réputation d'être solides et le « Morning Rose » ne souffrirait sans doute que de quelques éraflures, mais il n'en était pas de même de la jetée dont de larges morceaux commençaient à s'écrouler dans le Sor-Hamna. Une bonne partie de notre essence, de nos provisions et de l'équipement était encore à bord, et l'effondrement possible de la jetée n'était pas à considérer avec sérénité.

Peu avant midi, le déchargement était assez avancé et sans problème. Seuls les chiens enragés de Miss Haynes avaient causé quelques difficultés. Le derrick arrière avait déjà délivré la vedette de travail et, trois minutes plus tard, le hors-bord à peine moins grand : ces deux embarcations devaient rester avec nous. Dans les dix minutes suivantes, le derrick avant avait soulevé la forme bizarre – tronquée de façon à avoir une base plate – de la maquette du sous-marin et l'avait gentiment posée sur l'eau où elle flottait avec une apparente stabilité obtenue sans aucun doute grâce aux quatre tonnes de solide ballast. Ce fut lorsqu'il s'agit d'ajuster la maquette de la tour du sous-marin sur la partie inférieure que les ennuis commencèrent.

Impossible de la fixer. Goin, Heissman et Stryker, les seuls qui avaient assisté au test d'arrimage avant le départ, assuraient que c'était très facile. D'évidence, maintenant, ce n'était pas si facile. La partie conique, de forme elliptique, devait s'insérer dans une sorte de manchon vertical au centre de l'appareil : mais il ne voulait pas s'y insérer. On découvrit que l'orifice à la base de la tour conique était déformé de quelques millimètres, cela provenait certainement du temps que nous avions subi depuis Wick : la solution était simple : quelques coups de marteau bien appliqués redresseraient le minuscule écart et assureraient un jointage parfait.

Mais si l'opération n'aurait pris que quelques minutes dans un chantier pourvu d'habiles ouvriers, ici nous n'avions ni les facilités techniques, ni le personnel expérimenté désirables. Les minutes nécessaires devinrent des heures. Nombre de fois le derrick offrit la tour conique au collet qui devait la recevoir ; nombre de fois, il dut la lever de nouveau tandis que, péniblement, les marteaux la frappaient. Plusieurs fois, le jointage s'effectua parfaitement d'un côté tandis que sur un autre point, il accrochait encore. De plus, bien que le sous-marin fût à l'abri du chalutier et de la jetée, les vagues qui le heurtaient le déséquilibraient à tel point que l'ajustement dépendait

beaucoup plus du mouvement de l'eau que de la persuasion des marteaux.

Le Captain Imrie n'était pas exaspéré parce que ce n'était pas dans sa nature de l'être, mais il montrait son inquiétude par le fait qu'il avait supprimé son déjeuner et qu'il ne s'était restauré qu'avec quelques tasses de café noir. Il cherchait comment débarrasser au plus tôt ses ponts. Otto, sans nécessité, lui avait lourdement fait remarquer que, d'après son contrat, il devait débarquer ses passagers et leur fret avant de repartir pour Hammerfest. Et ce qui agitait l'esprit du Captain, c'était que l'obscurité serait bientôt là, que le vent soufflait de plus en plus fort, que la jetée menaçait ruine et que le « Morning Rose » était de plus en plus maltraité par les vagues dont la force s'enflait.

Tout heureusement, le détournait de penser à la disparition d'Halliday. De plus, cela l'empêchait de prendre une décision à ce sujet, et pourtant, il m'avait bien laissé entendre qu'il avait l'intention de prévenir la police dès son arrivée à Hammerfest. J'aurais pu lui répondre deux choses, mais je ne le fis pas. La première était que je ne voyais pas à quoi cela servirait, mais il devait penser qu'il lui fallait agir d'une manière quelconque. La seconde était qu'il n'atteindrait pas Hammerfest, je le savais, mais ce n'était pas le moment de le lui expliquer. Il n'était pas en état de m'écouter : j'espérais qu'il le serait davantage lorsqu'il aurait quitté l'île des Ours.

J'allai vers la coupée dont les roulettes de fer rouillé étaient fixées et qui balançait à chaque mouvement du « Morning Rose » et je parvins à la jetée. Un léger tracteur et un Snow-Cat déjà débarqués, et équipés de remorques-traîneaux, attendaient, et tout le monde, même Heissman, aidait à charger ce qui devait être emporté aux cabanes situées sur un léger escarpement à une vingtaine de mètres de l'extrémité de la jetée. Tout le monde s'y mettait, et avec bonne volonté : il faut dire que lorsque la température est à quinze au-dessous de zéro la tentation de flâner n'existe pas. Je suivis un des chargements jusqu'aux cabanes.

À l'encontre de la jetée, les cabanes étaient de construction relativement récente et en bonnes conditions. Si elles n'avaient pas été démontées et renvoyées en Norvège, c'était probablement qu'elles n'étaient pas faites en kapok, amiante et aluminium comme le sont celles qu'emploient pour leur quartier général les expéditions modernes des régions arctiques. Elles ressemblaient vaguement aux chalets que l'on trouve dans les Alpes d'Europe. Elles paraissaient se replier sur elles-mêmes, faire front à la tempête et donnaient

l'impression qu'elles seraient encore là dans une centaine d'années.

Elles étaient au nombre de cinq, placées à assez bonne distance l'une de l'autre, autant que le permettait la colline située juste derrière l'escarpement. Je connaissais peu l'Arctique, mais je savais pour quelle raison elles étaient ainsi séparées. Ici, où le froid permanent est le facteur dominant de l'existence, le feu est le principal ennemi, car, à moins d'avoir sous la main l'extincteur chimique nécessaire, ce qu'on n'a généralement pas, le feu s'attaque à tout et ne s'arrête que lorsque tout est consumé. Des blocs de glace ne servent à rien devant des flammes.

Quatre petites cabanes étaient montées aux coins du groupe central. Suivant le diagramme de Heissman, elles étaient destinées à abriter, respectivement, les moyens de transport, l'essence, les provisions et l'équipement. J'ignorais ce qu'il entendait par « équipement ». Ces quatre cabanes étaient carrées et sans fenêtre. La cabane centrale était plus grande et avait un peu la forme d'une étoile : au centre, une pièce pentagonale et, autour d'elle, cinq annexes triangulaires. Je ne m'expliquais pas cette construction étrange qui me semblait permettre un maximum de perte de chaleur. La pièce centrale tenait lieu de salle à manger, de living-room, et de cuisine. Chaque bras de l'étoile comportait de petites chambres nues servant à dormir. La chaleur était fournie par des appareils électriques à huile fixés aux murs, mais tant que notre propre groupe électrogène ne serait pas en route, nous devions utiliser de simples poêles à pétrole. L'éclairage provenait de lampes Coleman, également à pétrole. La cuisine qui, apparemment, allait consister à ouvrir des boîtes et à chauffer leur contenu serait faite sur un simple réchaud, à pétrole aussi. Otto n'avait naturellement pas prévu de cuisinier : les cuisiniers coûtent cher.

Malgré les conditions de travail peu habituelles et glacées, et à la notable exception de Judith Haynes bien entendu, tout le monde s'activait, même Stuart, tout choqué qu'il fût encore. Tous se hâtaient silencieusement et sans joie, car, bien qu'aucun d'eux n'eût été en relation d'amitié avec Halliday, l'annonce de sa disparition avait encore ajouté appréhension et angoisse au groupe qui, avant même le premier tour de manivelle, se sentait drôlement mal assorti. Stryker et Lonnie, qui ne se parlaient que lorsque c'était indispensable, contrôlaient les provisions : essence, pétrole, aliments, vêtements, équipement. Otto était très méticuleux. Sandy, Hendriks, le Comte, Eddie, vérifiaient, chacun pour soi, leurs matériels et moi-même, je m'assurais de ce qui m'était personnel. Vers trois heures, alors qu'il faisait déjà sombre, tout était à peu près rangé et les chambres garnies

de lits de camp et de sacs de couchage.

Nous allumâmes les poêles tandis qu'un Eddie maugréant, indolemment aidé par les Trois Apôtres, s'affairait à mettre en marche le groupe électrogène, et nous repartîmes vers le « Morning Rose ». Moi, parce que je voulais parler à Smithy, les autres parce que les cabanes étaient rien moins qu'hospitalières, et que le bateau, aussi médiocre fût-il, nous offrait encore une sorte de havre de confort et de chaleur. Dès notre retour, des incidents se produisirent rapidement et de façon déconcertante.

À trois heures dix, d'une manière absolument inattendue, la partie conique s'inséra parfaitement dans le sous-marin. Six boulons furent immédiatement placés pour la maintenir en bonne position – vingt-quatre autres viendraient ensuite – et la vedette se mit en devoir de conduire la maquette ainsi complétée vers un endroit presque totalement abrité sur la droite de la jetée.

À trois heures quinze, le derrick fut capable de décharger le reste de nos colis. Smithy s'en mêlant, ce fut fait avec une dextérité efficace. Comme, d'une part, je ne voulais pas déranger Smithy dans son travail, que, d'autre part, il m'eût été impossible de lui parler en particulier, je descendis dans ma cabine. Ayant fermé la porte, je sortis du fond de ma trousse un paquet rectangulaire bien enveloppé, je le mis dans un petit sac serré par un cordon et revins vers le pont.

Il était trois heures vingt. Le déchargement était aux trois quarts terminé, mais Smithy n'était plus là. On aurait dit qu'il avait attendu ma disparition pour s'en aller ailleurs. Et qu'il fût vraiment parti ne faisait aucun doute. Je questionnai l'homme du treuil, mais celui-ci, attentif à la manœuvre, fut très vague. J'allai dans sa cabine, sur la passerelle, dans la chambre de veille, dans le salon, partout. Pas de Smithy. Je questionnai les passagers et l'équipage, sans résultat. Personne ne l'avait vu, personne n'avait la moindre idée de l'endroit où il pouvait être. L'obscurité étant complète, c'était bien compréhensible.

Aucun signe non plus du Captain Imrie. Certes, je ne le cherchais pas, mais il me semblait qu'il aurait dû se manifester sur son bateau. Le vent était presque au sud-est maintenant. Il refroidissait encore et le « Morning Rose » heurtait de plus en plus la jetée. Il eût été normal que le Captain fût anxieux de se débarrasser de ses passagers, de liquider le fret et de mettre en route à toute vitesse vers la pleine mer. Mais il n'était nulle part.

À trois heures trente, je descendis à terre et me hâtai vers les

cabanes. Elles étaient désertes, à part celle de l'équipement où Eddie jurait en s'efforçant de mettre le diesel en route.

— Avez-vous vu Mr. Smith, le second ?

— Il n'y a pas dix minutes. Il est venu regarder comment nous nous installions. Pourquoi ?

— Vous a-t-il dit quelque chose ?

— Quoi ?

— Où il allait ? Ce qu'il faisait ?

— Non. » Eddie se tourna vers les Trois Apôtres qui tremblaient et dont les expressions ahuries n'arrangeaient rien. « Non, il est resté là quelques instants, les mains dans ses poches, puis il est parti. »

— Vous avez noté de quel côté ?

— Non. » Il regarda encore les Trois Apôtres qui ne bronchèrent pas. « Du nouveau ? »

— Non, rien d'urgent. Le bateau va partir et le Captain le cherche.

Si ce n'était pas tout à fait exact, ça allait le devenir bientôt. Si Smithy s'était baladé au lieu d'être là où normalement il aurait dû se trouver, il devait avoir une bonne raison : il pouvait tout simplement avoir envie, même temporairement, d'être perdu.

À trois heures trente-cinq, je retournai au « Morning Rose ». Cette fois, le Captain Imrie était bien en évidence. J'avais cru jusque-là qu'il était incapable de s'exaspérer mais quand je l'aperçus dans la lumière du salon, je compris que je m'étais bien trompé. Il serrait les poings. Ce qu'on pouvait voir de son visage était rouge cramoisi et ses yeux bleus jetaient des éclairs. Inquiété par la détérioration du temps, il avait demandé à Allison de se mettre en contact radio avec Tunheim. Et Allison n'en avait pas été capable. Puis Allison avait découvert que l'émetteur radio avait été rendu inutilisable. Pourtant, une heure plus tôt, l'appareil fonctionnait – tout au moins Smith l'avait affirmé en transcrivant un dernier message météorologique. Et maintenant, impossible de mettre la main sur Smith. Où diable était-il donc ?

— Il est allé à terre, dis-je.

— À terre ? À terre ? Bon Dieu, comment le savez-vous ?

Le Captain Imrie n'était pas très amical, mais je le comprenais.

— Parce que je suis monté jusqu'au camp et j'ai parlé avec Mr. Harbottle, l'électricien. Mr. Smith venait juste de passer.

— De passer ? Il devrait décharger le fret. Que foutait-il là-haut ?

— Je n'ai pas vu Mr. Smith, expliquai-je patiemment. Je n'ai pas pu le lui demander.

— Et vous, que faisiez-vous là-haut ?

— Vous vous oubliez, Captain Imrie. Je n'ai pas à vous répondre. Je voulais lui dire un mot avant qu'il ne parte. Nous étions devenus bons amis, voyez-vous.

— Vraiment ? » Imrie aurait dit n'importe quoi. Il appela : « Allison ! »

— Monsieur ?

— Le second, il est allé à terre. Vérifiez. Vite ! Je m'occuperai du reste. » Cette fois je compris à quel point il était soucieux. Il se tourna vers moi, mais comme Goin et Otto Gerran m'avaient rejoint, je ne fus pas sûr qu'il s'adressât à moi : « Et je vous annonce que nous partons dans une demi-heure, avec Smith ou sans lui. »

— Oh ! Captain , dit Otto, ce n'est pas chic. Il est peut-être allé faire un petit tour et il s'est perdu... vous savez, dans cette obscurité...

— Trouvez-vous drôle qu'un Mr. Smith disparaisse au moment où je découvre qu'une radio avec laquelle il semble recevoir des messages est complètement hors d'usage ?

Otto resta silencieux, mais Goin, avec sa diplomatie habituelle, répondit doucement : « Je crois, Captain , que Mr. Gerran a raison. Ce n'est pas chic. D'accord, la destruction de votre radio est très ennuyeuse, d'autant plus qu'il y a déjà eu à bord bien des événements mystérieux. Mais je crois qu'il ne faut pas en accuser Mr. Smith. Il m'a paru bien trop intelligent pour agir de pareille façon. Ensuite, votre second sait trop l'importance de cet appareil pour risquer de le détériorer. Enfin, s'il souhaite échapper aux conséquences de son action, ce n'est pas dans l'île des Ours qu'il se cachera. Pour moi, sa disparition est le résultat d'un accident ou d'une amnésie. Je crois simplement qu'il s'est perdu. Vous devriez l'attendre au moins jusqu'à demain matin. »

Je crus deviner que le Captain Imrie était sur le point de céder mais Otto vint tout démolir en disant : « Oh ! il a dû juste aller faire un

tour, histoire de voir... »

— De voir ? Dans cette obscurité ? » Le Captain hurlait : « Allison ! Oakley ! » Il baissa sa voix de quelques décibels et nous dit : « Je pars dans une demi-heure. Smith ou pas. Je vais à Hammerfest, messieurs, à Hammerfest et à la police. »

Il dégringola la coupée, une demi-douzaine d'hommes le suivirent. Goin soupira : « Je crois que nous devrions l'aider. » Il s'en alla et, après avoir hésité, Otto l'imita.

Je restai sur place. Je n'avais aucune intention de les aider. Si Smithy ne voulait pas qu'on le retrouve, c'était son droit. Je redescendis dans ma cabine, écrivis un mot, pris le petit sac, et partis à la recherche de Haggerty. J'avais besoin de faire confiance à quelqu'un et la disparition de Smithy ne me laissait pas le choix. Haggerty était ce que j'avais de mieux sous la main. Bien sûr, il n'avait guère d'estime pour moi mais il était incorruptible, habitué à la discipline et, pendant vingt-sept ans, il avait reçu des ordres.

Il se fit prier pendant un quart d'heure, mais à la fin, il accepta ce que je lui demandais.

— Vous ne me faites pas faire une bêtise, docteur Marlowe ?

— La bêtise serait de penser ça un instant. Qu'aurais-je à y gagner ?

— C'est vrai. C'est vrai. » Il accepta le petit sac. « Donc, dès que nous serons hors de vue de l'île ? »

— Qui. Ça, et la lettre. Au Captain . Et pas avant.

— Ne pouvez-vous me dire de quoi il s'agit, docteur ?

— Si je le savais, croyez-vous que je resterais dans cette sacrée Bon Dieu d'île ?

Il sourit, pour la première fois. « Non, certes, je ne le crois pas. »

Le Captain Imrie et sa troupe revinrent à bord deux minutes après mon retour sur le pont. Sans Smithy. Je ne fus surpris ni de leur échec, ni de la rapidité de leurs recherches. Elles n'avaient pas excédé vingt minutes. Bien que l'île des Ours ne soit qu'une tache dans l'Arctique, elle s'étend quand même sur 73 kilomètres carrés et le Captain avait dû se rendre compte qu'il s'embarquait dans une monumentale folie. Mais cet échec l'avait déterminé à partir au plus tôt. Ayant vérifié que tout était déchargé, que le personnel du film était descendu,

accompagné de Mr. Stokes, il nous serra la main. Les derricks avaient repris leur place, les câbles étaient enroulés. Tout était prêt.

Otto fut le dernier à descendre. Au pied de la coupée, il répéta : « Alors, c'est bien entendu, dans vingt-deux jours. Vous serez de retour dans vingt-deux jours, n'est-ce pas, Captain ? »

— Je ne vous laisserai pas passer l'hiver ici, soyez tranquille, Mr. Gerran. » Le mystère et cette île détestée sur le point d'être abandonnés, le Captain se permettait de détendre un peu son attitude. « Vingt-deux jours ! À l'aube. Entre nous, je peux faire l'aller et retour d'Hammerfest en soixante-douze heures ! Portez-vous bien tous ! »

Et le Captain fit relever la coupée. Il monta sur la passerelle sans nous expliquer cette remarque à propos des soixante-douze heures. Ce qu'il devait penser à cet instant, c'était qu'il reviendrait dans soixante-douze heures avec une armée de policiers norvégiens. Ça ne m'inquiétait pas. J'étais aussi certain qu'il était possible de l'être que, si c'était ce qu'il avait en tête, il aurait changé d'avis avant que la nuit soit terminée.

Les feux de navigation s'allumèrent et bientôt le « Morning Rose » s'éloigna lentement de la jetée, décrivit un demi-cercle et se dirigea vers la sortie de Sor-Hamna. Le Captain fit hurler la sirène deux fois et le triste son en fut avalé par la neige. En quelques secondes, lumières et bruit disparurent dans la nuit et la tempête.

Nous restâmes sur place un moment qui nous parut long. Nous n'étions certes pas d'heureux voyageurs enfin parvenus au terme de leur expédition mais plutôt quelques réprouvés abandonnés sur une île déserte de l'océan Arctique.

L'atmosphère, dans la plus grande cabane, ne s'était guère améliorée. Les poêles fonctionnaient et, grâce au groupe, les appareils électriques commençaient à chauffer. Mais les effets de dix années de température glaciale ne pouvaient être effacés en l'espace d'une heure : il faisait donc encore moins de zéro à l'intérieur. Personne n'était dans les cellules car il y faisait encore plus froid que dans la pièce centrale. Et personne ne parlait. Heissman lisait un texte sur la manière de survivre dans les régions arctiques. Cela nous promettait une future conférence. Il est vrai que son long séjour en Sibérie le qualifiait pour en discuter. Mais personne ne tenait à en discuter, au moins pour le moment. Otto et Neal Divine commencèrent à échanger des vues sur le plan de travail – à condition que le temps permette de travailler – pour le lendemain, mais ils n'y apportaient pas beaucoup de cœur. Ce fut Conrad qui mit le doigt sur le malaise général, ou tout au moins

qui exprima la pensée présente dans tous les esprits, sauf peut-être dans le mien.

Il dit à Heissman : « En hiver, dans l'Arctique, il faut des lampes électriques. Non ? »

— Certainement.

— Vous en avez ?

— Des tas. Pourquoi ?

— J'en voudrais une. Je voudrais sortir. Nous sommes tous dedans depuis au moins vingt minutes et il y a un homme qui est, seul, dehors. Il est peut-être malade ou blessé. Il est peut-être tombé et s'est cassé quelque chose... dans ce froid terrible.

— Allons, allons, dit Otto, vous voyez tout en noir, Charles. Mr. Smith m'a paru être un homme capable de se débrouiller.

Otto aurait probablement prononcé les mêmes paroles s'il avait vu Smithy aux prises avec un ours : sa corpulence faisait de lui un poltron dès qu'il s'agissait de s'engager physiquement.

Conrad poursuivit en s'adressant à moi :

— Il me semble que vous l'avez suggéré le premier, docteur ?

— Je vous accompagnerai volontiers, dis-je aimablement.

Et nous sortîmes tous à l'exception d'Otto qui déclara n'être pas bien et de Judith Haynes qui affirma rondement que lorsque Mr. Smith aurait envie de revenir, on le verrait arriver. C'était exactement ce que je pensais mais pour des raisons très différentes. Nous étions tous pourvus de lampes et nous décidâmes de rester près les uns des autres. Si l'un de nous devait s'éloigner, il devait être de retour dans la demi-heure.

Nous nous engageâmes sur une rampe qui escaladait l'escarpement faisant face au nord du Sor-Hamna. Du moins, les autres s'y engagèrent. Pour ma part, je filai droit vers la cabane de l'équipement dans laquelle le diesel ronronnait de façon rassurante. C'était le meilleur endroit pour attendre la fin de cette recherche idiote. Ayant éteint ma lampe pour ne pas indiquer ma présence, j'ouvris la porte, entrai, refermai derrière moi et presque tout de suite me heurtai sur le plancher à un obstacle. Je me repris et allumai ma lampe.

Un homme était là, et sans la moindre surprise, je découvris que c'était Smith. Il s'étira, leva un bras pour se protéger de la lumière, puis retomba en arrière et referma les yeux. Je vis du sang sur sa joue gauche. Il gémit comme un homme qui revient difficilement à lui.

— Cela fait-il très mal, Smithy ?

Il grogna encore un peu.

— Pourquoi vous êtes-vous frotté la joue avec une pleine poignée de glace ? demandai-je.

Il cessa de remuer et de geindre.

— La comédie a assez duré, repris-je froidement. Levez-vous et expliquez-moi pourquoi vous vous êtes conduit comme un idiot ?

Je plaçai la lampe sur un coin du groupe électrogène de façon que la lumière allât vers le haut. Elle n'éclairait pas beaucoup mais me permettait de voir le visage sans expression de Smithy tandis qu'il se remettait sur ses pieds.

— À qui parlez-vous ? dit-il.

— À PQS 182131, James R. Huntingdon, de Golders Dreen et Beyrouth, connu sous le faux nom de Joseph Rank Smith.

— Alors, je suis bien l'idiot dont il est question, fit-il. J'aimerais bien que vous vous expliquiez maintenant.

— Voilà. Il y a quatre ans et quatre mois, alors que vous commandiez un tank au Liban, nous avons pensé que vous pourriez nous être utile. Il y a quatre mois, nous avons de nouveau pensé la même chose. Maintenant, j'en suis beaucoup moins certain.

Smithy sourit, mais sans joie. « Il ne doit pas être facile de me révoquer sur l'île des Ours. »

— Même à Tombouctou, je vous révoquerais, répondis-je sérieusement. Et maintenant, venez.

— Vous auriez pu vous faire connaître. » Smithy avait l'air vexé et je crois que je l'aurais été si j'avais été à sa place. « Je m'en étais douté. À bord, il n'y avait guère que vous qui... »

— Vous ne deviez pas le savoir. Vous ne deviez pas le deviner non plus. Vous n'aviez à faire que ce qu'on vous avait ordonné. Ça, et rien d'autre. Vous souvenez-vous de la dernière ligne de vos instructions ?

Elle était soulignée. C'est « moi » qui l'avais soulignée.

— Dans tous les cas, attendre, récita Smithy. J'ai trouvé ça bizarre.

— Avez-vous attendu ? Bon Dieu ! les ordres étaient simples. Rester à bord du « Morning Rose » jusqu'à ce qu'on prenne contact avec vous. En aucune circonstance, ne quitter le bateau même pour faire un tour à terre. Ne faire aucune recherche par vous-même, ne rien découvrir, toujours agir comme un simple officier de marine marchande. Vous ne l'avez pas fait. J'avais besoin de vous à bord de ce bateau, Smithy. Et maintenant aussi. Et où êtes-vous ? Dans cette foutue cabane de l'île des Ours. Bon Dieu, pourquoi ne vous en êtes-vous pas tenu à vos instructions ?

— O.K. J'ai eu tort. Mais je me croyais seul. Les circonstances changent tout parfois. Quatre hommes assassinés, quatre autres en piteux état... comment vouliez-vous que je reste sans rien faire ? N'ai-je le droit de prendre aucune initiative ?

— Non, tant qu'on ne vous le demande pas. Voyez où nous en sommes maintenant. Le « Morning Rose » était un de mes atouts, vous m'en avez privé. Je voulais pouvoir l'atteindre de jour ou de nuit. Je peux en avoir besoin à n'importe quel moment. Et je ne l'ai pas. Y a-t-il quelqu'un à bord capable de le maintenir non loin d'ici par une nuit pareille et de me l'amener à Sor-Hamna en pleine tempête ? Non, n'est-ce pas ? Le Captain Imrie est juste capable de le faire aller sur le lac Léman un après-midi d'été.

— Vous avez donc une radio avec vous pour communiquer avec le chalutier ?

— Bien entendu. Dans ma trousse.

— Comment communiquer avec le « Morning Rose » dont le poste est en pièces ?

— J'y ai pourvu, dis-je. Mais pourquoi est-il en morceaux ? Parce que, sur la passerelle, vous avez parlé librement, annonçant à tous les vents que les forces de l'O.T.A.N. étaient dans les parages et qu'on pouvait les atteindre. Quelqu'un d'autre que moi buvait vos paroles. Je sais, il y avait mes traces de pas dehors... mais on les avait utilisées pour me suivre. Notre espion est reparti par le même chemin et s'est procuré un gros marteau.

— J'aurais dû être plus circonspect. Je vous présente mes excuses, mais je ne crois pas qu'elles servent à grand-chose maintenant.

— On ne peut pas dire que jusqu'à présent je mérite moi-même une récompense, aussi nous laisserons les excuses où elles sont. Bon ! mais puisque vous êtes là, j'aurai moins à surveiller ce qui se passe derrière mon dos.

— Parce qu'ils vous ont repéré. » Je lui racontai brièvement tout ce que je savais, non pas tout ce que je pensais savoir car je ne voyais aucune raison pour troubler Smithy autant que je l'étais moi-même. « Pour ne pas nous gêner, laissez-moi prendre les initiatives. Que cela ne vous empêche cependant pas d'agir, surtout si vous vous sentez menacé. Dans ce cas, vous avez ma permission de descendre n'importe qui. »

— Bon à savoir. » Pour la première fois, son sourire était franc. « J'aimerais encore mieux savoir qui je suis susceptible de descendre. Et il me plairait encore davantage de savoir ce que vous, si j'ai bien compris, un agent important du Trésor, et moi, un débutant dans le même domaine, nous faisons sur cette Bon Dieu d'île. »

— Le Trésor ne s'intéresse qu'à l'argent, toujours l'argent, d'une manière ou d'une autre. C'est pourquoi nous sommes ici. Il ne s'agit pas de notre argent, ni de l'argent anglais, mais de l'argent international et toutes les grandes Banques centrales participent à cette opération.

— Quand on est pauvre comme vous et moi, dit Smithy, l'argent, c'est toujours l'argent.

— Même un fonctionnaire mal payé comme vous ne toucherait pas à celui-là. Il provient de pillages effectués durant la Seconde Guerre mondiale. Cet argent est le prix du sang de milliers d'hommes. À la fin du printemps 1945, l'Allemagne était encore un pays plein de trésors sans prix : l'été de la même année, ces trésors avaient disparu. Les vainqueurs et les vaincus avaient fait main basse sur tous les objets de valeur, l'or, les pierres précieuses, les tableaux de maître, les actions. Les bons émis il y a quarante ans par les banques allemandes sont encore monnayables. Inutile d'ajouter qu'aucun des preneurs n'a jugé nécessaire de faire une déclaration aux autorités responsables. (Je regardai ma montre.) Vos amis sont en train de ratisser l'île des Ours à votre recherche... enfin, cette partie de l'île des Ours. Ils devaient y consacrer une demi-heure. Je vais être obligé de vous ramener, inconscient, naturellement, dans un quart d'heure.

— Tout cela me paraît bien obscur, dit Smith. Ce pillage ? C'était considérable ?

— Cela dépend de ce que vous appelez considérable. On estime que les Alliés – et quand je dis alliés, je veux dire les Anglais, les Américains, mais aussi les malins Russes – ont récupéré les deux tiers du total. Il reste donc aux Nazis et à leurs sympathisants un bon tiers. Les calculs les plus justes prouvent que cela devrait se monter – au plus bas, Smithy – aux environs de 350 millions de livres. De livres sterling, bien entendu.

— Mince, ça existe ?

— Parfaitement. Et cette fortune se cache dans les endroits les plus divers. Une partie en espèces est enfouie dans les Alpes autrichiennes et semble irrécupérable. Je connais deux Raphaël dans une galerie discrète de Buenos Aires, un Michel-Ange à Rio, plusieurs Hals et des Rubens dans la même collection illégale à New York, et un Rembrandt à Londres. Leurs propriétaires sont des gens qui ont été ou qui sont en rapport avec les gouvernements ou les forces armées des pays concernés. Ces gouvernements ne semblent pas disposés à agir, peut-être parce qu'ils seront, en dernier lieu, les bénéficiaires. Pourtant pas plus tard qu'à la fin de 1970, un cartel international a jeté sur le marché pour 30 millions de livres de valeurs allemandes parfaitement négociables, émises vers les années 30. On voulut les écouler à Londres, à New York, à Zurich, mais la Banque fédérale d'Allemagne refusa de payer celles dont l'identité du propriétaire n'était pas dûment prouvée : ce n'est plus un secret, » ces valeurs ont été volées dans les coffres de la Reichsbank en 1945 par une unité particulière de l'Armée rouge qui avait été constituée pour former les seuls voleurs militaires légaux de l'Histoire.

... « Mais tout cela n'est que la partie apparente de l'iceberg. La masse de cette immense fortune reste cachée parce que la guerre est encore trop récente et que les gens – les propriétaires illégaux – ont peur de convertir leurs trésors en monnaie courante. En Italie, le professeur Siviero, et Simon Wiesenthal, du Service de documentation juif d'Autriche, estiment qu'il y a un grand nombre d'anciens officiers SS qui vivent plus que confortablement grâce à des comptes en banque disséminés à travers l'Europe.

... « Siviero et Wiesenthal sont des experts reconnus et travaillent, si j'ose dire, du bon côté. Mais, malheureusement, il existe d'autres experts moins délicats et moins honnêtes. Leurs noms sont connus aussi mais ils sont intouchables car ils n'ont commis aucun délit prouvé, pas une seule conversion d'actions non légale car les valeurs qu'ils proposent sont toujours valables, leurs propriétaires toujours identifiés. Ce sont, néanmoins, des criminels qui agissent sur le plan

international. Or, nous avons ici, sur l'île des Ours, le plus habile et aussi celui qui a obtenu les plus grands succès jusqu'à présent. Son nom est Johann Heissman. »

— Heissman !

— Lui-même. Il est doué, notre Johann.

— Heissman ! Comment est-ce possible ? Voyons, il y a seulement deux ans...

— Je sais. Il y a deux ans, il s'est échappé de façon spectaculaire de Sibérie et il est arrivé à Londres avec beaucoup de vacarme, de télévision, d'articles de journaux et suffisamment de tapis rouge pour aller de Tilbury à Roms. Depuis ce temps-là, il ne s'est occupé que de son bien-aimé cinéma. Comment donc peut-il être Heissman ?

... « Eh ! bien, c'est Heissman parce que notre Johann est une vieille fripouille. Nous avons contrôlé qu'il a bien été associé avec Otto, à Vienne, juste avant la guerre, et qu'ils ont, de plus, été élevés au même gymnasium de St-Polten, qui n'est pas très loin. Au moment de l'Anschluss, Heissman a pris la mauvaise voie tandis que Otto prenait la bonne. Nous savons aussi que Heissman, à cause de ses sympathies communistes d'alors, a été un invité d'honneur du Troisième Reich. Ce qui a suivi relève de l'espionnage double et même triple qui s'est développé fréquemment dans l'Europe centrale durant la guerre. On a dû permettre ensuite à Heissman de s'évader en Russie où ses sympathies étaient bien connues. Puis, il est revenu en Allemagne où il a reçu l'ordre de transmettre de faux renseignements militaires très vraisemblables aux Russes.

— Pourquoi ? Pourquoi a-t-il obéi ?

— Parce que sa femme et ses deux enfants avaient été pris en même temps que lui. C'était une bonne raison, non ?

— Smith inclina la tête. – Puis, quand la guerre a été terminée, que les Russes ont occupé Berlin et découvert les archives, ils ont compris ce que Heissman avait fait vraiment et ils l'ont expédié en Sibérie.

— Moi j'aurais cru qu'ils l'auraient fusillé.

— Ils l'auraient fait, mais il y avait un hic. Je vous ai dit que c'est une vieille ficelle et qu'il y avait eu triple jeu. En fait, Heissman travaillait pendant toute la guerre pour les Russes. Pendant quatre ans, il a fidèlement envoyé à ses maîtres des faux renseignements et, pour cela il avait dans la préparation de ses messages codés l'aide des

Services allemands. Et ceux-ci n'ont jamais soupçonné que Heissman utilisait en plus son propre code. C'est donc pour sa simple sécurité que, à la fin de la guerre, les Russes l'ont transféré en Sibérie. Nous savons même qu'il n'y a jamais été : nous croyons également que sa femme et ses deux filles mariées vivent encore confortablement à Moscou.

— Et depuis, il travaille toujours pour les Russes ?

Smithy avait l'air stupéfié et je le comprenais bien : la duplicité magistrale de Heissman était à peine croyable.

— Parfaitement. Durant ses huit prétendues dernières années de prison en Sibérie, Heissman, sous divers déguisements, a été signalé en Amérique du Nord et du Sud, en Afrique du Sud, en Israël et même, croyez-le ou non, à l'hôtel Savoy à Londres. Nous savons sans pouvoir le prouver que ces voyages concernaient le recouvrement du trésor nazi pour ses maîtres russes. N'oubliez pas que Heissman avait les plus hautes relations avec le Parti, les SS et l'intelligence : il est donc le seul qualifié pour cette tâche. Depuis sa « fuite » de Sibérie, il a fait deux films en Europe : l'un au Piémont où une vieille veuve s'est plainte que des toiles anciennes avaient été volées dans le grenier de son étable ; l'autre en Provence, où un vieux notaire a appelé la police pour se plaindre de la disparition, dans son bureau, d'un dossier contenant des actions anciennes. Que ces toiles et ces actions aient eu quelque valeur, nous l'ignorons. Cependant leur disparition a coïncidé avec celle de Heissman.

— Vous me demandez d'en avaler beaucoup d'un coup ! se plaignit Smithy.

— C'est vrai.

— O.K. si je fume ?

— Cinq minutes. Puis, je vous traînerai par les pieds.

— Par les épaules si ça ne vous fait rien. » Smithy alluma sa cigarette et réfléchit. « Donc, ce que vous cherchez à découvrir, c'est ce que fait Heissman sur l'île des Ours. »

— C'est pour cela que nous sommes ici.

— Avez-vous une idée ?

— Aucune. Il s'agit sûrement d'argent. C'est vraiment le dernier endroit où je penserais en trouver et peut-être n'y en a-t-il pas. C'est

peut-être simplement une voie vers l'argent. Si vous m'avez bien suivi, vous avez compris que Johann a plus d'un tour dans son sac.

— Est-il en cheville avec la société de films ? Avec son vieux copain Otto ? Ou bien se sert-il seulement d'eux ?

— Je n'en ai pas la moindre idée.

— Et Mary Stuart ? Le rendez-vous secret ? Quel lien peut-il y avoir là ?

— Même réponse. Nous ne savons rien sur elle. Nous connaissons son vrai nom – elle n'a jamais rien fait pour le cacher – son âge, son lieu de naissance. Elle est lituanienne – du moins elle vient d'une région qui était la Lituanie auparavant, avant les Russes. Nous savons aussi – et ce n'est pas elle qui nous a fourni cette information – que seule sa mère était lituanienne. Son père était allemand.

— Dans l'armée peut-être ? Dans les Services ou les SS ?

— Il faudrait le rechercher. Mais nous ne le savons pas. Ses papiers à elle signalent que ses parents sont morts.

— Le Service a donc contrôlé, pour elle aussi ?

— Nous avons examiné tous ceux qui sont liés avec les Productions Olympus. Nous aurions pu nous l'épargner.

— Donc pas de preuves ? D'indices ?

— Rien. Pas ça !

— Avant de partir, dit-il en écrasant sa cigarette, je tiens à vous signaler deux pensées très inconfortables qui me sont venues. Un : Johann est un agent international très adroit. D'accord ?

— C'est un criminel international.

— Un champion. Ces gens-là évitent autant que possible la violence, n'est-ce pas vrai ?

— C'est vrai. Plus que tout. Ce n'est pas digne d'eux.

— D'après ce que vous savez, Heissman a-t-il été associé avec quelque fait violent ?

— On n'en a pas trace.

— Il y a eu pas mal de cas de violence dans les deux derniers jours. Si ce n'est pas Heissman, qui ?

— Je ne dis pas que ce n'est pas Heissman. Le léopard change de peau. Il a pu, pour n'importe quelle raison, se trouver dans une situation telle qu'il a été obligé de recourir à la violence. Il peut aussi, nous n'en savons rien, avoir des associés violents qui ne s'encombrent pas nécessairement de ses habitudes. Il se peut encore que ce soit quelqu'un qui n'ait aucun lien avec lui.

— J'aime ça, dit Smithy, des réponses simples et claires. Venons au second point qui vous a peut-être échappé. Si ces gars-là vous ont repéré, ils m'ont peut-être repéré moi aussi. Rappelez-vous l'espion de la passerelle.

— Je ne l'ai pas oublié. Mais ce qui vous a fait le plus remarquer sans doute, c'est que vous avez abandonné le bateau. Ce qu'ils pensent tous n'a pas d'importance, ce qui compte c'est qu'il y en a probablement un qui est convaincu que vous avez agi sciemment. Vous êtes repéré, Smithy.

— Ainsi quand vous allez me ramener pantelant, personne ne va avoir de gentils sentiments pour le pauvre vieux Smithy ? Personne ne s'inquiétera de la raison de mes blessures ?

— On ne vous questionnera pas. Ils comprendront trop bien. Mais nous devons agir comme si.

— Vous veillerez un peu sur moi, vous aussi, de temps à autre ?

— J'ai beaucoup à faire, mais j'essayerai.

La tête ballante, les mains et les talons dans la neige, je le traînais lorsque deux faisceaux lumineux nous éclairèrent à cinq mètres à peine de la cabane principale.

— Vous l'avez retrouvé ?

C'était Goin. Harbottle était à côté de lui. Même pour mon oreille hypersensible, Goin semblait sincère.

— À quatre cents mètres d'ici environ. » Je respirais très fort pour donner l'impression que ça n'avait pas été une petite affaire d'avoir à déplacer ces quatre-vingt-dix kilos sur une neige dure. « Je l'ai ramassé dans un ravin. Aidez-moi, voulez-vous ? »

Ils m'aidèrent. Nous l'emmenâmes à l'intérieur et l'installâmes sur

un lit de camp.

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! Mon Dieu ! » Otto se tordait les mains. Son visage témoignait de la nouvelle charge qui allait s'ajouter à la croix qu'il portait déjà. « Que lui est-il arrivé à ce pauvre garçon ? »

La seule autre personne présente dans la pièce était Judith Haynes qui n'avait pas fait un mouvement et restait près du poêle qu'elle monopolisait : sans doute était-elle tellement habituée à voir autour d'elle des hommes inconscients que ça n'avait plus le pouvoir de lui faire lever un sourcil.

— Je n'en sais rien, dis-je entre deux essoufflements. Il est tombé de haut et a dû se cogner la tête sur un rocher. C'est ce qui semble.

— Une commotion ?

— Peut-être. » Je tâtai le crâne de Smithy avec le bout de mes doigts. À un certain endroit en tous points semblable aux autres je fis : « Ah ! »

Ils me regardèrent, attendant mon diagnostic.,

— Cognac, dis-je à Otto.

J'attrapai mon stéthoscope, fis les simagrées nécessaires pour ramener à lui un Smithy grognant et toussant pour une gorgée de cognac. Pour quelqu'un n'ayant jamais joué au théâtre, il nous fit une belle démonstration se terminant par une série de jurons et une expression désolée quand je l'informai gentiment que le « Morning Rose » était parti sans lui.

Pendant notre représentation, les autres rentrèrent, par deux ou par trois. Je les surveillais attentivement sans en avoir l'air, scrutant leurs traits, à la recherche d'autre chose que la surprise ou le soulagement, mais je me donnais du mal pour rien : si l'un d'eux n'éprouvait ni surprise, ni soulagement, il devait avoir les muscles du visage bien entraînés à ne rien montrer de ce qu'il ressentait. J'aurais dû m'y attendre.

Au bout de dix minutes, notre intérêt pour un Smithy qui revenait tout à fait à lui passa à un autre sujet : nous constatâmes que deux personnes n'étaient pas rentrées. Stuart et Stryker manquaient encore. Etant donné les événements de la matinée, l'absence de ces deux-là me parut une drôle de coïncidence. Après quinze minutes, cela me parut bizarre. Après vingt, je trouvai cela de mauvais augure, sentiment qui était partagé par tout le monde. Judith Haynes avait abandonné sa

place près du poêle. Elle serrait ses mains l'une contre l'autre. Elle s'arrêta en face de moi.

— Ce retard... ça ne me plaît pas... Ça ne me plaît pas du tout. » Sa voix était tendue et anxieuse. Jouait-elle ? Je ne le pense pas. « Qu'est-ce qui le retarde ? Pourquoi reste-t-il si longtemps ? Il est dehors avec ce Stuart. Il y a quelque chose. Je le sais. Je le sais. » Comme je ne répondais pas, elle dit : « Alors, vous n'allez pas le chercher ? »

— Pas plus que vous n'êtes allée chercher Smith », dis-je. Ce n'était pas chic mais je ne suis pas comme Lonnie, moi. « Votre mari reviendra quand il en aura envie. »

Elle me regarda sans parler. Ses lèvres bougèrent mais elle ne dit rien. Il n'y avait pas d'hostilité sur son visage et je compris pour la seconde fois de la journée que sa soi-disant haine pour son mari n'était qu'un raconter et que, profondément caché en elle, existait un vrai sentiment pour lui. Elle me tourna le dos et j'attrapai ma lampe.

— Encore une fois sur la brèche, dis-je. Qui vient ?

Conrad, Hellman, Heyter et Hendriks m'accompagnèrent.

Immédiatement, nous nous déployâmes à intervalles réguliers, mais peu éloignés, et nous nous dirigeâmes vers le nord.

Nous découvrîmes Stuart dans les premières trente secondes : à vrai dire, c'est lui qui nous découvrit car il vit nos lampes – il avait perdu la sienne – et il vint vers nous en trébuchant dans l'obscurité. Il titubait plutôt, faisait de grands gestes, chancelait comme quelqu'un qui a bu ou qui est à bout de forcés. Quand il essaya de parler, sa voix était épaisse et il bafouillait. Il tremblait comme s'il avait la fièvre. Il était inutile, même cruel de le questionner, et nous le ramenâmes vite à l'intérieur.

Je le regardai tandis qu'on l'asseyait sur un tabouret auprès du poêle et je n'eus pas besoin de l'examiner deux fois pour comprendre que la journée avait été trop dure pour lui. Stuart s'était de nouveau battu et ses blessures s'ajoutaient à celles du matin. Il avait deux vilaines coupures au-dessus de l'œil qui n'avait pas été endommagé, un bleu et une écorchure sur la joue droite, et le sang lui sortait du nez et de la bouche. Le sang s'était congelé avec le froid. Mais le coup le plus dur était celui qu'il avait reçu derrière la tête où la chair était ouverte jusqu'à l'os. Quelqu'un l'avait frappé durement.

— Que vous est-il arrivé cette fois ? » demandai-je. Il grimaça

quand je commençai à lui nettoyer le visage. « Savez-vous au moins ce qui s'est passé ? »

— Je n'en sais rien », dit-il. Il remua la tête et retint sa respiration comme si une douleur se manifestait dans son cou. « Je ne sais pas. Je ne m'en souviens pas. »

— Vous vous êtes battu, mon vieux, dis-je. De nouveau. Quelqu'un vous a frappé, et comment !

— Je sais. Je le sens. Je ne m'en souviens pas. Je vous le jure. Je... je ne sais rien.

— Mais vous l'avez vu, dit raisonnablement Goin. Qui que ce soit, vous avez dû lui faire face. Bon Dieu, votre chemise est déchirée et il manque deux boutons à votre veste. Il devait donc être debout devant vous quand il vous a frappé. Vous l'avez sûrement aperçu.

— Il faisait noir, murmura Stuart. Je n'ai rien vu. Je n'ai rien senti, mais je me suis réveillé dans la neige avec la nuque qui me faisait mal. Je sais que je saignais... Oh ! Je ne sais pas ce qui est arrivé.

— Vous le savez ! Vous le savez ! » Judith Haynes était venu tout près. La transformation de son visage était aussi étonnante qu'affreuse, et, bien que la séance du matin m'eût préparé à une scène de cet ordre, je l'examinai avec frayeur. Sa bouche rouge avait disparu, ses lèvres étaient rentrées derrière ses dents serrées, ses yeux verts n'étaient plus que des fentes, ainsi que je les avais remarqués le matin, la peau était tendue sur les os comme si elle était trop étroite pour ses traits. Elle hurla vers Stuart : « Vous êtes un sacré menteur ! Menteur ! Vous parlez de votre nuque ! Et à lui, que lui avez-vous fait ? Petit salaud ! Qu'avez-vous fait à mon mari, dites-le ! Vous m'entendez ! Vous m'entendez ? Où est-il ? Où l'avez-vous laissé ? »

Stuart la regarda avec un étonnement épouvanté ; puis il secoua la tête : « Excusez-moi, Miss Haynes, mais je ne sais pas. »

Elle allongea ses doigts aux longs ongles et se pencha vers lui, mais j'attendais cela. Goin et Conrad aussi. Elle se débattit comme un chat sauvage, hurlant des invectives vers Stuart. Soudain, elle se détendit, sa respiration se transforma en sanglots.

— Voyons, Judith, voyons, disait Otto. Il n'y a pas...

— Tais-toi, vieil imbécile ! » cria-t-elle. Le respect filial n'était pas une des qualités de Judith, mais Otto, qui était pourtant visiblement nerveux, accepta cela comme naturel. « Pourquoi ne cherches-tu pas

ce que ce petit salaud a fait à mon mari ? Pourquoi ? Pourquoi ? » Elle libéra ses bras et comme elle semblait vouloir s'éloigner, nous la lâchâmes. Elle attrapa une lampe et courut vers la porte.

— Arrêtez-la, dis-je.

Heyter et Hellman qui étaient solides lui bloquèrent le passage.

— Laissez-moi sortir ! Laissez-moi sortir ! » cria-t-elle. Ni Heyter, ni Hellman ne bougèrent et elle fit demi-tour.

« Qui vous permet de... Je veux sortir et retrouver Michaël ! »

— Excusez-moi, Miss Haynes, dis-je. Vous n'êtes pas en état d'aller chercher qui que ce soit. Vous courriez comme une folle, vous ne sauriez plus où vous êtes et, en cinq minutes, vous seriez perdue, peut-être pour de bon. Nous partons dans un instant.

Elle fit trois pas rapides vers Otto, les poings serrés, et montrant les dents comme un fauve.

— Tu le laisses me traiter ainsi ? » Son regard vers moi était incendiaire.

« Tu n'as donc pas de colonne vertébrale ! N'importe qui peut m'insulter ! » Otto cligna des yeux à cette dernière invective, mais ne dit rien. « Ne suis-je pas ta fille ? N'es-tu pas le patron ? Bon Dieu, qui donne des ordres ici ? Toi ou Marlowe ? »

— Votre père, déclara Goin. Mais réfléchissez : sans manquer de respect au docteur Marlowe, nous n'achetons pas un chien pour aboyer nous-mêmes. Il est docteur, il est normal que nous nous référions à lui pour les questions médicales.

— Insinuez-vous que je suis malade ? » La couleur s'était retirée de ses joues et elle était plus laide que jamais : « Allez, dites-le ! dites-le. Je suis folle, c'est ça ? »

Dieu seul sait combien j'aurais acquiescé si Goin lui avait carrément répondu « oui », mais il était bien trop diplomate et trop équilibré pour agir ainsi. Et puis, il avait certainement vu d'autres crises du même genre. Il dit paisiblement mais sans condescendance : « Je ne suggère rien. Vous êtes bouleversée, vous êtes épuisée, cela se comprend, c'est votre mari qui manque. Cependant, je suis d'accord avec le docteur, vous ne devez pas aller le chercher vous-même. Nous le ramènerons plus vite si vous coopérez avec nous, Judith.

Elle hésita, à mi-chemin entre l'hystérie et la rage, puis elle se détourna. Je soignai la blessure de la tête de Stuart et dis : « Ça ira ainsi jusqu'à ce que je revienne. Il faudra, je le crains, vous couper quelques boucles ensuite. » Et allant vers la porte, je lançai à Goin : « Maintenez-la loin de lui, voulez-vous ? »

Il comprit.

— Et, ajoutai-je, pour l'amour du ciel, gardez-la également loin de Mary Darling.

Il me regarda avec étonnement : « De cette gosse ? »

— Cette gosse. Elle est la seconde sur la liste des bonnes œuvres de Miss Haynes. Si toutefois, elle se met à y réfléchir.

Ce fut Conrad qui ferma la porte. Puis, il s'écria :

— Jésus ! Quelle folle ! Une vraie virago !

— Elle est un peu bouleversée, fis-je doucement.

— Bouleversée ! Dites plutôt enragée ! Mais qu'est-il arrivé à Stryker ?

— Je n'en ai aucune idée. » Et comme il faisait noir, je n'eus pas à me préoccuper de mon expression. Je me rapprochai de lui de façon que les autres ne puissent m'entendre : « Dans cette bande de cinglés que nous sommes, j'espère qu'une question posée par un autre cinglé ne vous choquera pas ? »

— Vous me décevez, docteur. Je pensais que vous et moi étions les seuls à peu près normaux.

— Espérons-le. Dites-moi, que savez-vous du passé de Lonnie ?

Il resta un instant silencieux, puis il dit : « Car il a un passé ? »

— Nous en avons tous un. Si vous pensez à un passé criminel, non. Lonnie n'en a pas. Je voudrais seulement savoir s'il est marié ou s'il a une famille. C'est tout.

— Pourquoi ne lui demandez-vous pas vous-même ?

— Si je me sentais libre de le faire, pourquoi vous questionnerais-je ?

Un autre silence. « Vous vous appelez bien Marlowe, docteur ? »

— Marlowe, parfaitement. Christopher Marlowe, d'après mon passeport, mon acte de naissance, mon permis de conduire... ils le signalent tous.

— Christopher Marlowe ? Comme l'auteur dramatique ?

— Mes parents aimaient la littérature.

— Ah ! » Il se tut encore. « Vous souvenez-vous de ce qui est arrivé à votre homonyme ? Poignardé dans le dos par un ami avant sa trentième année. »

— Tranquillisez-vous. Ma trentième année est loin.

— Vous êtes vraiment docteur ?

— Oui.

— Et vous êtes réellement quelque chose d'autre ?

— Oui.

— Lonnie ? Marié ? Des enfants ou non ? Bon. Vous pouvez compter sur la discrétion de Conrad.

— Merci, dis-je.

Nous nous séparâmes. Nous allions vers le nord pour deux raisons : le vent, et par conséquent la neige, soufflaient dans notre dos, donc notre avance était plus facile ; ensuite Stuart était arrivé par là. Malgré ses déclarations réitérées affirmant qu'il ne se souvenait de rien, il me semblait probable que Stryker devait aussi être de ce côté-là. Et j'eus raison.

— Par ici ! Par ici ! » Bien que la neige fit comme un matelas d'ouate, la voix d'Hendriks paraissait curieusement haut perchée et émue : « Je l'ai trouvé ! Je l'ai trouvé ! »

Certes, il l'avait bien trouvé. Michaël Stryker était étendu, le visage dans la neige, bras et jambes écartés, dans une pose presque parfaitement symétrique. Ses deux poings étaient serrés très fort. Sur la neige, près de son épaule gauche, se trouvait une pierre lisse, elliptique – qui pesait bien entre trente et trente-cinq kilos – c'était plutôt un rocher. Je me penchai pour l'examiner. Je mis ma lampe tout près et, immédiatement, je trouvai quelques cheveux noirs incrustés dans une tache sombre. C'était une preuve, mais je n'avais pas douté un instant que ce fût cette pierre qui avait servi à écraser le

crâne de Stryker. La mort avait dû être instantanée.

— Il est mort ? dit Hellman, incrédule.

— Et comment ! fis-je.

— Assassiné !

— Ça aussi.

J'essayai de mettre Stryker sur le dos, mais Conrad et Hellman durent unir leurs forces pour que nous y parvenions. Sa lèvre supérieure était méchamment coupée jusqu'aux narines, une dent était tombée et il avait une marque particulièrement hideuse sur la tempe droite.

— Bon Dieu, la bagarre a dû être sérieuse, dit Hellman, frappé. Je n'aurais jamais cru que ce petit Stuart en était capable.

— Moi non plus, fis-je.

— Stuart ? s'étonna Conrad. Je jurerais qu'il disait la vérité tout à l'heure. Croyez-vous... que cela ait pu arriver quand il était frappé d'amnésie ?

— Tout est possible quand on reçoit un coup sur la tête », assurai-je. J'examinai le sol autour du mort : beaucoup d'empreintes de pas qui déjà s'effaçaient sous la neige sifflante. Ici, on n'apprendrait rien. Je repris : « Ramenons-le. »

Nous le ramenâmes donc au camp et ce ne fut pas, malgré le terrain accidenté et la neige qui nous frappait en face, aussi difficile que je l'aurais craint pour la même raison que nous avions eu tant de mal à le retourner : ses membres commençaient à se raidir, non pas à cause de la « rigor mortis », car c'était trop tôt, mais du fait du froid intense. Nous détendîmes dans la neige devant la cabane. Je dis à Hendriks : « Entrez et demandez à Goin une bouteille de cognac. Dites-lui que nous en avons besoin pour continuer. » C'était pourtant bien la dernière chose que j'aurais recommandée pour maintenir quelqu'un dehors par ce temps, mais, à cet instant, je n'eus pas d'autre idée. « Dites-lui aussi – doucement – de venir ici. »

Goin, ayant compris que quelque chose n'allait pas, sortit naturellement et ferma tranquillement la porte derrière lui mais il n'y eut rien de paisible en lui quand il vit, à la lueur de plusieurs lampes, Stryker étendu sur le sol, le visage blême et balafré, mort. Ses traits verdirent. Son sang se retira de sa figure qui devint pareille à celle de

Stryker.

— Bon Dieu ! fit-il. Il est mort ?

Je ne répondis pas mais, avec l'aide de Conrad et de Hellman, je retournai Stryker. Ce fut très difficile. Goin émit une sorte de gémissement mais il ne devait plus avoir la force de réagir. Il resta là, regardant la neige blanchir l'anorak du mort, et aussi, Dieu merci, l'affreuse blessure du crâne. Nous restâmes ainsi un temps qui me parut long : inconsciemment, j'enregistrai que le vent tournait et se renforçait, car les flocons filaient maintenant presque horizontalement sur le sol. Je ne savais quelle était la température, mais elle devait être proche de trente degrés au-dessous de zéro. Je sentis que je tremblais de froid : les autres frissonnaient aussi. Nos souffles gelaient au contact de l'air glacé, mais le vent les emportait avant que la vapeur eût pris forme.

— Un accident ? dit Goin, enroué. C'est peut-être un accident.

— Non, dis-je. J'ai vu la pierre qui a servi à l'assommer. » Goin eut le même grognement et je poursuivis : « Nous ne pouvons le laisser là et nous ne pouvons pas le porter à l'intérieur. Je propose de le déposer dans la cabane des tracteurs. »

— Oui, oui. La cabane des tracteurs, répéta Goin. Il ne savait plus ce qu'il disait.

— Qui va annoncer la nouvelle à Miss Haynes ? demandai-je.

Dieu seul savait à quel point je ne voulais pas m'en charger.

— Quoi ?

Il était encore sous l'effet du choc. « Qui ça ? »

— Sa femme. Il faut lui annoncer.

En tant que docteur, cela me revenait, mais la décision me fut évitée. La porte de la cabane s'ouvrit brutalement et Judith Haynes, ses deux chiens sur les talons, apparut dans le rectangle de lumière. Otto et le Comte étaient vaguement discernables derrière elle. Elle resta un instant, les mains des deux côtés des montants, immobile, parfaitement immobile, puis elle avança comme dans un rêve et s'arrêta devant son mari. Bientôt elle se raidit, regarda autour d'elle comme si elle ne comprenait pas, tourna vers moi des yeux inquisiteurs, puis avant qu'on ait eu le temps de la retenir, elle tomba sur la poitrine de Stryker.

Conrad et moi, suivis de Goin, nous la portâmes à l'intérieur et l'étendîmes sur le lit de camp que Smithy avait occupé précédemment. On dut empêcher les chiens de la rejoindre. Son visage était de marbre et elle respirait à peine. Je soulevai sa paupière droite et ne trouvai aucune résistance sous mon pouce. C'était de ma part une réaction automatique car je n'avais pas songé que son évanouissement ne fût pas sincère. Otto était debout, à côté d'elle, la bouche ouverte, les mains si pressées l'une contre l'autre que l'os des jointures était visible.

— Est-elle... ? demanda-t-il dans un grognement. Va-t-elle... ?

— Elle va revenir à elle.

— Des sels peut-être..., dit-il.

— Non.

Pourquoi des sels ? Pour la faire revenir plus vite à la triste réalité ?

— Et Michaël ? Mon gendre ? Il est...

— Vous l'avez vu, fis-je avec irritation. Il est mort, bien entendu.

— Mais comment... comment ?

— Il a été assassiné.

Il y eut deux ou trois exclamations involontaires, des souffles qu'on retint, puis un silence qui s'intensifia pendant que passaient les secondes sous le sifflement des lampes à pétrole. Je ne me donnai pas la peine de vérifier les réactions de chacun car je savais maintenant que cela ne m'apprendrait rien. Je regardais seulement la femme inconsciente et ne savais que penser. Stryker, le dur, le poli, le cynique Stryker avait, d'une certaine façon, été terrifié par cette femme. Était-ce à cause du pouvoir qu'elle détenait parce qu'elle était la fille de Otto, et que sa vie dépendait entièrement de son caprice – et qui pouvait être plus capricieux que Judith Haynes ? Était-ce que cette jalousie pathologique dont j'avais eu la preuve ou cette méchanceté visible pouvait conduire de l'irrationnel à la folie ? À moins que Judith ne tînt au-dessus de sa tête un moyen de chantage qui le précipitait immédiatement à ses genoux ? L'avait-il, à sa façon, aimée et espérait-il, contre tout espoir, qu'un jour ce sentiment serait réciproque, et pour cela acceptait-il les humiliations, les insultes, les rebuffades ? Je ne le saurais jamais, mais ces questions se posaient naturellement à mon esprit. Stryker ne me concernait plus et mes réflexions tendaient simplement à expliquer l'étonnante réaction de

Judith Haynes devant la mort de son mari. Elle l'avait méprisé, peut-être parce qu'il dépendait d'elle, qu'il était faible, qu'il acceptait les insultes. À cause aussi de la frayeur qu'il avait montrée à mon égard, et du vide total qui était caché derrière sa façade impressionnante et si masculine. Mais l'avait-elle aimé en même temps pour ce qu'il avait été ou pour ce qu'il aurait pu être ? Était-elle seulement désolée par la perte du plus chéri des maltraités, la seule personne au monde contre qui elle pouvait impunément se manifester quand la fantaisie lui en prenait ? Et, bien qu'elle fût lucide, il était sans doute devenu une part intégrale, indispensable de son existence, un fil insidieusement glissé dans la trame de son être, toujours prêt quand elle avait besoin de lui, ne serait-ce que pour subir les méfaits de son esprit impossible. La plus usée des pierres angulaires parvient à maintenir le plus médiocre des édifices : si on l'enlève, tout s'écroule. Sa réaction devant la mort de Stryker pouvait, paradoxalement, être une manifestation de l'égoïsme le plus complet et le plus irrémédiable : la compréhension jusque-là jamais entrevue qu'elle était la plus pitoyable des créatures, quelqu'un d'affreusement seul.

Judith bougea et ses yeux s'ouvrirent. La mémoire lui revint et elle frissonna. Je l'aidai à s'asseoir et elle regarda vaguement autour d'elle.

— Où est-il ?

J'eus du mal à entendre ses paroles.

— Tout va bien, Miss Haynes », et pour compenser cette affirmation absurde, j'ajoutai : « Nous nous occupons de lui. »

— Où est-il ? gémit-elle. C'est mon mari, mon mari. Je veux le voir.

— Il ne faut pas, Miss Haynes. » Goin était gentil. « Comme dit le docteur Marlowe, nous nous occupons de tout. Vous l'avez déjà vu alors pourquoi... »

— Apportez-le ici. Apportez-le ici. » La voix était sans force, mais la volonté absolue. « Je veux le voir encore. »

Je me levai et allai vers la porte. Le Comte me barra le passage. Son visage aquilin aux traits aristocratiques paraissait frappé de révolusion et d'horreur. « Vous ne pouvez pas. C'est trop affreux. C'est macabre... »

— Vous croyez que je ne le sais pas ? » Je me sentais furieux mais ma voix ne l'était pas, elle était fatiguée seulement. « Si je ne le lui amène pas, elle filera dehors de nouveau. Ce n'est pas une nuit pour

sortir. »

Tous les trois, Hellman, Conrad et moi, nous le lui ramenâmes donc et nous l'étendîmes sur le dos si bien que l'atroce blessure de la nuque ne se voyait pas. Judith Haynes se leva du lit, avança lentement vers lui comme si elle vivait un rêve et tomba sur ses genoux. Sans bouger, elle le contempla un long moment puis, très tendrement, elle toucha le visage balafré. Personne ne parla. Personne ne bougea. Non sans effort, elle parvint à rapprocher le bras droit du mort de sa poitrine, puis le gauche. Elle remarqua alors que le poing était fermé et, avec soin, elle l'ouvrit.

Un objet rond et brun apparut dans la paume. Elle le prit, le mit dans sa propre main, se redressa – toujours sur les genoux – et fit demi-tour pour nous montrer ce qu'elle tenait. Puis, la main tendue, elle regarda Stuart. Nous nous tournâmes tous vers lui.

Le bouton de cuir marron qu'elle avait dans sa paume était semblable à ceux qui restaient sur la veste déchirée du jeune homme.

9.

Je ne sais plus combien de temps dura le silence approfondi encore par le sifflement intolérable des lampes et les ululements du vent du sud. Il se passa sans doute dix secondes, mais cela nous parut infiniment plus long : ce fut un temps interminable pendant lequel personne ne bougea, rien ne bougea, même pas les yeux, car ceux de Stuart étaient fixés en une incompréhension fascinée sur le bouton que tenait la main de Judith Haynes, et les autres yeux étaient braqués sur Stuart. Ce petit bouton recouvert de cuir nous tenait tous en transe.

Judith fut la première à se mouvoir. Elle se leva, très lentement, comme s'il lui fallait un effort considérable de muscles et de volonté, et, indécise, elle resta là. Elle semblait maintenant si tranquille et si résignée que cette nouvelle réaction, si hors de propos, me fit me tourner vers Conrad et Smithy. Je rencontrai leurs regards. Conrad baissa brièvement les paupières comme s'il acceptait un signal, Smithy avança vers Judith et quand elle fit mine de s'éloigner de son mari, les deux hommes se déplacèrent en même temps pour lui barrer le passage vers Stuart. Elle s'arrêta, les regarda et sourit.

— C'est inutile », dit-elle. Elle jeta le bouton à Stuart qui l'attrapa d'un geste involontaire. Il le tint dans sa main, l'examina, puis leva les yeux avec perplexité sur Judith, qui souriait de nouveau. « Vous en aurez besoin, n'est-ce pas ? » dit-elle et elle s'éloigna du côté de la cellule qui lui avait été allouée.

Je me détendis et sentis que les autres en faisaient autant, car j'entendis des soupirs de soulagement près de moi. Je cessai de surveiller Judith, et ce fut une erreur. J'avais abandonné trop tôt car cette tranquillité apparente et cette résignation qui lui ressemblaient si peu avaient supprimé les effets du choc précédent.

— Vous l'avez tué ! Vous l'avez tué ! » Sa voix était un cri de folie, mais cette folie n'était pas plus grande que la furie avec laquelle elle s'attaquait à Mary Darling qui déjà reculait, Judith lui tombant dessus tous les ongles braqués comme des griffes. « C'est vous qui l'avez tué ! Vous avez tué mon mari ! Vous ! Vous ! Vous ! Salope ! Ordure ! Putain ! »

Les invectives, les injures étaient si fortes qu'elles paralysaient

Mary Darling. Elle avait perdu ses énormes lunettes. Judith attrapa d'une main une poignée de cheveux de l'infortunée et elle allait l'attaquer aux yeux quand Smithy et Conrad intervinrent. Les deux hommes étaient forts mais elle se débattit avec une telle fureur de tigresse – et ils devaient en même temps se défendre contre deux chiens enragés – qu'il leur fallut quelques instants pour la remettre debout. Malgré cela, elle ne lâcha pas les cheveux de Mary et Smithy dut, brutalement, lui tordre le poignet pour qu'elle crie de douleur et lâche prise. Elle continuait à hurler de façon hystérique de toute la force de ses poumons, n'essayant même plus d'articuler des mots, tout comme un animal qui agonise. Puis, brusquement, le son s'arrêta, ses jambes flanchèrent et les deux hommes durent la reposer sur le sol.

Conrad me regarda : « Acte II ? » Il respirait fort et paraissait très pâle.

— Non. C'est sincère. Emportez-la dans sa chambre.

Je me dirigeai vers la sanglotante Mary, mais elle n'avait pas besoin de moi, car Stuart, malgré ses blessures, était tombé à genoux près d'elle, l'avait relevée et utilisait un mouchoir pas très propre pour tamponner trois profondes estafilades qui rayaient sa joue gauche. Je les abandonnai, partis vers ma cellule, préparai une seringue et entrai chez Judith. Smithy et Conrad la surveillaient et avaient été rejoints par Otto, le Comte et Goin. Otto regarda ma seringue et me prit le bras.

— C'est... c'est pour ma fille ? Qu'allez-vous lui faire ? Tout est terminé maintenant, mon vieux... Vous voyez bien qu'elle est évanouie.

— Et je vais faire en sorte qu'elle le reste, dis-je, pendant des heures et des heures. C'est mieux pour elle et ce sera mieux pour nous. Bon, je suis navré pour votre fille. Elle a reçu un terrible choc mais, médicalement, cela ne me regarde pas et je ne vois que l'état dans lequel elle est, c'est-à-dire déséquilibrée, instable et vraiment dangereuse. Avez-vous noté dans quel état est Mary Darling ?

Otto hésita mais Goin, calme comme toujours, vint à mon aide. « Le docteur a parfaitement raison, Otto – et c'est pour le bien de Judith. Après un tel choc, un long repos lui fera du bien. C'est ce qu'il y a de mieux pour elle. »

Je n'en étais pas certain et j'aurais préféré une camisole de force, mais je remerciai Goin d'un signe, administrai la piqûre, aidai à mettre la jeune femme dans un sac de couchage, vérifiai qu'elle était

bien couverte, ajoutai encore deux couvertures et la quittai. J'emmenai les chiens avec moi et les fourrai dans ma chambre – je n'aime pas tellement que des animaux, surtout nerveux comme ceux-ci, restent auprès d'une personne sous tranquilisant.

Stuart était assis à côté de Mary Darling et il tapotait toujours sa joue. Elle avait cessé de pleurer maintenant mais soupirait, parcourue de longs frissons. Eraflures mises à part, elle n'avait pas l'air trop mal remise de cet assaut qui avait été aussi violent que bref. Lonnie était à quelques pas d'elle. Il la regardait avec tristesse et secouait la tête.

— Pauvre, pauvre gosse ! dit-il tranquillement. Pauvre petite fille !

— Elle va bien, dis-je. Si je soigne un peu ses estafilades, elle n'aura pas de cicatrices.

Je jetai un coup d'œil au corps de Stryker et décidai que son transport dans la cabane des camions devait passer en priorité : sauf Lonnie et Stuart, personne ne songeait à autre chose, et même si de l'éloigner de la vue ne l'éloignait pas des esprits, l'absence de ce corps mutilé ne pourrait que remonter un peu le moral.

— Je ne pensais pas à la petite Mary. » Lonnie retenait de nouveau mon attention. « Je pensais à Judith Haynes. Pauvre gosse ! » Je l'examinai de plus près, mais je le connaissais assez bien maintenant pour savoir qu'il était incapable de dissimulation ou de duplicité : il avait l'air vraiment triste.

— Lonnie, dis-je, vous ne cesserez jamais de m'étonner.

J'allumai le poêle, mis de l'eau à chauffer, puis me tournai vers Stryker. Smithy et Conrad attendaient, mais les mots n'étaient pas nécessaires. Lonnie insista pour venir avec nous, ouvrir les portes et tenir la lampe : nous laissâmes Stryker dans la cabane et retournâmes dans la maison principale. Smithy et Conrad entrèrent, mais Lonnie semblait n'avoir aucunement l'intention de les suivre. Il restait là comme plongé dans ses pensées, en apparence complètement indifférent au vent si fort maintenant qu'il fallait s'arc-bouter contre lui, à la neige qui se transformait en blizzard, au froid qui devenait encore plus intense.

— Je vais rester un peu dehors, dit-il. Rien ne vaut un peu d'air frais pour remettre les idées en place.

— C'est Vrai », dis-je. Je lui pris la lampe et en dirigeai le faisceau lumineux vers la cabane la plus proche. « Là. Sur la gauche », dis-je.

Si les Productions Olympus pouvaient être à court de marchandises, ce n'était sûrement pas dans le domaine des stimulants alcooliques.

— Mon cher ami. » Il me reprit la lampe d'une main énergique. « Je tiens à superviser moi-même les réserves. »

— Sans même un verrou ? demandai-je.

— S'il y en avait un, Otto m'en donnerait la clé.

— Otto vous donnerait la clé ? repris-je lentement.

— Parfaitement. Croyez-vous que je sois un monte-en-l'air professionnel qui se balade avec des ribambelles de fausses clés ! Qui m'avait donné les clés du placard sur le « Morning Rose » ?

— Otto, bien sûr.

— Parfaitement.

— Quel chantage utilisez-vous contre lui, Lonnie ?

— Otto est très, très bon, dit-il sérieusement. Je vous l'ai déjà dit.

— Je l'avais oublié.

Je le regardai pensivement tandis qu'il avançait péniblement dans la neige profonde vers la cabane des provisions, puis je rentrai. Presque tous, maintenant que Stryker avait disparu, avaient reporté leur attention sur Stuart qui en était visiblement gêné, car il avait ôté son bras de la taille de Mary tout en continuant à nettoyer ses coupures avec son mouchoir. Conrad, qui, depuis les deux derniers jours, était aux petits soins pour Mary Stuart, était assis à côté d'elle et lui réchauffait les mains – je pense qu'elle avait dû se plaindre de la température qui était encore à peine au-dessus de zéro – ; et bien qu'elle parût un peu sur la réserve et que son sourire fût contrit, elle acceptait cette attention nuancée de tendresse. Otto, Goin, le Comte et Divine parlaient à voix basse près des poêles à pétrole : Divine, cela ne m'étonna pas, ne participait guère à la conversation mais servait de barman en préparant verres et bouteilles sous la direction agitée de Otto. Celui-ci me fit signe d'approcher.

— Après ce que nous venons de subir, dit-il, je crois que nous avons tous besoin d'un remontant. » Que Otto, avec tant de libéralité, dispensât ses réserves personnelles montrait à quel point il avait été bouleversé. « Cela nous donnera aussi le temps de réfléchir à ce que nous devons faire de lui. »

— De qui ?

— De Stuart, bien sûr.

— Ah ! Eh bien ! messieurs, je crois qu'il vous faudra boire et délibérer sans moi. » J'indiquai Stuart et Mary Darling qui nous regardaient avec quelque appréhension. « J'ai à faire de ce côté-là. Excusez-moi. »

Je pris l'eau qui était chaude, l'emportai dans ma cellule, mis une serviette propre sur la table, sortis un bassin, des instruments, quelques médicaments dont je pensais avoir besoin. Puis je retournai vers Conrad et Mary Stuart. Comme tous les autres petits groupes, ils parlaient à voix si basse qu'on n'entendait que des murmures. Cela venait-il d'un désir d'intimité ou du fait qu'ils ressentaient encore la présence de la mort, je n'en sais rien. Conrad, et cela ne me surprit pas, massait toujours les mains de Mary et je compris qu'elle s'y habitait.

Je dis : « Excusez-moi de vous interrompre, mais je voudrais soigner le jeune Stuart. Est-ce que, chère Mary, vous accepteriez de vous occuper un peu de Mary Darling ? »

— Chère Mary ?

— C'est pour la distinguer de l'autre Mary, expliquai-je. Je l'appelais ainsi durant notre longue veille.

Elle eut un doux sourire mais pas d'autre réaction.

— Chère Mary, répéta Conrad appréciateur. Ça me plaît. Puis-je vous appeler ainsi ?

— Je ne sais pas, fit-elle un peu moqueuse. Il y a peut-être un copyright.

— — Je lui accorderai une licence, dis-je. Je pourrai toujours la supprimer. Que conspiriez-vous tous les deux ?

— Ah ! oui, fit Conrad. Donnez-nous votre opinion, toubib. Cette pierre, ce rocher qui a écrabouillé Stryker... Il pesait bien trente kilos, non ?

— Certainement.

— Je demandais à Mary si elle pourrait soulever un tel poids au-dessus de sa tête et elle me conseillait de ne pas être stupide.

— À moins qu'elle ne soit un champion olympique déguisé, c'est vrai, vous êtes stupide. Pourquoi ?

— Bien. Alors, regardez-la. » Il indiquait Mary Darling : « Elle n'a que la peau et les os. Comment... »

— J'aime autant que Stuart ne vous entende pas.

— Vous voyez où je veux en venir. Un rocher de cette taille. Et Judith Haynes l'a accusée d'avoir tué Stryker. Je sais, elle était dehors elle aussi à chercher avec les autres, mais...

— Je crois que Miss Haynes pensait à autre chose », dis-je. Je les quittai, fis signe à Stuart, puis me tournai vers Smithy : « J'ai besoin d'un assistant. Ça vous dit ? »

— D'accord.

— D'accord. » Il se leva. « N'importe quoi pour ne pas penser au Captain Imrie et au rapport qu'il doit écrire en ce moment à mon sujet. »

Je ne pouvais rien pour le visage de Stuart que la nature ne fût pas capable de faire mieux que moi, je m'occupai donc de sa blessure de la nuque. Je l'anesthésiai, puis rasai les alentours et fis signe à Smithy d'y jeter un coup d'œil. Il se pencha et ses yeux s'ouvrirent très grands, mais il ne dit rien. Je plaçai six points de suture et recouvris le tout d'un pansement. Durant l'opération, nous ne prononçâmes pas un mot et Stuart en fut parfaitement conscient.

Il dit : « Vous ne parlez pas beaucoup, docteur ? »

— Un bon ouvrier ne parle pas en travaillant.

— Vous pensez comme les autres, n'est-ce pas ?

— Je ne sais pas ce que pensent les autres. Voilà, c'est fait. Coiffez-vous en arrière et personne ne remarquera que vous êtes prématurément chauve.

— Merci. » Il se tourna et me fit face. Il hésita et reprit : « Ça tourne mal pour moi, n'est-ce pas ? »

— Pas pour un docteur.

— Vous... vous voulez dire que vous ne me croyez pas coupable ?

— Ce n'est pas que je ne vous crois pas coupable, c'est que je sais

que vous ne l'êtes pas. Ecoutez-moi, vous avez eu une drôle de journée, vous êtes plus choqué que vous ne le supposez. Quand l'anesthésique cessera de faire son effet, vous aurez très mal. Votre cellule est bien à côté de la mienne ?

— Oui, mais...

— Allez-y et étendez-vous deux heures.

— Oui, mais...

— Et je vous enverrai Mary quand je l'aurai soignée.

Il voulut parler, puis baissa la tête, et partit. Smithy dit : « C'était moche. Ça a dû être un sacré coup. »

— Il a de la veine de ne pas avoir le crâne fracturé. Et une double veine, car il n'est même pas contusionné.

— Certes. » Smithy songea un instant : « Moi, je ne suis pas docteur, et je ne sais pas faire de phrases, mais ça me paraît changer beaucoup de choses. »

— Je suis docteur et, pour moi, ça change tout.

Il réfléchit encore : « Surtout quand on a examiné Stryker de près. »

— Surtout.

Je fis entrer Mary Darling chez moi. Elle était très pâle, très inquiète, et avait un air de petite fille éplorée, mais elle se dominait tant bien que mal. Elle regarda Smithy, voulut parler, se reprit, hésita, puis me laissa la soigner. Je nettoyai et désinfectai les écorchures, les séchai soigneusement et dis : « Cela va vous piquer terriblement, mais si vous résistez à la tentation d'ôter le pansement, vous n'aurez pas de cicatrices. »

— Merci, docteur, j'essaierai. » Elle était blafarde. « Puis-je vous parler maintenant ? »

— Certainement. » Elle se tourna encore vers Smithy, et je dis : « Parlez franchement. Je vous jure que cela ne sortira pas d'ici. »

— Oui, oui, je sais, mais...

— Mr. Gerran distribue du whisky gratuitement, coupa Smithy, et il se dirigea vers la porte. Je ne voudrais pas rater un événement qui n'arrive qu'une fois dans la vie !

Elle m'avait attrapé par les revers de ma veste avant même que Smithy fût sorti. Son visage exprimait une peine sans fond, ses yeux étaient si tristes que je compris combien elle avait eu du mal à se contenir devant Smithy.

— Ce n'est pas Stuart, docteur Marlowe ! Il n'a rien fait, je sais qu'il n'a rien fait. Je le jure. Je sais que tout est contre lui, la bagarre de ce matin, et maintenant cette nouvelle bagarre, et ce bouton dans... dans la main de Mr. Stryker, et tout. Mais je sais que ce n'est pas lui, il me l'a dit. Stuart ne peut pas mentir, il ne peut pas me mentir à moi ! Et il ne peut pas faire du mal à quelqu'un, il ne peut tuer personne, ni blesser, il ne peut pas ! Et moi non plus ! » Elle serrait si fort ses mains qu'on voyait les jointures. Elle essayait de me secouer et les larmes coulaient sur ses joues. Le peu qu'elle avait vu dans sa courte existence ne l'avait pas préparée à une situation pareille. Elle remua la tête avec désespoir : « Je n'ai rien fait ! Je n'ai rien fait ! Elle m'a traitée d'assassin ! Je ne pourrais tuer personne, docteur, je... »

— Mary. » J'arrêtai ses paroles insensées en mettant tout simplement mes doigts sur ses lèvres. « Sérieusement, je doute que vous puissiez tuer une mouche sans en éprouver des remords ensuite. Vous ou Stuart... et il faudrait encore que ce soit une mouche bien exaspérante pour que vous vous décidiez. Et encore je ne le parierais pas... »

Elle prit ma main et me regarda : « Docteur Marlowe, voulez-vous dire... »

— Je veux dire que vous êtes une petite idiote. Tous les deux, vous n'êtes qu'une paire d'idiots. Ce n'est pas que vous n'avez peut-être rien à voir avec la mort de Stryker, c'est que « je sais » que vous n'avez rien à y voir.

Elle renifla un peu et ajouta : « Vous êtes vraiment très bon, docteur. Je sais que vous voulez nous aider... »

— Oh ! taisez-vous ! J'ai des preuves.

— Des preuves ? Des preuves ? » Un peu d'espoir revenait dans ses yeux. Elle n'osait pas me croire et même, subitement, elle ne me crut pas. Elle secoua la tête et répéta : « Elle a dit que je l'avais tué. »

— Elle parlait au figuré, ce n'est pas la même chose. Et là, elle se trompait aussi. Ce qu'elle voulait dire, c'est que vous étiez le facteur qui avait hâté la mort de son mari, ce que, de toute évidence, vous n'êtes pas.

— Le facteur qui a hâté...

— Oui. » Je pris ses mains qui froissaient toujours mes revers, les serrai dans les miennes et la regardai de mon air le plus paternel : « Dites-moi, Mary, avez-vous jamais admiré le clair de lune avec Michaël Stryker ? »

— Moi ? Si j'ai...

— Mary !

— Oui, fit-elle misérablement.

— C'est très simple alors, dis-je. Réfléchissons. Est-ce que Miss Haynes s'en est doutée ?

— Oui. » Elle renifla encore. « Non, c'est lui. » Je cachai ma surprise de mon mieux et, du regard, je l'encourageai. « Il m'a fait venir dans sa cabine. C'était le jour où nous avons quitté Wick. Il était seul. Il m'avait dit qu'il voulait voir certains détails du film avec moi. »

— D'habitude, il s'agit d'estampes japonaises.

Elle me regarda sans comprendre et poursuivit : « Mais ce n'était pas du film qu'il voulait parler. Il faut me croire, docteur. Il le faut. »

— Je vous crois.

— Il a fermé la porte et il m'a attrapée...

— Epargnez-moi les horribles détails. Alors que le vilain voulait vous obliger à subir ses attentions peu agréables, vous avez entendu des pas menus qui approchaient et le vilain a immédiatement pris une position d'où il ressortait que c'était vous qui cherchiez à l'entraîner hors du droit chemin, et la porte s'est ouverte révélant, naturellement, sa moitié. Il était là se défendant contre cette jeune script-girl audacieuse et lui criant : « Pas de ça, Lisette. Comprenez que c'est impossible ! » ou des mots du même ordre.

— À peu près. » Elle semblait plus misérable que jamais, puis ses yeux s'agrandirent : « Comment le savez-vous ? »

— Les Stryker de cette sorte fourmillent dans le monde. La scène qui a suivi a dû être pénible.

— Il y a eu deux scènes, dit-elle tristement. D'abord sur le pont supérieur la nuit suivante. Elle a déclaré qu'elle allait en parler à son

père, Mr. Gerran. Lui, il a dit – pas quand elle était là bien sûr – que si je racontais des histoires, il me ferait renvoyer. Il était un des directeurs, vous savez. Et puis, quand j'ai lié amitié avec Stuart, il a dit qu'il nous ferait renvoyer tous les deux et qu'il veillerait à ce que nous ne trouvions plus jamais du travail dans le cinéma. Stuart a dit que c'était injuste puisque nous n'avions rien à nous reprocher ni l'un, ni l'autre...

— Et il a tenté de le lui expliquer ce matin, et l'autre l'a assommé. Ne vous inquiétez pas, vous n'avez rien à craindre ni vous ni lui. Allez vite rejoindre votre chevalier servant dans la chambre à côté. » Je lui souris et gentiment tapotai sa joue gonflée. « Il va être joli à voir, ce couple de mal fichus. L'aimez-vous, Mary ? »

— Bien sûr. » Elle me regarda avec solennité. « Docteur Marlowe... »

— Suis-je merveilleux ?

Elle sourit, presque gaiement, et partit. Smithy, qui avait dû surveiller son départ, entra immédiatement et je lui racontai tout.

— Ça ne pouvait être que ça, dit-il. La vérité vous pend au nez et il faut vous donner un coup sur la tête pour que vous la voyiez. Et maintenant ?

— Et maintenant, trois choses. D'abord, innocenter les deux oiseaux d'à côté : ce n'est pas important pour nous, mais ce sont des âmes sensibles et je crois qu'ils aimeraient bien être en bons termes avec le reste de la troupe. Ensuite, je n'ai pas l'intention d'être cloué ici pour vingt-deux jours. Deux jours comme ceux-ci me suffisent. Qui sait si je ne pourrais pas forcer à l'action les inconnus ou l'inconnu.

— Il me semble qu'il y a eu assez d'action comme ça, dit Smithy.

— Quinze pour vous. Enfin, troisièmement, je pense que notre vie serait bien plus facile et moins en danger si nous parvenions à les faire se surveiller tous. Ainsi, aucun n'aurait le temps de se glisser inaperçu dans notre dos.

— Là est le point sensible, fit Smithy. Alors, par quoi commence-t-on ? Un petit laïus à la compagnie rassemblée ?

— C'est ça. J'ai conseillé un repos de deux heures à Stuart, mais je crois que lui et Mary devraient être présents aussi. Voulez-vous vous en occuper ?

Smithy s'en alla et je revins vers la pièce centrale. Goin, Otto et le Comte, armés d'un verre, comme d'ailleurs aussi toutes les autres personnes, étaient encore enfermés en conclave solennel et parlaient à voix basse. Otto me fit signe.

— Un instant, dis-je.

Je sortis, toussai et repris ma respiration que l'air glacé avait coupée dans mes poumons ; puis, je me dirigeai en luttant contre les rafales vers la cabane des provisions. Lonnie était assis sur une caisse, examinant avec tendresse le contenu ambré du verre qu'il éclairait de sa lampe.

— Ha ! fit-il. Notre Samaritain ambulante. Savez-vous que lorsqu'on savoure un noble vin comme celui-ci...

— Vin ?

— Figure de style. Quand on consomme un scotch pareil à celui-ci, la moitié du plaisir est visuel. Avez-vous jamais bu dans l'obscurité ? Tout y est plat, éventé, manquant curieusement de bouquet. Il y a un bouquin à écrire là-dessus. » Il tendit son verre vers les casiers à bouteilles. « J'en reviens à mes premières illusions, s'il y avait des bars dans cette île des Ours, alors sûrement... »

— Lonnie, dis-je, vous manquez la distribution. Otto sert gratuitement ce noble vin là-bas. » Et il remplit de grands verres.

— J'étais sur le point de partir. » Il rejeta sa tête en arrière et avala rapidement. « J'ai peur de devenir un affreux misanthrope. »

J'accompagnai cet ami de l'humanité dans la grande cabane et les comptai tous. Vingt et un, moi compris. La vingt-deuxième, Judith Haynes dormait, parfaitement inconsciente, et le resterait encore des heures. Otto me fit encore signe et j'allai vers lui.

— Nous tenons ce que j'appellerais un conseil de guerre, dit-il avec importance. Nous sommes parvenus à une conclusion et aimerions avoir votre opinion.

— Pourquoi la mienne ? Je ne suis qu'un employé, comme les autres, à part vous trois et Miss Haynes.

— Nous vous considérons comme un collaborateur, dit le Comte, généreusement. Temporaire et non payé, bien entendu.

— Votre opinion a son importance, ajouta Goin avec

détermination.

— Mon opinion sur quoi ?

— Sur les mesures à prendre contre Stuart, reprit Otto. Je sais que, d'après la loi, tout homme est présumé innocent tant que rien n'est prouvé contre lui. De plus, nous ne souhaitons pas nous montrer inhumains. Mais ne serait-ce que pour nous protéger...

— Je voudrais vous en parler, dis-je, de notre protection. Je voudrais en dire un mot à tout le monde. C'est ce que je venais vous proposer.

— De faire quoi ? » Otto pouvait dresser ses sourcils de curieuse façon quand il le voulait.

— Un court discours seulement. Je ne prendrai pas beaucoup de temps.

— Je ne peux le permettre, dit Otto avec hauteur. Tout au moins tant que vous ne nous expliquerez pas ce que vous avez en vue pour que nous jugions si nous consentons ou non.

— Votre permission m'est inutile, fis-je avec indifférence. Je n'ai pas besoin de permission quand je parle d'une chose qui risque d'affecter des existences – en fait quand il est question de vie ou de mort.

— Je l'interdis. Je vous rappellerai simplement ce que vous venez de nous rappeler vous-même. » Otto avait oublié qu'il était nécessaire de conduire ces négociations à mi-voix et nous avions maintenant attiré l'attention de tous. « Vous êtes mon employé, monsieur. »

— Alors voici mon dernier acte d'employé dévoué. » Je me servis une bonne mesure de son scotch, car, puisque tous autour de moi le buvaient, je ne courais aucun risque. « À notre santé à tous ! lançai-je, et je ne dis pas cela par simple convenance. Nous aurons tous besoin d'une bonne santé avant de quitter cette île, et souhaitons aussi que la chance n'abandonne aucun de nous ici. Quant à être votre employé, Mr. Gerran, veuillez accepter ma démission à partir de cette minute. Je n'ai pas envie de continuer à travailler pour des gens qui, non seulement sont des insensés, mais peut-être aussi des criminels. »

Mes paroles eurent au moins l'effet de réduire Otto au silence. À en juger par la couleur bleue qu'avait prise son teint, je compris qu'il avait quelque difficulté à respirer. Je remarquai chez le Comte une expression spéculative tandis que Goin gardait l'impassibilité de qui

réserve son jugement. Je jetai un coup d'œil autour de la pièce.

Je poursuivis : « Je crois pouvoir affirmer sans l'ombre d'un doute que notre voyage a été singulièrement malchanceux. Il est particulièrement mal parti. Nous avons dû subir une série d'événements étrangement tragiques et extraordinaires. Antonio est mort. Et c'était le premier incident : il peut avoir été la victime d'un crime prémédité ou l'infortunée victime d'une tentative d'assassinat destinée à un autre. On arrive exactement à la même conclusion pour les deux stewards, Moxen et Scott. Des tentatives du même genre ont eu lieu contre Mr. Gerran, Mr. Smith, Oakley et le jeune Cecil. J'ajouterai que si le hasard n'avait pas voulu que j'arrive à temps, trois d'entre eux au moins auraient succombé. Vous vous demandez peut-être pourquoi je donne tant d'importance à ce qui n'a peut-être été qu'un accident, mortel il est vrai, provenant d'aliments avariés. Eh bien ! c'est parce que j'ai de sérieuses raisons de croire qu'un poison mortel appelé « aconitine », dont l'apparence est tout à fait celle du raifort, a été introduit dans la nourriture à un moment précis du dîner de ce soir-là. »

Je vérifiai si j'avais bien l'attention de tous ceux qui étaient présents, et vraiment c'était superflu. Ils étaient tellement stupéfaits qu'ils n'avaient même pas l'idée de se regarder l'un l'autre. Les largesses liquides de Otto étaient complètement oubliées, tous n'avaient d'yeux que pour moi, d'oreilles que pour ce que je disais. Pour un conférencier, c'eût été le public idéal. Il est vrai que bien rare est le conférencier qui doit traiter un sujet aussi passionnant que le mien. Je repris : « Nous avons eu ensuite la disparition mystérieuse de Halliday. Je n'ai aucun doute que la cause de la mort aurait pu être établie s'il avait été possible de procéder à une autopsie, mais je ne doute pas non plus que l'infortuné Halliday repose au fond de la mer de Barents. De plus, je suis convaincu – mais je ne peux le prouver – qu'il n'est pas mort par absorption de nourriture avariée, mais d'avoir bu du whisky qui, d'ailleurs, m'était destiné. » Je regardai Mary Stuart : ses grands yeux, ses lèvres entrouvertes dans un visage blême, et je ne fus pas le seul à la remarquer.

Je repoussai le col de mon duffle-coat et leur montrai l'impressionnant hématome que j'avais sur la gauche de mon cou. « Evidemment, j'ai pu me blesser moi-même. J'ai pu aussi glisser et me cogner quelque part. Bon ! Venons-en à l'affaire de la radio inutilisable. C'est peut-être le fait de quelqu'un qui a une aversion particulière pour la radio et ses bruits, pour tout ce qui ressemble au progrès, ou encore de quelqu'un qui ne supporte pas l'océan Arctique et qui a besoin d'agir d'une façon ou d'une autre... résultat du cafard,

si vous voulez...

... « Jusqu'ici ce ne sont que des conjectures. Une série extraordinaire d'incidents plus extraordinaires encore, tragiques et violents. Il faut accepter les coïncidences dans la vie. Mais tout de même pas les coïncidences portées à un tel degré. Elles doivent bien s'appuyer sur une base assez solide. Si vous admettez que nous arrivions à prouver l'existence d'un crime prémédité et soigneusement exécuté, alors les événements violents ne sont plus des coïncidences fortuites et deviennent ce qu'elles sont, des meurtres délibérés en vue d'un résultat qui n'est pas encore apparent mais qui doit être d'une extrême importance. »

Ils n'admettaient rien encore, ou tout au moins ils ne se prononçaient pas, mais je conclus que c'était sans doute parce que leurs esprits avaient cessé de réagir : pourtant l'un d'eux – et même sans doute plusieurs d'entre eux – ne devait pas chômer : « L'un de ces crimes est bien prouvé, continuai-je. C'est celui, assez maladroit, par lequel Michaël Stryker a été tué et qui tente du même coup, assez maladroitement aussi, de jeter sur le jeune Stuart des soupçons qu'il ne mérite absolument pas. Je ne crois pas que l'assassin nourrit quelque rancune particulière contre Stuart, pas plus qu'il n'en nourrit contre le reste de l'humanité, mais il doit à tout prix éviter que la moindre suspicion l'atteigne. Si vous aviez le temps de réfléchir à tout ceci vous parviendriez à la conclusion que Stuart ne pouvait prendre un tel risque : avec un docteur sous la main, il ne pouvait espérer s'en tirer...

... « Stuart affirme qu'il n'a aucun souvenir de ce qui s'est passé. Je le crois entièrement. Il a reçu un coup affreux à la base du crâne : celui-ci est ouvert jusqu'à l'os. Comment a-t-il évité une fracture, une commotion, je n'en sais vraiment rien. Mais cela a dû le rendre inconscient pendant un bon moment. Ce qui signifie que son assaillant était, lui, en pleine forme après ce qu'il a certainement considéré comme un coup de grâce. Comment croire qu'alors Stuart, étendu pour le compte, se soit immédiatement relevé pour descendre son assaillant ? Cela ne tient pas debout. Ce qui est vraisemblable, c'est que quelqu'un s'est glissé derrière Stuart et l'a assommé, non pas avec ses mains, mais avec un objet solide et lourd – une pierre probablement. Il y en a suffisamment par ici. Ayant réussi, il taillada le visage de Stuart, déchira sa veste, arracha deux boutons. Tout cela pour laisser l'impression qu'il y avait eu lutte...

... « C'est la même chose, mais cette fois à un degré mortel, qui est arrivée à Stryker. Je suis convaincu que ce n'est pas par accident que

Stuart a été assommé pendant qu'on tuait Stryker. Notre ami inconnu, qui doit être un expert dans ce domaine, savait comment manier un poids pour obtenir le résultat voulu. Et croyez-moi, ce n'est pas une petite besogne. Ce vampire n'a rien négligé : pour donner le sentiment que Stryker s'est battu, il lui a, stupidement, déchiré le visage comme à Stuart. Je vous laisse le soin de vous faire votre propre opinion sur un homme qui a le front de mutiler le visage d'un mort. »

Je les laissai un instant à leur estimation. Pour la plupart, ils n'avaient l'air ni malades, ni révoltés : leurs réactions étaient plutôt celles de gens choqués et qui ne veulent pas comprendre. Pas un regard n'était échangé, pas un œil ne bougeait : leurs yeux ne me quittaient pas.

... « Stryker avait la lèvre supérieure coupée, une dent arrachée, et une marque sur la tempe qui a dû être faite également avec une pierre – toutes les blessures doivent d'ailleurs avoir été effectuées de la même façon pour éviter les empreintes de mains ou de jointures. Ces coups auraient-ils été portés au cours d'une bagarre, le sang aurait coulé abondamment, les chairs auraient été meurtries. Or, rien de la sorte ne s'est produit parce que Stryker était mort et que la circulation avait cessé avant que les coups ne soient portés. Pour compléter ce qu'il pensait être d'un effet remarquable, l'assassin ferma la main du mort sur l'un des boutons arrachés à Stuart. Par ailleurs, pas de trace de piétinement à l'endroit où la bagarre devait avoir eu lieu : seulement deux lignes d'empreintes près de Stryker, dont une s'éloignait de lui. Pas de bouleversement, pas de chute, juste une disparition rapide et spécialement nette. » Je bus un peu du scotch d'Otto – il devait Vraiment venir de sa réserve privée parce qu'il était excellent – puis, comme un bon conférencier, je demandai : « Quelqu'un a-t-il des questions à me poser ? »

Bien entendu, personne ne broncha. Ils étaient bien trop absorbés à se poser des questions en eux-mêmes pour m'en lancer.

Je continuai : « Vous serez de mon avis, je suppose, maintenant : aucune des quatre morts précédentes ne provenait d'une simple coïncidence. J'imagine que seul, le plus crédule et le plus naïf, acceptera de croire que ces morts n'ont aucun lien entre elles et n'ont pas été perpétrées par la même personne. Nous sommes donc en face d'un meurtrier de première grandeur. Un homme qui est, soit un fou, soit un assassin pathologique, soit un monstre diabolique qui trouve essentiel de tuer sans faire apparemment de distinction afin d'atteindre Dieu sait quel sinistre but. Il peut, évidemment, être les trois ensemble. Or, il est certain qu'il est en moment dans cette pièce.

Qui est-ce ? »

Pour la première fois, leurs yeux m'abandonnèrent, se portèrent rapidement, furtivement, de l'un à l'autre dans l'espoir insensé que, par ce moyen simple, ils découvriraient l'identité du tueur. Aucun d'eux ne surveilla les autres avec l'attention que je mis à les observer par-dessus le bord de mon verre ; si un seul regard restait fixé sur moi, ce ne pouvait être que parce que son possesseur connaissait le nom de l'assassin et n'avait pas besoin de le chercher : mais je savais que cela n'était pas suffisant car, même si le meurtrier n'avait pas de bonnes connaissances en psychologie, il était bien trop adroit pour se laisser prendre ainsi, car pour cet homme intelligent, avec ses cinq morts sur la conscience, c'était un piège trop enfantin. J'étais certain que tous les regards tournaient vivement autour de la pièce. J'attendis patiemment jusqu'à ce que leur attention me revînt.

... « Je n'ai pas la moindre idée de l'identité du scélérat, repris-je, mais, avec certitude, je peux affirmer qui ne l'est pas. En comptant Miss Haynes qui est absente, nous nous trouvons ici vingt-deux. À neuf d'entre nous, aucun soupçon ne peut être attaché.

— Mais mon Dieu ! s'écria Goin, c'est monstrueux, docteur, monstrueux. L'un d'entre nous, l'une des personnes que nous connaissons tous, un de nos amis, a sur ses mains le sang de cinq morts. C'est impossible, voyons, impossible.

— Sauf que vous savez parfaitement que cela est, dis-je. Goin ne répondit pas, je poursuivis :

« Commençons par moi. Non pas parce que je déclare que je suis innocent – ça tout le monde peut le proclamer –, mais parce qu'il y a eu deux tentatives faites contre moi, dont l'une au moins aurait pu être fatale. De plus, je ramenais Mr. Smith ici quand Stryker a été tué, et Stuart blessé. » C'était vrai, mais pas complètement ; cependant, seul, le meurtrier devait le savoir et comme il était déjà contre moi, il ne pouvait se permettre de le faire remarquer. « Mr. Smith est innocent parce que non seulement il était inconscient à ce moment-là, mais il a été victime de l'empoisonnement et il ne semble pas homme à s'empoisonner lui-même. »

— Alors, ce n'est pas moi non plus, docteur Marlowe ! » La voix du Duc était aiguë et rauque de tension. « Ça ne peut être... »

— D'accord, Cecil, ce n'est pas vous. D'une part, vous avez été empoisonné, et, d'autre part, je ne vous crois pas capable – et ce n'est pas pour vous offenser – de soulever le rocher qui a servi à tuer Mr.

Stryker. Mr. Gerran est au-dessus de tout soupçon : lui aussi a été empoisonné et il était ici même quand Stryker a été tué. Stuart n'a rien à y voir, ni Mr. Goin non plus, bien qu'il faille accepter mon témoignage pour lui.

— Que voulez-vous dire, docteur ? » La voix de Goin était calme.

— Que lorsque vous avez vu le corps de Stryker, vous êtes devenu pâle comme un linge. Il est possible, Mr. Goin, de commander à notre corps, mais on ne peut à volonté tourner le bouton de notre circulation sanguine. Si vous aviez été préparé à cette vision, vous n'auriez pas changé de couleur. Vous avez changé. Donc vous ne vous y attendiez pas. Nous laisserons en dehors nos deux Mary pour la bonne raison qu'elles sont dans l'impossibilité physique d'attaquer qui que ce soit avec un roc de cette taille. Miss Haynes, bien entendu, est hors du coup également. » Je fis des yeux le tour de la pièce : « Cela nous laisse avec treize suspects. Espérons que ce chiffre sera fatal à l'un de vous. »

— Docteur, dit Goin, je crois que vous devriez reprendre votre démission.

— J'accepte. Je me demandais d'ailleurs comment j'allais manger. » Je regardai mon verre vide, puis Otto. « Puisque je reprends place dans les effectifs, est-ce que... »

— Mais oui, mais oui. » Otto, qui paraissait complètement sonné, tomba lourdement sur un providentiel tabouret et autant qu'il était possible à cent kilos de lard de ressembler à un ballon crevé, il ressembla à un ballon crevé. « Mon Dieu, c'est affreux. L'un d'entre nous, un meurtrier. L'un d'entre nous a tué cinq personnes. » Il frissonna violemment bien que la température fût parvenue à un peu plus de zéro. « Cinq personnes. Mortes. Et celui qui a fait ça est ici. »

J'allumai une cigarette, sirotai un peu plus de son scotch, et attendis que la conversation continuât. Dehors, le vent avait augmenté et était devenu un long et haut gémissement à faire grincer les dents, un gémissement qui, régulièrement, montait jusqu'à un sifflement fantastique et horrible : chacun semblait l'écouter et entendre avec horreur cette litanie sinistre qui emplissait nos cerveaux : un requiem approprié pour le défunt Stryker. Une longue minute passa, personne ne dit mot et je repris le fil de l'exposé :

« Ce que tout cela implique ne vous échappera pas. Surtout quand vous aurez passé autant de temps que moi à y réfléchir. Stryker est mort, et quatre autres aussi. Qui souhaitait leur mort ? Pourquoi sont-

ils morts ? Y a-t-il une raison derrière ces crimes ? Avons-nous parmi nous un assassin psychopathe ? A-t-il un but ? Celui-ci a-t-il été atteint ? S'il ne l'a pas été – ou si le tueur est un psychopathe – qui sera le prochain ? Qui mourra cette nuit ? Qui va entrer dans sa cellule sachant que n'importe qui, peut-être un tueur fou, va apparaître – ou même que son compagnon de cabine l'attend avec un couteau ou un oreiller pour l'étouffer ? En fait, il me semble que c'est cette dernière hypothèse qui est la plus vraisemblable – car qui agirait de façon si évidente ? Un fou seulement. Nous voilà donc devant la nécessité d'une vigilante veillée. Nous tiendrons peut-être tous une nuit, mais vingt-deux nuits ! Qui tiendra vingt-deux nuits ? Quelqu'un ici est-il certain d'être encore vivant quand le Morning Rose reviendra ? »

D'après leurs expressions et le silence qui accueillit ma dernière interrogation, il était visible que personne n'oserait y répondre. En considérant les faits, au lieu de les exposer simplement aux autres, je compris que la question s'adressait encore plus à moi qu'à tous les autres, car si le tueur n'était pas un fou agissant sur une impulsion, mais un assassin de sang-froid avec un objectif bien déterminé, sans aucun doute, je devais certainement être le premier sur sa liste. Je ne crus pas sur le moment que ce désir de me supprimer provenait de ce que je faisais partie des plans du tueur, mais simplement maintenant j'étais un obstacle à l'exécution de ses plans.

... « Comment allons-nous nous comporter ? dis-je. Nous séparerons-nous en deux groupes, les neuf innocents d'un côté surveillant les treize suspects ? Allons-nous être comme l'huile et l'eau et refuserons-nous de nous mélanger ? Et comment travaillerons-nous demain ? Mr. Gerran et le Comte qui doivent être ensemble, un bon et un mauvais ? Mr. Gerran devra-t-il veiller à avoir toujours un autre bon pour veiller sur lui ? Heissman doit prendre la vedette pour reconnaître les décors le long du Sor-Hamna, et même un peu plus au sud. Je pense que Hellman et Heyter iront volontiers avec lui. Trois dont l'innocence n'est pas prouvée. Si quelque brebis blanche s'en va avec le, ou les, loup, celui-ci peut revenir et expliquer que la pauvre bête est tombée par-dessus bord et que, malgré tous les efforts, il a été impossible de la sauver. Et ces magnifiques aiguilles, ces précipices du Sud de l'île – une légère poussée, deux chevilles qui se coincent –, eh bien ! une chute de quinze cents mètres ce n'est pas mal, surtout quand c'est à pic. Quel problème difficile, n'est-ce pas, messieurs ? »

— C'est absurde, dit tout haut Otto. Absolument absurde.

— Vraiment ? fis-je. Dommage que vous ne puissiez demander

l'avis de Stryker là-dessus. Ou ceux d'Antonio, Halliday, Moxen et Scott. Quand, de là où ils sont, ces fantômes vous regarderont étendu dans la neige glacée, croirez-vous encore que c'est absurde ?

Otto frissonna et saisit la bouteille : « Alors, bon Dieu, qu' allons-nous faire ? »

— Je n'en ai aucune idée, dis-je. Vous avez entendu ce que je viens de répondre à Mr. Goin. Me voici revenu à ma situation d'employé. Je n'ai rien à voir avec le film. La décision revient donc à la direction. Nos trois directeurs sont encore capables d'en prendre une, non ?

— Notre employé voudrait-il expliquer ce qu'il entend par là ?

Goin tentait de sourire, mais le cœur n'y était pas.

— Voulez-vous tourner vos scènes ici ou non ? Là est la question. Si nous restons en permanence dans cette pièce avec au moins une demi-douzaine d'entre nous éveillés, surveillant les autres et écoutant tout, nous avons un maximum de chances d'être encore tous présents dans vingt-deux jours. Mais, cela implique que vous n'aurez rien tourné et que vous perdrez tout ce que vous avez investi. C'est un problème que j'aime mieux ne pas avoir à résoudre. Quelle excellent scotch vous avez là, Mr. Gerran.

— Je vois que vous l'appréciez. »

Otto souhaitait certainement mettre une touche d'aspérité dans sa réponse. Il ne parvint qu'à paraître très ennuyé.

— Ne soyez pas mesquin. » Je me resservis. « Il faut se remonter le moral par des temps pareils. » Je n'écoutais guère Otto. Je m'écoutais moi-même. Une fois déjà, depuis que nous avions quitté Wick, lorsque le Comte avait dit quelques mots à propos de son peu de goût pour le raifort, ces mots avaient eu sur moi le même effet que celui d'un détonateur sur une traînée de poudre et déclenché en moi une avalanche de pensées, se chevauchant les unes les autres plus vite que mon esprit ne pouvait les enregistrer. Voilà que le même phénomène se produisait mais le déclic était donné par mes propres paroles. Je me rendis compte que le Comte parlait, à moi sans doute. Je dis : « Excusez-moi, mon esprit vagabondait. »

— Je l'ai bien vu. » Le Comte me regardait pensivement. « C'est très joli de refuser toute responsabilité, mais que feriez-vous ? » Il sourit. « Mettons que vous collaborez de nouveau avec la direction ? »

— C'est simple », dis-je, et ma réponse se forma facilement : elle

était le résultat de ces trente dernières secondes. « Je serais vigilant et je poursuivrais ce sacré film. »

— Voilà. » Otto acquiesçait. Ainsi que le Comte et Goin, il avait l'air satisfait. « Mais, pour le moment, que faisons-nous ? »

— Quand dîne-t-on ?

— Dîner ? » Il cligna des yeux. « Oh ! à huit heures. »

— Il est cinq heures. Moi, je vais me reposer pendant trois heures. Et je ne conseille à personne de m'approcher avec un poignard ou même une aspirine car je me sens spécialement nerveux.

Smithy toussota : « M'assommerez-vous si je vous réclame une aspirine maintenant ? Ou même quelque chose de plus fort pour être sûr de dormir ? J'ai la tête comme un tambour.

— Vous dormirez dans cinq minutes. Mais vous serez en bien plus mauvais état quand vous vous réveillerez.

— Impossible. Donnez-moi vite les gouttes qui assomment.

Dans ma cellule, j'attrapai la poignée de ma fenêtre à double carreau et l'ouvris avec quelque difficulté. « Faites comme moi chez vous. »

— Qu'avez-vous encore en tête ?

— Ou plutôt apportez donc un lit ici. Empruntez-le dans la cabine de Judith.

— Ah ! oui, il y en a un libre chez elle.

10.

Cinq minutes plus tard, enveloppés jusqu'aux yeux contre le terrible froid, la neige sifflante et le vent qui ne gémissait plus, mais hurlait maintenant sur toute la surface de l'île glacée, Smithy et moi nous trouvions hors de ma cellule, à l'extérieur. J'avais calé ma fenêtre avec un bouchon de papier. Il n'y avait pas de poignée dehors, mais je possédais un couteau-outils de l'armée suisse avec lequel je pouvais ouvrir n'importe quoi. Nous regardâmes l'ombre vague de la cabane, la lumière brillante – les lampes donnaient une lueur très blanche – qui sortait des fenêtres de la pièce principale et la pâle luminosité qui provenait d'un certain nombre de cellules.

— Pas une nuit pour un honnête citoyen, dit Smithy à mon oreille. Mais si on se cognait à un moins honnête ?

— Trop tôt pour qu'il – ou qu'ils – soit déjà dehors, dis-je. Pour l'instant les soupçons sont encore trop frais pour que quelqu'un ose même se gratter la gorge au mauvais moment. Plus tard, peut-être. Mais pas maintenant.

Nous allâmes directement à la réserve des provisions. Je fermai la porte derrière nous, et comme la cabane n'avait pas de fenêtres, nous allumâmes nos lampes. Nous examinâmes tout, les sacs, les cartons, les casiers, les paquets de nourriture, et nous ne trouvâmes rien.

— Qu'est-ce que nous cherchons ? demanda Smithy.

— Je n'en sais rien. Quelque chose, si je puis dire, qui ne devrait pas être là.

— Une arme ? Un gros flacon étiqueté *Poison mortel* ?

— C'est ça. » Je sortis une bouteille de Haig de l'un des casiers et la glissai dans la poche de ma parka. « Pour usage médical seulement », expliquai-je.

— Bien sûr.

Smithy promena sa lumière sur les murs de la cabane : la lueur éclaira trois petites boîtes vernies sur une haute étagère.

— Des aliments de grand luxe sans doute, dit-il. Le caviar d’Otto peut-être.

— Non, des instruments chirurgicaux pour moi. Pas de poisons. Garanti. » J’allai vers la porte. « Venez. »

— On ne vérifie pas ?

— Inutile. Difficile de cacher une mitraillette là-dedans. » Les boîtes faisaient à peu près vingt centimètres sur douze.

— Si on regardait quand même ?

— D’accord. » J’étais un peu impatient. « Faites vite alors. »

Smithy ouvrit le couvercle des deux premières boîtes, contempla l’intérieur et les referma. Il ouvrit la troisième ; « Tiens, on a déjà été dedans. »

— Pas moi.

— Quelqu’un d’autre.

Il me tendit la boîte et je vis deux emplacements vides sur le feutre bleu.

— C’est exact. On a pris une seringue et un tube d’aiguilles.

Smithy me scruta en silence, attrapa la boîte, ferma le couvercle et la replaça sur l’étagère. Il dit : « Je n’aime pas beaucoup ça. »

— Vingt-deux jours, c’est bien long, fis-je. Si nous retrouvions ce qui manque.

— Si ! Vous ne pensez pas qu’on a pris ça pour un usage personnel ? Quelqu’un qui aime bien s’envoyer en l’air ? Les Trois Apôtres par exemple ? Ça ne m’étonnerait pas... pop, cinéma, des gosses...

— Non, je ne crois pas.

— Moi non plus d’ailleurs. Je le regrette bien.

Nous passâmes dans la cabane réservée au carburant. Deux minutes nous suffirent pour nous assurer qu’elle n’avait rien à nous offrir. Pas plus que la cabane des équipements bien qu’elle me fournît deux outils dont j’avais besoin : un tournevis pris dans la trousse qu’Eddie avait utilisée quand il avait mis en marche le groupe électrogène, et un

paquet de vis. Smithy demanda :

— Pourquoi avez-vous besoin de ça ?

— Pour fixer les fenêtres. Une porte n'est pas le seul moyen d'entrer chez un homme qui dort.

— Vous ne faites confiance à personne ?

— Il y a longtemps que j'ai abandonné toute confiance.

Nous ne fûmes pas tentés de rester longtemps dans la cabane des transports, surtout avec Stryker étendu là, le visage hideux sous nos lumières, son regard fixe dirigé vers le plafond. Nous fouillâmes dans les boîtes à outils, dans les corbeilles de métal. Nous tapotâmes les bidons d'essence, ceux d'huile et les radiateurs, sans rien trouver.

Nous allâmes vers la jetée. Elle était à peu près à vingt mètres de la cabane principale et il nous fallut cinq minutes pour l'atteindre. Nous n'osions pas utiliser nos lampes, et cette lourde neige réduisant la visibilité à la longueur d'un bras, nous étions deux aveugles avançant dans un monde aveuglé. En chancelant, nous arrivâmes jusqu'au bout de la jetée – la neige avait recouvert les creux laissés par les pierres écroulées, et lourdement vêtus comme nous l'étions, les chances de survivre après un faux pas qui nous enverrait dans les eaux glacées du Sor-Hamna n'étaient pas grandes – ; nous découvrîmes la vedette dans son abri de l'angle nord-est et nous descendîmes dedans au moyen d'une échelle de fer verticale qui était si ancienne et si rouillée que les bords de quelques-unes des marches n'avaient pas plus d'un centimètre.

Dans une nuit sombre, une lueur peut être vue de très loin, au travers d'une neige épaisse, mais maintenant que nous étions sous le niveau du mur de la jetée, nous allumâmes nos lampes, tout en prenant la précaution de les abriter de la main. Notre recherche rapide ne nous rapporta rien. Nous passâmes dans le hors-bord proche et nous n'eûmes pas plus de succès. Nous allâmes ensuite à la maquette du sous-marin – une échelle de fer avait été fixée sur le côté et sur la tourelle.

La tourelle avait également une passerelle soudée tout autour à une distance d'environ un mètre vingt du sommet. Une écoutille menait à une plate-forme semi-circulaire située à trente centimètres sous le collet où était arrimé la tourelle : de là une courte échelle conduisait au pont du sous-marin. Nous descendîmes en promenant nos lampes alentour.

— J'adopte le sous-marin, dit Smithy. Au moins, on y est à l'abri de la neige. Ceci dit, je ne me vois pas m'installant ici.

L'intérieur étroit était, à vrai dire, triste et nu. Le pont consistait en traverses de bois maintenues à leur place par des boulons. Sous les planches, on apercevait, bien arrimées, des rangées de blocs rectangulaires peints en gris : c'était les quatre tonnes de grenaille qui servaient de ballast. Quatre grandes caisses à ballast étaient fixées sur chaque côté de la coque – elles pouvaient être remplies pour faciliter la flottabilité. À l'extrémité de la coque se trouvait un petit diesel dont le tuyau d'échappement passant à travers le pont, allait jusqu'en haut de la tourelle à quoi il était verrouillé : cet engin était couplé à un compresseur servant à visser les caisses de ballast. Structuellement, c'était tout : on m'avait raconté que la maquette entière avait coûté quinze mille livres, et j'en conclus que Otto s'était laissé aller au passe-temps favori des producteurs qui aiment à gonfler les chiffres.

Je vis encore quelques pièces d'équipement disparates. Dans une sorte de placard, se trouvaient quatre ancres à champignon avec leur chaîne et un petit treuil portable. Juste au-dessus s'ouvrait une écrouille donnant sur le pont supérieur : ces ancres étaient certainement prévues pour maintenir la maquette dans la position désirée. À l'opposé du placard, et également bien attachée à la cloison, nous vîmes une reconstitution en plastique d'un périscopie qui semblait capable d'opérer d'une façon assez vraisemblable. À côté, trois autres appareils en plastique, une mitrailleuse, qui serait probablement montée sur le pont, et deux autres destinées à être installées, je l'imaginai, dans la tourelle. À l'autre extrémité de la maquette, deux nouveaux placards : l'un contenait un certain nombre de vestes de sauvetage, l'autre six bidons de peinture et quelques pinceaux et brosses. Sur les bidons, une inscription : « Gris instantané. »

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda Smithy.

— Une peinture qui sèche rapidement, j'imaginé.

— Tout est bien maritime et anglais, constata Smithy. Je n'aurais pas cru ça de Otto. » Il frissonna. « Il ne neige peut-être pas là-dedans mais j'ai bougrement froid. On se croirait dans une tombe d'acier. »

— Pas très chaud, en effet. Allez, on monte et on s'en va.

Zéro pour nous, mais je n'avais pas grand espoir.

— C'est pourquoi vous avez changé d'avis à propos du démarrage du film ? D'abord, vous vous en moquiez, l'instant d'après vous les

engagez à s'y mettre ? C'était pour pouvoir examiner d'un peu près le logement et les bagages de chacun quand ils seront loin ?

— Qu'est-ce qui vous fait penser ça, Smithy ?

— C'est qu'il y a suffisamment de neige partout pour qu'on puisse y cacher ce qu'on veut.

— J'y ai pensé aussi.

Le retour à la cabane principale fut plus facile que l'aller car nous avions le lointain reflet des lampes pour nous guider. Nous passâmes dans notre cellule sans trop de difficulté, secouâmes la neige de nos bottes et pendîmes nos vêtements : en comparaison avec l'intérieur du sous-marin, la chaleur de cette minuscule cabine était un rêve. Je pris le tournevis et les vis et entrepris de clore la fenêtre tandis que Smithy, après quelques considérations sur son état de santé, attrapait la bouteille que j'avais soustraite aux provisions et deux timbales de métal dans une boîte médicale. Il me regarda travailler jusqu'à ce que j'eusse terminé.

— Bien, dit-il, on est donc tranquille pour la nuit. Et les autres ?

— Je crois qu'ils ne courent pas grand danger car ils ne contrecarrent pas les plans de notre ou de nos amis.

— Tous ?

— Je pourrais consolider la fenêtre de Judith Haynes aussi,

— Judith ?

— J'ai l'impression qu'elle est en danger. Grave ou imminent, je n'en sais rien. C'est peut-être seulement un pressentiment.

— Je me le demande », dit Smith avec ambiguïté. Il but un peu de scotch. « J'y pensais moi-même mais d'un point de vue différent. Dites-moi, est-ce que la direction aura bientôt l'idée de prévenir la police, de demander une aide quelconque ou d'informer qui de droit que les employés des Productions Olympus meurent comme des mouches et pas de mort naturelle ? »

— C'est à ça que vous arriveriez, vous ?

— Si je n'étais pas un criminel, et dans notre cas, « le » criminel, et si j'avais de bonnes raisons pour ne pas mêler la loi à mes affaires, j'agiserais comme eux.

— Mais, moi, je ne suis pas le criminel, et j'ai de bonnes raisons pour que la police ne mette pas son nez ici. Dès l'instant où les représentants de la loi se montreraient, le criminel ne bougerait plus et nous resterions avec cinq morts inexpliquées sur les bras. Ce serait la fin, car, ce qui est malheureusement certain pour l'instant, c'est que nous n'avons pas la moindre preuve contre quiconque. Nous n'avons pas le choix : il faut lâcher de la corde pour qu'il s'y pendre.

— N'en lâchez pas trop pour qu'il ne s'en serve pas contre nous. Qu'arrivera-t-il s'il y a un nouveau meurtre ?

— Il faudra prévenir la police. Je suis ici pour une mission que je dois mener à bien, mais pas à n'importe quel prix. Je n'ai pas à sacrifier des innocents comme appâts.

— Ça me soulage. Mais si l'idée leur en vient ?

— Alors il faudra tenter de communiquer avec Tunheim. Il s'y trouve un bureau radio à la station météorologique qui est capable d'atteindre la lune. Tunheim est à moins de seize kilomètres d'ici, mais, dans ces conditions atmosphériques, c'est comme si c'était de l'autre côté de la Sibérie. Si le temps changeait, on y parviendrait peut-être. Le vent tourne à l'ouest. S'il y reste, un essai par mer deviendrait peut-être possible. Désagréable, mais possible. S'il tourne au nord-ouest, impossible, car la vedette et le hors-bord sont à ciel ouvert et seraient coulés par la force des vagues. Par terre, si la neige cesse ? Je n'en sais rien. Le terrain est tellement accidenté et montagneux qu'on ne peut utiliser le petit Snow-Cat, il faudrait aller à pied. Il faudrait entrer à l'intérieur, vers l'ouest, éviter le mont Misery qui se termine par les falaises de la côte est. Il y a des centaines de petits lacs dans cette région et je ne sais à quel point ils sont gelés. Certains doivent l'être complètement, d'autres ne doivent pas pouvoir supporter un homme... et certains ont au moins cent pieds de profondeur. On peut s'enfoncer dans la neige jusqu'aux chevilles, jusqu'aux genoux ou jusqu'à la taille. Par ailleurs, nous ne sommes pas équipés pour ce genre de balade, nous n'avons même pas une tente pour y passer la nuit. Or, il n'est pas question de faire ça en une seule journée. Si la neige recommence à tomber et continue, je parie que les Productions Olympus n'ont même pas un compas pour vous éviter de tourner en rond jusqu'à ce que vous tombiez mort de froid, de fatigue et de faim.

— Vous, vous, vous, dit Smithy. Vous parlez toujours de moi. Et si c'était vous ? — Il sourit. — « Mais je pourrais toujours essayer de trouver une grotte où je me cacherais et revenir le lendemain en

annonçant que la mission est impossible.

— On verra comment ça tourne. » Je terminai mon verre, repris tournevis et vis. « Allons voir comment se porte Miss Haynes. »

Elle semblait à peu près bien. Pas de fièvre, pouls normal, respiration parfaite : comment serait-elle en se réveillant. C'était une autre affaire.

Je fixai donc sa fenêtre de manière que personne ne puisse entrer par l'extérieur sans être obligé de casser deux vitres et, par conséquent, de faire suffisamment de bruit pour réveiller quelqu'un dans la cabane. Nous passâmes ensuite dans la pièce principale.

Elle était vide. Curieux. Au moins dix personnes que je croyais y trouver étaient absentes, mais en les comptant rapidement, dans ma tête, je vis que je n'avais pas à m'alarmer. Otto, le Comte, Heissman et Goin étaient probablement rassemblés en conclave secret dans une cabine et discutaient de questions importantes qu'ils ne désiraient pas communiquer aux autres. Lonnie était certainement parti prendre l'air et je souhaitai qu'il ne se soit pas perdu entre la cabane et celle des provisions. Stuart était presque certainement allé se reposer, et je supposai que Mary Darling, qui semblait avoir surmonté plus d'une inhibition, devait lui tenir tendrement la main. J'ignorais où se trouvaient les Trois Apôtres mais je n'étais pas spécialement inquiet : j'étais convaincu qu'aucun dommage ne pouvait venir d'eux, sauf pour nos oreilles.

J'allai donc vers Conrad qui s'inclinait sur un réchaud à trois trous installé dans un angle. Il surveillait deux grandes poêles et une casserole. Tout bouillait en même temps, haricots, ragoût et café. Il paraissait beaucoup s'amuser à ce rôle de chef cuisinier. Surtout, je pense, parce que Mary Stuart lui tenait lieu d'assistante. Chez un autre, j'aurais supposé que cette vedette distinguée jouait le démocrate pour épater la galerie mais je connaissais suffisamment Conrad maintenant, pour savoir que c'était dans sa nature d'agir ainsi : c'était un garçon aimable qui n'avait jamais songé à se croire au-dessus de ses camarades. Un oiseau rare dans le monde du cinéma.

— Que se passe-t-il ? dis-je. Vous êtes spécialiste en cuisine ? Je croyais que Otto avait appointé les Trois Apôtres pour être alternativement nos chefs ?

— Les Trois Apôtres tiennent à améliorer leur technique musicale, répondit Conrad. J'ai fait un accord avec eux... pour notre bien. Ils répètent dans la cabane de l'équipement... Là où se trouve le groupe

électrogène.

J'essayai d'imaginer ce que pouvait représenter le mélange de leurs voix sans timbre, de leurs amplificateurs et du moteur diesel dans un espace aussi restreint, mais c'était trop me demander. Je dis : « Vous méritez une médaille. Vous aussi, chère Mary. »

— Moi ? » Elle sourit. « Pourquoi ? »

— Souvenez-vous de ce que j'ai dit à propos des bons et des mauvais ? Je suis ravi que vous surveilliez notre suspect. Vous n'avez pas vu sa main s'égarer subrepticement sur l'une des poêles ?

Elle cessa de sourire. « Ne plaisantez pas » docteur Marlowe, ce n'est pas drôle. »

— C'est vrai. Je voudrais seulement égayer l'atmosphère. » Je regardai Conrad. « Puis-je vous dire un mot, chef ? »

Il m'examina une seconde, réfléchit, puis s'éloigna : Mary Stuart dit : « C'est charmant pour moi. Vous ne pouvez pas lui parler ici ? »

— Je vais lui raconter des histoires drôles. Vous n'avez pas l'air d'avoir l'esprit à ça. » Je m'éloignai de quelques pas et dis à Conrad : « Avez-vous parlé à Lonnie ? »

— Non, je n'en ai pas eu l'occasion. Est-ce si urgent ?

— Je commence à le croire. Je n'en suis pas certain, mais je pense qu'il est dans la cabane des provisions.

— Là où Otto garde ses élixirs de longue vie ?

— Vous ne voudriez pas qu'il aille vers l'essence ? Diesel et mazout sont inutiles à ses biberons. Je me demande si vous ne pourriez pas l'y rejoindre à la recherche d'un dérivatif contre ce monde cruel, cette île des Ours, ces Productions Olympus, ce que vous voudrez et engager une conversation à bâtons rompus avec lui. Risquez-vous à raconter à quel point votre famille vous manque. N'importe quoi, mais qu'il vous parle de la sienne.

Il hésita : « J'aime bien Lonnie. Ce truc ne me plaît guère. »

— Je ne me préoccupe plus maintenant des sentiments des gens. Je veille plutôt à leur vie... à les ramener vivants.

— D'accord. » Il me regarda sérieusement. « Mais vous prenez un risque à choisir pour ce boulot un suspect de l'équipe. »

— Vous n'êtes pas sur la liste des suspects, répondis-je. Vous n'y avez jamais été.

Il réfléchit un instant : « Dites-le donc à cette chère Mary, voulez-vous ? » Il se dirigea vers la porte donnant à l'extérieur. Je revins vers Mary Stuart qui me regarda avec son habituelle expression grave.

— Conrad me demande de vous répéter ce que je lui ai dit. – Vous me suivez ? – Qu'il n'était pas sur la liste des suspects, et qu'il n'y a jamais été.

— C'est agréable. » Elle me fit un sourire, mais on y sentait encore l'hiver.

— Mary, dis-je, vous n'êtes plus la même avec moi.

— Comment ?

— Ce n'est pas exact ?

— Etes-vous de mes amis ?

— Bien sûr.

— Bien sûr, bien sûr. » Elle imitait mon ton. « Le docteur Marlowe est l'ami du genre humain. »

— Le docteur Marlowe ne tient pas le genre humain dans ses bras pendant toute une nuit.

Un autre sourire. Mais déjà on sentait l'approche du printemps. Elle reprit : « Et Charles Conrad ? »

— Je l'aime bien. Je ne sais ce qu'il pense de moi.

— Et je l'aime bien et je sais qu'il m'aime bien et nous sommes tous des amis. » Je préférerai ne pas répondre un autre : « bien sûr ». « Alors pourquoi ne partageons-nous pas nos petits secrets ? »

— Les femmes sont les plus curieuses des créatures. Dans tous les sens du mot curieux.

— Ne faites pas de l'esprit avec moi.

— Vous partagez vos secrets, vous ? » Elle fronça ses sourcils comme si elle était perplexe. « Faisons comme les gosses. Vous me confiez un secret, je vous en confie un. »

— Que voulez-vous dire ?

— Ce mystérieux rendez-vous que vous aviez hier matin. Dans la neige, sur le pont supérieur. Vous aviez l'air bien amicale avec Heissman ?

J'attendais une vive réaction de sa part et je fus déçu de ne rien obtenir. Elle me regarda, silencieusement, puis dit :

— Ainsi, vous nous espionnez.

— J'étais là par hasard.

— Je ne vous ai pas vu. » Elle se mordit la lèvre, mais il n'y avait pas d'angoisse apparente en elle. « J'aurais préféré que vous ne me voyiez pas. »

— Pourquoi ?

J'avais désiré paraître ironique et une sorte d'intuition me fit changer d'avis.

— Parce que je ne veux pas qu'on soit au courant.

— D'accord. Mais pourquoi ?

— Parce que je n'en suis pas très fière. Il faut bien vivre, docteur Marlowe. Je ne suis dans ce pays que depuis deux ans et je ne sais rien faire. Je suis une actrice sans avenir. Je le sais. Je n'ai aucun talent. Les deux derniers films que j'ai tournés... j'étais exécrable. Ce n'est pas étonnant que les gens me regardent d'un drôle d'œil en apprenant que je fais un troisième film avec les Productions Olympus. Vous en avez deviné la raison maintenant : c'est Heissman. » Elle eut un tout petit sourire. « Cela vous surprend, docteur ? Cela vous choque ? »

— Non.

Le petit sourire disparut. Un peu de vie sembla quitter ses joues et quand elle parla, sa voix était triste : « C'est donc si facile de le croire ? »

— Mais non. En vérité, je ne vous crois pas du tout.

Elle me regarda. Elle ne comprenait visiblement pas.

« Vous ne croyez pas... vous ne croyez pas ça de moi ? »

— Pas de Mary Stuart, non. Pas de chère Mary.

La vie revint en elle, et elle dit avec étonnement : « C'est vraiment ce qu'on m'a dit de plus gentil depuis longtemps. » Elle examina ses mains, comme si elle hésitait, puis sans lever les yeux, elle parla : « Johann Heissman est mon oncle. Le frère de ma mère. »

— Votre oncle ?

J'avais pensé à tout mais cette éventualité ne m'était pas venue.

— Oncle Johann. » De nouveau un petit sourire, presque secret, mais teinté d'amusement. Je me demandai comment serait ce sourire le jour où il impliquerait joie et bonheur. « Vous n'avez pas besoin de me croire. Allez le lui demander vous-même. Mais en privé, je vous prie. »

Le dîner ne fut pas un succès mondain. L'atmosphère de bonne camaraderie qui est indispensable à ce genre de réussite manquait complètement. Cela pouvait provenir du fait que certains mangeaient seuls, que d'autres étaient réunis par groupes de deux ou trois et ne voyaient que le goulash peu appétissant qui était dans leur assiette, mais cela tenait surtout à l'impression qu'ils avaient tous d'avalier leur dernier souper. Car la nourriture ne suffisait pas à absorber leur intérêt : fréquemment les regards se levaient et, brièvement, faisaient le tour de la pièce pour revenir vers le ragoût de haricots, déçus de n'avoir pas, dans un seul coup d'œil, repéré un indice qui permettait de signaler de façon certaine, le traître. Rien n'était apparent et l'identification qui nous préoccupait tous devenait plus difficile, plus compliquée parce que les personnes présentes se comportaient d'une façon si peu naturelle qu'en d'autres circonstances cela aurait suffi à déclencher des soupçons. En effet, c'est un trait de la nature humaine que tout innocent qui se sait suspecté tend à agir avec trop d'indifférence ou trop d'insouciance, ce qui, au contraire, attire l'attention sur lui.

Otto n'était pas de ceux que cela affectait : il se savait classé parmi les non-coupables et, étant le patron de l'affaire, il se regardait comme au-dessus, et à part, des problèmes qui inquiétaient les autres. Il semblait donc plein d'assurance et de force. En comparaison de ce qu'il avait été jusque-là, cela donnait à croire qu'il faisait partie de ces gens qui se montrent à la hauteur dans les moments de crise. Il n'y avait plus rien d'indécis, ni de mou dans sa tenue lorsqu'il se leva pour parler à la fin du repas.

— Nous sommes tous au courant, commença-t-il avec aisance, des affreux événements de ces deux derniers jours, et je crois que nous ne pouvons faire autrement que d'accepter l'interprétation des faits que

nous a donné le docteur Marlowe. De plus, il nous faut accepter aussi les avertissements du docteur sur ce qui peut arriver à l'avenir...

... « Tout cela est indéniable, donc, ne croyez pas une seconde que je cherche à atténuer la gravité de la situation. Au contraire, je crois qu'il serait impossible de noircir une situation déjà impossible. Nous voilà abandonnés dans cet Arctique et loin de tout secours, sachant que certains d'entre nous ont couru un terrible danger et que d'autres risquent de le courir aussi. » Il regarda calmement la compagnie et je l'imitai : je vis que beaucoup étaient aussi impressionnés par sa tranquille acceptation des faits que je l'étais moi-même. Il poursuivit : « C'est précisément parce que la situation où nous sommes est si incroyable, si anormale que je propose de nous comporter de la manière la plus rationnelle, la plus normale possible. Agir comme des fous n'effacerait pas ce qui a eu lieu et ne pourrait que nous faire du mal.

... « Donc, d'accord avec mes collègues, j'ai décidé que, en prenant bien entendu toutes les précautions possibles, nous allons continuer le travail pour lequel nous sommes venus sur cette île, et cela, de la façon la plus habituelle. Je suis certain que vous serez tous d'accord avec moi : il est meilleur pour nous d'avoir notre temps et notre esprit occupés – je ne dirai pas lucrativement occupés – par un travail constructif plutôt que de rester vainement assis à nous tourmenter. Je n'irai pas jusqu'à vous conseiller de prétendre que rien n'est arrivé, mais je voudrais que nous agissions tous comme si effectivement rien n'était arrivé...

... « Si le temps le permet, trois équipes seront au travail demain. » Il ne consultait personne, il ordonnait. J'aurais agi comme lui à sa place. « Le premier groupe sous la direction de Mr. Divine se dirigera vers le nord par Lerner's Way – une route a été construite au début du siècle et mène vers une baie voisine, mais je ne crois pas qu'il en reste beaucoup de traces maintenant. Le Comte, Stuart et Cecil iront avec lui. Je serai avec eux et je souhaiterais que vous nous accompagniez, Charles. » C'était Conrad.

— Aurez-vous besoin de moi, Mr. Gerran ? » C'était Mary Darling, le doigt levé comme une écolière.

— Nous cherchons surtout des arrière-plans... » Il stoppa, regarda le visage bossué de Stuart, puis de nouveau Mary avec une sorte de vague sourire. « Soit, si vous le souhaitez. Mr. Hendriks, ainsi que Luke, Mark et John essayeront de capter pour nous les bruits de l'île – le vent dans les rochers, les oiseaux sur les falaises, les vagues se

brisant sur le rivage. Mr. Heissman, avec une caméra portative, partira sur la vedette pour chercher quelques emplacements faisant face à la mer. Mr. Hellman et Mr. Heyter qui n'ont rien à faire demain pourront peut-être aller avec lui...

... « Voilà donc notre programme pour demain. Mais la décision la plus importante, que j'ai gardée pour la fin, n'a rien à voir avec notre travail. Nous avons décidé de réclamer du secours le plus rapidement possible. Du secours, c'est-à-dire l'aide de la police ou d'une autorité quelconque. Ce n'est pas seulement notre devoir, mais cela peut être essentiel pour notre préservation. Il faut qu'une enquête sérieuse soit ouverte au plus tôt. Pour cela, nous devons alerter le poste radio le plus proche. Il se trouve à Tunheim, où est également la station météorologique norvégienne. » J'évitai soigneusement de regarder du côté de Smithy, et je savais qu'il m'imiterait. « Mr. Smith, votre présence avec nous est une bénédiction. Vous êtes le seul marin professionnel ici. Quelles chances avons-nous de joindre la station par bateau ? »

Smithy resta un instant silencieux comme s'il jugeait les conditions. Puis : « À l'heure actuelle, avec le temps qu'il fait, je crois qu'il est impossible d'y songer, même dans les circonstances où nous sommes. Le temps a été affreux ces jours-ci, Mr. Gerran, et la mer ne s'apaisera pas d'ici peu. Il serait également impossible si l'on rencontrait au large une mer plus mauvaise de faire demi-tour avec les bateaux que vous possédez. Ils sont complètement ouverts à l'arrière et seraient presque certainement noyés, c'est-à-dire qu'ils seraient remplis d'eau et qu'ils couleraient. Il faudrait être sûr du temps avant de s'engager. »

— Bon. Donc, trop dangereux pour le moment. Mais si la mer se calme, Mr. Smith ?

— Cela dépendra du vent. Il retourne vers l'ouest en ce moment. S'il reste là, ce sera possible. S'il tourne au nord-ouest, alors non. » Smith sourit : « Je ne pense pas que le voyage par terre soit plus facile, mais au moins, on ne risque pas d'aller au fond de la mer. »

— Ah ! vous pensez qu'on peut atteindre Tunheim à pied ?

— Je n'en sais rien. Je ne suis pas expert en voyages dans l'Arctique, mais je crois que Mr. Heissman – on m'a dit qu'il avait fait une conférence sur ce sujet – est plus qualifié que moi pour parler de cette question.

— Non, non. » Heissman secouait une main en protestation. « Dites-

nous ce que vous croyez, Mr. Smith. »

Et Smithy leur expliqua : c'était plus ou moins ce que je lui avais confié dans notre cabine un peu plus tôt. Quand il eut terminé, Heissman qui ne connaissait pas plus les régions arctiques que moi l'autre côté de la lune, acquiesça sagement et déclara : « Admirablement exposé. Je suis tout à fait d'accord avec Mr. Smith. »

Il y eut un silence que Smithy brisa en proposant doucement : « Je suis en surnombre ici. Si le temps change, je veux bien essayer. »

— Maintenant je ne vous suis plus, fit vivement Heissman. Ce serait du suicide, mon vieux, un vrai suicide.

— Il n'en est pas question, trancha Otto. Pour notre sécurité à tous, nous n'entreprendrons pas une telle expédition.

— Il ne s'agit pas d'une expédition, reprit Smithy. Il est inutile qu'un aveugle conduise d'autres aveugles.

— Mr. Gerran. » C'était Heyter qui parlait. « Je pourrais peut-être être utile. »

— Vous ? » Otto eut l'air perplexe, puis son visage s'éclaira : « C'est vrai, j'avais oublié. » Il donna l'explication. « Jon a collaboré à mon film La Haute Sierra, un film de montagne. Il doublait les acteurs qui avaient peur ou qui n'étaient pas sportifs, dans les scènes d'escalade. C'est un alpiniste de première classe, je vous assure. Qu'en pensez-vous, Mr. Smith ? »

Je cherchai comment Smithy allait parer à cela, mais il répondit immédiatement : « À deux l'expédition est possible. Je serais très heureux que Mr. Heyter m'accompagne. Il aura sans doute à me porter un bon bout de chemin. »

— Bon, alors, c'est d'accord, conclut Otto. Merci à tous les deux. Mais seulement, bien entendu, si le temps devient meilleur. Voilà, je crois que c'est tout. » Il me sourit. « En tant que collaborateur de la direction, êtes-vous d'accord ? »

— Parfaitement. À condition que tout le monde soit là demain matin pour tenir son rôle.

— Ah ! dit-il.

— Evidemment. Nous ne pouvons envisager d'aller « tous » dormir cette nuit. Pour celui ou ceux qui ont en tête certains projets, il n'est

pas de moments plus propices que les heures du petit matin, et quand je dis « certains projets », il s'agit bien de projets homicides.

— Mes collègues et moi en avons discuté aussi, reprit Otto. Vous voulez établir une surveillance ?

— Cela pourrait aider quelques-uns d'entre vous à vivre plus longtemps. » Je reculai de deux ou trois pas pour me trouver au centre de la pièce. « D'ici, je vois les cinq corridors. Il serait impossible à qui que ce soit d'entrer ou de sortir d'une des cabines sans être remarqué par qui se tiendrait à ma place. »

— Mais il faudra quelqu'un de très doué, interrompit Conrad. Avec un cou monté sur billes.

— Non, s'il y a deux personnes. Et comme nous n'en sommes plus à éviter de choquer, disons que deux surveillants couvriront non seulement les corridors, mais veilleront l'un sur l'autre. Mettons un suspect et un non-suspect. Parmi ces derniers, nous excluons galamment les deux Mary. Stuart, lui aussi, pourrait être autorisé à passer une bonne nuit. Il reste donc Mr. Gerran, Mr. Goin, Mr. Smith, Cecil et moi. Cinq qui feront deux heures de surveillance entre, disons, dix heures du soir et huit heures du matin.

— Excellente suggestion, dit Otto. Qui commence ?

Il y avait treize personnes, il y eut treize volontaires. On choisit d'abord Goin et Hendriks qui veilleraient entre dix heures et minuit ; puis Smithy et Conrad, de minuit à deux heures, Luke et moi de deux heures à quatre ; Otto et Hell-man de quatre à six et Cecil et Eddie de six à huit. D'autres se plaignirent, comme le Comte et Heissman, mais sans trop de conviction, qu'on les tenait à l'écart : on leur rappela qu'il y aurait encore vingt et une autres nuits et cela suffit à calmer leurs protestations.

La décision de ne pas s'attarder à bavarder plus longtemps fut accueillie avec une surprenante unanimité. En somme, il n'y avait qu'un seul sujet qu'on eût envie d'examiner et chacun craignait de s'y risquer avec, justement, celui qu'il ne fallait pas. Dans l'espace de quelques minutes, tous furent dans leurs cabines. En plus de Smithy et de moi-même, il ne resta que Conrad, et je savais qu'il désirait me parler. Smithy me regarda, puis s'en alla dans notre cellule.

— Comment le saviez-vous ? demanda Conrad. Comment étiez-vous au courant, pour Lonnie et sa famille ?

— Je ne savais rien. J'ai flairé quelque chose. Vous a-t-il parlé ?

— Un peu. Pas beaucoup. Il avait une famille, en effet.

— Avait ?

— Avait. Une femme et deux filles. Deux grandes filles. Un accident de voiture. Je ne sais si leur auto en a heurté une autre. Je ne sais pas non plus qui conduisait. Et puis, Lonnie s'est tu comme s'il en avait trop dit. Il n'a même pas voulu m'indiquer s'il était lui-même dans la voiture, s'il y avait quelqu'un d'autre, ni quand tout cela c'était passé.

C'était tout ce qu'il avait appris. Nous bavardâmes de choses et d'autres, puis, quand Goin et Hendriks arrivèrent pour la première garde de nuit, je partis chez moi. Smithy n'était pas dans son lit de camp. Tout habillé, il ôtait les dernières vis avec lesquelles j'avais clos la fenêtre. Il avait baissé la lumière de la petite lampe si bien que la cellule était dans une demi-obscurité.

— Vous partez ?

— Il y a quelqu'un dehors, » Smithy attrapait son anorak et je l'imitai. « J'ai pensé qu'il valait mieux ne pas passer par la porte. »

Qui est-ce ?

— Aucune idée. Il a regardé dedans mais son visage était brouillé. Il n'a pas vu que je le voyais, c'est certain, car il a continué, et il a examiné, avec sa lampe électrique, la fenêtre de Judith. Il n'aurait pas fait ça s'il avait su que quelqu'un le surveillait.

Smithy déjà enjambait la fenêtre : « Il a éteint sa lampe mais pas avant que je voie de quel côté il partait. Vers la jetée, j'en suis sûr, »

Je suivis Smithy et refermai la fenêtre comme je l'avais déjà fait. Le temps était toujours le même : la neige sifflait, le froid augmentait, l'obscurité était aussi profonde, et le vent se moquait du compas et tournait au sud-ouest. Nous passâmes devant la cabine de Judith Haynes, réglâmes nos lampes pour qu'elles ne donnent qu'un mince faisceau de lumière, découvrîmes les traces de pas qui conduisaient bien dans la direction de la jetée. Nous étions sur le point de les suivre quand il me vint à l'idée de vérifier d'où elles arrivaient. Mais cela fut impossible, l'inconnu avait marché tout près des murs, tourné au moins deux fois autour de la cabane, traîné volontairement les pieds, si bien qu'il n'était pas possible de repérer de quelle cabine il était parti, en passant sans doute, comme nous, par la fenêtre. Qu'il ait si soigneusement brouillé sa trace était ennuyeux : qu'il ait eu cette

pensée était déconcertant, car cela démontrait au moins qu'il fallait s'attendre à d'autres sorties.

Nous partîmes aussi vite que possible, et prudemment aussi, vers la jetée. Arrivé au bout, je donnai un rapide jet de lumière et vis que les traces de pas continuaient.

— Bon, dit doucement Smithy. Notre homme est allé aux bateaux ou au sous-marin. Si nous le suivons, nous risquons de tomber sur lui. Et si nous y allons et ne le trouvons pas, c'est lui qui repérera nos traces à son retour. Devons-nous lui faire connaître notre présence ?

— Non. Aucune loi n'interdit à un gars de faire un tour s'il en a envie, même dans un blizzard. Et si nous nous dévoilons, il ne fera plus jamais un faux pas tant que nous serons sur cette île.

Nous nous glissâmes à l'abri de quelques rochers, à une toute petite distance de la plage. C'était une précaution bien inutile car la visibilité était à zéro.

— Que prépare-t-il ? dit Smithy.

— Aucune idée. Certainement du vilain. Nous vérifierons quand il sera parti.

Quel qu'ait été le but de l'inconnu, il l'avait vite atteint car deux minutes plus tard, il partait. La neige était si épaisse, l'obscurité si absolue, qu'il aurait pu passer près de nous sans que nous le voyions, sans que nous l'entendions, si le balancement de la petite lampe qu'il avait à la main ne l'avait signalé. Nous attendîmes quelques secondes et nous redressâmes.

— Portait-il quelque chose ? dis-je.

— C'est bien possible, fit Smithy, mais je ne le jurerais pas.

Nous suivîmes donc les doubles traces le long de la jetée. Elles cessaient près de l'échelle de fer qui conduisait dans la maquette du sous-marin. C'était là sans aucun doute que l'inconnu était allé. A part le fait qu'il ne pouvait aller ailleurs, ses pas étaient marqués sur la coque, et lorsque nous descendîmes, sur la plate-forme de la tourelle. Nous nous glissâmes à l'intérieur.

Rien n'avait changé, rien ne semblait manquer depuis notre première visite. Smithy grommela : « Décidément, je déteste cet endroit. La dernière fois, je vous ai dit qu'on se croirait dans une tombe d'acier. Je ne voudrais pas que ce soit la nôtre. »

— Vous pensez que ce serait possible ?

— Si notre copain n'a rien emporté, il avait certainement un but, en venant ici. Il a peut-être apporté quelque chose. Si c'était un truc pour faire tout sauter ?

— Pourquoi ferait-il pareille folie ?

Mais je n'étais pas tellement convaincu de ce que j'avais.

— Pourquoi a-t-il déjà fait ses autres folies ? Pour l'instant, je n'ai pas besoin de le savoir. Il me suffirait de savoir si oui ou non, il en a préparé une autre. Entre nous, ça me rend nerveux.

Il n'était pas le seul. Je dis : « Mettons que vous ayez raison. Il ne peut pas faire sauter la baraque avec un petit bout de plastic. Il faudrait un truc assez gros pour bousiller tout, et un détonateur à retardement. »

— Afin de lui donner le temps d'être endormi comme un innocent quand l'explosion le réveillera ? Je suis plus nerveux que jamais. Je me demande combien de temps il s'est donné ?

— Au moins un minute.

— Alors qu'est-ce qu'on fait à bavarder ici ? » Smithy envoya la lumière de sa lampe autour de lui. « Où diable a-t-il pu fourrer ça ? »

— Contre une cloison ou en bas.

Nous examinâmes tout, mais les barres du ballast et les lattes de sécurité semblaient n'avoir pas bougé et être toujours fermement rangées. Il n'y avait nulle part place pour le plus petit explosif. Nous scrutâmes le reste de la coque, derrière les ancres, parmi les chaînes, sous le compresseur, et le treuil, et aussi sous les maquettes du périscope et des armes. Nous ne trouvâmes rien. Nous jetâmes un coup d'œil sur les plaques d'acier des caisses de ballast pour être sûrs qu'aucune n'avait été dévissée, mais nous ne vîmes aucune marque suspecte. Pas le moindre recoin pour cacher un explosif qui n'eût été immédiatement détectable. Smithy vint vers moi. Comment savoir s'il était simplement perplexe ou comme moi conscient, et mal à l'aise, de la rapidité avec laquelle passait le temps. Il se retourna vers l'avant et dit : « Il l'a peut-être jeté dans l'un des placards. Au fond, c'est la plus simple et la meilleure cachette. »

— Ça m'étonnerait », dis-je, mais j'y fus avant lui. Ma lampe parcourut le placard aux peintures et s'arrêta sur une latte de bois du

plancher. J'immobilisai ma lumière et dis à Smithy : « Vous avez vu ? »

— Une belle trace de neige bien fraîche. Une botte. » Il tendit la main vers le loquet : « Pas de temps à perdre. Ouvrons ce truc. »

— Surtout pas. » Je lui pris le bras. « Si c'était piégé ? »

— Hé ! » Il retira sa main comme s'il avait vu la mâchoire d'un tigre. « Economisons son fusible. Alors, comment savoir ? »

— Allons lentement. Il est probable qu'il n'a pas eu le temps d'installer quelque chose d'aussi compliqué qu'un dé clic électrique, mais s'il l'a fait le contact doit être dans le loquet. C'est sans doute seulement une simple corde. De toute manière, rien ne peut se produire en ouvrant de trois ou quatre centimètres, car il lui fallait laisser la place de retirer sa main.

Prudemment, nous ouvrîmes de quelques centimètres, examinâmes la porte et ne vîmes rien. J'ouvris plus grand. Aucun explosif visible. On n'avait rien placé à l'intérieur. Mais on avait enlevé quelque chose : il manquait maintenant deux bidons de peinture et deux brosses.

Smithy hocha la tête. Nous ne dûmes rien. Les raisons d'emporter ces deux bidons étaient si inconcevables que nous ne pouvions nous prononcer à ce sujet. Nous fermâmes le placard, remontâmes dans la tourelle et regagnâmes la jetée. Je dis : « Cela m'étonnerait qu'il les ait emportés dans sa cabine avec lui. Ils sont grands et difficiles à cacher dans une minuscule cellule, surtout s'il risque d'y recevoir des visites. »

— Il n'a pas besoin de s'en encombrer. Il y a suffisamment de coins sous la neige où les dissimuler.

Si c'était le cas, l'inconnu ne les avait pas fourrés sous un rocher quelconque entre la cabane et la jetée car ses empreintes menaient directement à la cabane. Nous les suivîmes, mais arrivées devant les murs, elles se perdaient parmi toutes les autres qui s'enchevêtraient aux alentours. Smithy les examina quand même quelques secondes.

Il dit : « Elles semblent plus larges et plus profondes que précédemment. On dirait que quelqu'un – ce n'est peut-être pas la même personne – a fait aussi le tour de la cabane. »

— Vous avez raison. » J'allai enfin vers la fenêtre de notre cabine mais au moment de l'ouvrir, je m'arrêtai – était-ce pur instinct ou le

fait que j'étais tellement sur l'œil que je prenais garde à tout ? J'allumai ma lampe et examinai l'encadrement. Je me tournai vers Smithy : « Vous avez remarqué ? »

— Oui, le bout de papier que nous avons glissé entre la fenêtre et l'encadrement, eh bien, il n'y est plus. » Il dirigea sa lumière sur le sol, se baissa et ramassa le papier. « Il est là. Nous avons eu une visite, ou des visites. »

— On dirait.

Nous entrâmes et tandis que Smithy revissait la fenêtre, je remontai la lampe à pétrole et examinai la cellule pour trouver une nouvelle preuve de cette visite, ou plutôt pour essayer de découvrir pourquoi nous l'avions eue. Naturellement mon premier soin fut de vérifier mon équipement médical et, immédiatement, je n'eus pas à chercher plus loin.

— Eh bien ! dis-je, deux pierres d'un coup. Nous sommes malins.

— Nous ?

— Le type dont vous avez distingué la figure derrière la vitre a dû rester là au moins cinq minutes pour être bien sûr d'être repéré. Puis, pour vous intéresser vraiment, il est allé promener sa lumière sur la fenêtre de Judith Haynes. Rien – et il l'a bien compris – ne pouvait nous attirer plus certainement dehors, et vite.

— Il ne s'est pas trompé ! » Il regarda ma trousse ouverte et ajouta : « Si je comprends bien, il vous manque quelque chose ? »

— Et comment. » Je lui montrai un emplacement vide sur un plateau tapissé de velours. « Une dose mortelle de morphine. »

11.

— Il est quatre heures, et tout va bien ! dit Smithy en me secouant l'épaule.

Mais c'était inutile. J'étais dans un tel état de surexcitation que, même en dormant, je veillais, et que le fait d'avoir entendu tourner la poignée de la porte avait suffi à me réveiller complètement.

— C'est l'heure d'aller sur le pont, ajouta-t-il. Nous avons fait du café frais.

Je le suivis dans la pièce principale, saluai Conrad qui était penché sur ses pots et ses tasses près du poêle, et me dirigeai vers la porte d'entrée. À ma grande surprise, le vent, maintenant complètement à l'ouest, avait diminué et devait avoir la force 3 ; la neige était devenue plus fine, on devinait qu'elle cesserait bientôt, et, était-ce imagination, il me semblait apercevoir quelques étoiles scintillant dans un coin de ciel clair vers le sud, du côté de l'entrée du Sor-Hamna. Mais le froid, lui, était encore plus intense qu'au début de la nuit. Je fermai rapidement, me tournai vers Smithy, et dis assez bas : « Changement imprévu du temps. Si ce mieux continue, Otto va vous appeler – et s'il ne le fait pas, quelqu'un trouvera le moyen de le lui suggérer – pour mettre à exécution votre offre d'hier soir et vous expédier vers Tunheim et la police. »

— Je commence à regretter cette offre mais je n'avais guère le choix à ce moment là.

— Vous ne l'aurez pas non plus si à l'aube le soleil brille. Impossible de vous défilér. Mais surveillez Heyter, surveillez-le bien.

Smithy resta un moment silencieux, réfléchissant : « Vous croyez qu'il mérite surveillance ? »

— Il est un des treize suspects, et, pour moi, ils le sont tous assez pour mériter la même surveillance que les bijoux de la couronne. Et si, sur ces treize, nous ôtons Conrad, Lonnie et les Trois Apôtres – et moi, je les ai déjà supprimés – notre gars est parmi les huit qui restent. À moins qu'il ne soit double et même triple.

— Vous n'êtes pas très encourageant, dit Smithy. Qu'est-ce qui vous

fait penser que ceux-là...

Il se tut car Luke, bâillant et s'étirant, entra dans la pièce. Luke était un long efflanqué, maladroit, aux cheveux d'étaupe réclamant d'urgence les soins d'un coiffeur ou le secours d'un ruban.

Je soufflai : « Le voyez-vous en tueur à gages ? »

— Je le vois plutôt accusé d'atrocités musicales avec sa guitare. À part ça, d'accord. Pas dangereux. À vrai dire, les quatre autres, c'est du pareil au même. » Il regarda Conrad qui, portant une tasse, s'en allait vers un corridor. « Je parierais n'importe quoi aussi sur notre vedette. »

— Mais où va-t-il donc ?

— Porter de la subsistance à sa chère et tendre, j'ima gine. Miss Stuart a passé une bonne partie de la veillée avec nous.

Je faillis remarquer que cette chère et tendre avait une remarquable prédilection pour se trouver avec les gardes de nuit, mais je me retins. Que Mary Stuart soit impliquée dans les trafics dangereux et diaboliques – Heissman étant son oncle n'ajoutait rien au mystère de sa conduite précédente – je n'en doutais pas : mais qu'elle soit capable d'activités meurtrières, je ne le croyais pas un instant.

Smithy poursuivit : « Faut-il vraiment que j'atteigne Tunheim ? »

— Qu'importe que vous y parveniez ou non. Avec Heyter près de vous, le temps et le terrain peuvent seuls en décider. Si vous faites demi-tour, ça me va car j'aime autant vous avoir avec moi. Si vous arrivez à Tunheim, restez-y.

— Y rester ? Comment pourrais-je y rester ? J'y vais pour demander du secours, non ? Et Heyter voudra revenir.

— Je suis sûr qu'on comprendra si vous affirmez que vous êtes fatigué et que vous voulez vous reposer. Si Heyter rouspète, faites-le boucler. Je vous donnerai une lettre pour l'officier responsable de la Station.

— D'accord, mais s'il refuse ?

— Je crois que vous trouverez là-bas des gens qui seront trop heureux de vous aider.

Il me regarda avec un réel enthousiasme. « Des amis à vous, bien

entendu ? »

— Il y a là-bas pour quelque temps un groupe de spécialistes en météorologie – des Anglais. Mais, entre nous, ce ne sont pas des météorologues.

— Compris. » Son enthousiasme fit soudain place à une froideur qui était presque de l'hostilité. « Vous cachez bien votre jeu, docteur Marlowe. »

— Ne vous fâchez pas. J'exécute les ordres, même si vous ne le faites pas. Un secret partagé n'est plus un secret. Un seul coup d'œil sur mon jeu et qui sait qui triche ? Je vous remettrai cette lettre plus tard, dans la matinée.

— O.K. » Smithy avait du mal à se retenir. Il reprit, morose : « Je ne serais même pas surpris si j'y retrouvais le Morning Rose. »

— Disons, répondis-je, que ce ne serait pas impossible.

Smithy hocha la tête, se détourna et rejoignit Conrad, de retour maintenant, qui versait le café. Nous restâmes assis une dizaine de minutes, parlant de tout et de rien, buvant le café, puis Conrad et Smithy s'en allèrent. L'heure suivante passa sans incident, à part que Luke s'endormit profondément et ne se réveilla plus. Je ne pris pas la peine de le secouer, c'était inutile car, moi, j'étais dans un état d'alerte pour deux : à l'encontre de Luke, j'avais trop de choses dans ma tête.

Une porte, dans un couloir, s'ouvrit et Lonnie apparut. D'après ce qu'il m'avait confié, il ne dormait jamais beaucoup ; de plus, il n'était pas sur ma liste de suspects, je n'avais donc pas à m'alarmer. Il vint près de moi et s'assit lourdement sur une chaise. Il semblait vieux, fatigué, gris, et la note de badinage coutumière était absente de sa voix.

— Une fois de plus, voilà le bon Samaritain qui veille sur son troupeau. Je suis venu, cher ami, pour partager votre quart de minuit.

— Il est quatre heures moins vingt, dis-je.

— C'est une figure de style. » Il soupira. « Je n'ai pas bien dormi. En fait, je n'ai pas dormi du tout. Vous avez devant vous, docteur, un homme troublé. »

— J'en suis désolé, Lonnie.

— Pas de larmes pour Lonnie. Chez moi, comme chez tout le

monde, mes soucis viennent de moi-même. Etre vieux, c'est déjà assez moche. Etre seul, et je suis seul depuis des années, cela rend triste pour longtemps. Mais être un vieux bonhomme solitaire qui ne peut plus vivre avec sa conscience – ah ! il vaudrait mieux ne pas être né. (Il soupira encore.) Je me sens tellement malheureux ce soir.

— Que vous veut votre conscience ?

— Elle me garde éveillé, c'est ce qu'il y a de pire. Ah ! mon ami, passer une nuit sans avoir mal. Qu'est-ce qu'un homme peut demander de plus ?

— Et le bar alors ?

— Même pas ça. » Il secoua tristement la tête. « Pas de place au paradis pour Lonnie. Je n'ai pas les qualités nécessaires. » Il sourit, mais ses yeux ne suivaient pas. « J'espère quand même qu'il y a un bar au Purgatoire. »

Il retomba dans le silence, ferma les yeux et je crus qu'il allait dormir. Mais cela ne dura guère. Il s'étira bientôt, toussa un peu, et dit sans raison apparente : « Il est toujours trop tard. Toujours. »

— Pourquoi trop tard, Lonnie ?

— Pour la compassion, la compréhension et le pardon. Je crois que Lonnie Gilbert n'a pas été ce qu'il aurait dû être. Il est toujours trop tard. Trop tard pour dire je vous aime, ou vous me plaisez ou je vous pardonne. Si seulement ! Si seulement ! Si seulement ! C'est difficile de faire la paix avec quelqu'un si cette personne est morte. Dieu de Dieu ! (Avec un énorme effort, il se leva.) Enfin, il y a encore un petit quelque chose qui peut être sauvé. Lonnie Gilbert va maintenant accomplir un geste qu'il aurait dû faire depuis des années et des années. Mais d'abord, il faut que je m'arme, il faut que je donne un peu de vie à ces vieux os, un peu de clarté à cet esprit obscurci, et que je me prépare à subir ce qu'à ma grande honte, je considère comme une épreuve. Bref, cher ami, où est le scotch ?

— Je crains que Otto ne l'ait emporté avec lui.

— Il est bon, Otto, très bon, mais il y a en lui cette parcimonie. Qu'importe, la réserve n'est pas à des heures de marche.

Il alla vers la porte d'entrée mais je l'arrêtai.

— Un jour, Lonnie, vous irez là-bas, vous vous y assoirez, vous y dormirez et vous ne reviendrez que lorsque vous serez gelé. Mais ce

n'est pas la peine. J'en ai dans ma cabine. Il provient de la même réserve. Je vais le chercher. Surveillez tout en mon absence.

Ce n'était pas nécessaire car je fus de retour en moins de vingt secondes. Smithy dormait plus profondément que j'aurais cru car il ne broncha pas pendant ma courte incursion.

Lonnie se servit largement, vida son verre en trois gorgées, regarda la bouteille avec envié, puis l'éloigna ; « Mon devoir accompli, je reviendrai et en profiterai à loisir. De plus, je me suis suffisamment fortifié. »

— Où allez-vous ?

Il m'était difficile de deviner quelle tâche était assez urgente pour l'obliger à agir à Cette heure.

— J'ai une immense dette envers Judith Haynes. Et je veux...

— Envers Judith Haynes ? » Je le regardai avec étonnement. « Il me semblait qu'il vous était pénible même de la regarder. »

— Une immense dette, reprit-il fermement. Il faut que je la paye. Il est temps, vous comprenez ?

— Non. Ce que je comprends, c'est qu'il est trois heures quarante-cinq. Si cela attend depuis tant d'années, cela peut attendre encore » Par ailleurs, Miss Haynes a subi un gros choc et elle est encore sous l'effet des tranquillisants. En tant que docteur, et qu'elle le veuille ou non, je suis son docteur, je ne peux vous le permettre.

— Et en tant que docteur, vous devriez comprendre la nécessité que ce soit immédiat. Je suis parvenu à me décider, je sens que je peux agir maintenant. Encore quelques heures, et il sera trop tard. Le Lonnie Gilbert que vous avez devant vous sera redevenu le vilain vieux, le vieux lâche, le vieil égoïste, celui à l'âme d'argile d'autrefois, le Lonnie que nous connaissons tous si bien. Et alors, il sera trop tard. » Il s'arrêta et changea de sujet : « Des tranquillisants, dites-vous ? Combien de temps font-ils de l'effet ? »

— Cela dépend des gens. Quatre heures, six heures, quelquefois huit.

— Eh bien ! cette pauvre enfant est probablement réveillée depuis des heures, attendant de la compagnie bien que, certainement, ce ne soit pas celle de Lonnie Gilbert qu'elle souhaite. À moins que vous n'ayez pas remarqué qu'il y a bientôt douze heures que vous l'avez

endormie ?

Je ne l'avais pas remarqué. Mais ce que j'avais noté, c'était que l'attitude de Lonnie vis-à-vis de Judith m'avait, à plusieurs reprises, intrigué. Je pensai qu'il serait sans doute utile, étant donné surtout le mystère de plus en plus profond qui s'épaississait autour de nous, et même constructif, d'apprendre quelque chose au sujet de ce que Lonnie avait à dire à Judith. Je fis : « Bon. Si elle est réveillée et en état de vous parler, d'accord. »

J'allai vers la cellule de Judith et entrai sans frapper. La lampe était allumée et Judith était réveillée. Etendue sous ses couvertures, on n'apercevait que son visage. Elle avait un air effrayant, comme je l'avais craint, ses cheveux roux augmentant la pâleur de ses traits. Les yeux habituellement luisants étaient vitreux et ses joues striées de larmes. Elle me regarda avec indifférence tandis que j'attirais un tabouret pour m'asseoir, et elle se détourna avec la même indifférence.

— J'espère que vous avez bien dormi, Miss Haynes ? dis-je. Comment vous sentez-vous ?

— Faites-vous souvent des visites à vos malades en pleine nuit ? » Sa voix était aussi triste que ses yeux.

— Ce n'est pas une habitude. Mais nous veillons à tour de rôle, et il se trouve que c'est mon tour. Avez-vous besoin de quelque chose ?

— Non. Avez-vous trouvé qui a tué mon mari ?

Elle était si extraordinairement calme, si rigidement impassible, que je craignis d'y reconnaître le prélude d'une nouvelle crise d'hystérie.

— Non. Dois-je conclure que vous ne pensez plus que c'est le jeune Stuart ?

— C'est exact. Je réfléchis depuis des heures et je ne le crois plus. » Cette voix sans vie, ce visage immobile m'assuraient qu'elle était encore sous l'effet du sédatif. « Mais vous le découvrirez, n'est-ce pas, l'homme qui a tué Michaël ? Michaël n'était pas si mauvais qu'on le pensait, docteur, non, il ne l'était pas. » Pour la première fois, elle eut l'ombre d'un sourire. « Je ne dis pas qu'il était bon, qu'il était gentil, non, mais il était l'homme qu'il me fallait. »

— Je le sais », dis-je comme si je comprenais tout alors que je n'en devinais qu'une partie. « J'espère que nous démasquerons le responsable. Nous y arriverons. Avez-vous une idée qui pourrait nous

aider ? »

— Mes idées ne valent pas grand-chose, docteur. Mon esprit n'est pas très clair.

— Vous sentez-vous assez forte pour parler un peu ? Je ne voudrais pas que vous vous fatiguez.

— Je vous parle.

— Pour parler à Lonnie Gilbert. Il semble très anxieux de causer avec vous.

— Avec moi ? » Cela parut l'étonner, mais elle ne protesta pas. « Pourquoi Lonnie veut-il me parler ? »

— Je n'en sais rien. Il ne se confie guère aux docteurs. J'ai cru comprendre qu'il désirait s'excuser...

— Lonnie s'excuser ! » L'étonnement avait dépouillé sa voix de sa platitude. « S'excuser auprès de moi ! Non, pas auprès de moi ! » Elle resta silencieuse un instant, puis elle reprit : « Oui, je le verrais volontiers maintenant. »

Je dissimulai de mon mieux ma propre surprise, retournai vers la pièce principale, où je confiai à un Lonnie perplexe que Judith Haynes était prête à le recevoir. Je le suivis des yeux quand il prit le corridor, ouvrit la porte et la referma derrière lui. Je jetai un coup d'œil vers Luke. Il dormait encore plus profondément semblait-il, si absurdement jeune avec son sourire satisfait : il devait rêver de disques d'or. J'allai doucement jusqu'à la cabine de Judith : il n'y a rien, dans le serment d'Hippocrate, qui interdit aux médecins d'écouter aux portes.

Il fut vite clair qu'il me faudrait écouter très attentivement car, quoique la porte ne fût qu'un simple contreplaqué, les voix, à l'intérieur, étaient si basses qu'elles n'émettaient qu'un murmure confus. Je tombai sur les genoux et appliquai mon oreille au trou de la serrure. L'audition devint meilleure.

— Vous ! » disait Judith. Il y avait une note curieuse dans son exclamation. Je ne l'aurais pas crue capable de manifester une émotion gentille : « Vous ! vous excuser auprès de moi ! mon Dieu ! »

— Mais oui, mon petit. Depuis si longtemps, si longtemps. » Sa voix s'enroua et je ne compris pas les paroles suivantes. Puis j'entendis : « Méprisable, méprisable. Pour un homme, passer sa vie avec une telle animosité, avec une haine... » Il se tut. Le silence dura un moment. Il

continua : « Pas de pardon, pas de pardon. Je sais que je ne peux pas... mais je sais qu'il n'était pas aussi méchant, même pas méchant du tout... Vous l'aimiez et personne ne peut aimer quelqu'un de foncièrement mauvais, même si ses péchés ont été noirs comme... »

— Lonnie ! » L'interruption était brève, impérative. « Je sais que je n'étais pas mariée à un ange, mais ce n'était pas un démon non plus. »

— Je le sais, mon petit, je le sais. Je disais seulement...

— — Ecoutez-moi ! Lonnie, Michaël n'était pas dans la voiture cette nuit-là. Michaël n'a jamais été dans la voiture.

J'attendis en vain la réponse. Elle ne vint pas. Judith poursuivit : « Ni moi non plus, Lonnie. »

Le silence se prolongea, puis Lonnie lâcha d'une voix si basse que c'était à peine un souffle : « Ce n'est pas ce qu'on m'a dit. »

— J'en suis pourtant sûre, Lonnie. C'était ma voiture, oui. Mais je ne conduisais pas. Et Michaël non plus.

— Mais – vous ne le nierez pourtant pas – mes filles étaient... n'étaient pas elles-mêmes. Vous non plus d'ailleurs. Et c'était vous qui les aviez mises dans cet état ?

— Je ne le nie pas. Nous avons tous trop bu ce soir-là. C'est pourquoi je n'ai jamais plus bu depuis, Lonnie. Je ne sais pas qui est responsable. Ce que je sais, c'est que ni Michaël, ni moi n'avons quitté la maison. Mon Dieu, dois-je vous raconter tout ça... maintenant que Michaël est mort ?

— Non, non. Mais alors... qui conduisait ?

— Ils étaient deux... deux hommes.

— Deux hommes. Et vous les avez protégés en vous taisant durant toutes ces années ?

— Protégés ? Non. Ce n'est pas le mot qui convient. Ou alors, c'est par inadvertance. Non, si nous les avons protégés en ne parlant pas comme vous dites, ce n'était pas pour eux. C'était pour protéger autre chose... Notre but à nous. Notre égoïste but. Appelons ça comme ça. Tout le monde sait bien que Michaël et moi... nous ne sommes pas des criminels, mais nous avons toujours eu l'œil ouvert pour saisir la moindre chance.

— Deux hommes. » C'était comme si Lonnie n'avait rien écouté de ce qu'elle avait dit. « Deux hommes. Je dois les connaître. »

Un autre silence, puis Judith assura : « Bien entendu. »

Un silence plus profond encore. Je retins ma respiration pour ne pas rater les mots suivants. Mais je ne devais jamais les entendre car une voix rude et désagréable lança derrière moi : « Que diable faites-vous là, monsieur ? »

Je me retins de ne pas répondre quelques mots bien sentis à celui qui me dérangeait. Je me tournai et découvris la silhouette énorme, en forme de poire, de Otto Gerran qui me dominait. Ses poings étaient serrés, son teint puce fonçait dangereusement, ses yeux brillaient et ses lèvres étaient tellement pincées qu'elles menaçaient de disparaître d'un instant à l'autre.

— Vous avez l'air bouleversé, Mr. Gerran, dis-je. En vérité, j'écoutais aux portes. » Je me mis sur pied, nettoyai mes genoux, frottai mes mains. « Je peux tout vous expliquer. »

— J'attends votre explication. » Il était plus livide qu'avant. « Ce sera intéressant, docteur Marlowe. »

— J'ai répondu que je pouvais tout vous expliquer. « Pouvais », Mr. Gerran. Cela ne veut pas dire que j'en avais l'intention. À propos, que faites-vous ici ?

— Qu'est-ce que je fais ? Qu'est-ce que... » Il bafouillait tant il était outragé : c'était le vrai candidat à l'infarctus. « Quelle impudence ! C'est bientôt mon tour de veiller ! Que faites-vous à la porte de ma fille ? Ce qui m'étonne, c'est que vous ne regardiez pas par le trou de la serrure au lieu d'écouter, Marlowe ! »

— Je n'ai pas besoin de regarder, fis-je calmement. Miss Haynes est ma malade et je suis docteur. Si je veux la voir, j'ouvre la porte, et j'entre. Mais, puisque vous veillez maintenant, je m'en vais au lit ! Je suis fatigué.

Au lit ! Au lit ! Bon Dieu ! Marlowe, vous le regretterez ! Qui est avec elle ?

— Lonnie Gilbert.

Lonnie Gilbert ! Bon Dieu, que fait-il... poussez-vous, monsieur ! Laissez-moi passer.

Je lui barrai le passage. C'était comme arrêter un petit tank enveloppé dans un Dunlopillo, mais j'avais l'avantage d'être le dos au mur, et il ne put approcher de la porte. « Si j'étais vous, je n'entrerais pas. Ils ont une explication pénible. Ils sont perdus dans des souvenirs guère agréables. »

— Que voulez-vous dire ? Que voulez-vous me laisser entendre, écouteur aux portes !

— Rien. Absolument rien. Mais vous, vous pourriez peut-être me renseigner à propos de cet accident de voiture. Cet accident qui a eu lieu en Californie – dans lequel la femme de Lonnie et ses deux enfants ont été tués il y a bien longtemps ?

Il n'était plus livide. Il n'avait même plus son teint habituel. La couleur avait abandonné son visage et le laissait affreux et gris. « Un accident de voiture ? » Il avait un meilleur contrôle de sa voix que de son teint. « Que voulez-vous dire, monsieur, par accident de voiture ? »

— Je n'en sais rien. C'est pourquoi je vous le demande. J'ai entendu Lonnie parler de l'accident qui a été fatal à sa famille, et comme votre fille semble être au courant, j'estime que vous devez l'être aussi.

— Je ne sais de quoi il est question. Ni vous non plus.

Otto qui, soudain, semblait renoncer à ses inquisitions, fit demi-tour et marcha vers la pièce principale. Je le suivis et allai vers la porte d'entrée. Smithy était bon pour la balade. Je n'en doutais plus maintenant. Bien que le froid fût toujours aussi intense, la neige avait cessé, le vent d'ouest était tombé et il ne restait qu'une petite bise glacée – le fait d'être à l'abri de l'Antarcticjellet devait nous valoir ça – et il y avait de larges tranches étoilées dans le ciel. Dans l'atmosphère régnait une curieuse luminescence qui ne devait pas provenir uniquement de la clarté des étoiles. Je fis quelques pas dehors et, bas vers le sud, je vis une demi-lune qui courait dans le ciel vide.

Je rentraï, fermai la porte et vis Lonnie traverser la pièce, en route vers sa cellule. Il marchait avec hésitation comme un homme qui ne voit pas bien, et quand il passa auprès de moi, je remarquai que ses yeux étaient pleins de larmes : j'aurais donné beaucoup pour en connaître la raison. Une preuve évidente de l'émotion de Lonnie, c'est qu'il ne regarda pas la bouteille aux trois quarts pleine sur la table près de laquelle Otto était assis. Il ne regarda pas non plus Otto : et

plus surprenant encore, Otto ne leva pas les yeux quand il passa. Dans l'état d'esprit où je l'avais vu lorsqu'il m'avait surpris près de la porte de sa fille, j'aurais cru qu'il questionnerait Lonnie avec énergie, avec même ses deux mains autour du cou du vieil homme : mais il était clair que son humeur avait beaucoup changé.

Je marchais vers Luke, pour tirer le fidèle chien de garde de ses rêves, quand, soudain, Otto leva son énorme masse et partit vers la chambre de sa fille. Je ne jouai pas à pile ou face. Je le suivis et repris ma place pour écouter mais je n'eus pas à recourir au trou de la serrure, car Otto, dans son agitation, avait laissé la porte largement ouverte. Il s'adressait à Judith d'une voix dure où ne s'entendait aucune nuance d'amour filial.

— Qu'as-tu été raconter, espèce de bavarde ? Qu'as-tu dit ? Accident de voiture ? Accident ? Quels mensonges as-tu débités à Gilbert, sale petite garce ?

— Va-t'en ! » Plus aucune faiblesse en Judith. « Laisse-moi tranquille ! Vieux démon ! Vieille fripouille ! Va-t'en ! Va-t'en ! »

Je me penchai en avant pour regarder. Il n'est pas donné tous les jours d'assister à un tête-à-tête familial.

— Bon Dieu ! Comme si j'avais besoin que ma fille se mette en travers de mon chemin ! » Otto avait oublié la nécessité de parler bas. « J'en ai fait assez pour toi et ce foutu maître chanteur de malheur ! Qu'as-tu... »

— Tu oses parler ainsi de Michaël ? » La voix de Judith était redevenue paisible et je frissonnai en l'entendant. « Tu parles de lui comme ça, et il est mort. Assassiné. Mon mari. Eh ! bien, cher père, veux-tu que je te dise une chose que tu ne sais pas que je sais, et avec quoi il te faisait chanter ?

Tu veux » cher père ? Et le dirai-je aussi à Johann Heissman ? »

Il y eut un silence, puis Otto grommela : « Sale petite garce ! » On aurait dit qu'il s'étranglait lui-même.

— Garce ! Garce ! » Elle rit d'un rire craquant et glacial. « Venant de toi, c'est parfait. Voyons, cher papa, tu te souviens certainement de 1938... ah ! moi je m'en souviens ! Pauvre vieux Johann, il courait, il courait, il courait, et tout le temps il courait du mauvais côté. Pauvre oncle Johann ! C'est alors que tu m'as dit de l'appeler comme ça, dis, cher papa ? Oncle Johann.

Je m'éloignai, non pas parce que j'avais entendu ce que je voulais entendre, mais parce que je pensais que cette conversation ne durerait plus longtemps et qu'il serait peut-être gênant que Otto me découvrit une seconde fois auprès de la porte de sa fille. De plus – je vérifiai l'heure – Hellman, celui qui devait veiller avec Otto, allait bientôt apparaître et je ne tenais pas à ce qu'il me trouvât là, pour s'empresse de le raconter à son patron. Je revins donc vers Luke, et jugeant qu'après tout il n'était pas nécessaire de le réveiller avant d'avoir à lui indiquer d'aller se mettre au lit, je me servis un verre et m'apprêtais à le savourer quand une voix féminine poussa un cri : « Va-t'en ! Va-t'en ! » Et je vis Otto sortir en hâte de la chambre de sa fille, et, aussi vite, refermer la porte sur lui. Il chancela vers la pièce principale, saisit la bouteille de whisky et, sans demander la permission – il est vrai que la bouteille lui appartenait mais il l'ignorait – se servit copieusement et avala presque tout d'un coup. Sa main tremblait tant qu'une partie de l'alcool tomba en chemin.

— C'est impardonnable Mr. Gerran, dis-je avec reproche. Bouleverser ainsi votre fille. Elle est vraiment très souffrante, et ce dont elle a besoin, c'est de tendresse, d'affection et de soins.

— D'affection ! » Il avait levé son verre et, d'émotion, il renversa encore du whisky sur sa chemise. « De soins ! Jésus ! » Il reprit du scotch et s'apaisa peu à peu. Il devint plus calme et même soucieux. Quand il parla de nouveau, personne n'aurait pensé que, quelques minutes auparavant, il n'avait certainement eu qu'une envie, celle de m'étriper. « Certes, je n'ai peut-être pas agi comme il le fallait. Mais elle est hystérique, très hystérique. Ces tempéraments d'actrice, vous savez ! Je crois que vos tranquillisants ne sont pas très efficaces, docteur. »

— Les réactions des malades sont variées, Mr. Gerran. Et on ne peut pas toujours les prévoir,

— Je ne vous blâme pas, je ne vous blâme pas, fit-il avec irritation. Des soins, oui, évidemment. Mais du repos, un vrai repos, du sommeil. Si vous lui donniez un autre sédatif, plus fort cette fois ? C'est sans danger, n'est-ce pas ?

— Non, aucun danger. Elle est très affectée mais elle a beaucoup de volonté. Si elle refuse ?

— Oh ! essayez toujours ! » Et, brusquement, il sembla se désintéresser du sujet et regarda le plancher. Il leva ensuite les yeux sur Hellman qui approchait, se tourna vers Luke qu'il secoua rudement : « Réveillez-vous, mon vieux ! » Luke grommela et souleva

ses paupières lourdes. « Foutu gardien de nuit. Votre temps est terminé. Allez, au lit ! » Luke marmonna quelques vagues excuses, et, tout raide, partit. »

— Vous auriez pu le laisser dormir, dis-je. De toute façon, il faudra qu'il soit bientôt debout.

— Trop tard maintenant. De plus, ajouta Otto sans raison, ils seront tous ici dans deux heures. Le temps s'éclaircit, la lune brille, nous devons être sur pied et prêts à tourner dès qu'il y aura assez de lumière. » Il regarda vers le couloir où était la chambre de sa fille : « Alors, vous y allez ? »

J'inclinai la tête et me dirigeai vers la cellule de Judith » Même en de bonnes circonstances – et ici elles étaient surtout mauvaises – dix minutes suffisaient souvent à apporter un énorme changement dans les traits d'un être. C'est quelquefois à peine croyable. La Judith que je vis avait l'air hagard. Elle paraissait son âge et même dix bonnes années de plus. Elle pleurait en silence et ses larmes amères coulaient sur ses tempes et sur les lobes de ses oreilles. Elles faisaient de longues taches sur son oreiller. Je ne me serais jamais cru capable de ressentir tant de pitié pour elle, de souhaiter la reconforter : mais c'était ainsi. Je dis : « Vous devriez dormir. »

— Pourquoi ? » Ses mains se crispèrent violemment. « À quoi bon ? Il faudra toujours que je me réveille. »

— Oui, c'est vrai. » La situation était telle que les mots ne signifiaient plus rien. « Mais dormir vous fera du bien, Miss Haynes. »

— Je sais, dit-elle. » Elle parvenait à peine à parler. « Bien. Alors faites-moi dormir longtemps. »

Et moi, imbécile, je fis le nécessaire pour qu'elle dorme longtemps. Comme un plus grand imbécile encore, j'allai dans ma cabine et m'étendis. Et, roi des imbéciles, je m'endormis aussi.

Je dormis plus de quatre heures et me réveillai dans une cabane presque déserte. Otto avait tenu parole et alerté tout son monde dès l'aube la plus matinale qu'ils eussent tous connue. Personne, et c'était bien compréhensible, n'avait jugé bon de me réveiller : j'étais un des rares éléments de la troupe à n'avoir rien à faire ce jour-là.

Otto et Conrad étaient seuls dans la pièce principale. Ils buvaient du café, mais comme je les vis tous deux chaudement vêtus, je compris qu'ils étaient sur le point de partir. Conrad me dit poliment

bonjour. Otto ne prit pas cette peine. Il m'informa que le Comte, Neal Divine, Stuart, Cecil et Mary Darling étaient partis avec le camion et les caméras vers Lemer's Way. Lui et Conrad allaient les suivre immédiatement. Hendriks et les Trois Apôtres étaient quelque part avec leur matériel d'enregistrement sonore. Smithy et Heyter étaient également partis depuis une heure pour Tunheim. Tout de suite, cela m'ennuya. J'aurais aimé que Smithy prît au moins la peine de me réveiller pour me parler avant son départ. À la réflexion, cette omission me parut moins gênante : cela résultait de la confiance que Smithy avait en lui, et aussi du fait que, malgré mon silence sur ce point, il connaissait ma propre confiance en lui. Il avait donc jugé qu'il n'avait pas besoin de me demander conseil ou assurance. Finalement, Otto me signala que Heissman, armé d'une caméra portative, et accompagné de Hellman, était allé, avec la vedette, faire une reconnaissance des lieux. Goin était avec eux, pour remplacer Heyter.

Otto se leva, vida sa tasse, et dit : « Alors, ma fille, docteur ? »

— Elle ira bien », assurai-je.

Et elle ne devait plus jamais l'être, bien.

— J'aimerais lui parler avant de m'en aller. » Je ne voyais vraiment aucune raison à cette visite, ni pourquoi Judith aurait souhaité le revoir, mais je ne fis aucun commentaire. Il ajouta : « Vous n'y voyez pas d'inconvénient ? J'entends, du point de vue médical ? »

— Non, mais par simple bon sens. Je lui ai donné une forte dose de sédatif. Vous ne pourrez même pas la réveiller.

— Cependant...

— Elle dormira encore deux ou trois heures. Si vous n'écoutez pas mes conseils, Mr. Gerran, pourquoi me les demander ?

— Bon. Bon. Laissons-la. » Il avança vers la porte. « Quels sont vos projets pour aujourd'hui, docteur ? »

— Qui reste ici ? À part votre fille et moi ?

Il me regarda, les sourcils froncés, et répondit : « Mary Stuart. Et aussi Lonnie, Eddie et Sandy. Pourquoi ? »

— Ils dorment ?

— Que je sache, oui. Pourquoi ?

— Il faut que quelqu'un enterre Stryker.

— Ah ! oui, bien sûr. Stryker. Je ne l'ai pas oublié, bien entendu. Mais... oui. Vous, peut-être ?

— Oui.

— Je vous dois déjà beaucoup... Sale affaire, sale affaire. Merci encore, docteur. » Cette fois, il atteignit la porte. « Vous venez, Charles, nous sommes en retard. »

Ils partirent. Je me servis un peu plus de café mais ne mangeai rien. Ce n'était pas une matinée pour manger. J'allai à la cabane de l'équipement et trouvai une bêche. La neige n'était pas trop épaisse, pas plus de trente centimètres, mais la terre elle-même était gelée et il me fallut bien une heure et demie avant que j'eusse terminé ma besogne. Je rangeai ma bêche et rentrai vivement me changer car j'avais beaucoup transpiré, ce qui est toujours dangereux sous ces hautes latitudes. Le temps était clair et froid. Le soleil n'était pas encore dans le ciel mais ce n'était pas le moment de traîner pour un homme en sueur.

Cinq minutes plus tard, une paire de jumelles pendue au cou, je fermai doucement la porte derrière moi. Bien qu'il fût près de dix heures Eddie, Sandy, Lonnie et Mary Stuart n'avaient pas encore paru. La présence des trois premiers ne m'aurait pas importuné car leur aversion pour toute forme d'activité physique était notoire et aucun d'eux n'aurait eu l'idée de vouloir m'accompagner à l'extérieur. Mary Stuart, elle, l'aurait proposé pour plusieurs raisons : curiosité, désir d'explorer, souci de garder un œil sur moi, peut-être aussi certitude d'être plus en sécurité avec moi que seule dans sa cellule. Mais quelles que fussent ses raisons, je n'avais pas du tout envie que Mary Stuart me surveillât alors que je me préparais à surveiller Heissman.

Mais pour le surveiller, il fallait d'abord que je le trouve, et Heissman, malheureusement, n'était nulle part visible. Son intention était, si j'avais bien compris, d'aller, avec Hellman et Goin, reconnaître, dans le Sor-Hamna, d'éventuels arrières-plans. Mais je ne trouvai aucune trace du bateau dans le Sor-Hamna et, de là où j'étais, auprès de la cabane, je pouvais examiner l'ensemble de la baie d'un seul regard. Il y avait bien la possibilité que l'embarcation fût temporairement derrière une des petites îles du côté est. Je laissai mes jumelles dirigées vers cet endroit pendant quelques minutes. Rien ne bougea. Heissman, de toute évidence, avait quitté le Sor-Hamna.

Il pouvait être allé vers la pleine mer, à l'est, en passant par la

pointe nord de l'île Makehl, mais cela paraissait peu probable. La mer, vers le nord, était agitée, blanchâtre, et, en plus, il ne devait pas avoir oublié l'avis de Smithy qui, le jour précédent, lui avait signalé les dangers certains d'emmener un bateau découvert dans ces parages. Il me semblait plus vraisemblable qu'il se fût dirigé vers le sud du Sor-Hamna, vers les eaux abritées de la baie suivante, la Evjebukta.

J'allai donc, moi aussi, vers le sud. D'abord, je pris la direction du sud-ouest pour éviter les falaises de la baie, non pas que j'eusse peur de leur vertigineuse hauteur, mais parce qu'Hendriks et les Trois Apôtres étaient par-là enregistrant, ou espérant enregistrer, les cris des mouettes, des fulmars, des noirs guillemots qui avaient la réputation de hanter ces lieux. Je n'avais aucune raison de me méfier d'eux, mais jugeais parfaitement inutile d'éveiller leur curiosité.

La marche, en montée diagonale sur un terrain d'apparence facile, se révéla laborieuse. Heureux encore, étant donné mon manque d'expérience et d'équipement spécialisé, qu'une habileté d'alpiniste ne fût pas requise. Ce qui aurait été indispensable, c'eût été la possession d'un radar personnel permettant de détecter les fissures cachées, les creux brusques dans cette étendue de neige immaculée. Malheureusement, je ne possédais pas ce radar si bien que je tombai abruptement et à intervalles réguliers dans des crevasses qui, parfois, me mettaient de la neige jusqu'aux épaules. Je ne courais à cela aucun danger réel. La neige fraîchement tombée capitonnait les rocs, mais les efforts considérables que je devais faire pour m'extraire de ces ravins minuscules et retrouver un peu de terre ferme – qui elle-même supportait bien trente à quarante centimètres de neige – étaient exténuants. Il était si dur pour moi de progresser sur un terrain relativement aisé que je songeai à Smithy et à Heyter, et à ce qu'ils devaient endurer dans les rudes montagnes sauvages du Nord.

Il me fallut une heure et demie pour couvrir environ un kilomètre et arriver à un point situé à plus de mille mètres d'altitude, mais qui me permettait d'examiner toute la baie d'Evjebukta. Cette baie en forme d'U, allant du cap Malmgrem au nord-est au cap Kolthoff vers le sud-ouest, avait presque deux kilomètres de longueur et la moitié de largeur. Toutes ses côtes consistaient en falaises verticales enfermant une étendue d'eau grise, sinistre, interdite, froide, où de subites avalanches de rochers étaient dangereuses pour quiconque serait réfugé à leur pied.

Je m'étendis avec gratitude dans la neige et quand mon cœur eut cessé de battre trop fort, que ma respiration fut redevenue normale, j'ajustai mes jumelles et observai mieux l'Evjebukta. On n'y voyait

aucune vie. Le soleil était levé maintenant, bas sur l'horizon du sud-est, et, bien que je l'eusse dans les yeux, la visibilité était assez bonne et j'aurais certainement pu distinguer une mouette flottant au ras de l'eau. Je découvris quelques petites îles vers le nord de la baie. Ma position en surplomb au sommet m'empêchait de voir ce qui se passait à la base des falaises. Si le bateau avait été caché soit derrière une île, soit le long du bord, il était peu probable que Heissman s'y attarderait car rien ne pouvait l'y retenir.

Je regardai vers le sud, derrière le cap Kolthoff, là où, dissimulé par la terre, le soleil luisait seulement à la crête des vagues blanches. J'étais aussi certain qu'il était possible de l'être que Heissman ne s'était pas aventuré plus loin que ce lieu protégé : l'inexpérience de Heissman mise à part, Goin était bien trop prudent pour avancer dans un endroit où il y avait le moindre danger.

Combien de temps restai-je là attendant que la vedette apparaisse soit de l'autre côté d'une île, soit hors de l'abri des falaises proches, je n'en sais rien. Ce dont je me rendis compte soudain, c'était que je grelottais de froid, que mes mains et mes pieds étaient complètement engourdis. Puis, je pris conscience d'une autre chose. Depuis plusieurs minutes, mes jumelles n'étaient plus dirigées sur l'extrémité nord de la baie, mais sur le pied des escarpements sud, sur un point situé à peu près à trois cents mètres au nord-ouest de l'extrémité du cap Kolthoff. Là se distinguait à peine une sorte d'ouverture creusée dans la muraille rocheuse. Il était difficile de la repérer et d'en noter les détails car elle était en partie dissimulée par une énorme aiguille et qu'elle se perdait dans les ombres épaisses. Mais, et cela ne faisait aucun doute, c'était l'entrée de quelque anse secrète. De tout ce que j'avais observé avec mes jumelles, c'était le seul point où le bateau aurait pu être caché. Pourquoi s'y serait-il réfugié ? Je n'avais aucun moyen de le deviner. Ce qui était évident aussi c'était qu'une investigation par terre en partant de là où je me trouvais était impossible : même si je ne me tordais pas le cou durant l'expédition d'au moins deux heures que cela représentait, je n'en tirerais rien, car, non seulement la descente de ces noirs rochers à pic serait un vrai suicide, mais même si je réussissais l'impossible, l'arrivée n'était pas assurée car on n'apercevait aucune plage, seulement ces murs de pierres calcaires plongeant directement dans les eaux sombres et glacées.

Raide, ankylosé, je me levai et repris le chemin de la cabane. Le retour fut plus facile car je descendais et, en suivant mes propres traces, je pouvais éviter la plupart des dégringolades involontaires qui avaient marqué ma montée. Malgré cela, il était presque une heure

lorsque j'approchai du camp.

Je me trouvais à quelques pas de l'entrée quand la porte s'ouvrit. Mary Stuart apparut. Un coup d'œil et mon cœur se serra dans ma poitrine. Une main glacée agrippa mon estomac. En voyant ses cheveux en désordre, son visage pâle et tiré, ses yeux épouvantés, il fallait être stupide pour ne pas comprendre que, quelque part, et tout près, la mort avait de nouveau frappé.

— Enfin ! Dieu merci ! » Sa voix était rauque et pleine de larmes. « Dieu merci, vous êtes là ! Venez, venez vite ! Ce qui est arrivé est terrible ! »

Je ne perdis pas de temps à la questionner, je saurais bien assez tôt, et je la suivis dans la cabane, le long du couloir, vers la porte ouverte de Judith Haynes. Oui, c'était terrible ce qui était arrivé, mais il n'était plus besoin de se hâter. Judith Haynes était tombée de sa couchette et gisait sur le sol, à moitié couverte par un plaid qu'elle avait dû entraîner avec elle. Sur le lit, je vis un flacon de barbituriques aux trois quarts vide, quelques granulés étaient éparpillés. Sur le sol, Judith tenait par le goulot une bouteille de gin, elle aussi aux trois quarts vide. Je m'arrêtai et touchai le front de marbre. En considérant même le froid qui régnait dans la cellule, elle devait être morte depuis plusieurs heures.

Faites-moi dormir longtemps, avait-elle dit. Faites-moi dormir longtemps.

Est-elle... ? Est-elle ?...

La mort oblige à parler bas.

— Ça se voit, non ?

La réponse était brutale mais je sentais monter en moi une colère qui ne me quitterait que lorsque j'abandonnerais cette île.

— Je... je ne l'ai pas touchée...

— Quand l'avez-vous trouvée ?

— Il y a une minute. Ou deux. J'ai fait un peu de cuisine et du café et je venais voir si...

— Où sont les autres ? Lonnie, Sandy, Eddie ?

— Nous sommes... je ne sais pas. Ils sont partis il y a un moment.

Ils ont dit qu'ils allaient faire un tour.

Des histoires. Une seule raison pouvait pousser au moins deux d'entre eux à sortir. Je dis : « Allez les chercher. Vous les trouverez dans la réserve aux provisions. »

— Dans la réserve ? Pourquoi seraient-ils là ?

— Parce que c'est là que Otto garde son scotch.

Elle partit. Je mis la bouteille de gin et le flacon de barbituriques de côté, puis je soulevai Judith, la déposai sur le lit pour la simple raison qu'il était trop cruel de la laisser sur le sol. Je jetai un coup d'œil autour de la cellule, mais je ne vis rien de particulier. La fenêtre était toujours fixée à l'intérieur, les quelques vêtements préparés par Judith bien pliés sur le dossier d'une chaise. Je revins vers la bouteille de gin. Stryker me l'avait confirmé, et je l'avais entendu moi-même le répéter à Lonnie, Judith ne buvait jamais. Elle n'avait jamais bu une goutte d'alcool depuis des années et quelqu'un comme elle ne s'encombraient pas d'une bouteille de gin simplement au cas où, brusquement, elle aurait soif.

Lonnie, Eddie et Sandy entrèrent, ramenant avec eux le parfum de l'alcool écossais, mais c'était la seule preuve de leur séjour dans la réserve. Quelle qu'ait été leur condition physique quand Mary les avait trouvés, maintenant, ils étaient parfaitement sobres. Ils se tinrent debout, muets, regardant la morte. Ils avaient déjà compris qu'ils ne pouvaient être d'aucune utilité.

Je dis : « Il faut informer Mr. Gerran que sa fille est morte. Il est parti vers le nord, vers l'autre baie. Il sera facile à rattraper, vous n'aurez qu'à suivre les traces du camion. Je crois que vous devriez y aller tous ensemble. »

— Dieu soit avec nous. » Lonnie parlait d'une voix basse et anxieuse. « Pauvre enfant. Pauvre, pauvre gosse. D'abord, son mari... et maintenant... Quand cela finira-t-il, docteur ? »

— Je n'en sais rien, Lonnie. La vie n'est pas toujours agréable. Quant à vous, inutile de vous tuer à chercher Mr. Gerran. Une crise cardiaque par là-dessus, ce serait trop.

— Pauvre petite Judith, reprit-il. Et que dire à Otto ? De quoi est-elle morte ? Alcool et barbituriques ? C'est une combinaison mortelle, n'est-ce pas ?

— Fréquemment.

Ils se regardèrent tous avec incertitude, puis se détournèrent, et partirent. Mary Stuart demanda : « Que puis-je faire ? »

— Restez là. » Le ton rude de ma voix me surprit autant qu'il la surprit elle-même. « Je voudrais vous parler. »

Je pris une serviette et un mouchoir. J'enveloppai la bouteille dans l'une, le flacon dans l'autre. Je remarquai que Mary me regardait de ses grands yeux où se lisait quoi ? L'étonnement ou la peur ? Puis, j'examinai sérieusement Judith, en quête d'un indice quelconque. Je n'avais pas grand-chose à examiner – bien qu'elle eût été au lit sous les couvertures, elle était tout habillée avec une parka et un pantalon de fourrure. Je n'eus pas à chercher longtemps. Je fis signe à Mary d'approcher et lui montrai une toute petite piqûre visible en repoussant les cheveux et en dégageant le cou. Mary passa sa langue sur ses lèvres sèches et me regarda de ses yeux tristes.

— Tenez, dis-je, assassinée aussi. Qu'en pensez-vous, chère Mary ?

— Assassinée », murmura-t-elle. « Assassinée ! » Elle regarda la bouteille et le flacon enveloppés, voulut parler et en fut incapable.

— Il y a peut-être un peu de gin dans son estomac, concédai-je. Et même aussi des barbituriques. J'en doute pourtant car il est très difficile de faire avaler quelque chose à quelqu'un d'inconscient. Il n'y a peut-être pas d'autres empreintes digitales sur la bouteille : on a pu les essuyer. Mais si l'on ne trouve trace que de son index et de son pouce... réfléchissez : on n'avale pas les trois quarts d'une bouteille de gin en la tenant comme une tasse de thé. » Fascinée d'horreur, Mary ne quittait pas des yeux la piqûre d'épingle du cou. Je laissai les cheveux retomber. « Je n'en suis pas certain, mais je crois qu'une trop forte dose de morphine l'a tuée. Ce n'est pas votre avis, Mary ? »

Misérablement, elle me regarda encore, mais je n'étais pas disposé à avoir pitié des vivants. Elle dit : « Voilà deux fois que vous me posez cette question ? Pourquoi ? »

— Parce que c'est en partie votre faute – et peut-être en grande partie – si elle est morte. Oh ! un meurtre très adroit, je le reconnais. Mais je vois très clair... et, malheureusement, il est trop tard. Camouflé en suicide... c'est malin, seulement voilà, Judith ne buvait jamais. Alors ?

— Je ne l'ai pas tuée ! Oh ! mon Dieu ! Je ne l'ai pas tuée ! Ce n'est pas vrai ! Ce n'est pas vrai !

— Et j'espère que vous n'êtes pas non plus responsable de la mort de Smithy, dis-je avec fureur. S'il ne revient pas, vous serez la première sur ma liste... après le meurtrier.

— Mr. Smith ! » Sa stupéfaction était complète et parfaitement pathétique. Et moi, je restais totalement impassible. Elle dit : « Devant Dieu, je ne sais de quoi vous parlez. »

— Bien entendu. Et vous ne saurez rien non plus si je vous demande ce qu'il y a entre Gerran et Heissman. Comment le sauriez-vous, douce enfant innocente ? Vous ne savez pas non plus ce qu'il y a entre vous et cet adorable oncle Johann ?

Elle me regarda avec l'intensité d'un animal traqué et secoua la tête. Bien que je fusse conscient que ma colère était bien plus dirigée contre moi que contre elle, je ne pouvais me contenir, et je frappai Mary. Quand elle me regarda comme un chiot favori que l'on frappe à mort sans le tuer tout à fait, je levai de nouveau ma main, mais cette fois, quand elle ferma les yeux et tourna la tête, je ne la laissai pas retomber. Puis, je fis ce que j'aurais dû faire dès le début, je pris Mary dans mes bras et la serrai très fort contre moi. Elle ne se débattit pas. Elle resta complètement immobile. Pourquoi se serait-elle débattue d'ailleurs ?

— Pauvre, pauvre chère Mary, dis-je. Vous ne savez plus où vous réfugier, n'est-ce pas ? » Elle ne répondit pas, ses yeux étaient toujours clos. « Oncle Johann n'est pas plus votre oncle que moi. Vos papiers d'immigration spécifient que vos parents sont morts. Moi, je suis convaincu qu'ils sont encore vivants et que Heissman n'est pas non plus le frère de votre mère. Je crois qu'il les tient en otages en échange de votre conduite et qu'il vous tient, vous, en otage pour leur bonne conduite à eux. Ce n'est pas que je soupçonne Heissman d'être un malfaiteur, c'est que je « sais » qu'il en est un. Je ne crois pas non plus qu'il « soit » un criminel opérant sur le plan international, je « sais » qu'il l'est. Je sais aussi que vous n'êtes pas lituanienne, mais d'origine germanique. Je sais aussi que votre père tenait un haut rang dans les conseils de guerre de Berlin. (Je l'ignorais complètement, mais j'en étais à peu près certain.) Et je sais aussi qu'il s'agit d'une énorme somme d'argent qui n'existe pas seulement en espèces, mais en actions négociables. Tout cela est-il exact ?

Il y eut un silence, puis elle dit très bas : « Si vous en savez tellement à quoi bon mentir davantage ? » Elle se recula un peu et me regarda de ses yeux battus : « Vous n'êtes pas un vrai docteur ? »

— Je le suis cependant mais pas comme on l'est d'habitude et il

vaut peut-être mieux pour mes patients que je n'aie pas exercé pendant ces dernières années. Je ne suis qu'un agent du gouvernement britannique, rien à voir avec quelque chose de romanesque et de glorieux comme l'intelligence Service ou le contre-espionnage, simplement le Trésor. Et c'est pourquoi je suis ici parce que nous nous intéressons aux manigances de Heissman depuis un bout de temps. Je ne pensais quand même pas en arriver là...

— Que voulez-vous dire ?

— Trop long à vous expliquer, même si j'en étais capable. Je ne le peux pas. Et j'ai à faire.

— Mr. Smith ? » Elle hésita. « Il est du... Trésor, lui aussi ? » J'acquiesçai et elle poursuivit : « J'y avais pensé. » Elle hésita encore. « Mon père commandait une escadre de sous-marins pendant la guerre. Il était aussi un membre important du Parti. Puis, il a disparu... »

— Où commandait-il ?

— Pendant la dernière année, dans le Nord : Tromsø, Trondheim, Narvik... je n'en suis pas sûre.

Brusquement, je compris que cela devait être vrai.

Je dis : « Et sa disparition ? C'était parce qu'il était un criminel de guerre ? » Elle l'admit. « Et maintenant, c'est un vieil homme ? » Elle inclina la tête. « Il a été amnistié à cause de son âge ? »

— Oui, il y a deux ans. Alors, il est revenu avec nous. C'est Mr. Heissman qui nous a réunis, je ne sais comment.

J'aurais pu lui expliquer pourquoi Heissman était tout à fait qualifié pour ça, mais ce n'était pas le moment. Je repris : « Votre père n'est pas seulement un criminel de guerre, mais aussi un criminel civil, probablement un escroc de grande envergure. Et pourtant vous êtes ici pour lui ? »

— Pour ma mère.

— J'en suis désolé.

— Moi aussi. Je suis désolée pour tout le mal que je vous donne. Croyez-vous que ma mère s'en sortira ?

— Je l'espère.

Je l'affirmai, mais, étant donné les résultats désastreux de mes dernières tentatives pour sauver la vie de nos compagnons, c'était bien présomptueux.

— Que pouvons-nous contre ces terribles événements ?

— Il n'est pas question de ce que « nous » pouvons. Je sais, moi, quoi faire. Mais vous ?

— N'importe quoi. N'importe quoi, je vous le promets.

— Alors, ne bougez pas. Continuez à vous comporter comme avant. Spécialement en face d'oncle Johann. Et ne lui dites jamais un mot de notre conversation, ni à lui ni à personne.

— Même pas à Charles ?

— À Conrad ? Moins à lui qu'à un autre.

— Mais je croyais que vous l'appréciez...

— Bien entendu. Mais pas autant qu'il vous aime, vous. Il serait capable de foncer sur Heissman. Je n'ai pas, ajoutai-je amèrement, montré beaucoup d'adresse et de flair jusqu'ici. Laissez-moi encore une chance. » Je réfléchis, puis ajoutai : « Il y a une chose que vous pouvez faire. Prévenez-moi dès que vous verrez quelqu'un revenir par ici. Je vais aller inspecter un peu les lieux. »

Chez Otto, il y avait presque autant de serrures que je possédais de clés. En tant que président des Productions Olympus, de producteur de film, et, « de facto », de chef de l'expédition, il portait avec lui tout un équipement. Dans sa cellule, presque tout lui était personnel, surtout ses vêtements, car, bien qu'il fût, à cause de sa taille, automatiquement exclu de la liste des dix hommes les mieux vêtus, il avait des aspirations à l'élégance et il traînait dans ses bagages au moins une douzaine de costumes dont l'utilisation sur l'île des Ours était bien improbable. Plus intéressant, il possédait deux petites valises brunes qui servaient surtout de housses à deux classeurs de métal.

Ces derniers étaient ornés d'un fermoir à imposante serrure de cuivre que n'importe quel crocheteur aurait ouverte en une minute. Je n'y perdis pas de temps non plus. Le premier ne contenait rien d'important, sauf pour Otto : une centaine de coupures de presse sélectionnées sans doute pour leur contenu et datant des vingt dernières années. Toutes exaltaient le génie cinématographique d'Otto. C'était exactement la nourriture intellectuelle qu'il devait

aimer trimbaler avec lui. Le second comportait des papiers d'intérêt purement financier : listes de transactions, revenus et dépenses s'étendant sur un bon nombre d'années, et qui, j'en fus certain, auraient eu un attrait puissant pour n'importe quel contrôleur des Finances, s'il y en avait eu un dans les alentours. Mon intérêt pour eux était minime, mais ce qui retint mon attention, ce fut une série d'anciens talons de chèques, et comme je ne voyais pas que Otto en eût besoin dans l'Arctique, je les mis dans ma poche, vérifiai que tout était bien en place et sortis.

Goin, accrédité directeur financier, gardait lui aussi beaucoup de choses sous clé, mais comme il possédait à peine le quart de ce qu'avait Otto, ma perquisition chez lui me prit beaucoup moins de temps. Toujours pour les mêmes raisons, il gardait surtout des papiers financiers, et comme cela coïncidait avec ce qui m'intéressait, je pris trois documents qui me semblèrent mériter une étude plus approfondie. C'était une liste des appointements versés par les Productions Olympus, un carnet relié où étaient inscrits des relevés de comptes et un agenda de maroquin rempli de notes rédigées dans une sorte de code mais qui concernaient visiblement des affaires d'argent, car Goin n'était pas allé jusqu'à coder les colonnes de livres et de pence. Il n'y avait là rien de spécialement inquiétant : cela concernait son domaine privé, et surtout celui des autres, mais cela pourrait servir de guide pour une vérification.

Dans la demi-heure qui suivit, je visitai quatre autres cabines. Chez Heissman, je trouvai ce que j'avais compté trouver, c'est-à-dire rien. Un homme ayant son passé et son expérience avait compris depuis longtemps que le seul endroit vraiment à l'abri de toute indiscretion était sa propre tête. Mais je dénichai quand même quelques détails intéressants – il avait dû s'en servir pour écrire la brochure relative au film – c'était plusieurs cartes à différentes échelles, de l'île des Ours. Je pris l'une d'elles.

Les papiers personnels de Neal Divine avaient peu d'intérêt. Cela consistait surtout en un grand nombre de factures non payées et de lettres, toutes menaçantes, provenant de différentes banques. Ce genre de correspondance collait bien avec la nervosité de Divine et son aspect de martyr.

Tout au fond d'une sacoche démodée, dans la chambre du Comte, je dénichai un petit automatique, chargé, mais à côté était glissé un permis de port d'arme. Donc, ma découverte pouvait ne rien signifier : le nombre de personnes respectueuses des lois qui, pour des raisons très légales aussi, considèrent comme prudent de posséder une arme

est, au total, très important.

Dans la cellule partagée par Hellman et Heyter, je ne trouvai rien à incriminer. Mais je fus intrigué par un petit paquet enveloppé de papier brun, cacheté, que je vis dans la valise de Hellman. Je l'emportai dans la pièce principale où Mary Stuart allait d'une fenêtre à l'autre – il y en avait quatre – accomplissant son guet.

— Rien ? » dis-je. Elle secoua la tête. « Mettez de l'eau à chauffer, voulez-vous ? »

— Il y a du café et un peu à manger.

— Je ne veux pas de café. Une casserole, de l'eau, pas trop, ça suffira.

Je lui tendis le paquet. « Ouvrez ça à la vapeur, je vous prie. »

— L'ouvrir ? Qu'y a-t-il dedans ?

— Si je le savais, je ne vous demanderais pas de l'ouvrir.

J'allai chez Lonnie, mais n'y rencontrai que ses rêves : un album de photos. À quelques exceptions près toutes représentaient sa famille. Lonnie les avait sans doute prises lui-même. Les premières montraient une belle brune aux cheveux ondulés, comme le voulait la mode de 1930, tenant dans ses bras deux bébés visiblement jumeaux. D'autres indiquaient que ces bébés étaient des petites filles. Les années passant, la femme de Lonnie – coiffure mise à part – changeait relativement peu tandis que les filles grandissaient de page en page pour devenir à la fin de belles jeunes filles ressemblant beaucoup à leur mère. Sur la dernière photo, on les voyait toutes les trois vêtues de robes d'été blanches très longues et appuyées contre une auto sombre : les jeunes filles semblaient avoir à peu près dix-huit ans. Je fermai l'album avec ce sentiment de culpabilité et d'inconfort que l'on a en tombant, même par inadvertance, sur les secrets d'un autre.

Je traversais le couloir menant chez Eddie quand Mary m'appela. Elle avait ouvert le paquet et tenait son contenu dans un mouchoir blanc. Je dis : « Bonne précaution. »

— Deux mille livres, fit-elle avec étonnement. En billets neufs.

— C'est beaucoup d'argent.

Les billets n'étaient pas seulement neufs, ils appartenaient à des séries consécutives. Je notai le premier et le dernier numéros. En

trouver la trace serait immédiat et automatique : quelqu'un là-dedans était très stupide ou trop confiant. Mais, bien que cela pût servir de preuve, je ne gardai pas les billets et les remis, dûment emballés, dans la valise de Hellman. Quand un homme possède une telle somme d'argent, il est normal qu'il vérifie souvent si elle est toujours à sa place.

Les cellules d'Eddie et de Hendriks ne me révélèrent rien de valable et la seule chose que j'appris, chez Sandy, c'est qu'il n'avait pas besoin d'avoir recours à la réserve de Lonnie : il s'était chargé lui-même de s'approvisionner dans celle de Otto. Je négligeai la chambre des Trois Apôtres, convaincu de ne rien y découvrir. Il ne me vint même pas à l'idée de passer chez Conrad.

Il était un peu plus de trois heures, la lumière commençait à diminuer, quand je retournai dans la pièce principale. Lonnie et les deux autres devaient avoir rejoint Otto car ils auraient déjà dû être de retour depuis longtemps. Mary, qui avait mangé, ou qui l'avait prétendu, me fit un steak et des chips, tout pré-cuisiné, et je vis combien elle était préoccupée. Dieu sait si elle avait des raisons de l'être, mais il me sembla que, maintenant, il y avait une raison particulière.

— Où peuvent-ils bien être ? dit-elle. Je suis « sûre » que quelque chose leur est arrivé.

— Il reviendra, vous verrez. Ils sont sans doute allés plus loin qu'ils ne pensaient.

— Je l'espère. Il va faire noir et la neige recommence... » Elle s'arrêta et me regarda comme si elle m'accusait : « Vous êtes très malin, n'est-ce pas ? »

— Je le voudrais bien », répondis-je, et j'étais sincère. Je repoussai mon assiette à moitié vide et me levai. « Merci.

Excusez-moi, ça n'a rien à voir avec votre cuisine, mais je n'ai pas faim. Je vais dans ma chambre. »

— Il fait presque noir, dit-elle sans raison.

— Je ne serai pas long.

Je m'étendis sur ma couchette et regardai ce qu'avait ramené mon coup de filet dans les cabines. Je n'eus pas à réfléchir longtemps, ni à posséder quelque sens extraordinaire de déduction pour comprendre la signification de ce que j'avais devant moi. La liste des salaires était

très instructive mais moins réjouissante que les rapports entre les talons de chèques de Otto et les comptes de Goin. Cependant, la carte où s'inscrivait le détail de l'Evjebukta était ce qu'il y avait de plus passionnant. Je l'examinais et je retournais des tas de pensées sur le père de Mary Stuart lorsque cette dernière entra dans ma cabine.

— Quelqu'un revient.

— Qui ?

— Je ne sais pas. Il fait trop noir et la neige tombe.

— De quel côté ?

— Par là. » Elle indiquait le sud.

— C'est Hendriks et les Trois Apôtres. » J'enveloppai les papiers dans une serviette et les lui tendis. « Cachez ça dans votre cabine. » Je tournai sens dessus dessous ma trousse, pris dans ma poche un petit tournevis et commençai à dévisser les quatre vis qui en fixaient le fond.

— Hé bien », fit-elle. Pouvez-vous me dire...

— Trop d'inconnus ont sans doute envie de fouiner dans mes affaires... surtout si je suis absent.

Je soulevai le fond et commençai à libérer une boîte de métal qui y était parfaitement adaptée.

— Vous sortez ? » Elle avait parlé mécaniquement comme quelqu'un que rien ne surprend plus. « Où allez-vous ? »

— Pas danser bien sûr. » Je pris la boîte plate et la lui confiai. « Gardez-là. Attention. C'est lourd. Cachez-là et cachez-la bien. »

— Mais qu'est-ce ?

— Dépêchez-vous. Je les entends.

Elle courut. Je revissai le fond de ma trousse et repartis vers la pièce principale. Hendriks et les Trois Apôtres étaient déjà là. Ils se battaient les flancs pour rétablir leur circulation et, en même temps, avalaient le café chaud que Mary avait laissé sur le poêle. Ils avaient l'air heureux d'être de retour. Leur bonheur disparut vite quand je leur annonçai brièvement la mort de Judith Haynes. Cette mort, – bien que ce fût un suicide –, d'une personne qu'ils connaissaient et bien qu'aucun d'eux n'eût pour Judith de tendres sentiments, s'ajoutait aux

meurtres précédents. Elle les réduisit au silence, les stupéfia et les figea lorsque Otto rentra. Il paraissait manquer d'air et être à bout de fatigue, bien que de tels symptômes, en ce qui le concernait, n'indiquassent pas nécessairement qu'il eût fait quelque effort : il suffisait qu'il tente de lacer ses chaussures pour que ses soupirs et ses halètements soient presque alarmants. Je le regardai en priant le Ciel d'avoir l'air affligé.

— Allons, allons, Mr. Gerran, dis-je avec sollicitude, reprenez-vous. Je sais que, pour vous, c'est un choc terrible...

— Où est-elle ? fit-il d'une voix rauque. Où est ma fille ? Au nom du Ciel, comment...

— Elle est dans sa cabine. » Il voulut me repousser mais je lui barrai le chemin. « Un moment, Mr. Gerran. Je dois d'abord... vous comprenez ? »

Il me regarda sous ses épais sourcils, puis, avec impatience, me fit voir qu'il comprenait, ce qui n'était pas mon cas, et dit :

— Faites vite, je vous prie.

— Une seconde seulement. » Je lançai à Mary Stuart : « Du cognac pour Mr. Gerran ! »

Ce que j'avais à faire dans la chambre de Judith ne me prit pas dix secondes. Je ne voulais pas que Otto me pose des questions embarrassantes sur les raisons pour lesquelles j'avais si attentivement enveloppé la bouteille et le flacon de barbituriques. Aussi, les tenant soigneusement par le goulot, je débarrassai serviette et mouchoir, et les plaçai bien en vue. Puis j'appelai Otto. Il resta devant sa fille suffisamment longtemps, gémissant et se plaignant, mais il ne m'opposa aucune résistance lorsque je lui pris le bras et l'entraînai.

Dans le couloir, il dit : « Suicide, n'est-ce pas ? »

— Aucun doute.

Il soupira : « Dieu, comme je me reproche d'être... »

— Vous n'avez rien à vous reprocher, Mr. Gerran. Vous avez vu à quel point elle était bouleversée par la mort de son mari. Douleur normale, habituelle.

— C'est bon d'avoir près de soi un homme comme vous dans de pareilles circonstances, murmura-t-il.

Je gardai un silence modeste, le laissai retourner à son cognac et dis : « Où sont les autres ? »

— Derrière moi. J'ai couru pour arriver le premier.

— Comment se fait-il que Lonnie ait mis si longtemps à vous trouver ?

— La journée était magnifique pour tourner. Nous avons pris tous les arrière-plans. Chaque tour de manivelle était meilleur que le précédent. Et puis, il a fallu opérer ce sauvetage. Dieu ! Jamais aucune équipe n'a eu une telle malchance...

— Quel sauvetage ?

Je souhaitai avoir l'air suffisamment étonné. J'espérai que ma voix ne trahissait pas le frisson soudain qui me traversait.

— Heyter. Heyter qui est blessé. » Otto se versa encore du cognac, et hocha la tête comme pour soulever le fardeau qu'il portait. « Smith et lui grimpaient quand il est tombé.

Une cheville foulée ou brisée, je ne sais pas. Ils nous a Vus venir le long de Lerner's Way, à peu près dans leur direction, bien qu'ils fussent beaucoup plus haut naturellement. Il semble qu'il ait conseillé à Smith de poursuivre sa route et qu'il l'ait assuré qu'il était bien, qu'il parviendrait à attirer notre attention. » Otto remua encore la tête et avala son cognac : « Le fou ! »

— Je ne comprends pas », dis-je. J'entendais le camion qui approchait.

— Au lieu de rester là et d'attendre que nous soyons à portée de voix, il a cru pouvoir descendre vers nous. Naturellement, sa cheville a lâché. Il est tombé dans un ravin et s'est passablement démolì la figure. Je ne sais combien de temps il est resté inconscient, c'était le début de l'après-midi quand nous avons entendu ses appels au secours. Ça n'a pas été commode de le remonter, je vous le jure. Est-ce le camion que j'entends ?

J'acquiesçai. Otto se souleva, parvint à se remettre debout et s'avança vers la porte d'entrée. Je dis : « Et Smithy ? L'avez-vous vu ? »

— Smith ? » Otto me regarda avec une surprise feinte. « Non, bien sûr. Je vous l'ai dit, il a continué vers Tunheim. »

— C'est vrai, dis-je. J'avais oublié.

La porte s'ouvrit juste au moment où nous l'atteignions, Conrad et le Comte entrèrent portant à moitié Heyter dont la tête pendait en avant, le menton sur la poitrine, et dont le visage pâle était meurtri à la joue droite et à la tempe.

Nous l'installâmes sur un lit et je lui ôtai sa botte droite. La cheville était enflée, blême, et le sang coulait des endroits où la peau avait été déchirée. Pendant que Mary Stuart faisait chauffer de l'eau, je le redressai, lui donnai du cognac, lui souris de la façon la plus professionnelle, le plaignis de sa mauvaise chance, et le condamnai à mort.

12.

Les stocks de remontant d'Otto en prenaient un sérieux coup. On assure couramment que ceux qui sont soumis à une grande tension ont besoin de manger. Les Productions Olympus n'étaient pas du même avis. La demande en nourriture fut nulle, mais, au contraire, les consolations liquides très recherchées, et l'atmosphère, dans la cabane, ressembla rapidement à celle d'un bar de Glasgow quand une équipe de rugby écossaise a définitivement battu d'anciens adversaires. Les seize personnes dispersées dans la pièce principale – Heyter excepté – ne manifestaient aucun désir de se retirer dans leurs cellules : chacun pensait, sans avoir besoin de l'exprimer, que si Judith Haynes était morte chez elle, il pouvait arriver le même ennui à tout le monde. Aussi, assis par groupe de deux ou trois, ils buvaient silencieusement, parlaient à voix basse, jetaient des coups d'œil furtifs ici ou là qui alourdisaient l'air de soupçons, non pas à cause de la mort de Judith, mais du fait qu'ils craignaient une nouvelle catastrophe : en effet, bien qu'il fût presque sept heures, qu'il fût complètement noir, et que la neige tombât sans arrêt, soufflant du nord, Heissman, Goin et Hellman n'étaient pas encore rentrés.

Contre son habitude, Otto était assis, seul, mâchonnant un cigare et ne buvant pas : il donnait l'impression d'un homme qui cherche quel nouveau coup le sort lui réserve. J'avais échangé quelques mots avec lui et il m'avait communiqué son impression très nette que les trois hommes étaient noyés : aucun d'eux, il me l'assura, n'avait la moindre idée de la façon de se servir d'un bateau. S'ils parvenaient même à survivre dans ces eaux glaciales, quel espoir pouvaient-ils avoir de s'en tirer en nageant vers le bord ? S'ils atteignaient les rochers, leurs doigts ne trouveraient rien sur les parois lisses et verticales à quoi s'accrocher jusqu'à ce qu'épuisés, ils se laissent couler. S'ils réussissaient par miracle à atteindre quelque plage un peu plus accessible, l'air glacé transpercerait leurs vêtements trempés, parviendrait à leurs corps également gelés, et le froid les tuerait instantanément. S'ils ne reparaissaient pas – et il m'assura qu'il était maintenant certain de ne plus les voir – il se déclara décidé à abandonner toute l'aventure et à attendre que Smithy revienne avec du secours. Si cela n'arrivait pas assez vite, il proposerait à tout le monde de partir à pied vers le refuge de Tunheim.

Pour le moment, la compagnie entière se taisait, et Otto, me regardant depuis l'extrémité opposée de la cabane, me fit un pauvre sourire et dit, comme s'il tentait d'alléger l'atmosphère : « Allez, docteur, venez, vous n'avez pas de verre. »

— Non, dis-je. Je crois que je ne dois pas boire.

Il me montra les autres. Si la contemplation de ses collaborateurs complètement démoralisés lui était pénible, il se garda de l'indiquer : « Ils ne pensent pas comme vous. »

— C'est qu'ils n'ont pas besoin d'envisager la nécessité d'exposer des pores dilatés à des températures au-dessous de zéro.

— Quoi ? Que voulez-vous dire ?

— Que si Heissman, Hellman et Goin ne sont pas là dans quelques minutes, j'ai l'intention de prendre le hors-bord et d'aller les chercher.

— Quoi ? » Son ton avait changé. Il parvint à se lever comme il le faisait toujours quand il voulait impressionner. « Aller les chercher ? Mais vous êtes fou, monsieur ? Les chercher, vraiment. Par une nuit pareille, une obscurité si totale qu'on ne distingue pas sa main devant son nez. Non, par Dieu, j'ai déjà perdu suffisamment de monde, cela suffit ? Je vous l'interdis absolument. »

— Avez-vous pensé que leur moteur peut être en panne ? Qu'ils dérivent peut-être, gelés à mort, pendant que nous ne bougeons pas ?

— J'y ai pensé et je crois que c'est impossible. Les moteurs ont été vérifiés à fond avant notre départ et je sais que Hellman est un mécanicien compétent. Inutile d'y penser.

— De toute façon, j'y vais.

— Je vous rappellerai que les bateaux sont la propriété de la société.

— Qui m'empêchera de prendre celui qui reste ?

Otto bafouilla inutilement, puis dit : « Comprenez-vous... »

— Je comprends – j'en avais assez –, que vous me renvoyez. D'accord.

— Alors, renvoyez-moi aussi », dit Conrad. Nous nous tournâmes vers lui : « Parce que je vais avec lui. »

Cela ne m'étonna pas. N'avait-il pas été le premier à réclamer que l'on cherche Smithy lorsque nous étions arrivés ? Je ne discutai pas avec lui. Je voyais que Mary avait sa main sur le bras de Conrad, et qu'elle le regardait avec crainte. Si elle ne pouvait pas le dissuader, ce n'était pas à moi d'essayer.

— Charles ! » Otto avait mis dans cet appel tout le poids de son autorité. « Je vous rappellerai que selon votre contrat... »

— M... pour le contrat, dit Conrad.

Otto le regarda, incrédule, serra les lèvres, fit demi-tour et partit vers sa cabine. Après son départ, tout le monde parla en même temps. J'allai vers le Comte qui, morose, buvait son inévitable cognac. Il me regarda et m'envoya une grimace contrainte.

— S'il vous faut un troisième suicidé volontaire, mon cher ami...

— Depuis combien de temps connaissez-vous Otto Gerran ?

— Quoi ? » Il sembla un instant perdu, puis engloutit un peu plus d'alcool. « Trente ans. Ce n'est pas un secret. Je l'ai bien connu avant la guerre, à Vienne. Pourquoi ? »

— Vous vous occupiez déjà de films ?

— – Oui et non. » Il sourit d'une assez drôle de façon. « Ça aussi, c'est connu. Dans mes jeunes années, mon cher ami, quand le Comte Tadeuz Leszczynski – c'est moi – était, non pas exactement un nom magique, mais au moins l'indice d'une belle fortune, j'ai été l'ange gardien d'Otto, son premier financier. » Il sourit encore, amusé cette fois. « Pourquoi croyez-vous que je suis un membre de la direction ? »

— Que savez-vous de la brusque disparition de Heissman à Vienne en 1938 ?

Le Comte cessa d'être amusé. Je dis : « Ainsi, cela n'est pas connu. » Je me tus, attendant qu'il parle, mais comme il ne dit rien, je continuai : « Faites attention à vous, Comte. »

— Attention à... moi ?

— Surveillez votre dos, c'est une partie de l'anatomie qui risque d'être frappée par des objets pointus ou qui cognent fort. N'avez-vous pas remarqué encore que les membres de la direction de l'Olympus tombent comme des mouches ? L'un repose, mort, dehors, l'autre est mort ici, à l'intérieur, deux autres sont en péril, et peut-être sont-ils

déjà au fond de l'eau. Qu'est-ce qui vous fait croire que vous aurez plus de chance ? Méfiez-vous des cordes et des flèches, Tadeuz.

Et vous feriez bien de prévenir Neal Divine et Lonnie qu'ils ouvrent l'œil eux aussi. Au moins pendant que je ne suis pas là. Spécialement Lonnie. Je serais heureux si vous faisiez en sorte qu'il ne mette pas le pied dehors en mon absence. Croyez-moi... le dos, c'est très vulnérable.

Le Comte resta silencieux un moment. Son visage n'exprimait rien. Puis il dit : « Je ne sais pas de quoi vous parlez. »

— Je n'ai jamais pensé une seconde que vous le saviez. » Je tapotai une bosse de son anorak. « C'est là qu'il devrait être et pas inutilement dans votre cabine. »

— Mais, bon Dieu, de quoi parlez-vous ?

— De votre Beretta automatique.

Je laissai là le Comte sur cette réplique énigmatique et me dirigeai vers Lonnie qui se noircissait consciencieusement. La main qui tenait son verre tremblait plus que jamais, ses yeux étaient vitreux mais sa parole était toujours intelligible et aussi lucide.

— Et une fois de plus, voilà notre Lochinvar médical, ou peut-être est-ce Lancelot, qui galope au secours des autres, chantonna-t-il. Je ne saurais vous dire, mon ami, à quel point mon cœur ressent de fierté...

— Restez à l'intérieur en mon absence, Lonnie. Ne dépassez pas cette porte ! Pas une seule fois. Je vous en prie. Faites ça pour moi !

— Mais, juste ciel, hoqueta-t-il, on croirait que je suis en danger.

— Vous l'êtes. Croyez-moi, vous l'êtes.

— Moi ? Moi ? » Il était sincèrement stupéfait. « Et qui peut vouloir du mal à ce pauvre innocent de Lonnie ? »

— Vous seriez étonné d'apprendre qui veut du mal à ce pauvre Lonnie. Dispensez-moi de vos homélies sur la bonté profonde du genre humain, et promettez-moi, mais promettez-moi sérieusement, de ne pas sortir cette nuit.

— Est-ce si important pour vous, mon ami ?

— Très important.

— Très bien alors. Et ma main noueuse sur un verre du meilleur scotch...

Je l'abandonnai à ce qui semblait devoir être un très long serment et me rapprochai de Conrad et de Mary Stuart qui discutaient sérieusement quoique à voix basse. Ils se turent et Mary posa une main implorante sur mon bras : « Je vous en prie, docteur, dites à Charles de ne pas aller avec vous. Il n'écoute que vous. Je sais qu'il vous écoutera. » Elle frissonna. « Je sais, je sais que quelque chose d'affreux arrivera cette nuit. »

— Vous avez sans doute raison, dis-je. Mr. Conrad n'est pas obligé...

Au lieu de regarder Conrad, elle se tourna vers moi et ce que sous-entendait ma réponse ne me parut évident que bien après qu'elle, elle l'eut compris. Elle mit ses deux mains sur mon bras, leva vers moi des yeux tristes, désespérés, puis elle fit demi-tour et partit vers sa cabine.

— Courez après elle, lançai-je à Conrad. Dites-lui...

— Inutile. Je vais avec vous. Elle le sait.

— Courez, allez lui demander d'ouvrir sa fenêtre et de mettre dehors dans la neige la boîte noire. Puis fermez bien sa fenêtre.

Il revint une minute plus tard. Nous enfîlâmes les vêtements pour sortir et nous munîmes de plusieurs grosses lampes électriques. Près de la porte, Mary Darling se leva du lit où se trouvait encore un Stuart en piètre état. « Docteur Marlowe ! »

Je mis ma tête près de ce que je supposais être son oreille sous les mèches platinées, et je murmurai : « Je suis merveilleux ? »

Elle inclina solennellement la tête et, derrière ses énormes lunettes, ses yeux brillaient. Rapidement, elle m'embrassa.

Je ne sais ce que les autres pensèrent de cet intermède mais je m'en moquais : c'était un petit au revoir tendre au bon docteur avant qu'il ne se lance dans l'obscurité extérieure. Lorsque la porte se referma sur nous, Conrad se plaignit : « Elle aurait pu m'embrasser aussi ! »

— Vous n'êtes pas à plaindre non plus, dis-je.

Il eut la grâce de ne pas répondre. Aidés de nos torches, nous nous dirigeâmes sous la neige qui, maintenant, tombait lourdement, vers l'abri qu'offrait la cabane aux provisions, et nous restâmes là quelques

minutes pour nous assurer que personne n'avait eu l'idée de nous suivre. Nous fîmes ensuite le tour de la cabane principale pour aller chercher la boîte noire posée devant la fenêtre de Mary. Cette dernière était dans sa chambre, debout, et je ne fus pas certain qu'elle nous vît car elle ne fit aucun signe.

Nous avançâmes dans la neige et l'obscurité vers la jetée, rangeâmes la boîte noire à l'arrière du bateau, fîmes démarrer le moteur – 5 chevaux seulement, mais suffisant pour un hors-bord, et nous partîmes. Lorsque nous parvînmes au bras nord de la jetée, Conrad dit : « Christ, il fait noir comme dans un tunnel. Par où commençons-nous ? »

— Commençons-nous quoi ?

— À chercher Heissman, voyons.

— Celui-là, si je ne le revois jamais, je m'en consolerais, dis-je avec candeur. Je n'ai aucunement l'intention de le chercher. Au contraire, nous ferons tous nos efforts pour l'éviter.

Tandis que Conrad réfléchissait à cette volte-face, je conduisis le bateau, moteur ralenti par prudence, à une centaine de mètres en haute mer, tout en restant proche du rivage nord du Sor-Hamna et, là, je coupai les gaz. Tandis que le bateau dérivait, j'allai à l'avant, dégageai l'ancre et la corde.

— D'après les cartes, dis-je, il doit y avoir plus de cinq mètres de fond ici. Selon les experts, cela demande quinze mètres de corde pour nous éviter de filer. Donc quinze mètres. Comme nous nous trouvons à l'abri de la terre, on ne peut nous repérer et nous sommes pratiquement invisibles pour qui vient du sud. On ne fume pas, bien entendu.

— Bon, dit Conrad. » Puis, après une pause, il continua prudemment : « Qui attendez-vous, venant du sud ? »

— Blanche Neige et les sept nains.

— Ça va. Ça va. Vous êtes donc certain qu'il ne leur est rien arrivé ?

— Je suis sûr au contraire qu'il est arrivé beaucoup de choses aujourd'hui mais pas ce que vous croyez.

— Ah ! » Son silence me parut très réfléchi. « À propos de Blanche Neige... »

— Quoi ?

— Si, pour passer le temps, vous me racontiez un conte de fées ?

Alors, je lui racontai tout ce que je savais ou croyais savoir, et il m'écouta gravement. Quand j'eus terminé, j'attendis un commentaire qui ne vint pas et je repris : « J'ai votre promesse que vous n'assommerez pas Heissman à première vue ? »

— Avec regret. Avec regret. » Il frissonna. « Jésus, qu'il fait froid. »

— Ecoutez !

D'abord très loin, par intermittence, à travers la neige et le vent du nord, nous parvint une sorte de ronronnement. Il approchait. Deux minutes de plus et le bruit de l'échappement fut net et distinct. Conrad dit : « Le croiriez-vous ? Ils ont le moteur au ralenti. »

Nous restâmes tranquillement là où nous étions, dansant doucement sur l'ancre, tremblant sous le froid pénétrant, tandis que Heissman contournait le bras nord de la jetée et stoppait. Les trois hommes ne sautèrent pas immédiatement sur le rivage. Ils restèrent près de la jetée presque dix minutes. Impossible de distinguer ce qu'ils faisaient, l'obscurité et la neige rendaient leurs ombres même invisibles, mais, à plusieurs reprises, nous vîmes l'éclat des lampes électriques derrière la jetée. Plusieurs fois j'entendis des bruits métalliques, et deux fois, j'imaginai reconnaître le splash de quelque chose de lourd entrant dans l'eau. Finalement, nous aperçûmes trois traits de lumière qui remontaient en direction de la cabane principale.

Conrad dit : « Je pense que, maintenant, je devrais poser quelques questions intelligentes. »

— Pour lesquelles j'aurai des réponses intelligentes. Vous les aurez bientôt. Remontez l'ancre, voulez-vous ?

Je démarrai de nouveau le hors-bord, le gardant à son régime le plus bas, le dirigeai sur deux cents mètres vers l'est, puis tournai vers le sud. Enfin, calculant que la distance et le vent du nord nous dissimulaient à toute oreille de la cabane, j'ouvris enfin les gaz en grand.

Naviguer, si tant est que ce mot convienne ici, était plus facile que je Saurais cru. Nous étions depuis assez longtemps dehors maintenant pour nous être au maximum accoutumés à l'obscurité, et j'avais peu de difficultés à suivre la côte, sur ma droite. Même par une nuit plus sombre, il eût été difficile de ne pas distinguer la nette démarcation

entre la noirceur des falaises et les pentes couvertes de neige qui s'allongeaient derrière. La mer n'était pas non plus aussi dure que je l'avais craint : crevassée seulement, mais pas plus, et le vent n'aurait pas pu nous être plus favorable.

Le cap Malmgrem arriva à tribord et afin d'entrer dans l'Evjebukta, je tournai le bateau un peu plus vers le sud-ouest mais pas trop car si les falaises étaient assez facilement discernables, des roches basses à fleur d'eau restaient à craindre et je n'avais pas envie d'envoyer notre embarcation dans une de ces îles que j'avais observées le matin, vers la partie nord de la baie.

Pour la première fois depuis que nous avons levé l'ancre,

Conrad parla. Il possédait une patience exemplaire. Il dit : « Ai-je droit à une question ? »

— Vous avez même droit à une réponse. Souvenez-vous de ces aiguilles, de ces cheminées rocheuses, que nous avons vues au pied des falaises quand nous avons doublé le sud de l'île avec le « Morning Rose » ?

— Chère vieille barque ! fit Conrad, avec chaleur.

— Ne la regrettez pas, dis-je, vous la verrez de nouveau cette nuit.

— Quoi ?

— Parfaitement.

— Le « Morning Rose » ?

— Lui-même. Du moins, je l'espère. Mais plus tard. Regardez, ces aiguilles ont été provoquées par l'érosion, laquelle provient des courants saisonniers, de la force des vagues et du froid – l'île était beaucoup plus vaste qu'elle n'est maintenant, des morceaux de falaises tombent constamment dans les eaux. Cette même érosion a creusé des grottes dans les rochers. Mais elle a aussi formé autre chose, que j'ignorais jusqu'à cet après-midi, et qui est, je crois, unique au monde. À deux ou trois cents mètres, à l'intérieur, au sud de cette baie, un promontoire nommé le cap Kolthoff est, en réalité, un petit port en forme de fer à cheval – je l'ai vu avec mes jumelles ce matin.

— Vous ?

— J'étais allé faire un tour. À l'extrémité de ce semblant de port se trouve une ouverture qui conduit à un tunnel lequel rejoint l'autre

côté du cap Kolthoff. Il doit bien avoir au moins deux cents mètres de long. Il s'appelle Perleporten. Il faut posséder une carte très détaillée, et précise, de l'île des Ours pour le situer. Et j'ai eu la chance de tomber sur cette carte cet après-midi.

— De cette longueur ? Sous le cap ? C'est de la folie !

— Qui aurait donc eu l'idée de creuser un tunnel de deux cents mètres dans le roc pour aller de A à B quand, par bateau, on peut rejoindre A et B en cinq minutes ? Et dans l'île des Ours ?

— Personne voyons ! dit Conrad. Et vous pensez que Heissman et ses copains sont allés là ?

— Je ne vois pas un autre endroit où ils auraient pu se rendre. J'ai surveillé tout le Sor-Hamna, et cette baie aussi, ce matin. Rien.

Conrad ne répondit pas. C'est ce qui me plaisait chez cet homme que je commençais à aimer beaucoup. Il aurait pu me poser une douzaine de questions pour lesquelles il n'y avait pas encore de réponses, mais comme il le savait, il ne demandait rien. L'« Evinrude » ronronnait avec une tranquille assurance et, au bout de dix minutes, j'aperçus la silhouette des falaises du sud de l'Evjebukta. À gauche, on devinait nettement la pointe du cap Kolthoff. J'imaginai même l'écume blanche des brisants derrière lui.

— Personne ne peut nous voir, dis-je, et nous n'avons plus besoin de jouer les nyctalopes. Par ici, il n'y a pas d'île cachée. Eclairons-nous.

Conrad alla vers l'avant et alluma deux de nos puissantes lampes. Deux minutes plus tard, je distinguais l'à-pic des falaises noires à moins de cent mètres de nous. Je tournai à tribord et me mis parallèle aux falaises, vers le nord-ouest. Une minute encore et nous vîmes l'entrée, face à l'est, d'un petit couloir arrondi. Je diminuai les gaz et, doucement, continuai. Presque immédiatement, nous y fûmes : c'était une ouverture semi-circulaire située à la base de la falaise sud. Cela paraissait extrêmement étroit. Nous avançâmes à moins d'un nœud. Conrad regarda autour de nous.

— Ça me donne de la claustrophobie.

— À moi aussi.

— Si on est coincé ?

— La vedette est plus grande que le hors-bord.

— « Si » c'est bien ici ? Nous jouons à pile ou face.

Mentalement, je croisai mes doigts et je poussai l'embarcation dans le tunnel. Il était plus vaste qu'il ne semblait, mais quand même pas très large. Des vagues et d'innombrables ruisselets avaient rendu les murs rocheux lisses comme de l'albâtre. Bien qu'il filât droit vers le sud, et à cause des différences de largeurs et de hauteurs, il était évident que jamais la main de l'homme n'avait touché au Perlepoten ; puis, soudain, Conrad cria et me désigna un point en avant et à notre droite. Et rien ne fut plus du tout évident.

La grotte, dans le mur, guère différente d'autres excavations que nous avions déjà frôlées, n'était profonde que d'un mètre cinquante environ mais elle était bordée par une curieuse saillie plate qui variait de un mètre à un mètre vingt de largeur. On avait l'impression qu'elle avait été creusée par l'homme, mais, cependant, comme partout surgissaient de si curieux rochers, bizarrement sculptés, elle pouvait parfaitement résulter de causes naturelles. Cependant un détail, sur cette saillie, n'était certainement pas dû à des causes naturelles : c'était un entassement de barres de métal gris, nettement posées de façon symétrique.

Nous ne dûmes rien. Conrad alluma deux nouvelles lampes, tourna leur faisceau vers le haut et les dirigea vers la saillie pour l'éclairer complètement. Non sans difficulté, nous parvînmes à nous hisser dans cet étroit espace et à gratter la peinture d'une des barres. Puis, toujours sans parler, je pris le crochet du bateau et tâtai le fond de l'eau : il n'était à guère plus d'un mètre cinquante et il me parut suspect. Je tâtonnai encore un peu et le crochet attrapa quelque chose de dur qui ne résistait pas à la pression. Je tirai. C'était une grosse chaîne, corrodée par endroits, mais encore solide. Je tirai un peu plus et au bout, apparut une autre barre rectangulaire pareille à celles posées sur la saillie, et fixée à la chaîne par un cadenas. Cette barre avait perdu beaucoup de sa couleur. Je laissai couler au fond barre et chaîne.

Dans le même silence obsédant, j'attrapai dans ma poche mon couteau et grattai la surface d'une des barres. Le métal, du plomb certainement, était mou et cédait, mais il ne formait qu'une pellicule et en-dessous se trouvait quelque chose de plus dur. J'enfonçai la lame plus fort et arrachai presque un centimètre de plomb. Une lueur jaune apparut sous la lumière de la lampe.

— Eh bien ! dit Conrad. En termes de jeu, c'est ce qu'on nomme le pot !

— Ça m'en a l'air.

— Et regardez-moi ça !

Derrière la pile de barres, il me montra un bidon de peinture. Il portait inscrit : « Gris instantané ».

— Ce n'est pas mal... et il faut le reconnaître, c'est bien joué », dis-je. Je touchai l'une des barres. « Bien sèche, vous la peignez et qu'est-ce que vous avez ? »

— Une barre du ballast pareille en couleur et en taille à celles de la maquette du sous-marin.

— Dix sur dix », dis-je. Je levai une barre. « Facile à transporter. Un lingot de vingt kilos. »

— Comment le savez-vous ?

— Expérience du Trésor. Valeur approximative : disons trente mille dollars. Combien de barres dans cette pile ?

— Cent. Peut-être plus.

— Et ce n'est que le commencement. Le gros morceau est encore sous l'eau. Les brosses pour peindre sont là aussi ?

— Oui.

Conrad étendit le bras. Je l'arrêtai.

— Non, non. Songez aux jolies petites empreintes...

Conrad dit lentement : « Je n'en reviens pas. » Il examina la pile avec incrédulité : « Trois millions de dollars... »

— Avec un petit pourcentage ?

— Je crois qu'il vaut mieux partir, dit Conrad. Je me sens devenir avare.

Nous partîmes. Lorsque nous sortîmes de la petite crique, nous nous retournâmes pour jeter un coup d'œil au sombre tunnel. « Qui a pu le découvrir ? » demanda Conrad.

— Aucune idée.

— « Perleporten ». Qu'est-ce que cela veut dire ?

— La Porte des Perles.

— C'est assez vrai.

— Ça valait le coup.

Le retour fut beaucoup plus déplaisant que l'aller, la mer était contre nous, le vent glacé et la neige, glacée aussi, nous prenait de face, et, toujours à cause de la neige, la visibilité était terriblement réduite. Cela nous prit une heure à peu près. Raidis de froid et, en même temps tremblant de froid, nous attachâmes le bateau. Conrad remonta sur la jetée. Je lui passai la boîte noire, laissai environ neuf mètres de câble à l'ancre, et le suivis. Je fis un nid de corde à la boîte, pour lui donner une bonne assise, défis les crampons et soulevai une partie du couvercle à charnières qui comprenait un tiers de la surface plate et deux tiers d'un des côtés. Dans l'opaque obscurité, les boutons et les cadrans étaient à peine visibles, mais je n'avais pas besoin de lumière pour utiliser cet appareil, qui, d'ailleurs, était des plus simples. Je tirai une antenne dans sa totalité et tournai deux boutons. Une mince lueur verte apparut et on entendit un très léger grésillement. On ne l'aurait certainement pas distingué à un mètre.

— J'ai toujours pensé que c'était satisfaisant quand ces petits jouets voulaient bien fonctionner, dit Conrad. Mais la neige ne va-t-elle pas étouffer les communications ?

— Ce jouet coûte dans les mille livres. Vous pouvez l'immerger dans de l'acide, le faire bouillir dans l'eau, le jeter du haut d'un immeuble de quatre étages, il marchera toujours. Il possède une petite sœur que l'on peut lancer d'un canon de navire. Je ne pense pas qu'un peu de neige le gêne.

— Espérons que non.

Il me regarda en silence fixer la boîte, mettre la lampe pilote face aux pierres, vers le sud de la jetée, attacher la corde sur une bitte, l'enrouler autour de la base et cacher le tout avec de la neige.

— Quelle est la limite ?

— Soixante kilomètres. Ce soir, le quart sera suffisant.

— Et il transmet maintenant ?

— Il transmet.

Nous repartîmes sur la jetée, effaçant les traces de nos pas avec nos

gants. Je dis : « Je ne pense pas qu'ils nous aient entendus revenir, risquons-nous. Mais ouvrons l'œil. »

Je descendis dans le sous-marin et fus rejoint bientôt par Conrad. Il demanda : « Ça colle ? »

— Parfaitement. Les deux peintures ne sont pas exactement pareilles, mais on ne le remarque pas si on n'est pas prévenu.

On ne nous accueillit pas comme des héros. Il ne serait pas exact non plus d'affirmer que notre retour – notre retour rapide – provoqua une certaine déception, mais l'atmosphère n'était pas très chaude. Toute la sympathie disponible avait été dépensée sur Heissman, Hellman et Goin qui avaient raconté, comme il fallait s'y attendre, que leur moteur s'était arrêté à la fin de l'après-midi. Heissman nous remercia convenablement, mais on discernait une légère trace de condescendance amusée dans ses paroles. Normalement, cela aurait immédiatement provoqué chez moi un certain antagonisme mais cet antagonisme était déjà si total qu'il lui était impossible d'augmenter. Conrad et moi, nous nous contentâmes d'exprimer notre soulagement de retrouver les trois voyageurs en bonne santé, sans toutefois trop cacher notre regret. Conrad spécialement fut splendide dans son rôle : certainement, en tant qu'acteur, il avait un bel avenir.

Dans la cabane, il régnait une ambiance insupportable de funérailles. J'aurais pensé que le retour de cinq personnes devrait remonter le moral de l'ensemble de la troupe, mais il est possible que le seul fait d'être vivant ajoutait au contraire au marasme collectif autour de cette femme morte dans sa cabine. Heissman tenta de nous parler des merveilleux arrière-plans qu'il avait découverts et je ne pus m'empêcher de penser qu'il allait avoir un mal du diable à placer caméra et camion du son dans les confins étroits du tunnel du Perleporten : mais il se tut quand il constata que personne ne l'écoutait. Otto fit une vague tentative pour parler travail avec moi. Il alla même jusqu'à m'offrir du scotch que j'acceptai sans remercier mais que je bus volontiers. Il essaya même de faire quelque remarque ironique sur les pores dilatés. Certes, à cet instant, je n'avais pas l'air d'avoir envie de ressortir cette nuit-là, et je me gardai de lui expliquer, au moins tout de suite, qu'au contraire, j'étais bien décidé à repartir dans le froid et le vent pour d'ailleurs ne pas aller plus loin que la jetée. Tous les pores dilatés du monde ne m'en auraient pas empêché.

Je regardai ma montre. Encore dix minutes, pas plus. Puis, nous irions faire un tour, les quatre directeurs des Productions Olympus, Lonnie et moi. Nous six seulement, pas un de plus. Les quatre

directeurs étaient déjà là, et je devais donner à Lonnie le temps dont il avait normalement besoin pour reprendre contact avec la réalité après un séjour prolongé dans la seule compagnie qui, en ce monde, lui apportait quelque consolation, car il fallait qu'il soit là, lui aussi. Je pris le couloir et allai dans sa cabine.

Il y faisait terriblement froid parce que la fenêtre était grande ouverte, et elle était ouverte parce que Lonnie l'avait laissée ainsi, car la cabine était vide. Je pris une lampe jetée sur la couchette en désordre et me penchai à l'extérieur. La neige tombait encore abondamment mais pas assez cependant pour recouvrir les traces de pas qui s'éloignaient de la cabane. Il y avait deux lignes d'empreintes. On avait donc persuadé Lonnie de sortir : quoiqu'il n'eût guère besoin d'être poussé.

J'ignorai les regards curieux qui me suivirent quand je traversai la pièce principale et me hâtai vers la réserve aux provisions. La porte en était ouverte aussi mais Lonnie n'était nulle part. La seule preuve qu'il fût passé par là consistait en une bouteille de scotch à moitié vide dont le bouchon manquait. Autant pour Lonnie et le serment qu'il m'avait fait sur le meilleur des scotches !

Les traces de pas étaient nombreuses et confuses. Mes chances d'en isoler et d'en suivre une étaient faibles. Je revins vers la cabane et ne manquai pas d'aides volontaires pour partir à sa recherche : Lonnie ne s'était jamais fait d'ennemi dans sa vie.

Ce fut le Comte qui le découvrit, en une minute, le visage dans un tas de neige, derrière la cabane du groupe électrogène. Il était déjà recouvert, preuve qu'il devait être là depuis un moment. Il ne portait qu'une chemise, un pull-over, son pantalon et ce qui me sembla être de vieilles pantoufles en tapisserie. La neige à côté de sa tête étaient teintée de jaune par le contenu – ou une partie du contenu – d'une autre bouteille encore serrée dans sa main droite.

Nous le retournâmes. Si quelqu'un eut jamais l'air d'un mort, c'était bien Lonnie. Sa peau était glacée au toucher, son visage couleur de vieil ivoire, ses yeux vitreux ouverts sur la neige qui tombait, et sa poitrine ne bougeait pas. Mais étant donné la chance qu'une providence attentive accorde parfois aux petits enfants et aux ivrognes, je mis mon oreille sur son cœur et je crus détecter un très vague et très lointain murmure.

Nous l'emportâmes à l'intérieur et l'étendîmes sur sa couchette. Pendant que les bouillottes d'eau chaude et les couvertures étaient apportées et préparées – en plus de l'estime générale dans laquelle on

tenait Lonnie, tout le monde semblait, de façon assez pathétique désirer contribuer à son sauvetage – j'utilisai mon stéthoscope et établis qu'en fait le cœur battait si l'on pouvait dire cela d'un frisson aussi faible que le mouvement des ailes d'un oiseau blessé et captif. Je pensai une minute à un stimulant du cœur et au cognac, mais je repoussai cette idée, car, tous deux, dans la fragile condition où se trouvait Lonnie pouvaient aussi bien le tuer que produire un bon effet. Nous nous contentâmes donc de réchauffer aussi vite que possible le corps gelé et apparemment sans vie, tandis que quatre personnes massaient vaillamment ses pieds et ses mains pour tenter de ranimer un peu la circulation.

Un quart d'heure plus tard, Lonnie respirait de nouveau de façon perceptible. C'était une lutte faible et vacillante pour obtenir de l'air, mais c'était une respiration. Il était maintenant aussi chaud qu'il pouvait l'être de façon artificielle, aussi je remerciai mes aides et leur conseillai de s'éloigner. Je demandai seulement aux deux Mary de rester comme infirmières car je ne devais pas m'attarder davantage : d'après ma montre, j'avais déjà dix minutes de retard.

Les yeux de Lonnie bougèrent. Tout en lui était immobile, sauf les yeux. Au bout d'un instant, ils s'arrêtèrent sur moi. IL était aussi conscient qu'il allait l'être pour un bout de temps.

— Espèce de vieil imbécile ! » lui dis-je. Ce n'était pas une façon de parler à un homme dont un pied était dans la tombe, mais c'était mon sentiment. « Pourquoi avez-vous fait ça ? »

— Aha ! Sa voix n'était qu'un cri lointain.

— Qui vous a entraîné dehors ? Qui vous a donné à boire ?

Je vis que les deux Mary me regardaient avec étonnement ; puis se tournaient l'une vers l'autre, mais je n'en étais plus à m'inquiéter de ce qu'on pensait de moi.

Les lèvres de Lonnie bougèrent plusieurs fois, mais pas un son ne sortit. Puis, ses yeux clignèrent et il fit entendre un gargouillement, rien qu'un raclement du fond de la gorge : « Il est très bon, murmura-t-il. Un homme très bon. »

Je l'aurais bien secoué si je n'avais su que le secouer détruirait toute vie en lui. Je me retins avec un effort considérable et dis : « Qui est bon, Lonnie ? »

— Très bon, murmura-t-il, très bon. » Il leva un poignet fin et fit un

signe. Je me penchai vers lui : « Vous savez ? » Sa voix était à peine audible.

— Dites-moi, Lonnie.

— À la fin... » Sa voix se tut encore.

— Oui, Lonnie ?

Il fit un grand effort : « À la fin... » Encore une longue pause, je dus mettre mon oreille sur sa bouche. « ... à la fin, il n'y a que la bonté. » Et il baissa ses paupières cireuses.

Je jurai et jurai encore jusqu'à ce que je remarque comment les deux Mary parfaitement suffoquées me regardaient. Elles croyaient certainement que j'injuriais Lonnie. Je dis à Mary Stuart : « Allez chercher Conrad. Oui, Charles. Dites-lui de venir avec le Comte dans ma cabine. Maintenant. Conrad saura que faire. »

Elle partit sans poser de question. Mary Darling me dit : « Est-ce que Lonnie vivra, docteur ? »

— Je n'en sais rien.

— Mais... il est bien chaud maintenant...

— Ce n'est pas le froid qui le tuera.

Elle me regarda. Ses yeux derrière ses énormes lunettes étaient effrayés : « Voulez-vous dire... qu'il a été empoisonné par ce qu'il a bu ? »

— C'est possible. Je n'en sais rien.

Elle reprit avec cet accent où l'on sentait une aspérité qui lui était particulière : « Au fond, ça vous est égal, n'est-ce pas, docteur ? »

— Oui. » Elle eut l'air plus sidéré encore, et je mis mon bras autour de ses épaules minces. « Oui, Mary, ça m'est égal, parce que ça lui est égal. Il y a longtemps que Lonnie est mort. »

J'allai dans ma cabine où je trouvai le Comte et je ne perdais pas mon temps en explications. Je dis : « Savez-vous que c'est encore une tentative d'assassinat... contre Lonnie cette fois ? »

— Non, mais je me posais la question. » L'habituel badinage du Comte avait disparu.

— Savez-vous aussi que Judith Haynes a été assassinée ?

— Assassinée ! » Le Comte parut confondu, et ce n'était pas de la comédie.

— Quelqu'un lui a fait une piqûre de morphine, une trop forte piqûre. Et pour faire bonne mesure, avec ma propre seringue, et ma morphine. » Il ne dit rien. « Votre chasse illégale aux milliards n'est plus une rigolade. »

— Comme vous dites.

— Reconnaissez-vous que vous vous êtes associé avec des assassins ?

— Je le comprends maintenant.

— C'est bien tard. Savez-vous comment cela sera interprété ?

— Je m'en doute.

— Avez-vous votre arme ? » Il acquiesça. « Savez-vous vous en servir ? »

— Je suis comte polonais, monsieur. » L'ancien Tadeuz reparaisait.

— Il sera très impressionnant, le comte polonais, devant le tribunal, dis-je. Savez-vous que votre seul espoir c'est « la Queen Evidence [3] » ?

— Oui, dit-il. Je le sais aussi.

13.

— Mr. Gerran, dis-je, je vous serais reconnaissant si vous, Mr. Heissman, Mr. Goin et Tadeuz vouliez bien sortir avec moi un moment.

— Sortir ? » Otto consulta sa montre, ses trois directeurs, sa montre de nouveau, et moi enfin. « Par une nuit pareille et à pareille heure ? Et pourquoi ? »

— S'il vous plaît. » Je regardai ceux qui étaient dans la pièce. « Je vous serais reconnaissant à vous tous de rester dans cette pièce jusqu'à mon retour. J'espère que ce ne sera pas long. Vous n'avez pas à accéder à ma demande et je n'ai aucun moyen de vous y obliger, mais je crois franchement que ce serait votre propre intérêt. Je sais maintenant, et je le sais depuis ce matin, que l'assassin est là, parmi nous. Mais avant que je prononce le nom de cet homme je crois normal d'en discuter avec Mr. Gerran et ses directeurs. »

Ce discours bref fut écouté sans surprise et dans un silence total. Otto, c'était à prévoir, fut celui qui le rompit : il toussota et dit lentement : « Vous prétendez connaître l'identité de cet homme ? »

— Oui.

— Vous pouvez établir cette affirmation ?

— Vous voulez dire la prouver ?

— Oui.

— Non, je ne le peux pas.

— Ah ! fit Otto de façon significative. Il jeta un coup d'œil autour de lui et dit : « Alors vous vous avancez beaucoup. »

— Je ne le crois pas.

— Votre attitude dictatoriale n'a fait qu'augmenter, docteur. Si vous l'avez découvert ou si vous croyez le connaître, dites-le, bon Dieu, et ne jouez pas toute cette comédie. On n'a pas le droit, docteur Marlowe, de se prendre pour Dieu. Je vous rappellerai que vous êtes un employé, et seulement un employé, des Productions Olympus, tout

comme...

— Je ne suis pas un employé des Productions Olympus. Je suis un employé du Trésor britannique qui a été envoyé en mission pour contrôler certains aspects de la société des Productions Olympus. Ce contrôle est maintenant terminé.

La seule réaction de Otto fut son étonnement qui le laissa la bouche ouverte. Goin ne bougea pas, mais son visage impassible prit une expression soucieuse qui ne lui était pas habituelle. Heissman s'écria avec incrédulité : « Un agent du gouvernement ! Un service secret... »

— Vous mélangez vos nationalités. Les agents du gouvernement travaillent pour les Finances U.S., pas pour les britanniques. Je suis un civil et je ne me suis jamais servi d'un revolver, je n'en porte jamais non plus. Je n'ai pas plus d'autorité officielle qu'un facteur ou un employé de White-hall. Pas plus. C'est pourquoi je demande votre coopération. (Je regardai Otto.) C'est pourquoi je vous offrais, ce qui me paraît courtois, une consultation préalable.

— Un contrôle ? » Otto n'avait pas suivi. « Quel genre de contrôle ? Et comment se fait-il qu'un homme engagé comme docteur... » Il se tut, secoua la tête comme dépassé par les événements.

— Pourquoi croyez-vous que les sept autres candidats à ce poste ne se sont pas présentés ? On ne nous apprend pas beaucoup les usages dans les facultés de médecine mais quand même, on ne va pas jusque-là. Sortons-nous ?

Goin dit calmement : « Je crois, Otto, qu'il faut écouter ce qu'il a à dire. »

— Moi aussi, j'aimerais entendre ce que vous avez à dire, lança Conrad. Il était un des rares qui, dans la pièce, ne me regardait pas. Il semblait ailleurs.

— Je m'en doute. Cependant je crois qu'il vaut mieux que vous restiez ici. Mais je vous dirai cependant quelques mots.

Je me tournai sans en attendre la permission et fis mine d'aller vers ma cabine. Otto me barra le passage.

— Vous n'avez rien à dire à Charles que nous ne puissions entendre.

— Comment le savez-vous ? » Je le repoussai assez violemment et fermai ma porte quand Conrad fut entré. Je dis : « Je ne veux pas que

vous veniez pour deux raisons. Si mes amis arrivent, ils peuvent me rater à la jetée et entrer directement ici – j'aimerais que vous leur indiquiez où je me trouve. De plus, je voudrais que vous surveilliez Hellman. S'il essaye de se sauver, tâchez de le raisonner. S'il ne vous écoute pas, laissez-le faire... trois pas. Si c'est possible, faites en sorte d'avoir à portée de la main une bouteille de whisky pleine et assommez-le avec. Pas sur la tête – vous le tueriez. Sur l'épaule, bien près du cou. Vous lui briserez peut-être un os. De toute façon, ça l'arrêtera sûrement. »

Conrad ne leva même pas un sourcil. Il dit : « Je comprends pourquoi vous ne vous embarrassez pas d'armes. »

— Socialement et en d'autres façons, dis-je, la bouteille de whisky est très pratique.

Je pris une lampe tempête avec moi et bientôt je la pendais à un barreau de l'échelle verticale allant de la tourelle à l'intérieur du sous-marin : sa lueur blafarde transformait cette tombe métallique et glaciale en un fantastique mélange hétérogène de dessins géométriques d'un blanc cru et d'un noir d'encre. Tandis qu'ils me regardaient tous d'un air rien moins qu'aimable, je dévissai l'une des lattes de bois du plancher, soulevai une des barres de ballast, la plaçai sur le compresseur et grattai sa surface avec la lame de mon couteau.

— Je vous ferai remarquer, dis-je à Otto, que je ne joue pas la comédie. Les prologues étant supprimés, nous arrivons au cœur du sujet sans perte de temps. » Je fermai mon couteau et inspectai mon travail. « Tout ce qui brille n'est pas or. Mais cela vous paraît-il du nougat ? »

Je les regardai à tour de rôle. Evidemment, aucun d'eux n'y voyait du nougat.

— Pas d'exclamation, aucun étonnement. » Je remis mon couteau dans ma poche et souris devant le raidissement de trois d'entre eux. « Honneur des scouts, nous, agents civils, nous n'avons jamais d'arme. Bon. Pourquoi montreriez-vous de la surprise devant mes connaissances ? Tous les quatre, il y a déjà quelque temps que vous savez que je ne suis pas ce pourquoi j'ai été engagé. Et pourquoi éprouveriez-vous quelque surprise devant cet or puisqu'il est la seule et unique raison de votre venue à l'île des Ours ? »

Ils ne dirent mot. Assez bizarrement, ils ne me regardaient pas. Tous avaient les yeux fixés sur le lingot d'or comme s'il était beaucoup plus important que moi, ce qui, de leur point de vue, était

probablement vrai.

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! repris-je. Mais où sont les furieuses dénégations, les mains sur le cœur, les cris outragés, les « Pour l'amour du Ciel, de quoi parlez-vous ? » Il me semble, et vous serez de mon avis qu'un observateur impartial trouverait cette absence de réaction aussi incriminante qu'une confession écrite. » Je les contemplai avec ce que l'on aurait pu appeler une expression encourageante, mais – à part Heissman qui ressentait la nécessité de mouiller sa lèvre inférieure avec le bout de sa langue – je n'enregistrai toujours rien. Aussi, je poursuivis : « C'était, ainsi que votre défenseur devant le tribunal sera, lui-même, obligé de l'admettre, une entreprise bien combinée. L'un d'entre vous peut-il m'en développer le détail ? »

— Pour mon compte, dit Otto avec autorité, je pense, docteur Marlowe, que la tension de ces derniers jours vous a vraiment fatigué.

— Pas mauvaise réplique, dis-je, approbateur. Malheureusement, vous avez mis deux minutes de trop à l'énoncer. Personne ne soigne la mise en scène ! Souffrons-nous d'un excès de modestie ou est-ce la coopération qui manque ? Vous, par exemple, Mr. Goin, ne voulez-vous pas ajouter quelques mots ? Après tout, vous avez une dette envers moi. Sans moi, sans notre petite confrontation, vous seriez mort avant que la semaine soit terminée.

— Je crois que Mr. Gerran a raison. » Goin parlait de cette voix mesurée que nous lui connaissions bien. « Moi ? Sur le point de mourir ? » Il hocha la tête. « La tension a dû vous être intolérable. Dans de telles circonstances, en tant que médecin, vous devriez savoir que l'imagination joue parfois... »

— Imagination ? Est-ce mon imagination qui me fait voir ce lingot d'or ? » Je montrai les autres sous le plancher. « J'imagine aussi les quinze autres qui sont là-dessous ? J'imagine aussi les centaines d'autres qui sont empilés sur un rocher à l'intérieur du Perleporten ? J'imagine aussi que votre absence de réaction au mot Perleporten prouve que vous tous, vous savez ce qu'est Perleporten, où il est situé et ce qu'il signifie ? J'imagine aussi les autres lingots enrobés de plomb qui sont encore dans l'eau du Perleporten ? Finissons-en avec ces petits jeux, le vôtre est terminé. Mais je l'avoue, c'était un drôle de petit jeu. Quelle meilleure couverture pour la récupération d'un trésor caché dans l'océan Arctique, qu'un film ? On considère les gens de cinéma comme un peu excentriques, un peu farfelus, si bien que leur attitude quelle qu'elle soit est acceptée comme normale, même si le contexte est anormal. Quelle meilleure époque aussi, pour cette

récupération, que celle où les jours sont brefs si bien que l'opération peut être conduite durant les longues heures de la nuit ? Et quel meilleur moyen de ramener l'or en Angleterre que de le mélanger au ballast de la maquette si bien qu'il passera, ni vu ni connu, sous les yeux des autorités douanières ? » J'indiquai le ballast : « Quatre tonnes, si j'en crois la magnifique description écrite par Mr. Heissman. J'irai jusqu'à cinq. Disons donc dix millions de dollars. Cela justifie amplement un voyage jusqu'à un endroit aussi insensé que l'île des Ours, non ? »

Ils ne pipèrent mot.

— À propos, continuai-je, vous avez dû trouver un bon prétexte pour conduire cette maquette jusqu'au Perleporten afin d'y effectuer le transbordement de l'or ? Et, ensuite, en route pour la belle Angleterre où jouir des fruits de votre dur labeur. Je me trompe ?

— Non, dit Otto avec calme. Vous avez raison. Mais il vous sera difficile d'impliquer un délit criminel à tout ceci. De quoi serons-nous accusés ? De vol ? C'est ridicule. De découverte d'un trésor ?

— D'avoir découvert et gardé quelques misérables tonnes d'or, c'est exact, vos ambitions seraient vraiment mesquines. Mais vous écumez seulement ce magnifique butin, n'est-ce pas, Heissman ?

Ils le regardèrent tous. Lui, par contre, ne parut pas désireux de les reconnaître.

— Voyons, bougres d'imbéciles, pourquoi croyez-vous que je suis ici ? Imaginez-vous que malgré l'écran d'épaisse fumée que vous avez dressé, le gouvernement britannique non seulement savait que vous vous rendiez à l'île des Ours, mais il savait aussi que votre but n'était pas celui que vous annonciez. Ignorez-vous donc que dans certains domaines les gouvernements européens coopèrent de très près ? Ignorez-vous que le plus grand nombre d'entre eux s'intéressent beaucoup aux activités de Johann Heissman ? Mais ce que vous ignorez vraiment, c'est que plusieurs d'entre eux en savent beaucoup plus que vous sur Johann Heissman. Heissman, pourquoi ne le leur expliquez-vous pas vous-même... Voyons, commençons par les années trente, quand vous travailliez pour le gouvernement soviétique ?

Otto se tourna vers Heissman. Ses grandes mâchoires semblaient prêtes à s'ouvrir. Les muscles faciaux de Goin se tendirent au point que son habituel air aimable disparut. L'expression du Comte ne changea pas. Il remua seulement la tête comme s'il obtenait enfin la solution d'un problème longtemps médité. Heissman se sentait

réellement mal à l'aise.

— Bien, repris-je. Puisque Heissman n'a pas l'intention de raconter quoi que ce soit, je me dévoue. Heissman est un spécialiste extrêmement doué dans un domaine très spécial. Il est purement et simplement un chercheur de trésors, et il n'y a personne sur ce terrain capable de le battre. Mais il ne chasse pas exactement le genre de trésors que vous croyez : sur ce point, il vous aurait trompés, tout comme il vous trompait sur un autre. Je me réfère au fait qu'une des conditions mise par lui à vous faire partager le butin était que sa nièce, Mary Stuart, soit engagée par les Productions Olympus. Ayant l'esprit mal tourné et soupçonneux, vous avez tout de suite pensé qu'elle n'était pas du tout sa nièce – ce qu'elle n'est pas d'ailleurs – et qu'elle était là pour d'autres raisons – ce qui est vrai. Mais pas celles que vos sales mentalités ont imaginées. Pour Heissman, Miss Stuart est indispensable afin d'atteindre un objectif qu'il a totalement oublié de vous signaler...

... « Le père de Miss Stuart, comprenez-le bien, était un gredin sans scrupules et sans principes tout comme chacun de vous. Il avait une très haute position et dans la Marine allemande et dans le parti nazi. Comme beaucoup d'autres, bien placés comme lui, il se servait de son pouvoir pour faire sa pelote – comme Hermann Goering. Quand il a vu la guerre perdue, et comme il était plus malin que Goering, il s'est débrouillé pour se tirer avant le grand ramassage des criminels de guerre. Son or, bien que cela ne puisse jamais être prouvé, venait très certainement des coffres des banques norvégiennes, et un homme connaissant toutes les ressources de la Marine allemande n'a eu aucun mal à dénicher un endroit splendidement isolé comme le Perleporten de l'île des Ours et à y faire transporter le magot. Par sous-marin probablement mais cela est sans importance...

... « Cependant, il n'y a pas que l'or qui fut transporté au Perleporten et c'est pourquoi Mary Stuart est là. Le fil de la pelote de papa est plus précieux. Et ce fil presque certainement a la forme d'actions ou de valeurs, probablement obtenues – je ne dirai pas achetées – à la fin des années trente. Ces titres sont parfaitement remboursables, même aujourd'hui. Une tentative de récupérer trente millions de livres en bons a déjà été faite mais la Banque fédérale allemande de l'Ouest n'a pas marché parce que l'identification du vrai propriétaire était impossible. Or, cette identification ici ne poserait pas de problème, n'est-ce pas Heissman ? »

Il ne donna pas son avis.

— Et où sont ces valeurs ? poursuivis-je. Gentiment camouflées dans un ou plusieurs faux lingots ? » Comme il ne bougeait toujours pas, je repris : « Qu'importe, nous les trouverons. Et vous n'aurez jamais le plaisir de voir le père de Mary Stuart poser sa signature et ses empreintes digitales sur ces documents et sur les chèques correspondants. »

— En êtes-vous sûr ? dit Heissman.

Il avait retrouvé une certaine contenance, ce qui signifiait qu'il était très fort.

— Dans le monde si changeant actuel, qui peut être sûr ? Mais dans ce cas, oui.

— Je crois que vous oubliez une chose.

— Moi ?

— Oui. C'est nous qui tenons l'amiral Hanneman.

— C'est le vrai nom du père de Miss Stuart ?

— Vous ne saviez même pas ça ?

— Non. C'était inutile. Mais je ne l'ai pas oublié. Je m'en occuperai bientôt. Quand je me serai occupé de vos amis. Ce n'est peut-être pas le mot qui convient car vous n'êtes peut-être plus très amis maintenant. C'est qu'ils n'ont pas l'air particulièrement bien disposés à votre égard.

— Monstrueux ! cria Otto. Absolument monstrueux. Impardonnable ! Diabolique ! Notre associé ! – Il bafouillait de rage.

— Méprisable, dit froidement Goin. Absolument méprisable.

— N'est-ce pas ? fis-je. Dites-moi, cette saine indignation vient-elle de la découverte de la perfidie de Heissman ou simplement du fait qu'il a oublié de vous offrir une part de ces actions ? Ne vous donnez pas la peine de me répondre, c'est simple rhétorique, car vous êtes tous du même tabac. Ce que je veux dire par là, c'est que vous avez tous passé beaucoup de temps et consacré beaucoup d'intelligence à cacher aux autres membres de la société Olympus la vraie nature de vos activités. Heissman n'est pas le seul dans ce cas...

... « Prenons le Comte par exemple, comparé aux autres, c'est un ange et cependant il navigue dans des eaux troubles. Depuis bientôt

trente ans maintenant, il est membre de votre société et il a droit à l'existence parce qu'il s'est trouvé être à Vienne au moment de l'*Anschluss*, lorsque Otto a filé vers les Etats-Unis et que Heissman a disparu. Ce dernier a disparu comme par enchantement parce que Otto s'est débrouillé pour qu'il en soit ainsi afin de pouvoir, lui, sortir tout le capital de l'affaire hors du pays : Otto n'a jamais hésité lorsqu'il s'agissait de pousser un ami à l'eau... « Ce que Otto ne savait pas, et que le Comte savait mais qu'il s'est bien gardé de révéler, c'est que la disparition de Heissman était parfaitement volontaire. Heissman était, depuis quelques temps déjà, un agent secret allemand et son pays d'adoption avait besoin de lui. Mais ce que cette contrée d'adoption ignorait, c'est que, avant lui, la Russie avait adopté Heissman. Cela ne change pas un fait : Otto croyait avoir trahi un ami pour de l'argent et le Comte le savait. Malheureusement, il sera très difficile de prouver quoi que ce soit contre le Comte. Comme il n'est pas, de nature, âpre au gain, qu'il n'a jamais rien réclamé en dehors de son salaire, rien ne peut démontrer un chantage quelconque, et c'est pourquoi je l'ai choisi – et il a accepté – pour être celui qui témoignera contre ses camarades, les directeurs de la société des Productions Olympus. »

Heissman maintenant, ainsi que Otto et Goin, lançait au Comte des regards semblables à ceux qu'il avait provoqués plus tôt...

... « Prenons Otto maintenant, poursuivis-je. Durant des années, il a détourné des sommes énormes de la société, la saignant à blanc. » C'était le tour de Heissman et du Comte de regarder Otto. « Ou bien, prenons Goin. Il a découvert les détournements et depuis deux ou trois ans, il fait chanter Otto et le saigne à blanc. Au total, vous constituez la plus déplaisante, la plus nauséabonde bande de filous que j'aie jamais eu la malchance de rencontrer. Mais je n'ai encore qu'à peine effleuré votre infamie, n'est-ce pas ? Car l'infâme est l'un de vous. Nous n'avons pas encore parlé de celui qui est responsable des morts dont nous avons été témoins. C'est l'un de vous. Il est, c'est évident, complètement fou et terminera ses jours à Broadmoor : bien que je sois obligé de reconnaître qu'il y a une logique démente dans ses pensées et ses actes. Mais la maison de fous l'attend et l'on regrette vraiment l'abolition de la peine de mort. Il se pourrait, Otto, que ce que vous ayez de mieux à souhaiter, c'est de ne pas vivre longtemps quand vous y entrez. » Otto ne dit rien. L'expression de son visage ne bougea pas. Je continuai : « Pour vos tueurs, Hellman et Heyter, ce sera des peines de prison à perpétuité. »

La température, dans cette froide tombe métallique, était descendue bien au-dessous de zéro, mais personne ne semblait en être

conscient : c'était l'exemple classique du pouvoir de l'esprit sur la matière et Dieu sait si les esprits de ces hommes devaient être absorbés et obsédés dans cet endroit fantastique et dément.

... « Otto Gerran est un monstre, dis-je, et l'énormité de ses crimes dépasse les bornes de la compréhension. Cependant, il faut admettre qu'il a eu la plus singulière des chances dans le choix de ses associés, et ces associés doivent avoir leur part dans la responsabilité de ces terribles événements car c'est leur affreuse cupidité et leur égoïsme qui ont poussé Otto dans ses retranchements dont il ne pouvait se sortir que par des expédients désespérés...

... « Nous avons donc déjà établi que trois d'entre vous ont exercé sur lui un chantage durant des années. Ses deux autres associés, sa fille et Stryker, se sont joyeusement joints à ce qui semble avoir été pour tous un passe-temps très apprécié. Eux avaient d'autres raisons à leur chantage. Ces raisons, je ne suis pas à même de les prouver encore, mais je suis certain que les faits seront établis en leur temps. Ils concernent un accident de voiture qui a eu lieu en Californie il y a une vingtaine d'années. Deux voitures sont impliquées. L'une d'elles appartenait à Lonnie Gilbert et trois personnes étaient dedans – sa femme et ses deux filles qui, toutes, semblent, à ce moment-là, avoir été prises de boisson. L'autre voiture appartenait à Stryker – mais les Stryker n'étaient pas dedans. Les deux personnes qui s'y trouvaient avaient, comme la famille de Lonnie, participé à la même soirée dans la maison de Stryker, et étaient aussi fortement éméchées. C'était Otto et Neal Divine. C'est ça, n'est-ce pas, Otto ? »

— Rien de toute cette histoire ne peut être prouvé.

— Pas encore. Donc Otto conduisait, mais lorsque Divine se remit du choc qu'il avait subi au moment de l'accident, il fut convaincu – par Otto sans aucun doute – d'avoir été au volant. Si bien que, depuis des années, Divine vit avec la conviction qu'il doit uniquement au silence d'Otto de ne pas avoir été accusé d'homicide. La liste des salaires prouve...

— D'où tenez-vous cette liste ? demanda Goin.

— De votre cabine où j'ai également trouvé vos comptes. La liste donc indique que durant ces années Divine n'a reçu qu'un salaire de misère. Notre Otto est admirable. Non seulement, il rend un homme responsable de morts qu'il a lui-même causées, mais, du même coup, il réduit cet homme à l'état de mendiant et d'esclave. La victime des chantages devient maître chanteur pour son propre compte. Pas si mal, n'est-ce pas ?

... « Mais les Stryker savaient qui avait réellement causé l'accident, car en quittant leur maison, c'était Otto qui conduisait. Ils vendirent donc leur silence en échange de situations dans les Productions Olympus, situations agrémentées de salaires confortables. Quand je vous dis que vous êtes tous vraiment charmants ! Savez-vous que ce gros monstre a tenté de tuer Lonnie cette nuit ? Pourquoi ? Parce que Judith Haynes, peu avant de mourir, a avoué la vérité à Lonnie, la vérité sur ce qui s'était passé au moment de l'accident de voiture : donc, si Lonnie vivait, il devenait un danger pour Otto...

... « Je ne sais qui a suggéré l'idée du film pour récupérer le trésor. Heissman, je suppose. Cela n'a pas d'importance. Ce qui compte, c'est que Otto a vu, dans ce voyage, une occasion unique et qui ne se renouvellerait pas, de liquider tous ses soucis. La solution était simple – éliminer ses cinq partenaires, sa fille qu'il haïssait autant qu'elle le haïssait elle-même, incluse. Il engagea donc deux tueurs, Hellman et Heyter. Pour ce qui est du prix qu'il les a payés, aucun doute : j'ai trouvé, dans la valise de Hellman cet après-midi, deux mille livres en billets de cinq. Otto les a fait passer pour deux acteurs dont personne, à part lui, n'avait jamais entendu parler...

... « Joli travail. Otto supprime d'un coup ses associés. Il se débarrasse de ceux qui le haïssent et de ceux qu'il hait. Il gagne assez de temps, grâce à leur mort, pour camoufler ses détournements. Il ramasse une somme considérable auprès des assurances et repart à zéro avec l'aide d'employés accommodants aussi vénaux que les autres. Tout ce bel or lui revient. Et, de plus, le voilà libéré de ces chantages qui ont dominé toute sa vie et assiégé son esprit au point de le rendre fou. » Je regardai Goin. « Comprenez-vous maintenant pourquoi je vous ai dit que vous seriez mort avant la fin de la semaine ? »

— Oui. Je le crois. Je n'ai pas le choix, je dois vous croire. » Il regardait Otto avec étonnement. « Mais s'il n'en avait qu'à ses partenaires... »

— Pourquoi d'autres sont-ils morts ? Malchance, mauvaise organisation ou hasard. La première victime devait être le Comte, et c'est là qu'il y eut malchance. Ce ne fut pas le Comte, mais Antonio. Otto, je le découvrirai sans doute en fouillant dans son passé, a plusieurs cordes à son arc. Parmi celles-ci doivent être des études de chimie ou de médecine : Otto s'y connaît en poisons. Il est aussi, comme cela arrive souvent aux gros hommes, très adroit de ses mains. Au dîner, le soir où mourut Antonio, les plats, comme d'habitude, étaient placés sur une petite table située à côté de celle où était assis

Otto. Il jeta de l'aconit – une simple pincée est suffisante – sur le raifort de l'assiette destinée au Comte. Malheureusement pour le pauvre Antonio, le Comité déteste le raifort et passe son assiette à son voisin végétarien. Et Antonio meurt...

... « Il tenta d'empoisonner Heissman du même coup. Mais Heissman n'était pas bien ce soir-là, n'est-ce pas Heissman ? Souvenez-vous, vous avez quitté très rapidement la salle à manger laissant votre assiette pleine. Haggerty, économe, au lieu de nettoyer l'assiette non touchée, rejeta ce qu'elle contenait dans la casserole où mijotait le dîner des stewards, Scott et Moxen, qui mangeaient après nous – et auquel le Duc chipa quelques furtives cuillerées. Les trois furent très malades, deux moururent. Tous avaient été durement frappés. »

— Vous oubliez que Otto lui-même a été malade ? intervint le Comte.

— Volontairement et pour détourner toute suspicion. Mais il n'a pas utilisé de l'aconit – seulement quelque innocent émétique et un peu de comédie. D'autant que c'est pour ça qu'il m'avait expédié faire le tour du « Morning Rose » – et, non pour soigner ceux qui avaient le mal de mer, mais pour noter ceux qui, par accident, avaient été empoisonnés. Sa réaction, lorsqu'il apprit la mort d'Antonio, a été trop violente – malheureusement sur le moment je n'en ai pas compris la signification.

... « Les choses prirent mauvaise tournure plus tard ce soir-là. Deux personnes vinrent fouiller ma cabine en mon absence – l'une était soit Hellman, soit Heyter – l'autre Halliday. » Je regardai Heissman : « C'était votre homme, n'est-ce pas ? »

Il acquiesça silencieusement.

— Heissman me soupçonnait. Il a voulu vérifier qui j'étais et examiner mes valises. Il confia cette besogne à Halliday. Otto aussi avait des soupçons et l'un de ses hommes découvrit que j'avais lu un article sur l'« aconit ». Une mort de plus ou de moins, ça ne jouait pas beaucoup pour Otto, aussi envisagea-t-il de me supprimer, en utilisant son éliminateur favori, le poison. Dans une bouteille de scotch. Malheureusement pour Halliday qui vint tenter de mettre la main sur ma trousse que j'avais emportée au salon, ce fut lui qui but le verre qui m'était destiné...

... « Les autres morts sont faciles à expliquer. Pendant que la troupe cherchait Smithy, Hellman et Heyter assommèrent Stuart et tuèrent Stryker en faisant le nécessaire pour compromettre Stuart. Durant la

même nuit, Otto s'arrangea pour exécuter sa propre fille. Il veillait avec Hellman et le meurtre n'a pu avoir lieu qu'à ce moment-là. » Je regardai Otto : « Vous auriez dû examiner la fenêtre de votre fille. Je l'avais clouée de manière qu'il soit impossible d'entrer chez elle par l'extérieur. J'ai découvert aussi que ma seringue et une dose mortelle de morphine m'avaient été volées. Vous n'avez pas à le reconnaître : Hellman et Heyter chanteront comme des canaris. »

— Je reconnais tout. » Otto parlait avec un calme surprenant. « Vous êtes exact dans tous les détails. Mais je ne vois pas à quoi cela vous servira. »

J'avais dit qu'il était adroit de ses mains et il le prouva : le très déplaisant petit automatique qui apparut dans son poing semblait venir de nulle part.

— Je ne vois pas non plus à quoi « ça » vous servira, dis-je. En somme, vous avez reconnu être coupable de tout ce dont je vous ai accusé. » Je me trouvais directement sous l'écoutille de la tourelle où je m'étais délibérément, et avec juste raison, installé dès notre arrivée, si bien que je voyais ce que Otto ne pouvait apercevoir. « Où pensez-vous que se trouve maintenant le Morning Rose ? »

— Quoi ?

La façon dont ses longs doigts serrèrent la crosse du revolver ne me plut guère.

— Il n'est jamais allé plus loin que Tunheint où se trouvaient des gens qui attendaient de mes nouvelles. Certes, ils ne pouvaient avoir avec moi un contact radio direct car vous aviez envoyé vos hommes détruire l'appareil du chalutier. Exact ? Mais avant de quitter le « Morning Rose » j'y ai laissé ce qu'en termes radioélectriques, on nomme une balise... J'avais aussi donné des instructions très claires sur ce qu'on devait faire au moment où la balise serait en contact avec mon émetteur. Or, ce dernier transmet depuis près de quatre-vingt-dix minutes maintenant. À bord du chalutier se trouvent des soldats armés, des officiers de police de Norvège et de Grande-Bretagne. Du moins, ils y étaient, car maintenant, ils sont ici. Croyez-moi sur parole, sans quoi nous aurons d'inutiles effusions de sang...

Otto ne me crut pas. Il fit un pas en avant et leva son arme en regardant vers le haut de la tourelle. Malheureusement pour lui, il se trouvait dans un rayon de lumière, tandis qu'en haut, c'était l'obscurité. Le bruit du coup, affreux pour les oreilles dans cet endroit clos, s'entendit en même temps qu'un cri de douleur suivi d'un choc

métallique lorsque le revolver échappa à la main ensanglantée et tomba sur un lingot.

— Excusez-moi, dis-je. Vous ne m'avez pas laissé le temps de vous expliquer que c'étaient des soldats spécialisés.

Quatre hommes descendaient vers nous. Deux étaient en civil, deux en uniformes de l'armée norvégienne. Un des civils me dit : « Docteur Marlowe ? » J'acquiesçai. Il poursuivit : « Inspecteur Matthewson. Et voici l'inspecteur Nielsen. Il me semble que nous sommes arrivés à temps ? »

— Oui, merci. » Ils n'étaient pas arrivés à temps pour sauver Antonio et Halliday, les deux stewards, Judith Haynes et son mari. Mais c'était entièrement de ma faute. « Vous avez fait vite. »

— Nous étions là depuis un moment. Nous vous avons vu descendre ici. Nous sommes venus à terre dans un dinghy par le nord de Makehl. Le Captain Imrie n'avait pas envie d'entrer dans le Sor-Hamna la nuit. Je crois qu'il n'y voit pas bien.

— Mais, moi j'y vois. » La voix dure venait du haut. « Bas les armes ! Bas les armes ou je vous descends ! »

La voix de Heyter était assez convaincante. Une seule personne tenait une arme : le soldat qui avait tiré sur Otto. Il la lâcha avec hésitation sur un mot bref de l'inspecteur norvégien. Heyter descendit dans la coque. Ses yeux surveillaient tout, son arme décrivait un léger arc.

— Bien joué, Heyter, bien joué. » Otto gémissait sur sa main blessée.

— Bien joué ? fis-je. Voulez-vous être responsable d'une mort supplémentaire ? Voulez-vous que ce soit la dernière scène de Heyter ?

— Trop tard pour discuter. » Le teint de Otto était devenu gris, le sang tombait goutte à goutte sur le lingot. « Trop tard. »

— Trop tard ? Idiot ! Je savais que Heyter pouvait se lever. Vous avez oublié que je suis docteur, si peu que ce soit. Il a une cheville vilainement coupée à l'intérieur d'une botte de cuir fort épaisse. Ces coupures ne pouvaient provenir que d'une double fracture. Or, il n'a pas de fracture ! Une cheville foulée ne coupe jamais la peau. Ce sont des blessures qu'il s'est faites lui-même... tout comme il a blessé Stryker à mort... et en tuant Smith... C'est un manque d'imagination

total et stupide. Car vous avez tué Smith, n'est-ce pas, Heyter ?

Oui. » Il tourna son arme vers moi. « J'aime tuer. » Lâchez cette arme ou vous êtes mort.

Heyter jura vicieusement et il allait encore jurer lorsqu'une rose rouge fleurit au centre de son front. Le Comte baissa son Beretta d'où sortait un peu de fumée noire, et il dit en s'excusant : « C'est que j'étais un comte polonais, mais je n'ai plus beaucoup de pratique. »

— Drôle de cible, dis-je, elle vaut un pardon royal.

Sur la jetée, les inspecteurs tinrent à passer les menottes à Goin, à Heissman et même à Otto blessé. Je les persuadai que le Comte ne constituait pas un danger et, de plus, je les convainquis de me laisser parler à Heissman tandis que nous montions vers la cabane. Lorsque nous fûmes seuls, je dis : « L'eau de la baie est bien au-dessous de zéro. Avec ces vêtements lourds et les menottes aux poignets vous mourriez en trente secondes. C'est l'avantage d'être docteur, on peut prévoir certains détails. » Je le pris par le bras et le poussai vers le bout de la jetée.

Il dit de sa voix haut perchée : « Vous avez délibérément fait tuer Heyter, n'est-ce pas ? »

— Bien entendu. Ne savez-vous pas qu'il n'y a plus de peine de mort en Angleterre ? Ici, c'est sans problème. Au revoir, Heissman.

— Je le jure ! Je le jure ! » Sa voix maintenant était presque un cri. « Je ferai délivrer les parents de Mary Stuart et elle les reverra. Je le jure ! Je le jure ! »

— Vous jouez votre vie, Heissman.

— Oui. » Il frissonna violemment et ce n'était pas à cause du vent glacial. « Oui, je le sais. »

L'atmosphère de la cabane était extraordinairement paisible et accablée. Cela provenait, je pense, de la réaction invariablement concomitante avec un soulagement profond et cependant incroyable. Matthewson, semblait-il, avait tout expliqué.

Hellman était étendu sur le sol, sa main droite tenait son épaule gauche et il gémissait de douleur. Je regardai Conrad qui me montra l'homme allongé et des morceaux de verre à côté de lui.

— J'ai fait ce que vous aviez demandé, dit-il. Mais la bouteille s'est

cassée.

— Dommage, dis-je. Pour le whisky au moins. » Je vis Mary Darling, qui sanglotait, et Mary Stuart qui tentait de la consoler tout en paraissant à peine moins attristée. Je dis avec reproche : « Des larmes, de bien vaines larmes, petites Mary. Tout est terminé maintenant. »

— Lonnie est mort. » De grands yeux brouillés me suppliaient derrière les vastes lunettes. « Il y a cinq minutes. Il est mort. »

— C'est triste, dis-je. Mais pas de larmes pour Lonnie. C'est lui qui l'avait demandé. Pas moi. « Il haïra celui qui l'étendra plus longtemps sur la civière de ce rude monde. »

Elle me regarda sans comprendre. « Il a dit ça ? »

— Non. C'est un gars nommé Kent.

— Il a dit autre chose, dit Mary Stuart. Il a dit de dire au bon Samaritain – je suppose que c'est vous – de ne pas oublier d'emporter un penny pour le premier verre dans un certain bar. Je n'ai pas compris. Un bar... pas très chic.

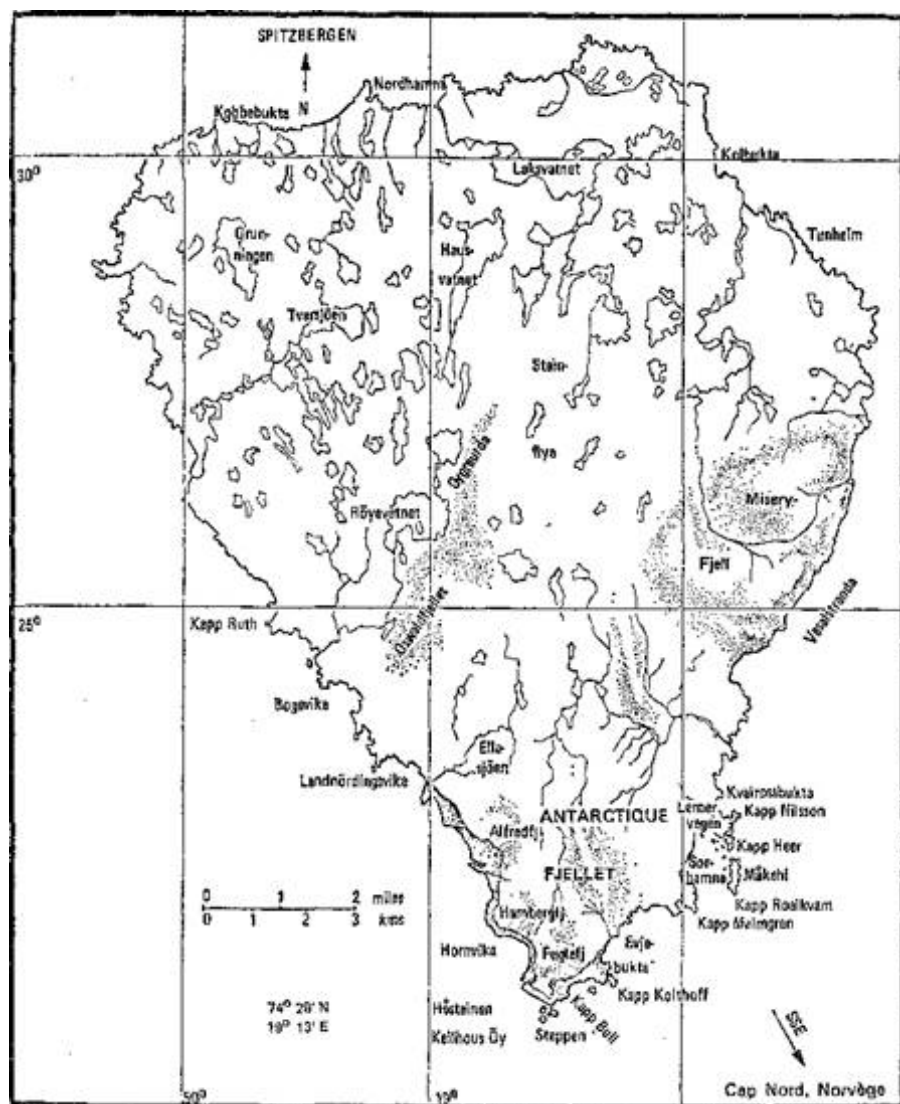
— Ça doit être au Purgatoire.

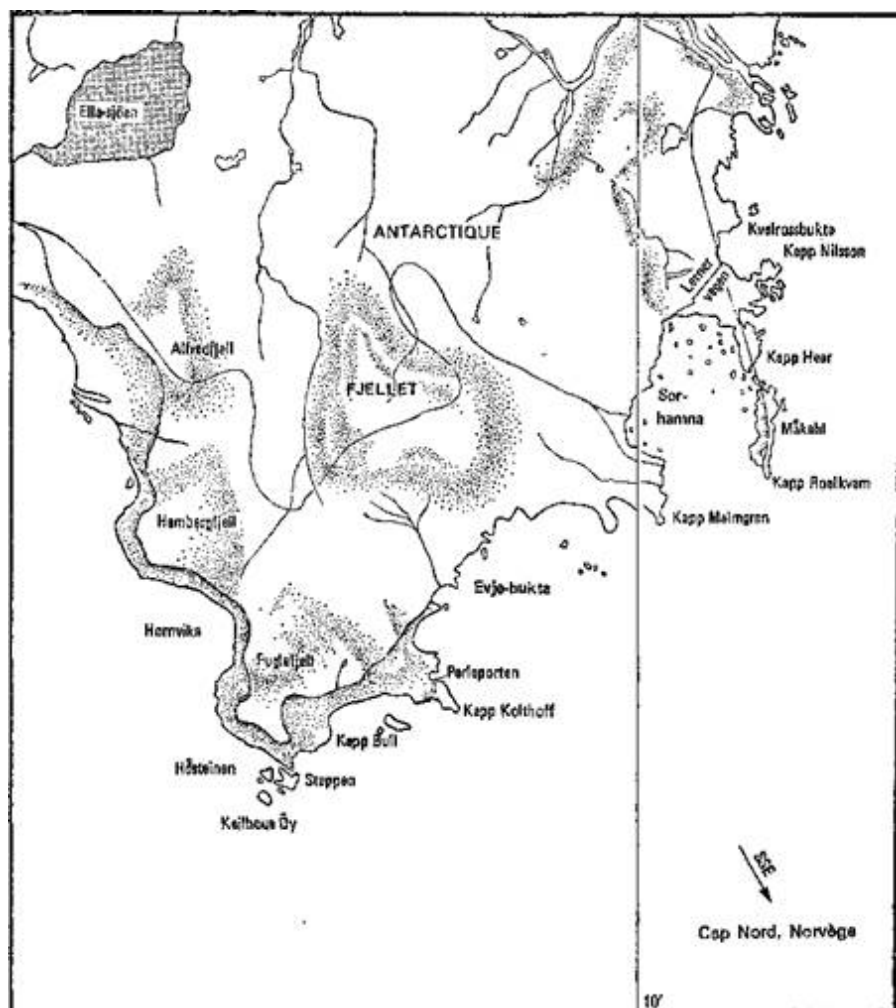
— Au Purgatoire ? Oh ! je ne sais pas. Je n'ai rien compris.

— Moi, je comprends, dis-je. Et je n'oublierai pas le penny.

FIN

Cartes de l'île des ours





[1] « Rose du matin. »

[2] Corning and going : aller et venir en anglais.

[3] Queen Evidence : se dit en Grande-Bretagne lorsque l'un des prévenus accepte de dénoncer ses complices et de seconder le Ministère public.